

Barbelés

Barbelés
est le premier titre de la collection
« Libre à vous »
destinée aux œuvres de non-fiction.

PIERRE OUELLET

Barbelés

LIBRE À VOUS

RÉCIT

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Couverture : Marie-Josée Morin

Mise en pages : Lise Demers

Révision : Tania Viens

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Ouellet, Pierre, 1949-
Barbelés
(Libre à vous ; 1)
Autobiographie.
ISBN 978-2-923107-76-9

1. Ouellet, Pierre, 1949- . 2. Écrits de prisonniers québécois. 3.
Prisonniers - Psychologie. 4. Prisonniers - Québec (Province) -
Biographies. I. Titre.

HV9505.O93A3 2013 365'.44092 C2013-940189-X

ISBN PAPIER : 978-2-923107-76-9

ISBN PDF : 978-2-923107-77-6

ISBN ePUB : 978-2-923107-78-3

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2013

© Les Éditions Sémaphore et Pierre Ouellet

Diffusion Dimedia
539, Boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Qué), Canada H4N 1S2
Tél. : 514 336-3941
www.dimedia.com

Mes remerciements à Claude Albert,
du cégep François-Xavier-Garneau,
qui m'a exprimé son soutien et ses encouragements.

À toi, Madeleine,
qui m'a nourri d'espoir et de rêves.

C'est vrai que c'est exigeant de se poser des questions et de savoir qu'il n'y aura probablement pas de réponses. Ça donne à la vie ses aspérités, ses reliefs. Un jour, des mots arrivent et nous entrent dedans, et ce qu'on pensait inébranlable se révèle le plus fragile.

Hélène Dorion

Soudain, en descendant une rue, que ça soit réel ou dans un rêve, on s'aperçoit pour la première fois que les ans se sont envolés, que tout cela est à jamais disparu et ne vivra plus que dans la mémoire; et alors la mémoire se replie sur soi avec un éclat étrange et saisissant, et l'on repasse perpétuellement ces scènes et ces incidents, dans le rêve ou la rêverie, marchant dans la rue, couchant avec une femme, lisant un livre, parlant avec un étranger... soudain, mais toujours avec une insistance terrifiante et toujours avec une précision terrifiante, ces souvenirs font intrusion, surgissent pareils à des fantômes, et s'infiltrent dans toutes les fibres de votre être...

Henry Miller, *Printemps noir*.

En guise de préface

*Quand on t'enferme en prison,
On te fait tourner en rond.
Quand on t'en libère,
On te dit de marcher droit...
Pierre Ouellet*

J'ai commencé la rédaction de ce manuscrit à l'établissement à sécurité maximale de Donnacona, à l'automne 2001. J'y étais de retour à la suite d'une liberté illégale d'environ quatre mois et parce que je venais d'être condamné à trente-cinq ans pour des vols à main armée. J'allais écrire à trente-cinq ans *de pénitencier*, comme si on pouvait être condamné à trente-cinq ans d'autre chose...

Un soir, dans la cour extérieure, je remarquai un endroit dans la clôture barbelée par où je pourrais tenter de m'évader. J'évaluai mes chances à quinze pour cent. C'était peu et le risque de me faire abattre par le gardien de la tour ou celui de la patrouille était considérable. Mais j'étais à ce point déprimé, la conscience enlisée dans je ne sais quelle boue profonde, que je décidai de tenter ma chance. William Blake écrit : « Lorsque la pensée est enfermée dans des grottes, on peut voir sa racine plonger au profond de l'enfer. » La terreur à laquelle je faisais face ne consistait pas à être confronté à mes propres démons — que je connaissais déjà assez bien —, mais à en devenir un. Rester à Donnacona, où les insignifiances verbales prennent parfois des proportions démesurées et deviennent des arguments qui, à travers la violence physique, justifient tous les déversements de haine et de refoulement, coincé là avec cette déprime dans la chair et l'esprit m'aurait à coup sûr incité à tuer un détenu à la moindre frustration ou à me faire tuer. M'évader, c'était aussi fuir cet *enfer*.

Alors je m'étais dit : « Je vais réussir ou je vais y rester, abattu par un gardien. » Dans un cas comme dans l'autre, c'était une libération. C'était ça qui m'importait. Cependant, pour mettre mon plan à

exécution, je devais attendre que tombe une pluie à un moment précis du soir. Je fixai cette possibilité vers le mois de novembre de 2002, alors qu'il pleut fréquemment. J'avais décidé de prendre la clé des champs au risque de me faire tuer. En attendant et pour maintenir le moral et une bonne forme physique indispensables à la réalisation de mon plan, je me fis une routine en recommençant mon jogging et en m'inscrivant à l'école à un cours d'initiation aux logiciels Microsoft Word, Excel et PowerPoint. Comme on le dit, *mens sana in corpore sano*.

« Si l'on ne donne pas sa vie pour quelque chose, on finira par la donner pour rien », écrit Jean-Paul Sartre. Vivre en prison, sans nul doute, c'est vivre pour rien. Est-ce que donner sa vie à l'espoir de vivre longtemps constitue un *quelque chose* qui vaut la peine d'être vécu, même si ce *quelque chose* est confiné dans une cage ?

Les saisons passèrent. Au début de l'été 2002, maman est venue me visiter. Elle avait quatre-vingt-douze ans. En l'écoutant me parler de différents événements qui ont marqué sa vie, je me suis demandé si je pouvais vivre aussi vieux qu'elle. En le pensant, je pris conscience que je pouvais être abattu dans la clôture barbelée et que ma mort lui causerait un chagrin immense. Cette image s'est imprimée avec tant d'intensité dans mon esprit que je me suis dit : « Je ne peux pas lui faire ça. » Lorsqu'elle est repartie, vers les onze heures, je suis retourné dans ma cellule avec un *motton* coincé dans le fond de la gorge. Quelques jours plus tard, je changeai d'idée et pris la décision de ne pas tenter de m'évader. Je me résignai à mon sort : je resterais vivant entre quatre murs tout en espérant en ressortir un jour. Mû par cet espoir, à travers l'écriture, je décidai de regarder ce qu'avait été ma vie. La pensée que je puisse vivre aussi vieux que maman, qui venait de me mettre au monde pour une deuxième fois, m'a constamment habité. Peu à peu, cette pensée devint ma motivation, mon seul désir : réussir ma vieillesse, ma raison de vivre ; je m'y accrochai de toutes mes forces.

J'ai exprimé dans mes textes les raisons de ma démarche d'écriture : besoin de comprendre mes crimes (*facteurs criminogènes* comme dirait un agent de libération conditionnelle), besoin de m'en libérer ; besoin aussi d'écrire pour passer simplement le temps, ne rechercher

que l'agencement de mots pour me distraire du mécanisme chronologique qui me *slow motion* mes journées. Qu'on soit incarcéré ou pas, broyer du noir n'est jamais bon pour le moral. Et quand on est enfermé dans une cellule et qu'on a le moral dans les talons, allez donc savoir ce qui se tapit dans la psyché et de quelle manière cela va en sortir. C'est tellement différent d'un prisonnier à l'autre. Certains se coupent les veines, d'autres s'assomment le cerveau avec de la drogue, certains cherchent la confrontation à travers une activité sportive, quelques-uns se suicident, d'autres s'abandonnent à la religion, à la masturbation ou s'adonnent à l'écriture, plus rares sont ceux qui demandent de l'aide, crient au secours, quelqu'un... quelqu'un...

Quand j'avais la mine à terre, dans mon adolescence ou dans ma vie adulte, je finissais toujours par concevoir un projet d'évasion. Bien sûr, quand je m'évadais des écoles de réforme, ça n'impliquait pas la possibilité de me faire tuer par un gardien. La liberté étant ainsi accrochée au bout de l'espoir d'une réussite, l'éventualité de me faire tuer était quelque chose de minime. Le désir de vivre en liberté jetait de de la lumière sur la mort. Mes évasions et tentatives d'évasion étaient donc toutes motivées par la tristesse ou le découragement.

Dans *L'Histoire de Pi*, Piscine Molitor Patel dit, à propos des animaux captifs : « Même des animaux ayant été élevés dans des zoos, n'ayant jamais connu la nature sauvage, et qui sont donc parfaitement adaptés à leur enclos et ne ressentent pas de tension en présence des humains, connaîtront des moments d'agitation qui les amèneront à chercher à s'évader. » Il précise entre autres choses : « Quelle que soit la raison de vouloir s'échapper, saine ou folle, les détracteurs des zoos devraient se souvenir que les animaux ne se sauvent pas pour *aller vers* un lieu, mais plutôt pour *fuir* un lieu. » Le prisonnier humain, quant à lui, fuit un lieu pour *aller vers*. Une seule fois cet *aller vers* a été le sourire d'une femme. Ce jour-là, qui était un beau soir d'avril, je sautai dans les barbelés jusqu'à ce que vie s'ensuive. Un souvenir de trente-sept ans que j'ai laissé vieillir en beauté et qui, dans la sécheresse affective de ma cellule, me fut souvent salutaire.

Dans son livre *On ne peut pas être heureux tout le temps*, Françoise Giroud se demande : « Qu'est-ce qui m'empêche d'aimer ma vie ? Voilà la question la plus dangereuse, mais aussi la plus constructive qu'on puisse se poser à certains moments de l'existence. » C'est à cette question que ce livre cherche à répondre. Dans quelle mesure ai-je réussi à trouver des réponses ? Je ne sais pas. Mais je me sens en paix avec moi-même. C'est tout ce qui m'importe, tout ce dont je suis fier et que j'ai à cœur d'exprimer ici.

Avril 2010.

L'hypothèse de Riko

La chair crie pour être sauvée de la faim, de la soif et du froid.
Épicure

«Aie souci de ton âme», disait Socrate. Encore faut-il croire que l'âme existe. Mais en admettant qu'elle existe, qu'est-ce que cela veut dire, avoir souci de son âme? Pourquoi ne serait-ce pas le contraire? Pourquoi l'âme n'aurait-elle pas souci de son corps? Pourquoi ne répondrait-elle pas au cri de sa chair et de son sang qui n'ont d'éternité que leur éphémère passage sur la Terre? À quand, des philosophes pour nous parler de la nécessité d'entreprendre une quête terrestre, pour le temps que ça dure? Est-ce l'esprit qui fait l'expérience de la matière ou la matière qui veut cheminer vers l'esprit? La matière et l'esprit sont-ils deux manifestations d'une même réalité? Ce sont des questions que je me pose. Peut-être n'ont-elles pas de sens. Mais j'y pense quelquefois. Et puis je pense à bien d'autres choses. Ici, à la bibliothèque de ma prison, les bouquins de philosophie ne manquent pas pour me remuer l'*ergo sum*. Mes lectures de philo m'ont convaincu de mon ignorance en me confrontant à la diversité des interprétations de la réalité. J'en aurais certainement perdu mon latin et mon grec, si je les avais étudiés comme au temps des soutanes, dans ce supermarché des vérités fondamentales révélées par les philosophes. Comment s'y retrouver dans ce tohu-bohu où s'entrechoquent tant de savoirs?

J'aime définir un philosophe comme l'ami de la vérité, de la sagesse. Cela me permet de me poser la question suivante : est-ce que les amis de la vérité sont tous les ennemis du mensonge? Est-ce encore une question qui n'a pas de sens? Je ne sais pas. Je n'ai découvert aucun secret ésotérique ou métaphysique de nature à modifier les connexions neuroniques qui puissent plonger un lecteur dans un état jubilatoire. Bien souvent, entre les murs de ma cellule, les grandes vérités absolues me prennent aux tripes comme une envie de chier... Peut-être devrais-je manger des biscuits chinois? Il paraît qu'ils contiennent

d'excellents conseils... Peut-être que moins on pense et mieux on se porte. Peut-être que le rire canalise l'agressivité comme l'écriture sait si bien le faire. Peut-être que la vie n'a de sens que dans ce qu'elle dépasse la fiction ou rejoint l'imaginaire. Je ne veux plus calculer, analyser, mais accepter de croire à l'émerveillement, c'est-à-dire aux opportunités de me sortir de la platitude du réel.

Depuis les tout premiers hominidés, les morts n'ont pas cessé d'engraisser la terre et de nous prouver que nous sommes peu de chose. La question que m'inspire cette évidence est celle-ci : est-ce une raison pour me laisser mourir tout de suite, malgré que je sois condamné à crever un jour ? Peut-être que c'est une bonne raison pour s'inventer des dieux, un moi éternel, des royaumes de béatitude et, ainsi, s'affranchir des affres de l'angoisse ou des tournis existentiels ? Peut-être que les vraies questions devraient se concentrer uniquement sur ma criminalité, là où les réponses sont possibles, compréhensibles et peuvent avoir un impact réel sur mon comportement ?

Une dernière encore : pourquoi le voyage dans le temps ou d'une galaxie à une autre serait-il moins concevable que l'existence de la vie sur la planète Terre ? Si un fait aussi extraordinaire, aussi fabuleux, aussi magique que la présence de la vie sur la Terre fut possible, qu'est-ce donc qui pourrait être impossible après un tel événement grandiose défiant toute logique ? Peut-être que la vie n'est pas une banalité, quelque chose qui va de soi. Peut-être que... Peut-être que...

Peut-être que mon chum Riko est plus futé qu'il ne le laisse paraître ? Ce matin, au déjeuner, il m'a dit : « Quand nous parlons des fous, nous disons qu'ils sont fous. Mais les fous, quand ils parlent de nous, disent-ils que nous sommes intelligents ? »

Ce n'est pas tous les matins que Riko m'envoie par la tête ce genre de question. Cependant, il le fait assez souvent. Il affectionne particulièrement cette sorte de dérision. Je pense qu'il le fait exprès parce qu'il sait que j'aime la philosophie et la poésie. Riko croit que les philosophes sont des pelleux de nuages et les poètes, de doux rêveurs. Je lui dis souvent qu'il a tort de croire ça. Mais rien n'y fait. La semaine dernière, il m'a interpellé avec des citations bibliques.

— Pierre, tu sais que dans la Bible il est écrit : « Au commencement était le Verbe. »

— Oui.

— Sais-tu ce que ça veut dire ?

— J'ai une vague idée...

— Moi, non. Mais j'ai compris une chose, mon Moïse. (Riko m'appelle ainsi quelquefois parce que je me suis laissé pousser la barbe, qu'elle est longue comme la barbe des chanteurs de ZZ Top et qu'elle est d'un blanc immaculé...)

— T'as pigé quoi, Riko ?

— J'ai pigé ceci : « Au commencement était le verbe » et, depuis ce temps, Dieu ne parle qu'au *Plus que Parfait*...

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire. Il s'exprime toujours sur un ton sérieux. Il s'arrête sur le sens au premier degré de ce qu'il lit et prend ça au pied de la lettre. Parfois je pense qu'il le fait exprès. Mais je n'en suis pas sûr. Sa manière de s'exprimer est pour une grande part dans sa dérision. Il a l'étoffe d'un évangéliste ou d'un politicien, c'est-à-dire qu'il excelle dans l'art d'entourlouper. Après m'avoir informé sur le Verbe fait chair, il m'a dit :

— J'ai lu une autre chose assez bizarre.

— Dans la Bible...

— Ben oui, dans la Bible. Sais-tu que dans le Nouveau Testament Jésus dit : « Je suis la lumière du monde. » Tu ne trouves pas ça bizarre ? me demande-t-il.

— Non. Au contraire, je trouve cette phrase plutôt jolie, très poétique.

— Moi, je trouve ça pas mal bizarre. Y as-tu déjà pensé, Pierre ?

— Oui.

— Alors tu devrais pouvoir me répondre. Si Jésus est la lumière du monde, depuis le temps qu'il éclaire, comment expliques-tu qu'on soit toujours dans l'obscurité ?

C'est le genre de question que mon chum Riko aime me poser. Heureusement qu'il ne le fait pas tous les matins. J'aime mieux quand il me raconte ses rêves érotiques ou la réaction de la gardienne qui,

faisant sa ronde de nuit, le surprend en train de se masturber. Il m'a confié qu'une des gardiennes qui travaillent dans son bloc cellulaire aime se rincer l'œil.

Voulant savoir si l'une parmi ces gardiennes était voyeuse, il avait décidé de faire une expérience qui, je pense, avait aussi pour but de satisfaire un de ses nombreux fantasmes sexuels. Comme les lits sont situés en face de la porte, quand la gardienne fait sa ronde, elle peut voir l'état du détenu à travers le guichet. Afin de vérifier son hypothèse, Riko avait placé un miroir sur la tablette fixée à la tête de son lit, face à la porte, lequel réfléchissait le guichet et lui permettait de voir la gardienne. Ainsi, à sa ronde de nuit, la gardienne constaterait qu'il ne peut pas la voir puisqu'il serait couché la tête au pied du lit. Si c'était une voyeuse, elle devait rester plus longtemps devant sa porte. Sur une période de huit mois, quatre gardiennes ont été l'objet de son expérience. Une a été choquée, deux ont été indifférentes et une a confirmé son hypothèse. Riko m'a raconté qu'une nuit, la gardienne l'avait regardé se masturber et, convaincue qu'il ne la voyait pas, elle était restée une dizaine de secondes, l'œil grand ouvert sur le plaisir solitaire de mon chum. De plus, comme il avait laissé son téléviseur allumé pour donner l'impression qu'il regardait un film, la gardienne avait suffisamment de clarté pour observer l'état du détenu dans sa cellule sans avoir à se servir de sa lampe de poche, ce qui aurait été un signal de sa présence devant la petite fenêtre. Donc, dans son miroir, il a vu la gardienne contempler une bonne dizaine de secondes son gros neuf pouces pointer vers le plafond. Normalement, un gardien ou une gardienne ne reste pas plus que deux ou trois secondes. La raison est fort simple : c'est le temps qu'il lui faut pour voir si le détenu ne s'est pas coupé les veines, ou ne s'est pas pendu, ou n'est pas ivre mort sur le plancher. Parfois aussi c'est pour vérifier si le détenu n'a pas placé un mannequin dans son lit pour tromper la vigilance du gardien pendant qu'il tente de s'évader, comme l'a déjà fait un de mes anciens chums au vieux pénitencier Saint-Vincent-de-Paul dans les années soixante-dix.

Quand il m'a raconté ça, je lui ai demandé de me montrer la gardienne en question lorsqu'elle travaillerait de jour. « Je suppose que

tu veux vérifier si la connaissance dont je te fais part est basée sur le raisonnement et l'expérience plutôt que sur ma seule révélation», m'a-t-il dit sur un ton qui ne laissait aucun doute sur son intention cartésienne de rire de mon intérêt pour la philo. Sacré Riko! C'est le meilleur chum que j'ai eu dans ma vie. C'est tout un numéro. Je l'aime comme il est. Riko m'aide à retrouver ma bonne humeur, à moins me casser la tête avec toutes sortes de questions, à supporter ma solitude. Son sens de l'humour est une bénédiction. Mais maudit que j'aimerais qu'il me fasse rire après le déjeuner! Je lui en ai fait part. Maudit qu'il a la tête dure!

Donc, ce matin-là, Riko m'a abordé avec sa question sur les fous, laquelle m'était restée dans la caboche tout l'avant-midi. Au dîner, je lui donnai la réponse suivante : «J'aime les fous parce que les hommes ont perdu la raison.»

— Ha! Ha! Ha! Tu penses à qui en disant ça? me demande-t-il avec un petit rictus au coin des lèvres.

— Je pense à ceux qui nous enferment.

— Ils devraient te donner une médaille d'or pour les crimes que tu as commis... je suppose!

— Non, non. Ils ont raison de m'enfermer. Ce que je veux dire, Riko, c'est quand on t'enferme en prison, on te fait tourner en rond. Quand on t'en libère, on te dit de marcher droit...

— Ben, c'est normal, *man*. La prison, c'est un endroit absurde. Pis on est mal placé pour faire la morale au monde...

Mon chum Riko avait raison. D'ailleurs, je m'en suis rendu compte la première journée où je suis entré au pénitencier. C'était au vieux pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul, en 1972. À l'arrivée, on m'a mis dans une petite salle où on me faisait prendre une douche et couper les cheveux. J'avais dit au gardien que je ne comprenais pas pourquoi on m'avait enfermé en prison.

— T'es pas le premier détenu qui veut me faire croire qu'il est innocent, me dit le gardien.

— Pas du tout. Je suis coupable. C'est vrai que j'avais de l'argent volé dans mes poches. Mais je l'ai dépensé HONNÊTEMENT. Ainsi ne parlait pas Zarathoustra...

— Zara... qui? me demande le gardien.

— Zarathoustra. Un de mes anciens chums de jeunesse avec qui je me suis embrouillé...

(J'ai eu envie de lui citer une phrase de Nietzsche : « La plus grande jouissance de l'existence consiste à vivre dangereusement. » Avec le recul, j'ai compris que cette envie cachait un besoin de me sentir un *cogito ergo sum* de plus que le gardien, c'est-à-dire un tantinet pédant. J'ai pris conscience que cette envie se voulait surtout une justification de mes crimes à travers les paroles du philosophe auxquelles, à cette époque, je n'avais pas compris grand-chose.)

Ce matin là, avant qu'il ne m'attaque avec une de ses trouvailles, je racontai cette anecdote à Riko. Il l'avait trouvée de son goût. Le contraire m'aurait surpris. Riko a du talent pour ce genre d'humour. Je lui ai dit d'écrire ses trouvailles, d'en faire un monologue et d'envoyer ça à un humoriste. Mon idée lui a plu. Il m'a dit qu'il y songerait. Je pense qu'il a de bonnes chances d'intéresser un humoriste. Lorsque je lui ai suggéré mon idée, je lui ai dit que les philosophes ont aussi le sens de l'humour. Il m'a regardé d'un air incrédule. Pour preuve de ce que j'avançais, je lui citai une réflexion de Nietzsche qui l'a fait rire : « Le singe est bien trop bon pour que l'homme descende de lui. » Je lui en citai une autre de Jean-Paul Sartre : « Quand les riches se font la guerre, ce sont les pauvres qui meurent. » Depuis ce temps, Riko n'a plus la même opinion des philosophes. Il reste convaincu que ce sont des pelleteux de nuages. Cependant, il reconnaît qu'ils nous permettent *d'entrevoir plus clairement l'étendue de notre ignorance* (il n'en manque pas une!) C'est mieux que son contraire, lui ai-je dit. Je ne sais pas si Riko va mettre ses trouvailles sur papier. Il ne m'en a pas encore parlé.

— Tu sais, Riko, dans un sens, tu es un philosophe.

— Comment ça?

— Ton expérience de branlette est une hypothèse que tu voulais vérifier, en quelque sorte une démonstration physique d'une interrogation qui te servait de fantasme...

— Ce n'est pas la même chose qu'un vrai philosophe, mon Freud. Un philosophe ne pourra jamais me prouver que Dieu existe ou qu'il n'existe pas. La philo, ce n'est pas comme une femme qui se rince l'œil. Cette expérience est accessible à tous les détenus qui bandent et se branlent. Elle est universelle, de toutes les prisons, de toutes les époques. Dans un sens, c'est comme une beauté mathématique!

— Une beauté mathématique? Qu'est-ce que tu veux dire au juste?

— Que l'hypothèse de la branlette est vraie comme deux fois deux égalent quatre. N'importe qui de n'importe quelle prison qui en ferait l'expérience arrivera à quatre. Ainsi, un détenu qui se branle pourrait-il vérifier par lui-même quelles gardiennes seront choquées, ou indifférentes, ou voyeuses. Cette joyeuse universalité de la branlette est accessible à tous les détenus. C'est pour ça que je dis que la branlette est comme une vérité mathématique : le résultat sera toujours le même pour tous. Ce n'est pas comme Jésus, Mahomet ou Shiva.

— Je ne te suis plus, Riko.

— Le Christ est le fils de Dieu pour les chrétiens seulement. Il ne l'est pas pour les musulmans ou les hindous. De même, Mahomet est le seul prophète de Dieu. Ce n'est pas vrai pour les chrétiens et les hindous. Et Shiva, qui symbolise les forces de destruction et de régénération, est une divinité pour les hindous, pas pour les chrétiens et les musulmans. Les croyances ne sont pas des vérités comme l'est l'équation deux multiplié par deux. Elles ne sont pas universelles. Dieu est un mot pour la foi, pas pour la raison. Parler de Dieu, c'est une perte de temps. Souvent la haine naît d'un trop grand amour de Dieu. D'une équation algébrique ne sortira aucun terroriste. As-tu déjà entendu parler d'individus revendiquant une action terroriste au nom de la formule quadratique? Et pis tu ne trouves pas ça bizarre l'idée que Dieu aurait créé les électrons, photons et compagnie? Dans son éternité, Dieu s'ennuyait-il au point de se faire le Grand

bricoleur des particules et des bactéries? Les hommes ont bien des mots pour définir Dieu. Je serais curieux de savoir ce que Dieu pense de ces mots...

— C'est une façon de voir les choses. Je comprends ton intérêt pour les vérités mathématiques, c'est-à-dire pour ces concepts sur lesquels on peut se mettre d'accord. Mais une vérité mathématique, en matière d'absolu, rejoint peut-être une vérité spirituelle : quelque chose qui diffère selon la grille de référence... Connais-tu l'équation d'Einstein, toi qui aimes tant les maths?

— Oui, je la connais : $E=mc^2$.

— Mathématiquement, elle est vraie. Mais humainement parlant, dans son implication pratique et non théorique, ne se résume-t-elle pas à zéro? Tu sais, Riko, je ne comprends pas que tu sois en prison. T'as le potentiel pour faire des études. Tu perds ton temps en prison. T'as jamais pensé à ça?

— Pas vraiment... Pis toi, le Grand?

— J'y pense souvent. C'est ça mon problème... J'aimerais te dire une autre chose, Riko. En t'écoutant parler de ton expérience de branlette, j'ai pensé à Pan, divinité de la fécondité, de l'énergie vitale chez les anciens Grecs.

— Wow! Ce Dieu-là avait la branlette facile et inépuisable! Merci. J'avoue que je me sens assez divin dans certaines occasions tamisées... Mais il est mort depuis un sacré bout de temps, le bonhomme. Que Zeus ait pitié de son âme!

— Oui, mort comme bien des divinités. Mais ce qu'il symbolisait est toujours vivant dans la chair de l'homme. Tu es équipé pour le savoir, mon Riko...

Riko était alors condamné à neuf ans pour trois hold-up dans des institutions bancaires. Ce n'était pas sa première peine à purger dans un pénitencier fédéral. Il avait déjà écopé d'une peine de trois ans pour des vols avec effraction dans des commerces. Sa spécialité à cette époque était les coffres-forts. Mais il avait arrêté d'en ouvrir parce qu'ils étaient devenus des boîtes à surprises. Travailler quelques heures sur un coffre et ne recueillir qu'une centaine de dollars l'avait

découragé du *métier*. C'est pour cette raison qu'il s'était mis à faire des hold-up. Il ne lui reste que peu de temps avant de recouvrer sa liberté. Je lui dis souvent d'accrocher ses gants. Je l'encourage à se trouver un job et à vivre comme tout le monde. Mais c'est à lui de prendre la décision. Je lui dis que si j'étais à sa place, c'est ce que je ferais. Va-t-il le faire? Je l'espère de tout cœur.

Ce qui peut aider un détenu à se réhabiliter, c'est d'avoir un job en sortant et des personnes ressources pour le soutenir. Si une femme est là pour l'attendre, c'est l'idéal. Mais l'idéal est rarement réel, du moins difficilement accessible quand il est réalisable. Avec un job et des personnes ressources, les risques de récidive sont beaucoup moindres, mais ces moyens ne sont pas garants d'une réhabilitation. De toute façon, on est toujours responsable de soi-même. C'est à partir de cette responsabilité qu'on se reconnaît coupable. Ce sentiment de responsabilité peut se manifester à n'importe quel moment dans la vie d'un individu. Dans mon cas, il s'est manifesté en prison. Admettre ma responsabilité, c'est prendre conscience du mal que j'ai fait aux autres et à moi-même. Ce sentiment m'a mis dans un état paradoxal : je me sens coincé entre le regret et le dégoût. Quand je pense au policier que j'ai blessé, à celui que mon partner a tué, à tous ces vols de banques, à toutes mes récidives, le regret monte dans ma conscience telle une vague de fond ; j'ai l'impression parfois que je vais me noyer dans cette eau trouble. Puis, tout à coup, venant de je ne sais quelle profondeur, le dégoût prend toute la place. Je sais bien que je ne suis plus l'homme qui a blessé un policier : j'en suis la mémoire. C'est là que naît le dégoût de l'homme que j'ai été. J'écris pour me libérer de ce sentiment qui cherche à me ronger jusqu'à l'os. Ce qui me semble aussi étrange, c'est que ce soit en prison que j'en prenne conscience. Si quelque chose peut être positif dans l'incarcération, c'est la possibilité d'être constamment confronté à soi-même. Dès l'instant où l'on met le pied dans cette démarche, on ne peut plus revenir en arrière. La difficulté est de faire un premier pas. Pour ce faire, on a tout le temps devant soi. « Connais-toi toi-même », disait Socrate. En prison, ce n'est pas le temps qui manque pour se connaître soi-même. Cette

devise, inscrite sur le fronton du temple d'Apollon à Delphes, n'avait pas le sens d'introspection qu'on lui prête aujourd'hui, mais incitait les hommes à prendre conscience qu'ils ne sont pas des dieux, c'est-à-dire qu'ils sont voués à la décrépitude puis à la mort. En prison, on voit de près cette déchéance. Mais si on prête au *connais-toi toi-même* un sens introspectif, je peux affirmer qu'être placé face à soi-même est plus terrifiant que faire face à un policier qui vous braque avec une arme. Je suis conscient qu'il n'est pas facile de surmonter cette peur de se voir tel que l'on est. Le risque d'être submergé par le regret est ce qui refrène bien des gars. Reconnaître qu'on est vulnérable libère de bien des masques. Écrire, c'est prendre le risque de voir ce à quoi je ressemble.

Pénitencier Donnacona à sécurité maximale, 2002.

C'était hier

I

Tu penseras – *la guerre*
ne fait jamais que des ombres
casse la vie, casse le cœur.

Hélène Dorion, *La vie bercée*

J'ai dix ans. Je suis assis sur mon lit, une BD de science-fiction entre les mains. C'est l'histoire d'un homme qui remonte dans le temps. Il se retrouve au Moyen Âge. Cet homme connaît tellement de choses que les gens du village pensent qu'il est possédé du diable. On le poursuit pour le brûler. L'homme se sauve, mais n'arrive plus à trouver sa machine à voyager dans le temps : les gens du village l'ont découverte et cachée. L'homme est coincé dans cette époque sombre, violente et superstitieuse... J'ai hâte d'en connaître la fin. Bien que je sois inquiet du sort de ce voyageur temporel, je me sens au chaud dans mon lit, comme moulé dans la douceur de lire une aventure fantastique. Tout à coup, la porte de la cuisine s'ouvre : papa vient d'entrer. Il est ivre. Il commence à bardasser. Il parle fort : « Maudit chien d'Hitler! Maudit sale de Mussolini! » Papa vocifère de toutes ses tripes contre la Deuxième Guerre mondiale, contre les fours crématatoires, contre la boucherie des chairs d'hommes, d'enfants et de femmes pourrissant dans l'enfer de la bêtise humaine.

Je ne suis plus capable de lire ; sa colère me traverse le corps, casse mon cœur. J'ai peur, je pleure, je suis triste. C'est qui Hitler? C'est qui Mussolini? Tout ce que je connais de l'histoire humaine, c'est cette saloperie de Deuxième Guerre où papa s'est battu. Je me bouche les oreilles, car je ne veux plus rien entendre de tout ce vacarme de feu qui postillonne de sa bouche comme autant de crachats. J'ai beau me boucher les oreilles, ça ne marche pas. Je n'entends rien mais je comprends tout. Je suis trop jeune pour connaître l'horreur du monde. Voilà que je déteste les adultes. Ce sont eux qui font la guerre, pas les enfants,

pas les adolescents. Même les bêtes les plus féroces ont peur de la guerre. Il n'y a que les hommes qui peuvent ignorer la mort et la peur. Quand on craint la guerre, on ne va pas s'y faire tuer ou faire la mort dans la vie des autres. C'est ce que je crois. Même si j'ai dix ans, j'ai mes croyances. Moi, je hais la guerre, je hais la mort, je hais la peur.

Si papa est en colère, c'est à cause des adultes. Quand il est triste, c'est à cause des adultes. Je ne veux pas devenir un adulte. Ça sert à quoi, un adulte? À faire la guerre? À faire la mort et la peur? Moi, je veux rester jeune, pas plus de quatorze ans si jamais je vieillis. Je refuse de vieillir par conviction. J'ai le droit parce que j'ai dix ans. Je ne veux pas vieillir. Vieillir, ce n'est pas grandir, c'est contribuer à la puanteur humaine. Je ne veux pas devenir un adulte, cette chose pleine d'excréments et de pus qui se pavane dans sa splendeur. Je ne veux pas. J'ai si peur de le devenir. Je suis certain de l'être un jour. Cette certitude me donne envie de vomir.

Papa s'est calmé. Il pleure maintenant. Je le sais parce que je l'ai souvent vu pleurer. Je ressens une tristesse qui me serre le cœur. Je reste seul sur mon lit avec toute cette violence de mots qui bourdonne dans ma tête. J'aimerais tuer la guerre pour le mal qu'elle a fait à papa. Mais la guerre n'a pas de visage, pas de nom, pas d'adresse. Je ne sais pas où elle se cache. Comme le Bon Dieu, elle a le don d'ubiquité. Je commence à haïr le Bon Dieu. Je voudrais connaître sa cachette, savoir où il est pour le frapper. Quand on a dix ans, haïr Dieu, c'est plus inquiétant que de ne pas y croire. Pourquoi ne laisse-t-on pas grandir ma jeunesse? Je n'ai plus goût de rien.

Est-ce le temps qui passe ou moi qui vieillis? Ça m'attriste d'avoir treize ans. J'ai l'impression d'être trop vieux pour mon âge. Pourquoi ça n'existe pas une machine à arrêter le temps? On a bien des machines à rouler dans les rues, à voler dans les airs, à naviguer sur les mers; des machines à broyer, à tordre, à écraser; des machines à lancer des pierres, des flèches, des balles de neuf millimètres... Pourquoi ça n'existe pas une machine à arrêter le temps? Maudite saloperie de merde! Je m'approche dangereusement de mes quatorze ans.

Papa est ivre encore une fois. Il crie contre ces enfants de chienne de nazis. C'est toujours la même rengaine de colère, le même crescendo de blessures. Mais tout ce qu'il crie ne m'atteint plus. J'ai une carapace en acier maintenant. Plus rien n'entre. Plus rien ne sort. Je suis une statue qui mime la chair et le sang, un acteur figé dans le décor. Maudit que ça me tue de voir pleurer mon père! Je ne suis pas blindé contre le chagrin qui l'habite et le tourmente.

J'ai fini par savoir qui étaient Hitler et Mussolini. Je l'ai demandé à papa, histoire de me rapprocher de lui. De plus, j'ai appris dans le dictionnaire qui étaient Leclerc, Patton et Montgomery. Papa en parlait quelquefois. Papa dit que le maréchal Rommel est un des rares nazis qui avaient de la classe. Ça sonne étrange d'entendre dire un bon mot d'un nazi! Plus tard, j'ai appris que Rommel avait comploté pour assassiner Hitler. C'est pour cette raison que papa a dit un bon mot sur le maréchal. Mais je me fiche de tout ça. Cet après-midi, je serai avec Diane. Elle a treize ans. Sa poitrine ressemble à celle d'une fille de seize ans : envoûtante, mystérieuse, pulpeuse comme un fruit savoureux que je rêve de porter à mes lèvres. Est-ce que ça existe, une fille plus belle que Diane? Je ne crois pas. Je lui ai dit combien elle était jolie. «T'es gentil», qu'elle m'a dit. Elle me laisse caresser ses seins. Je suis heureux de partout, dans ma chair, dans ma tête, dans mes cheveux que le vent ébouriffe. Je n'ai plus qu'un seul désir, mais si fort : me mettre à genoux et boire cette infinie tendresse qui me sort tout à coup de la laideur du monde.

II

J'ai passé tout l'été 1963 avec Diane. Chaque fin de semaine, quand la température était assez douce pour qu'on se déshabille, je la léchais partout, même quand elle était dans sa semaine. La première fois que j'ai mis ma langue dans son sexe, ça goûtait drôle. Mais après quelques léchées j'y ai pris goût, et ce bon goût m'est resté sur les lèvres. Diane ne voulait pas que je la pénètre. Alors, on passait nos soirs, les lèvres entre nos jambes. Puis l'automne est venu. Avec cette saison qui sonne le glas de l'été est venue aussi la fin de notre tendresse : ses parents décidèrent de déménager à Rimouski parce que son père y avait trouvé du boulot. Sans crier gare, le drame s'est installé comme un grand vide qui bouffe tout : je savais qu'on ne pourrait plus se voir. Rimouski, c'est l'autre bout du monde quand tu as quatorze ans et pas l'ombre d'un sou dans les poches. Maudit que j'ai eu du chagrin ! Maman m'a dit que ça me passerait, que c'était des amourettes de jeunes. Mais des amourettes de jeunes, quand tu les vis, ça fait mal comme une vraie peine d'amour d'adulte. C'est à ce moment qu'une étrange pensée m'a trotté dans la tête : si je n'aime plus jamais, je ne souffrirai plus jamais. L'affaire est réglée.

Les portes de ma première maison de correction se sont fermées derrière moi. Je hais cet endroit et les frères qui en sont responsables. Certains d'entre eux sont des suceux de cul. Si jamais un seul tente quoi que ce soit sur moi, je le poignarde, lui crève un œil, le taillade au visage ; j'ai toujours un canif dans mes poches, je sais m'en servir. S'ils me touchent, je les frappe. C'est certain. Je n'ai pas peur d'eux. Je n'ai peur de rien. J'ai appris à vaincre la peur par toutes sortes de cascades, sauter d'un train en marche, d'un toit à l'autre, marcher en équilibre sur la rampe d'un pont, faire exploser des balles de calibre 22 dans un feu tout en restant à côté des flammes. Je voulais défier la mort pour défier Dieu. L'autre jour, le berger allemand des frères m'a mordu légèrement aux fesses. J'ai pris une planche et je suis parti à sa niche pour le frapper

à mort. Le chien a reniflé ma colère et s'est sauvé. Maudite place écœurante! Maudits frères! Maudite religion maudite!

Je hais tellement cet endroit. Pourquoi ne suis-je pas avec Diane? Je pense souvent à elle. Elle me manque tant. Ça me fait comme des nœuds dans le ventre rien que d'y penser. Je ne suis pas capable de composer avec les frustrations. C'est tellement compliqué tout ça. J'aimerais qu'on m'explique c'est quoi des émotions et des sentiments. Dans ma classe, le frère Robert (qu'on a baptisé Frankenstein parce qu'il fait peur, parce qu'il est violent, parce qu'on le hait à mort) me bourre le crâne avec les dix commandements et les sept péchés capitaux. Je comprends rien à tout ce baratin. Les mathématiques et moi ne sommes pas faits pour nous entendre. Ici, dans cette tanière de pédophiles de laquelle l'Église catholique détourne le regard, il n'y a rien pour le cœur et les tripes, rien pour cette chair qui gueule et qui vacarme. Pourquoi on m'abrutit avec la catéchèse? J'aimerais comprendre comment ça marche, des émotions et des sentiments. Pourquoi ça se bouscule en moi ces affaires-là, pourquoi ça sort tout croche quelquefois? Pourquoi n'enseigne-t-on pas ça dans les écoles? Les êtres ne sont-ils pas dans leurs émotions plus que dans leur intelligence?

Ça va de mal en pis dans ma classe. Frankenstein, dont les doigts sentent parfois le gland pas lavé, m'a donné un coup de règle derrière le cou parce que j'ai ri quand il a dit que les anges n'ont pas de sexe.

— Pourquoi riez-vous, espèce d'abruti, me lança-t-il sur un ton méprisant.

— Je ris parce que j'ai déjà vu une statue d'un ange avec des boules dans le cimetière Saint-Charles.

Il s'est approché de moi et, sournoisement, m'a frappé violemment. Il ne sait pas à qui il a affaire, ce salopard. A-t-on idée de frapper un élève parce qu'il rit d'un ange avec des boules? Je déteste ma classe, sauf ses fenêtres qui donnent sur des arbres. Moi, j'aime les arbres. Tout petit, j'aimais y grimper. Assis sur une des plus hautes branches, j'écoutais le bruit des feuilles de si près que j'avais l'impression que l'arbre me chuchotait quelques secrets à l'oreille. C'est beau un arbre, même quand il est dans sa morte saison. Parfois, à treize ans,

je me sentais comme une feuille morte. Alors je traînais dans les rues, jusqu'à tard dans la nuit. C'est là que je suis devenu ce que je hais.

Lorsqu'on m'a libéré de ma première maison de redressement, ma révolte s'est exprimée de nouveau. Et aussitôt, je me suis retrouvé dans une autre maison de correction. Celle-ci n'était pas aussi terrifiante que la première. Un des frères qui la dirigeaient voulait m'initier à la musique. Mais à ce moment-là, je n'avais pas le cœur à apprendre quoi que ce soit de qui que ce soit. Pourtant, j'ai aimé cette période malgré le fait que je me suis évadé plusieurs fois de ce lieu. Une fois libéré, la haine au cœur, je repris mes vieilles habitudes de traîner dans les rues à planifier de mauvais coups.

Les infractions se succèdent au jour le jour. Deux policiers m'ont mis la main au collet, après que je les ai eu fait courir les rues à pomper l'huile un bon coup. Peut-être est-ce pour cette raison qu'ils m'ont tabassé un peu? N'importe. Ils m'ont enfermé dans une cellule qui sent l'urine. À deux cellules de la mienne, un clochard cuve sa robine en récitant sa prière : « Maudit Christ de tabernacle de Sainte-Vierge pas débauchée, sortez-moé d'icitte gang de sales. » Sa prière imprègne ma mémoire. Je la partage en silence.

Tout est plus grave, cette fois : on veut me référer au tribunal pour adulte. J'ai juste quinze ans. Le juge me laisse sous-entendre que je suis mal préparé à devenir un homme... Ce n'est pas lui qui va m'aider à le devenir, lui qui, derrière son grand bureau d'autorité, ne m'aura parlé que quelques minutes dans toute sa putain de vie et qui m'aura oublié dès que je serai sorti de son maudit bureau qui pue le cigare. Je suis laissé à moi-même. Je me fous de ce que je deviendrai. C'est si loin dans le temps. Je voudrais l'avenir tout de suite, et sortir de toute cette merde une bonne fois pour toutes. Je voudrais recommencer à zéro sans les prêtres, sans l'amour infini de leur Dieu, sans tout ça encore... Mon avocat suggère de me placer dans une institution pour jeune délinquant jusqu'à mes dix-huit ans. Il réussit à convaincre le juge avec plein de brillantes menteries. Je me sens soulagé : je n'irai pas au pénitencier, au contraire de mon chum Jacques qui, lui, y passera deux ans parce qu'il a seize ans. Après une expertise d'un psychologue,

on décide de m'envoyer à l'établissement Boscoville parce que j'ai des aptitudes pour faire des études. Sinon, c'était le mont Saint-Antoine pour développer les habiletés manuelles.

Le psychologue était une femme. Pendant qu'elle me questionnait, je reluquais sa poitrine, son cou, ses mains, chaque parcelle de peau qui cherchait à s'évader de sa blouse. J'aurais léché tout ça si elle m'avait dit de le faire, et sans jamais la dénoncer. Elle me présenta des cartes qui racontaient une histoire. Je dus les lui remettre selon un ordre logique. Je pris les cartes, je les brassai devant elle et les lui remis. Je lui dis que c'était une histoire sans queue ni tête. Je voulais faire mon intelligent, mon drôle. « Ça ne compte pas », qu'elle me dit, « concentre-toi, Pierre ». C'est ce que je fais que j'ai dit... J'étais bien avec elle. Je le suis toujours quand je suis avec une fille. Pourquoi c'est pas pareil quand je suis avec des hommes ?

Les portes de Boscoville viennent de se fermer sur moi. J'aime cet endroit. Je m'y sens à l'aise. Ce n'est pas vraiment une institution pour délinquants : pas de clôtures barbelées, pas de gars avec des couteaux dans les poches, pas de gardiens qui te frappent ou cherchent à te sucer. J'ai l'impression d'être dans une maternelle. Je peux foutre le camp quand je veux. Pour le moral d'un prisonnier, c'est ce qu'il y a de mieux. Je suis dans un état de liberté virtuelle : un seul désir, et voilà qu'il se réalise et me conduit ailleurs. Mais je ne suis pas pressé d'en faire usage. J'aime vraiment cet endroit. Je me sens bien tout à coup, en confiance, paisible. Cette semaine, j'ai un cours d'initiation au cinéma et au théâtre. C'est André Melançon qui donne ces cours. J'ai plein de respect pour lui. C'est vraiment un bon gars. Je l'aime bien. Oh, ça me fait tout drôle de dire ça d'un homme !

III

Je suis enfin de retour dans ma famille. Tout est derrière moi maintenant. Je ne veux plus penser à tout ce temps passé à me morfondre d'une école de correction à une autre. C'est fini tout ça. D'ailleurs, j'ai presque tout oublié. Je n'ai de regard que pour ce qui m'entoure : cette vie qui explose de partout et qui m'atteint dans chaque atome de mon être. Je n'ai pas assez d'yeux pour la voir, ni de mains pour la toucher, la prendre, la saisir toute. Et dire que je n'ai qu'une vie pour faire tout ça ! C'est si peu. Et puis les filles, comme elles sont belles ! Pour en aimer une seule, je voudrais toutes les connaître. Pour en connaître une seule, je voudrais toutes les aimer. Tous mes sens crient famine. Je veux tout goûter, tout prendre, tout sentir et respirer de ce tout de vie étendu là à la portée de mes mains et de mes yeux. Je veux le tout de cette vie enfin libre de ces cellules, ces gardes, ces matraques ; libre de toutes ces choses qui puent le renfermé, sentent le mois de longue date et de loin. Je rature cette vie-là à grands coups de présent que je respire à pleins poumons. Et j'en redemande de cette vie sans barbelés, cette vie qui bat si fort dans ma peau, qui n'est pas rêvée, pas espérée, mais qui se vit ici et maintenant, ivre de sa jeune présence au monde. Ce trop-plein de vie va sûrement finir par m'étourdir, me briser les reins...

C'est samedi aujourd'hui. Mon frère m'a dit qu'il me montrerait l'endroit où se tiennent les jeunes. C'est une salle de danse. On l'appelle le *Puf-Club*. J'ai hâte à ce soir, d'autant plus hâte que mon frère m'a dit qu'il y avait toujours plein de belles filles qui n'ont peur de rien, qui fument du pot, boivent du vin à pleines gorgées et ne craignent pas de se faire toucher. En attendant, je reste dans ma chambre à lire. J'ai commencé un recueil de poésie d'Anne Hébert. C'est une poétesse québécoise, la cousine de Saint-Denys Garneau, m'a dit Monique. Je ne connais ni l'un ni l'autre. Mais elle m'a donné le goût de les connaître. Ma sœur aime Anne Hébert et Anaïs Nin. Un après-midi, j'entre dans sa chambre : elle est allongée sur son lit avec un recueil

entre les mains. Elle porte une mini-jupe qui laisse entrevoir son slip ; tout en fumant sa cigarette pour se donner un air à la mode, elle me demande ce que je veux. Je lui dis que je viens chercher le recueil de Saint-Denys Garneau... Seigneur qu'elle est belle! Pourquoi est-elle ma sœur? Ce n'est pas juste. Je ne peux pas l'aimer comme si elle était une femme, m'allonger près d'elle et la caresser, lécher chaque pouce de son corps avec tendresse, enfouir ma langue dans son sexe humide et chaud... Mais je sais que si elle me permettait de l'aimer comme une femme, je perdrais ma sœur. Je ne veux pas la perdre. Je veux qu'elle demeure ma sœur pour toujours et je tue ce désir intense. Qu'elle est belle! À quoi pense-t-elle? Peut-être rêve-t-elle *de saisir son amant pour en faire un reliquaire d'argent*, comme l'écrit Anne Hébert? Ma sœur est ma Anne Hébert préférée. Elle écrit des poèmes et me les fait lire parce qu'elle sait que j'aime la poésie. Comme le sang, la poésie nous fait frère et sœur. Monique m'a fait lire son dernier poème. Elle l'a intitulé *Marie-Feuilles*. « Pourquoi t'as mis un s à feuilles? » lui ai-je demandé. Elle m'a dit que c'était pour symboliser ses désirs. Son poème parle de la beauté. Elle se demande si la beauté peut être un handicap pour une fille. Elle écrit :

Mon amant m'aimera-t-il pour moi ?
Si je n'étais qu'une fille maigre
Avec la peau et les os
Pour toute parure
Ou ronde à se moquer de moi
Qui me dirait que je suis jolie?
Resterais-je seule à jamais
Avec ma tendresse qui prolonge ma vie?
Je crains la beauté comme la mort

J'aime les poèmes de ma sœur. Je les trouve aussi beaux que ceux d'Anne Hébert. Ses poèmes lui ressemblent. Je vois la même fille dans ce qu'elle vit et dans ce qu'elle écrit. Elle n'écrit pas pour faire intelligente, mais pour exprimer ce qu'elle ressent dans sa chair. Ma sœur

m'a dit que si quelque chose peut survivre à notre mort, ce sont nos expériences affectives et non nos prouesses intellectuelles. Je le crois comme elle. Monique pense que « plus on sait de choses, plus ça nous éloigne des autres, que la tendresse rapproche plus que les idées, au contraire de l'intelligence qui nous confine souvent dans la solitude ». Ma sœur m'influence. Pas seulement en poésie, mais en musique également. C'est elle qui m'a fait découvrir la musique classique. J'avais des préjugés envers ce genre. Moi, c'est le rock qui m'habite. Les Beatles et les Stone, c'est dur de faire mieux. Mais quand j'entends ma sœur jouer l'*Adagio sostenuto* de la *Sonate au clair de lune* de Beethoven, je suis comme envoûté. Je ne comprends pas pourquoi cette mélodie vient tant me chercher, me fait tant vibrer. Cette musique me fascine tellement que j'ai demandé à Monique de me l'apprendre.

— Pierre, tu ne sais même pas c'est quoi une portée...

— Je peux l'apprendre, la musique. Tu l'as bien apprise...

— C'est trop long à apprendre.

— Je ne veux pas tout apprendre, Monique. Je veux juste apprendre assez pour jouer cette mélodie de Beethoven. Pas pour jouer aussi bien que toi. Je n'en serais pas capable.

Monique m'a prêté son livre de théorie musicale. J'ai appris que deux noires valent une blanche, qu'un dièse élève d'un demi-ton la note placée devant, que le bémol fait le contraire et que le bécarre fait figure d'arrêt stop en effaçant le dièse et le bémol. Ensuite, j'ai commencé à déchiffrer l'*Adagio* de la sonate. Un mois plus tard, je pouvais le jouer. Si je désirais jouer ce mouvement, ce n'était pas pour me sentir l'émule de ma sœur, mais parce que je voulais que cette mélodie m'entre dans la chair et le cœur autant de fois que j'en ressentirais le besoin, qu'elle me poignarde à vie. Chaque fois que ma sœur l'interprétait, je basculais dans un autre monde. Je ne sais pas comment exprimer cette sensation. Mais elle me faisait me sentir tellement vivant. Cette pièce porte en elle une puissante tendresse. De plus, elle ne requiert aucune virtuosité. C'est la même chose pour certains préludes de Chopin et de bien d'autres compositeurs, dont Satie. La difficulté est dans l'émotion : jouer pour que ça ne sonne pas mécaniquement.

Je suis heureux d'avoir appris l'*Adagio sostenuto*. Je passe mes journées à lire et à m'exercer sur le piano de ma sœur. Elle m'a dit qu'elle me le donnerait quand elle se marierait, parce qu'elle sait que ça me briserait le cœur de ne plus être près de lui. J'ai hâte qu'elle épouse son chum. En plus du piano, je vais hériter de sa chambre. Mais quand elle sera partie, elle me manquera. Il y aura un grand vide. J'ai peur de ce vide qui n'est pas encore là, mais qui remplit tout. Je le ressens déjà, ce vide qui grandit en moi.

Au pied du mur

J'ai ce rêve étrange de descendre en moi, où tout n'est qu'images et symboles, et d'y faire un tel ravage qu'il n'y resterait que le seul désir de vivre dans l'accomplissement de toute chose. J'y vois déjà quelques ombres confuses, formes vagues d'un moi que je découvre et qui me révèlent mon propre visage.

Ces dernières années, j'ai pu explorer et chercher les origines et les facteurs de ma criminalité. Ainsi, entre l'âge de dix et treize ans, je vivais une émotion que je ne pouvais identifier. Le malaise qui m'habitait était une profonde angoisse. Avec le recul, j'ai pu saisir que cette angoisse traduisait ma peur de perdre mon père. Papa était dans la marine lors de la Deuxième Guerre mondiale. Parfois, quand il s'assoit sur sa chaise berceuse en fumant sa pipe, il se mettait tout à coup à pleurer. J'ai su plus tard que ses souvenirs de guerre lui revenaient avec trop d'intensité. L'entendre pleurer, à cet âge, m'a marqué le cœur à jamais. Étant un enfant hypersensible et introverti, je ressentais les émotions de manière exagérée. J'étais transi de peur et terrassé de le voir dans cet état. Je n'osais pas parler de mon chagrin à ma mère ou à ma sœur. Je me disais que si je leur en parlais, elles deviendraient tristes à leur tour. Dans ma tête d'enfant, je ne voulais pas leur faire de la peine. Je suis convaincu que l'origine de ma criminalité remonte à mon incapacité de verbaliser les trop fortes émotions que je ressentais alors. Je tenais les adultes responsables de la souffrance de mon père. C'est à ce moment que j'ai commencé à avoir du ressentiment envers les adultes, que ma révolte s'est ancrée et que mes émotions réprimées se sont transformées en colère.

Je crois que ma délinquance a été un moyen de me libérer de l'angoisse et d'évacuer une trop grande colère qui me rongait le dedans jusqu'au cœur et que je ne parvenais pas à exprimer. Ces derniers temps, une question m'est venue souvent à l'esprit : pourquoi à l'âge de treize ans suis-je devenu délinquant? Pourquoi ne me suis-je pas jeté dans la prostitution, la drogue ou le suicide pour me

libérer de ce nœud émotif qui m'étouffait? Pourquoi tel comportement et pas tel autre? Ces questions m'ont habité pendant des années. Je cherche à comprendre mon comportement d'une manière intuitive. Aujourd'hui, je suis porté à croire que ma délinquance a été un « agir inconscient de punir la société », et que l'assouvissement de cet *agir* constituait une quête de plaisir. Cette notion de plaisir doit certainement contribuer à la compréhension d'un comportement répréhensible, peu importe qu'il soit conscient ou pas. Je pense que ce « plaisir » s'inscrit dans la montée d'adrénaline, moyen de cet assouvissement. Cela m'apparaît plausible. Dans ma délinquance, je vois aussi une certaine valorisation narcissique. Je reconnais qu'à treize ans, lorsque je réussissais à ouvrir un coffre-fort, j'étais assez fier de moi; j'y trouvais une certaine gratification. J'en ai pris conscience avec le recul. De même, lorsque je décidais d'aller faire un vol par effraction, dès l'instant où j'avais fixé mon attention sur un commerce, la peur s'installait en moi. Or cette peur, au lieu de me paralyser, me faisait ressentir un sentiment d'exister. Tout à coup, je devenais maître de moi-même, seul responsable des événements de ma vie. C'est ce que je comprends aujourd'hui : la fascination pour un certain pouvoir m'a fait perdre ma jeunesse.

De même, j'ai réalisé que la communication avec mon père n'était pas possible. Profondément marqué par les horreurs de la guerre, il était souvent prostré dans un silence au bord des larmes. Il ne pouvait donc pas me servir de modèle, ce qui est si essentiel à cet âge. Je crois que la carence d'une structure autoritaire a certainement contribué à mon « dysfonctionnement affectif ». Sans modèle masculin dans le milieu familial, je me suis tourné vers l'extérieur où je l'ai trouvé dans le personnage d'Arsène Lupin. D'ailleurs, c'est à partir de ses aventures que j'ai appris à ouvrir un coffre-fort. À cette même époque, d'autres figures sont venues m'influencer avec force : Edgar Allan Poe, Nelligan, Baudelaire et Rimbaud. Quand on est un adolescent et qu'on porte un sentiment de révolte contre tout, comment résister à des livres intitulés *Les fleurs du mal* ou *Une saison en enfer*? Je dévorais les livres de ces auteurs qu'on qualifiait de poètes maudits. Certes, je n'avais pas

la maturité intellectuelle pour comprendre la richesse de leur pensée. Cependant, parce que je la ressentais dans ma chair, leur angoisse faisait écho à la mienne. En avançant en âge, ma rébellion devenait diversifiée, acquisitive, découlant sans doute de la consolidation d'un mode de fonctionnement proprement dyssocial, c'est-à-dire que j'ai fini par prendre le pli, et ça m'est resté collé comme une seconde peau. Je me jetai dans une quête d'émotions fortes, de gratifications dans la transgression d'interdits, de feelings de l'adrénaline où l'expression de mon assurance et de ma témérité était marquée par une indifférence affective. Comment aurais-je pu avoir des valeurs morales alors que je méprisais les autres et que je refusais de devenir adulte? Certes, mon comportement a été très lourd. Cependant, de dix-huit à vingt et un ans, j'ai connu une accalmie.

Je suis sorti de l'établissement de Boscoville à dix-huit ans, en 1967, après y être entré à quinze ans. J'avais déjà fait deux ans d'incarcération dans différentes écoles de réforme avant d'y entrer, dont quelques semaines à la vieille prison de Québec. Un mois après avoir été libéré de Boscoville, je suis tombé follement amoureux d'une fille de deux ans ma cadette. Être jeune, vivre et partager ce fait avec cette fille superbe, magnifique, et être plongés tous les deux au cœur même du mouvement *Peace and Love*, c'était tout ce qui me semblait essentiel : célébrer la vitalité de la jeunesse. Baudelaire écrit : « Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage, traversé çà et là par de brillants soleils. » Cette fille de ma jeunesse est pour moi un de ces brillants soleils. J'aime le jeune homme que j'étais à cette époque. Je n'étais ni angoissé ni anxieux, je me sentais follement amoureux de cette fille qui imprégnait chaque fibre de mon être de sa beauté et mettait dans mon sang mille désirs de chair. Près d'elle, je parlais ouvertement de mes émotions. Avec elle, je buvais à pleines gorgées les belles années de la jeunesse. Ce n'est pas par nostalgie que j'y pense régulièrement, mais parce que j'ai l'impression de renouer avec la condition humaine. Cette période de ma vie est mon port d'attache, ce qui m'empêche de partir à la dérive une fois pour toutes, qui me garde en vie pour un futur sans haine.

Quand je pense au mal que j'ai fait aux autres et à moi-même, je ressens aussitôt une certaine colère. Cette colère est dirigée contre l'homme que j'ai été et que je n'aime pas. Ma prison est la mémoire de cet homme en moi. Aujourd'hui, j'essaie d'appivoiser cette part de moi qui va me suivre jusqu'à ma mort. Mais je refuse qu'elle ait raison de ce qu'il me reste à vivre. Ma criminalité est l'expression d'un long silence émotif. Je ne tais plus rien de ce que je ressens. Ma conscience est dans cette parole qui ne me quitte plus. J'apprends ainsi à vivre avec ma mémoire comme un enfant apprend à parler.

Le fil de fer barbelé

Le soir. Il est dix-huit heures trente. Je suis assis sur mon lit et je sirote un café que je me suis préparé avec l'eau chaude du robinet. Il a un petit goût de tuyau, mais c'est mieux que rien. Si j'avais eu une canette de Pepsi, j'aurais pu me faire chauffer de l'eau en faisant brûler de petites boulettes de papier hygiénique sur le rebord du bol de toilette, tout en tenant la canette au-dessus du feu. Mais je n'en avais pas.

Dans une demi-heure, si personne ne se fait battre ou tuer dans le gymnase, les portes des cellules s'ouvriront pour l'échange d'activité. Les gars qui sont dans la grande cour extérieure ou au gymnase pourront réintégrer leur cellule, ceux dans leur cellule pourront en sortir. La routine normale, quoi! J'attends que ma porte s'ouvre. Je ne sais pas ce que je ferai de ma soirée; je jette un coup d'œil à la fenêtre de ma cellule et je vois la clôture qui délimite le périmètre du pénitencier. Une question me vient à l'esprit : que m'arriverait-il si je me dirigeais dans la cour extérieure et sautais dans la clôture?

Hypothèse première : le garde placé dans le mirador me verrait, pointerait son arme sur moi, tirerait et me blesserait ou me tuerait.

Hypothèse deuxième : je resterais pris dans les barbelés qui me déchireraient la peau.

Hypothèse troisième : je réussirais mon coup et je foutrais le camp. Alléluia!

Mais peu importe ce qui pourrait se produire, je vivrais quelque chose de différent de ce que je vis en restant dans ma cellule. J'accéderais à l'un de ces avènements possibles associés au geste de sauter dans la clôture. Mais puisque j'assume le choix de rester dans ma cellule, que deviennent les avènements possibles liés à la clôture?

Le soir tombe, la nuit vient, le matin s'éveille... Je me lève, pense à hier. Les avènements possibles liés à la clôture appartiennent-ils à mon passé? Comme la clôture est toujours là, y a-t-il de nouveaux avènements possibles ou les mêmes y sont-ils associés? N'ayant pas été vécus, comment ces avènements possibles pourraient-ils ne plus être? Nouveaux, ou

les mêmes, s'inscrivent-ils dans un passé que je n'ai pas vécu sous la forme d'un futur que je ne vivrai jamais? Où vont-ils, ces avènements du passé? Je ferais mieux d'aller dans la salle commune au bout de la rangée et de me verser un café bien fort avec l'eau de la bouilloire, cette fois. Cela m'aidera peut-être à me placer les idées. En vérité mes idées sont claires, surtout l'une d'elles : qu'aurait été ma vie si je ne m'étais pas laissé partir à la dérive au début des années soixante-dix? Je n'en sais rien. Mais j'aurais aimé me marier comme l'a fait ma sœur. Bon sang que j'aurais aimé ça!

Certes, la vie ne peut être refaite. C'est plutôt déconcertant quand on en a le désir. Par contre je peux prendre ce qu'il me reste à vivre. Mais fonder une petite famille ne m'est plus possible, car je suis « passé date ». *Ne me fais pas brailler, Pierre. Tu n'avais qu'à rester tranquille. Cogne-toi sur la tête!*

Fonder une famille... Cela peut paraître une banalité, voire traduire un manque d'ambition. Mais je n'ai jamais été ambitieux, même dans mes activités criminelles. Une seule fois, j'ai voulu planifier avec mon partenaire le vol d'un camion blindé, m'emparer d'une somme d'argent considérable, me glorifier narcissiquement. Cela s'est terminé dans une violence extrême, avec blessure et mort d'homme. Aujourd'hui, ce que je peux réaliser, c'est réussir ce qui s'en vient... Cet avenir-là est la clôture dans laquelle j'ai décidé de sauter corps et âme au risque d'y être abattu. Mourir pour cette cause, les deux pieds bien plantés dans l'asphalte des villes, est devenu ma raison de vivre. Rien ni personne ne pourra m'en détourner.

Recouvrer ma liberté me donne le goût de vivre.

Pénitencier Donnacona à sécurité maximale, automne 2002.

Le sempiternel

« La violence est un état d'esprit que l'homme a su dépasser depuis longtemps, mais que je ne te voie pas dans une ruelle mon christ de sale », disait un de mes chums à qui, pour fêter son bac de philo, on avait organisé une petite fête à la Taverne Gariépy située dans la paroisse Notre-Dame-de-Pitié en ce bel été de l'année 1971.

Certains jours, au maximum Donnacona où je suis incarcéré, la tension est tellement intense que je peux la palper. Certes, ce n'est qu'une manière de dire que je ressens viscéralement l'énergie d'une extrême agressivité qui, à tout moment, risque d'exploser. Cette agressivité pénètre les pores de la peau, chaque tuile du plancher, chaque fissure des murs, s'installe dans la pesanteur du silence qui éternise les heures... Un seul mot de trop, un seul regard mal placé et la soupape éclate. Et c'est alors la violence qui recommence encore et toujours son sempiternel cycle de cris et de sang, comme si ce n'était pas assez, pas assez !

Ce soir, l'ataraxie d'Épicure me semble bien lointaine... J'apprends à écrire le mot *enfance* pour contrer l'emploi du nom *homme*.

Pénitencier Donnacona à sécurité maximale, 2002.

Philo 101

*Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux...
Baudelaire, Spleen LXXVIII.*

Certains jours, il me plaît de croire en Dieu et d'autres, comme aujourd'hui, embarré à double tour dans ma cellule parce qu'il y a eu une bagarre assez violente entre deux gars qui se sont tapés sur la gueule parce que l'un n'a pas aimé le regard de l'autre (faut croire qu'il y a des susceptibilités incontrôlables), je n'y crois pas. À première vue, cela peut sembler contradictoire, du moins s'avérer une position déplaisante et témoigner de mon ambivalence, ou de mon égarement cognitif, ou de ma propension à déraisonner. Mais, à bien y cogiter, ce n'est pas le cas. En effet, dans un cas comme dans l'autre, je ne peux pas dire : « Je sais que Dieu existe » ou « Je sais que Dieu n'existe pas. » Ces deux affirmations sont indémonstrables, des envolées d'ivresse métaphysique qu'on boit à grandes gorgées quand l'angoisse assoiffe les neurones ou que la violence des hommes fait écho à l'amour infini du Grand Horloger ! De ces deux affirmations, j'entends l'érucciation d'une sous-question : l'intuition (ou la foi) peut-elle me dévoiler une vérité à laquelle la raison, par sa capacité de quantifier et de spatia-liser les objets et les êtres, ne saurait avoir accès ? Peut-elle me faire saisir un moment de la Grande Pérennité que je pourrais nommer Dieu, Conscience universelle, Énergie vitale, etc. ? Est-ce que les mots peuvent confirmer ou nier de tels absolus ? Je ne sais pas. Ce *je ne sais pas* révèle que je n'ai pas fait l'expérience de l'intuition ou de la foi. Mais si j'affirmais l'avoir faite, la réponse que je pourrais alors donner serait communicable, certes, mais incompréhensible. Elle ne pourrait être entendue que par la raison, donc sans la véracité de ma propre expérience d'intuition ou de foi qui, comme tout absolu, serait

indémontrable par des mots. Par contre, je sais que les mots sont très efficaces quand il s'agit de passer le temps, surtout quand on le passe en prison. Ça, je le sais et peux le confirmer. En somme, puisqu'il faut faire une conclusion, parler de Dieu et de son Œil (son anus selon Jacques Prévert dans *Fatras*), ou parler des belles poupounes de *Playboy*, c'est du pareil au même : ça t'évade de l'éternel ennui qui, sur *mon crâne incliné plante son drapeau noir*... L'un des propos est plus agréable que l'autre. Je crois que vous le savez aussi. Il y a tout de même des vérités qui nous rassemblent ! Rien n'est donc tout à fait désespéré sur cette terre de toutes les tendresses...

Pénitencier Donnacona à sécurité maximale, 2002.

Ailleurs

Je suis assis à mon bureau. Il y a une heure à peine, un gars s'est fait assommer à coups de batte de baseball dans le gymnase. On va donc rester en cellule pour le reste de la soirée. Un de mes chums était dans le gymnase quand l'agression s'est produite. Il m'a dit que le gars qui s'est fait battre s'en sortirait, car un des gardiens a tiré un coup de semonce dans le plafond. Abasourdi par le bruit de la détonation, que l'acoustique du gymnase a amplifié, le gars s'est arrêté de lui fracasser le crâne. Selon mon chum, deux ou trois coups de plus et c'était la mort, à *coup sûr*... En somme, la réalité du maximum.

Je suis déjà ailleurs. Mon cartable de feuilles lignées est devant moi, à la portée d'un mot. Mais ce mot traîne la patte, a du mal à sortir de son trou. J'ai l'impression que je n'aurai pas grand-chose à écrire ce soir. *Fuck!*

La semaine dernière, je me suis rappelé quelques mots de Susanne Paradis ou de Nicole Brossard, je ne sais plus laquelle ; c'est une phrase qui traîne là, dans ma mémoire, parmi tant d'autres qui me tiennent compagnie. Je cite : « Rentre ton doigt dans mon rectum, plus loin... plus loin... » Doit-on dire poète ou poétesse quand on parle d'une femme qui écrit de la poésie ? Certaines préfèrent dire qu'elles sont poètes. Je suis en accord avec cette infraction grammaticale.

Rentre ton doigt dans mon rectum, plus loin... plus loin... Une belle phrase, du moins elle m'inspire. Si j'étais avec une Susanne ou une Nicole dans ma cellule, ce n'est pas mon doigt que j'entrerais dans son rectum, mais ma langue. Surtout ce soir. Le cul, c'est comme la poésie : ça vous emmène ailleurs. J'écris n'importe quoi. Je me sens coincé dans le réel de la violence, où la carence sexuelle n'est pas un moindre mal. J'habite cette soirée de la divagation.

Pénitencier Donnacona à sécurité maximale, 2003.

Survol nietzschéen

Si je crois Nietzsche, que j'imagine souriant comme un Dionysos devant la richesse des fruits de la Terre offerte à toutes ses passions, ce n'est pas demain qu'un vent de morale universelle soufflera sur le monde! Selon lui, il y aurait deux morales, une des faibles, une des forts. Que veut la morale des faibles, que veut la morale des forts? se questionne le philosophe. Les interrogations de Nietzsche répudient bien des problèmes philosophiques.

Dans *Par-delà le bien et le mal*, Nietzsche me suggère une réponse : « Car tout instinct aspire à dominer, et *en tant que tel* cherche à philosopher. » Les instincts sont des forces souterraines et inconsciemment infaillibles, affirme Nietzsche. Est-ce à dire qu'en passant par les canaux de la conscience elles deviennent faillibles, si la conscience n'est pas de l'ordre de l'instinct? En niant ces forces, soit en les retournant contre moi-même, soit en les débilitant à travers une morale religieuse, je m'autodétruis. Afin de ne pas me nier, de ne pas tordre ma volonté de vivre, je n'ai d'autres choix que de choisir la morale des forts, car selon Nietzsche « tous les instincts qui ne se libèrent pas vers l'extérieur se retournent en dedans ». C'est ce qu'il appelle *l'intériorisation de l'homme*. La morale des faibles, comprendre ici la morale chrétienne, est tout ce qui réduit l'homme en le coupant de ses instincts. Dépouillé de sa volonté de vivre, l'homme de la morale des faibles n'a plus qu'à obéir et à ronger son frein dans le ressentiment. Pour un homme abdiquant ses forces souterraines, c'est ce qu'il y a de mieux. Mais un homme aspirant à devenir Surhomme, ce créateur du soi émergeant de la mort de Dieu et du néant, ne saurait se contenter de ces miettes : il lui faut une nourriture à la grandeur de sa faim. Je n'ai pas un tel appétit. Je suis donc faible.

Nietzsche part du principe que la vie est volonté de pouvoir, laquelle volonté justifierait l'agression et l'exploitation. Un tel principe répudie tout motif moral ou immoral. La question qu'il faut se poser est de savoir si la vie n'est qu'une force souterraine qui va de l'avant

sans se préoccuper de ce qui se trouve sur son chemin. Cependant, si ce qui se trouve sur son chemin est cette même force souterraine qui va de l'avant, comment pourrions-nous comprendre la rencontre de ces deux forces qui revendiquent le même pouvoir? Est-ce à dire que le plus fort l'emporterait? Si c'est le cas, celui qui se croyait fort était un faible. Comment a-t-il pu l'ignorer, si fort de lui-même? Ces quelques questions montrent la difficulté de compréhension des écrits de Nietzsche. Dans un sens, ils sont comme «des textes bibliques». Certains pourraient les comprendre au pied de la lettre, ce qui ouvrirait la porte à toutes les justifications. Il y aurait une responsabilité du philosophe face à ses écrits qui viendrait à la rencontre de la responsabilité du lecteur, lequel n'a pas toujours les mécanismes cognitifs pour aborder les écrits du philosophe. Celui qui donne l'écriture est-il plus ou moins responsable que celui qui la reçoit? Ce que Nietzsche critique n'est pas tant la morale idéaliste que l'idée de vouloir l'appliquer à tous les êtres, quelle que soit leur culture. En effet, dans *Par-delà le bien et le mal*, Nietzsche répudie l'idée d'exiger un principe fondamental de la société. Selon lui, un tel principe est «volonté de nier la vie, principe de décomposition et de déclin». Nietzsche rejette donc la morale chrétienne. Il dénonce la volonté de l'Église d'imposer le devoir de «briser les forts, infecter les grandes espérances, souiller d'un soupçon la joie que donne la beauté, tordre tous les sentiments d'orgueil, de virilité, de conquête, de domination, tous les instincts propres au type humain le plus haut et le plus accompli». *Briser, infecter, souiller, tordre...* Ces quelques mots me portent à croire que Nietzsche ne condamne pas seulement l'Église, il en exprime sa haine. A-t-il souffert de vivre dans le ressentiment, lui qui affirme que, à travers leurs jugements moraux, les religions ont plongé l'homme dans le ressentiment? La morale chrétienne aurait ainsi déshérité l'homme de sa nature. Dans *La Volonté de puissance* il écrit : «On exige que l'homme se châte des instincts par lesquels il peut haïr, nuire, se mettre en colère, exiger vengeance. Cette conception contre nature correspond alors à l'idée dualiste d'un être tout bon ou tout méchant.» La morale chrétienne, faisant miroiter un monde éthéré de béatitudes où l'homme devient

« un halluciné de l'arrière-monde », fait en sorte que l'homme aliène ses forces souterraines garantes de sa volonté de vivre et de puissance.

L'œuvre de Nietzsche porte en elle la quête de la joie que je n'ai pas pu reconnaître dans ma jeunesse. Je n'avais pas la capacité d'en saisir l'essence. Je ne cherchais que des arguments pour justifier ma criminalité et, ainsi, me donner bonne conscience en m'épargnant les remords, les regrets et tous les dégoûts que ne manque pas de nous faire ressentir toute activité criminelle, cette fausse grande liberté.

Ce que je comprends aujourd'hui de l'œuvre de Nietzsche, c'est que le chemin de la volonté de puissance conduit au Surhomme. Celui de la compassion, à l'Homme. Un chemin moins vertigineux, à la portée de tous les êtres. Certes, la compassion n'est pas inscrite dans la chair et le sang. Mais au contraire de l'instinct, elle se crée. Choisir le chemin de la compassion ne nie pas l'instinct, mais le transcende. C'est en ça qu'il est œuvre nouvelle, par là qu'il devient volonté de vivre, volonté de pouvoir.

Qui veut la compassion veut les autres. Car ce n'est qu'à partir des autres que la compassion trouve son sens et sa raison d'être. Pourquoi ne pas en faire l'expérience, ne serait-ce que pour constater son utopie ou vérifier son impact sur la vie des autres et sur sa propre vie? Le chemin de la volonté de puissance et celui de la compassion ont en commun la transcendance de l'instinct dans l'accomplissement de la beauté et de la joie. Mais entre ces deux chemins, tout à coup, quelle singulière différence!

La gloire de mon père

Je viens de terminer de lire un article sur Alexandre Dumas. Des quelques œuvres que j'ai lues de cet auteur, c'est *Le Comte de Monte-Cristo* que j'ai le plus aimé. Quelle évasion extraordinaire que celle d'Edmond Dantès! Malheureusement pour lui, son désir de vengeance devient sa nouvelle prison et fera en sorte qu'il ne pourra pas être heureux. Mais son évasion, franchement, quelle trouvaille!

Dans cet article, j'apprends qu'à la mort de son père, Alexandre Dumas a voulu monter au grenier, prendre un fusil et tuer Dieu qui avait tué son père. Alexandre était tout jeune enfant quand il a ressenti cette tristesse pleine de colère. Ce passage m'a fait penser à mon père. Quand il est mort, j'étais au vieux pen de Saint-Vincent-de-Paul. J'étais en colère moi aussi. Mais je n'ai pas pu tuer Dieu, car je l'avais déjà pas mal amoché vers l'âge de dix ans, de même que ses sbires en soutane. Je l'ai regretté. Si Dieu avait été vivant quand papa est mort, je n'aurais pas eu à me tourner vers les hommes pour me libérer de ma colère. Il est bon parfois d'avoir des dieux, ne serait-ce que pour leur cracher dessus. C'est le cancer qui a tué papa à l'âge de soixante et onze ans. L'aumônier du vieux pen m'avait convoqué à son bureau pour m'annoncer cette mauvaise nouvelle.

— Votre père a été enterré ce matin, monsieur Ouellet. Vous savez, je peux vous faire rencontrer le médecin pour qu'il vous prescrive un calmant.

— Ça ne m'intéresse pas ton hostie d'calmant! J'veux rien savoir de ça.

J'ai claqué la porte de sa compassion chrétienne qui, je pense, n'avait pas d'autre but que de geler ma peine au lieu de la laisser s'exprimer. Je suis sorti de son bureau avec une envie de mordre entre les dents. J'aurais aimé pleurer mais la colère m'a privé de larmes. Une fois retourné dans mon bloc cellulaire, j'ai été appelé par le gardien de faction à sa guérite où il m'a dit :

— Monsieur Ouellet, j'ai appris le décès de votre père. Est-ce que vous acceptez que je vous offre mes condoléances ?

Le ton avec lequel cet agent correctionnel m'a parlé ne laissait aucun doute sur son honnêteté. J'ai vu dans son regard qu'il était sincère. J'ai accepté ses condoléances, car elles n'avaient pas pour but de tâter le pouls de mon état d'esprit, de vérifier si j'étais pour commettre un acte de violence sous le coup de la colère. Je me suis senti désarmé devant l'humanité de ce gardien. Jamais je n'avais eu une pensée positive pour un gardien de prison. Comment aurais-je pu fraterniser avec ces hommes, alors que je savais qu'ils n'hésiteraient pas une seconde à me tirer une balle dans la tête si je tentais de m'évader ? Comme bien des détenus, j'étais prisonnier de valeurs absurdes. Sans qu'il le sache, ce gardien venait de désamorcer ma colère. De retour dans ma cellule, je me suis allongé sur mon lit, coincé là sans rien dire. Je m'en voulais à mort d'être en prison. Je me suis insulté une bonne partie de la soirée : « *Maudit cave, maudit innocent, maudit imbécile...* » *ad libitum*.

Normalement, quand survient le décès du père ou de la mère d'un prisonnier, on l'informe avant les obsèques. Ainsi, le détenu peut demander une « sortie humanitaire ». Si la permission lui est accordée, il peut se rendre au salon funéraire. Par mesure de sécurité, on lui met les menottes aux mains et les chaînes aux pieds. Ça n'a pas été possible dans mon cas. Ayant été informé du décès de mon père le jour même de son enterrement, je ne pouvais pas demander une telle permission. J'ai longtemps pensé que les autorités du vieux pen avaient fait exprès pour m'informer en retard du décès de mon père. Il est certain que pour la sécurité préventive, je représentais un trop grand risque d'évasion. Je m'étais déjà évadé d'un pénitencier et, quelques mois avant le décès de mon père, des complices et moi avions tenté de nous évader de la prison d'Orsainville. Pour réussir notre coup, nous devions prendre quatre gardiens en otage. Nous avons réussi à en prendre trois. Alors, tout a échoué. L'escouade tactique de la Sûreté du Québec est intervenue avec force. J'ai mangé toute une raclée cette journée-là et un de mes chums également. On a dû lui faire plusieurs points de suture sur le crâne, car on l'avait frappé avec les grosses clés de fer des portes.

Quant à moi, on a dû m'envoyer à l'Hôtel-Dieu de Québec. Je n'ai jamais cherché à me venger des gardiens qui m'ont battu. Ça faisait partie de la game, et je ne suis pas rancunier. En manquant notre coup, on savait que ça tournerait au vinaigre et qu'on nous ferait passer un sale quart d'heure. Donc, compte tenu de mon évasion et de cette tentative d'évasion, les autorités du vieux pen n'ont pas pris un risque avec moi. Pourtant, si j'avais eu la possibilité d'aller voir mon père, je n'aurais pas tenté de m'évader. Mais un détenu est autant prisonnier de son dossier que de sa prison. Se sentir condamné par son passé génère plus de haine que l'incarcération elle-même. On peut s'adapter à son environnement, pas au morcellement de soi-même.

Je suis resté dans ma cellule, cette journée-là. Je ne suis pas allé souper ni marcher dans la cour. Je ne voulais voir personne, ni entendre quoi que ce soit de qui que ce soit. J'ai pensé à maman qui restait seule avec mon frère. Je n'avais aucune nouvelle d'eux, ni de ma sœur. Pourquoi n'étais-je pas avec eux en ces moments difficiles? Maudite saloperie de merde!

Les derniers moments que j'ai passés avec mon père remontent à l'été de 1973, quand je m'étais évadé d'un pénitencier pour rejoindre Lucie, la femme dont j'étais follement amoureux à cette époque. Jamais je n'ai été aussi près de mon père que cette année-là. Il était différent de l'homme que j'avais connu entre dix et quatorze ans. Il n'avait plus sa grande colère contre les nazis. Je pense qu'elle s'était transformée en résignation fixée dans le silence.

J'ai rencontré papa dans une taverne à Place Royale, à Québec. Nous avons pris un verre de bière en jasant de tout et de rien. Je lui donnai rendez-vous au lendemain. J'arrivai à cette taverne avec mon partner Michel. Papa s'y présenta quelques instants plus tard. Il semblait de bonne humeur. J'en profitai pour le taquiner.

— Pa! Tu m'as souvent dit que tu pouvais crochir un clou de six pouces avec tes mains. Mais je ne t'ai jamais vu le faire. Pour moé, ton clou doit être en caoutchouc...

— J’vais t’en faire un clou en caoutchouc, mon p’tit christ! Si j’té dis que je peux l’faire, je peux l’faire, viarge! Je ne suis pas homme de menterie.

Quand papa me disait *mon p’tit christ*, c’était une marque de gentillesse. Rien d’insultant. Piqué au vif, papa sortit un clou de six pouces d’une poche de son veston : il en avait toujours sur lui. La raison en est fort simple : quand il faisait la tournée des tavernes, il mettait au défi les types les plus costauds qu’il rencontrait. Il se faisait un peu d’argent avec son clou qui ne valait que quelques sous. Papa n’avait que sa pension des anciens combattants. Alors, quand il pouvait s’enrichir de quelques piastres, lui si souvent cassé, il n’hésitait pas à utiliser sa force herculéenne.

Il fit signe au waiter et lui demanda une serviette. Le waiter le questionna. Papa lui expliqua qu’il allait crochir un clou de six pouces avec ses mains et qu’il avait besoin d’une serviette pour ne pas se blesser. Le waiter le regarda d’un air perplexe. Dans ce genre d’endroit, on en voyait des vertes et des pas mûres. Quelques jours avant, un type un peu ivre s’était présenté à notre table et nous avait dit qu’en échange d’une grosse Molson, il s’introduirait un clou de quatre pouces dans le nez. Mon partner et moi, de nature curieuse, nous acceptâmes. Le type s’est bel et bien introduit un clou dans le nez. Ce qui était dégueulasse n’était pas de voir entrer le clou, mais de le voir sortir avec un peu de morve à l’autre extrémité. Nous lui avons payé sa grosse Molson. Ce jour-là, sans contredit, ce type a été *le clou de la journée*. Donc, pour le waiter, papa n’était qu’un autre hurluberlu. Il donna la serviette à mon père et lui dit :

— Monsieur, si vraiment vous êtes capable de crochir un clou de six pouces avec vos mains, je vous paie la bière ainsi qu’à vos chums pour le reste de l’après-midi. Mais avant, je veux voir votre clou.

Papa le lui donna. Le waiter l’examina attentivement. Pas d’erreur, c’était un vrai clou. Papa le reprit, l’enveloppa dans la serviette, se leva et commença à forcer. Son visage devint rouge, ses veines se gonflèrent, prêtes à exploser. Papa grogna comme un ours, la sueur coula sur ses tempes. Quelque quinze secondes plus tard, il retira le clou

de la serviette et nous le montra bien plié comme un *u*. Mon partenaire et moi étions estomaqués! Le waiter et les habitués de la place, qui s'étaient approchés de notre table, se mirent à applaudir à tout rompre. Nous étions tous sidérés par cet exploit, d'autant plus que papa avait soixante-sept ans lorsqu'il le réalisa. La fierté se vit sur le visage de mon père. Je me sentis fier de lui. J'ai regardé le waiter et je lui ai dit : « C'est mon père, vous savez. C'est mon père. »

Je pense souvent à cet exploit de force. Bon sang, je donnerais ce qu'il me reste à vivre pour prendre un verre de bière avec lui! Déjà vingt-cinq ans qu'il est mort! Vingt-cinq ans! Lors d'une de nos rencontres secrètes, papa m'a dit : « Ça fait longtemps que je reste en face du cimetière Saint-Charles. Un jour, je resterai en face de chez moi pour toujours. »

Un jour, quand je sortirai de prison, j'espère que ça sera avant l'âge de crochir un clou, j'irai prendre une bière sur sa tombe pour lui dire que je l'aime et jaser de tout et de rien. Je prendrai cette bière, c'est certain. Comme papa, je ne suis pas homme de menterie.

Commémoration

La guerre, la guerre, ce n'est pas une raison pour se faire mal.
Extrait du film *La guerre des tuques*

C'est le 11 novembre 2003 aujourd'hui. Comme toujours à cette date, la télévision passe une émission spéciale pour souligner un événement mémorable. Je vois des anciens combattants. Sur leur visage, c'est le regard de mon père que je reconnais. J'ai vu si souvent ce genre de regard sur son visage. C'est un regard absent au jour, meurtri, dévasté, tourné vers de longues nuits de sang et de cris, de longues nuits qui lui serrent encore le cœur malgré toutes les années passées. C'est dans les yeux de mon père que j'ai compris ce que disait Paul Éluard quand il parle dans un de ses poèmes de *l'inhumaine nuit des nuits*.

Tout de même étrange, ce jour du Souvenir! Depuis le 11 novembre 1918, notre bonne vieille planète a vu naître la Deuxième Guerre mondiale, la guerre de Corée, la guerre du canal de Suez, la guerre du Vietnam, celle de l'Irak et de l'Afghanistan, sans compter le génocide de l'Arménie, du Cambodge et du Rwanda. L'Histoire de l'homme ne serait-elle qu'une longue succession de guerres, de violences et de génocides? Faut croire que les hommes aiment plus le mot *guerre* que le mot *paix*.

Le jour du Souvenir, à quoi ça sert? À se rappeler qu'on peut oublier, peut-être? Heureusement que c'est un jour férié. Au moins, grâce à ces millions de morts, on peut rester au lit plus longtemps. C'est tout de même appréciable, ce bel héritage de chair et de sang. C'est ce que je ferais si je n'étais pas en prison : rester au lit avec ma douce, comme au bon vieux temps du *Peace and Love*. Suis-je mal placé pour parler de l'absurdité de la violence? Je ne sais pas. Mais je connais la violence. Je la connais de l'intérieur, dans l'acte de voler, de frapper et de blesser; dans ce qu'elle meurtrit la chair et le cœur; dans ces cris, ces larmes, ces filets de sang coulant sur la chair terrifiée. Je connais le ravage qu'elle peut faire aux autres et à soi-même. Tôt ou

tard, sans que tu la voies venir, elle te prend à la gorge si fort que tu as l'impression de manquer d'air tout à coup. C'est à ce moment que la nausée s'installe en toi, que tu vis avec cette nausée, que la conscience naît avec cette nausée. Tu n'as plus alors que le désir de la plaquer contre un mur et l'empêcher de bouger. Faire violence à ta propre violence, c'est la tenir au collet contre ce mur afin de ne pas y être plaqué toi-même. Et tu ne vois pas le jour où elle pourra avoir raison de toi.

Regard sur l'absurde

Denis, un détenu libéré il y a un mois, vient de revenir en prison parce qu'il n'a pas respecté une de ses conditions de libération conditionnelle : celle de ne pas consommer de drogue. Le *pisse test* qu'on lui a fait passer a révélé la présence de *métabolite de cannabis*. Denis me regarde et me dit : « Toé, le Grand, tu dois être écœuré en christ par boutte. » Ce qu'il se demande en fait, c'est comment on peut faire autant d'années de prison et être toujours vivant. Une bonne question. Denis sait que j'ai plus de trente ans de prison dans le corps. Peut-être pense-t-il qu'à ma place, il y a longtemps qu'il aurait passé *out*. Peut-être se dit-il qu'il serait incapable de faire autant de temps. Je me suis moi-même posé cette question en 1972. J'étais au vieux pen. Deux gars avec qui je me tenais avaient une sentence à vie à purger. Moi, je n'avais que quatre ans et demi à faire, pour des vols avec effraction. À cette époque-là, je défonçais les coffres-forts dans les commerces du parc industriel Saint-Malo, à Québec. Quand je réussissais à en ouvrir un, je me sentais gratifié d'affronter la police et de déjouer les systèmes d'alarme. En vérité, j'étais un jeune homme sans fierté ni courage. Le vrai courage aurait été d'aller travailler au salaire minimum. Ou d'apprendre un métier. Mais j'étais trop lâche et trop narcissique. Retourner sur les bancs d'école ou travailler au salaire minimum, moi? Eurk! Quand j'y repense, je ressens un sentiment de dégoût et me juge sévèrement, ou du moins je juge sans pitié le jeune homme que j'étais. Mais peut-être devrais-je simplement reconnaître le nœud émotif qui me serrait le cœur et que je cherchais à fuir par tous les moyens. Bien sûr, ça n'excuse aucun crime et ne justifie rien.

Donc, en 1972 au vieux pen, je me demandais comment mes deux chums pouvaient survivre à une telle sentence. Je ne pouvais pas m'imaginer avec une telle condamnation. Je me disais qu'à leur place, j'essaierais de m'évader même au risque de me faire descendre par un gardien. Commencer une sentence à vie, à vingt-trois ans, jamais! Or me voici avec une sentence à vie depuis 1986! Comme je le pensais en

1972, j'ai tenté de m'évader à quelques reprises. J'ai réussi deux fois en 1973 et en 1979. Quelques années plus tard, n'eût été l'information de mouchards, j'en aurais réussi trois autres, une au maximum Archambault et deux au maximum Donnacona.

La première fois que j'ai pris la clé des champs, j'ai passé à un cheveu de me faire descendre. J'entendais les balles siffler près de mes oreilles, quelques pieds avant d'entrer dans un boisé vers lequel je courais à toute vitesse. Je n'étais qu'une seule pensée, qu'une seule action : cette course vers un abri dans les branches qui craquaient sous l'impact des balles. Je n'étais que ça et rien d'autre. Enfin à l'abri, j'embrassai un bouleau tant j'étais heureux d'être encore en vie. Une étrange impression s'empara alors de tout mon être : j'eus la sensation d'être sorti de la mort ; je pleurai. Le pénitencier que je fuyais était un cimetière où j'avais été enterré vivant. Et voilà que je renaissais ! Voilà que je ressuscitais ! Ce fut une impression d'une grande intensité. Quelque chose d'étrange et d'indescriptible, mais de tellement bouleversant, et ressenti dans ma chair et dans ma conscience en une espèce de réaction fusionnelle. Vraiment étrange. Mais tout ça est derrière moi maintenant. Et c'est là que ça va rester.

Comment ai-je pu faire tant d'années ? Dans la question de Denis, dont j'ai connu le père au vieux pen de Saint-Vincent-de-Paul dans les années soixante-dix, je comprends le sous-entendu : le suicide. Peut-être que le suicide n'est qu'une grande détresse qui ne sait pas comment demander de l'aide, une douleur si forte qu'elle bloque tout en soi, ne laissant que le vide pour tout recours, un vide où l'on s'enfonce et qui semble accueillant, réconfortant, un bien-être euphorisant qui fait écran à toute souffrance.

Je n'ai jamais pensé sérieusement au suicide. Une seule fois ça m'a effleuré l'esprit, le jour où je suis entré au vieux pen avec une sentence à vie, en 1986. En y mettant les pieds, je fus placé en ségrégation administrative, car les autorités craignaient mon comportement, c'est-à-dire qu'elles étaient persuadées que je tenterais de m'évader. J'avoue que les gardiens de la sécurité préventive avaient raison. D'ailleurs, s'ils m'avaient sorti en même temps qu'un autre gars, dont les autorités

se méfiaient au plus haut point, je me serais évadé. Ce compagnon d'infortune coïncé dans la même misère que la mienne avait reçu un message qui lui disait que son évasion se préparait. Tous les trois mois, notre cote de sécurité était révisée : soit elle était maintenue, soit elle était diminuée. Si elle était diminuée, on pouvait réintégrer la population normale. La mienne fut maintenue. Je n'ai donc pu sortir de la ségrégation, au contraire du gars dont je parle. Un mois avant qu'une autre révision de ma cote de sécurité soit faite, l'évasion a eu lieu. Les gars l'ont réussie par les égouts. Si les autorités m'avaient sorti en même temps que ce gars, je serais parti avec eux. Lorsque j'ai appris la nouvelle, j'étais content pour eux et triste à la fois. De plus, je commençais à être écoeuré à l'extrême. C'est à ce moment-là que j'ai flirté avec une idée : *j'aimerais m'endormir et ne plus me réveiller. J'aimerais ça*. C'est la pensée qui m'est venue à l'esprit. J'ai eu cette pensée en me réveillant un matin. L'après-midi du même jour, j'ai reçu une lettre de Linda, avec qui j'avais renoué une relation quelques semaines auparavant. En pensant à elle, j'ai eu une autre pensée : *si je mourais, elle aurait du chagrin. Je lui en ai déjà tant fait*. Cela m'a libéré une fois pour toutes de l'idée morbide de suicide. Linda m'a sauvé la vie sans le savoir. Elle m'a aidé à me rétablir moralement. Je ne sais pas si j'aurais pu passer à l'acte. Y penser est une chose, le faire, une autre. J'ai vu tant de gars se trancher les veines. Il en est un en particulier que je n'oublierai jamais. Il s'était tailladé les avant-bras, puis s'était lacéré le torse en dessinant un x avec sa lame de rasoir. Il saignait tellement que son sang coulait sous la porte de sa cellule, se répandant sur le plancher de la rangée. Voir cette écoeurante boucherie, ça vous donne le désir de mourir un jour dans la ouate et ça vous fait regarder vos veines avec commisération.

Dans la question de Denis, c'est vraiment l'idée du suicide qui demande réflexion. Comment faire tout ce temps sans y penser une seule fois, sans *virer sur le top*? Plusieurs réponses peuvent être données. En fait, je n'ai pas envie de faire une liste de ce qui peut aider un détenu à faire son temps. Ce serait une absurdité. Je préfère à toute réponse le courage de porter sur moi-même un regard sincère, libéré

de ma peur de voir ce mal de l'âme qui m'habitait. Depuis que je le regarde, le temps s'étire avec ses jours et ses nuits qui n'en finissent plus de se passer les heures, et les semaines, et les mois, et les années... avec un sempiternel dégoût qui ne me quitte pas.

Pénitencier Donnacona à sécurité maximale, 2003.

Cette saleté sans nom

Du temps de mon enfance se trouvait une petite entreprise de pierres tombales ayant pignon sur la rue Gamelin, Dans l'arrière-cour de cette fabrique d'épithaphes étaient entreposés plusieurs gros blocs de granit et de pierre superposés sans ordre précis. Les samedis ou dimanches, quand je n'allais pas grimper dans les arbres du cimetière, je me rendais dans cette cour. Et selon ce que m'inspirait la disposition des blocs de pierre, qu'ils me donnassent à voir un château ou une grotte, je m'imaginai chevalier ou homme des cavernes. Par un beau samedi, j'étais dans une grotte. Je me disais qu'elle serait plus jolie s'il y avait des stalactites! Comme bon nombre le savent, les stalactites Tombent et les stalagmites Montent. C'était le truc que ma maîtresse d'école m'avait fourni pour les différencier. Un petit mot sur elle : cette femme, dont je ne me rappelle que sa chevelure brune et bouclée tombant sur ses épaules, m'avait donné une palette de chocolat parce que j'avais été le meilleur de la classe cette semaine-là. Je ne me souviens de rien d'autre de cette beauté du passé qui me renseignait sur les roches des parois mouillées des grottes. Donc, ce samedi-là, je jouais à l'homme préhistorique. Un vrombissement se fit entendre venant de la rue Saint-Vallier. Je pensai au râlement d'un mammoth, car les camions n'existaient pas à l'âge de pierre. J'étais là, paisible, heureux, bien emmitoufflé dans mon jeu quand, soudainement, j'entendis des bruits de pas tout près de ma grotte. Furtif et silencieux comme un chat, j'avançai vers un interstice entre les blocs, lequel me permettait de jeter un coup d'œil sur les alentours. Je vis alors un gars qui tenait à la main une fillette. Cette fillette, je la connaissais : elle restait au bout de la rue Gamelin, venait à la même école que moi et avait sept ans elle aussi. Le gars, lui, je ne le connaissais pas. Je ne l'avais jamais vu dans le coin. Je continuai à les observer quand, tout à coup, le gars souleva la robe de la fillette, baissa sa petite culotte et posa sa bouche sur sa vulve. J'entendis la fillette pleurer. Je me sentais confus, profondément troublé. Je ne savais pas si j'avais peur. J'étais comme

perdu. Mais je savais que le gars faisait du mal. Je le savais car la fillette pleurait, elle que je connaissais, ce petit soleil de rien du tout, cette petite fleur éclose là à jamais fanée... Quand le gars s'en est allé, je suis retourné chez moi. Je ne savais pas si je devais le dire à mes parents. Je me sentais tellement mal à l'aise de tout ce que je venais de voir et dont je ne comprenais rien.

Cette saleté sans nom date de 1956. Quarante-sept ans me séparent de ce samedi que j'aurais aimé ne jamais connaître. Je me demande parfois ce que cette fillette est devenue. Je ne sais pas si elle en a parlé à ses parents. Je crois que non, car à cette époque presque tout était tabou. Et dans bien des cas, les agressions sexuelles sur des enfants étaient commises par un proche parent. La parole d'un enfant de sept ans avait donc peu de poids en ce temps dominé par le catholicisme brandissant les flammes éternelles de l'enfer, un temps où les pères, les prêtres et les oncles étaient au-dessus de tout soupçon.

Je pense rarement à cela. Quand ce souvenir me revient, c'est parce que dans les bulletins de nouvelles on parle d'une agression sexuelle sur une mineure. C'est à ce moment que cette saleté sans nom refait surface, cette saleté que j'aimerais pouvoir oublier à jamais.

Six ans plus tard. Été 1962. J'ai treize ans. Je suis avec mes amis. Nous allons au parc Dollard-des-Ormeaux pour y suivre des cours de natation donnés par la Croix-Rouge. Pour nous y rendre, nous empruntons la voie ferrée qui passe dans notre paroisse et nous sert de raccourci. Sur un des côtés de cette voie se trouvent des fardoques, des genres de petits arbustes fixés dans leur adolescence, je présume. Rendus à la hauteur de ces petits arbres, nous voyons un homme en sortir les culottes baissées et la queue en érection. Tout en se branlant la queue, il nous crie : « Hé! Les p'tits gars! » Sans dire un mot, nous ramassons des cailloux et nous les lui jetons de toutes nos forces. L'homme se met à crier comme un damné. Sans doute avons-nous atteint son visage et peut-être sa queue. Nous n'avons jamais revu ce type. Cet incident, bien qu'il soit moche, ne m'a pas perturbé, du moins sur le moment. Par contre, comme celui de la fillette ou des frères suceux de cul, il a contribué à nourrir ma haine des hommes. Je

m'en suis servi comme argument pour justifier mon comportement. C'est comme si je me disais que les hommes ne méritent pas que je les respecte car ils sont tous des fumiers. Bien sûr, à treize ans, je ne savais pas faire la part des choses, coincé dans ma colère qui, à travers la délinquance, s'exprimait sans honte, sans gêne et sans peur.

Pénitencier Donnacona à sécurité maximale, 2003.

Propos et confidences

Tes beaux yeux m'amadouent...

Extrait d'une chanson de Jean-Pierre Ferland

Ma cellule, dans la rangée 2F. Une pensée : si le gouvernement du Canada décidait de faire un référendum sur le rétablissement de la peine de mort, le résultat dépasserait largement le « cinquante plus un ». De même, si on demandait aux électeurs s'ils sont en faveur du fouet pour un homme ou une femme condamnés pour viol — bien que chez la femme ce genre de crime soit rarissime —, il y aurait certainement quelques personnes pour applaudir. Et si à la liste des châtiments on ajoutait l'écartèlement des membres, certaines personnes cocheraient *oui* à cette option. Je pense également que si on autorisait l'accès à l'exécution, il y aurait des gens pour se présenter au guichet, même si on ne s'y bousculerait pas, j'en conviens. En somme, il n'y a rien de surprenant dans ces positions. Ce n'est pas parce qu'on vient d'entrer dans le vingt et unième siècle qu'on ne vit plus au Moyen Âge...

C'est en écoutant un programme de « ligne ouverte » à la radio que ces propos m'ont traversé l'esprit. Une auditrice a appelé pour dire que « les détenus sont bien en prison. Sont pas à plaindre ». Je ne comprends pas cette personne. Si on est bien en prison, pourquoi ne commet-elle pas un crime? Elle pourrait faire un vol de banque, se laisser arrêter et se retrouver en prison. Ou si cela lui fait peur de voler une banque, elle pourrait étrangler sa voisine parce qu'elle est trop bruyante ou trancher la gorge de son mari pendant son sommeil parce qu'il ronfle... Les choix ne manquent pas, et les raisons non plus. Mais non. Elle préfère vivre malheureuse en liberté que d'être heureuse en prison. Vraiment, il y a des gens qui manquent parfois de congruence.

Bien sûr, ce que j'écris là n'est qu'un défoulement, une exaspération sans ecchymose. Ces tribunes téléphoniques canalisent bien les frustrations, colères et autres crottes sur le cœur. J'approuve ce

déversement de propos sectaires et vindicatifs sur les ondes radio. Faut que ça sorte! Si la vapeur ne sortait pas, le risque d'explosion serait énorme. Je pense à une autre chose : le gouvernement du Canada devrait instaurer une *Journée nationale de la soupape* et réserver un lieu public qu'il pourrait nommer pour l'occasion l'*Agora des écœurements*. Ça soulagerait bien des gens qui n'ont pas à leur disposition une oreille attentive à leur petite ou grande misère. Quand on vit à cent milles à l'heure à travers le silence des vacarmes des villes, il n'est pas facile de trouver quelqu'un pour écouter. Si une écoute attentive peut alléger un trop plein de rancœur, les mots peuvent certainement nous amadouer. J'apprends à faire le troc de mes guns pour des mots.

Pénitencier Donnacona à sécurité maximale, 2003.

Persistence de la mémoire

*Je rêve de toutes les belles
Qui se promènent dans la nuit,
Très calmes,
Avec la lune qui voyage.*
Paul Éluard

À Linda Y.

En prison, ce trop vaste espace où la vie se perd à l'étroit, tout porte le visage de la solitude. Je la vois dans les murs qui m'entourent, dans les miradors qui m'observent. Dans les yeux de mon ami, c'est elle qui lui serre le cœur. Il n'y a pas une pierre, pas un cri qui ne lui échappe. Tout à coup, elle est sur ce plancher où je crache, dans ce lit où je sperme, dans ces mots que j'écris. Ces mots que j'écris... J'aime écrire. Ça m'aide à passer le temps. J'ai l'impression d'être moins seul quand j'écris. Si on me demandait de définir ce qu'est l'écriture, je serais bien embêté. Je préfère croire qu'elle est un moyen de rejoindre les autres en silence.

Quand je m'assois à mon bureau, je n'ai qu'à lever les yeux pour voir le temps qu'il fait. C'est le soir présentement. La lune jette quelques pâles rayons dans ma cellule. « Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse », écrivait Baudelaire. La lune porte en elle tous les visages de l'imaginaire humain. Étrange clarté lunaire ! En vérité, la lune n'a pas de lumière en soi, c'est le soleil qui l'éclaire. Déjà au VI^e siècle avant J.-C., Parménide disait : « Brillante dans la nuit d'un éclat emprunté, elle tourne autour de la Terre. » Comment a-t-il fait pour le savoir ? Cette clarté lunaire me fascine. C'est une lumière froide, comme on dit. Mais cette froide lumière me réchauffe le cœur. « La lune est le rêve du soleil », disait le peintre Paul Klee. Certes, je sais que la lune est un astre sans vie. Mais j'ai appris à voir en elle autre chose que le satellite naturel de la Terre.

J'aime la lune. Quand je la vois bien ronde dans la nuit, je pense aux prêtres chaldéens qui épiaient les astres voilà six mille ans. Jamais ils n'auraient pu imaginer que des êtres humains allaient un jour visiter la demeure d'une déesse. Enfant, je la regardais et je voyais un bon-homme dans ses taches, lesquelles, selon une tradition inca, seraient faites « de poussières que le soleil aurait par jalousie jetées à la face de celle-ci pour l'obscurcir, la trouvant plus brillante que lui ». Bien sûr, quand je regarde la lune, je pense aussi à Neil Armstrong, le premier homme à avoir marché sur son sol à la fin des années soixante. Pour bien des gens, la lune a perdu un peu de son pouvoir mystique depuis que le drapeau américain s'y trouve planté. Mais je ne partage pas cette désillusion. Au contraire, depuis que l'homme y a posé le pied, il n'est plus insensé de rêver de s'y rendre. La lune m'influence, éveille mes rêves, favorise le souvenir comme du bon vin. Ici, dans ma cellule, mes souvenirs sont des lunes surgies des mots où phrases et phases se rejoignent en images réelles et rêvées. Par mes souvenirs, je retrouve un peu de liberté, des odeurs familières, un rien qui me rattache à la vie. Ô Lune! Ô Souvenirs!

Je me souviens entre autres d'un soir d'été baigné par la clarté lunaire. Beau clair de lune faisant miroiter sa face laiteuse sur les eaux lisses du fleuve où flottaient, entre les rives, entre les villes, les vieux traversiers de Québec. Sous cette lune d'été chaud comme un visage de femme, je me rappelle avoir aimé une fille de seize ans. Quel âge avais-je, déjà? Dix-sept, dix-huit ans peut-être? C'est si loin tout ça maintenant. Mais des visages du passé qui ont marqué mes yeux et rejoint mon cœur, celui de cette adolescente est le plus présent dans ma mémoire. C'est un visage aimé, un visage aimant; deux grandes nattes de cheveux brun clair encadraient ce visage qui me souriait comme une main qui se tend. Je n'ai jamais oublié cette fille superbe, débordante de vie. Dans ses yeux pleins de rêves, j'étais conscient d'exister et d'être aimé. Je me revois envoûté par sa beauté à ce jour restée secrète. Sa beauté qui vibrait en moi comme autant de désirs d'étreindre, de lécher, de caresser. Lorsqu'elle me fit don de sa nudité, allongés tous

deux dans l'herbe d'une égale tendresse, j'embrassai à la fois la vie et la mort.

Ô jeunesse! Gifle magnifique portée à la voracité du temps!

Mon regard change au fil des ans sans que la lune prenne une seule ride. Aujourd'hui, quand je regarde sa blancheur suspendue dans la nuit, c'est cette fille aux cheveux brun clair que je vois. Et chaque fois, lune nouvelle ou pleine, éclairée ou légèrement obscurcie, montant à l'horizon à travers des nuages qui parfois se défont en des formes imaginaires d'êtres ou de bêtes, une pensée me revient sans cesse : qu'est-elle devenue? Et la petite rue Sous-le-Fort où elle habitait, située à Place Royale à Québec, a-t-elle changé à ce point que je ne pourrais plus la reconnaître? C'est ici que je comprends ce que Camus voulait dire lorsqu'il écrivit dans *Noces* : « Quand une fois on a eu la chance d'aimer fortement, la vie se passe de nouveau à rechercher cette ardeur et cette lumière. » Oui, qu'est devenue cette fille de ma jeunesse? Peut-être n'est-elle plus qu'une ombre parmi les ombres, évanescence bleutée surgie en volutes de mémoire... Mais cette nuit... Mais cette lune... Mais ces mots que j'écris... Tout à coup, à penser à elle, j'ai l'eau à la bouche d'un baiser réel, vivant de lèvres et de salive. Femme, ô solitude!

I

Son visage habite ma mémoire
Comme un fruit dans la faim

Parfois dans mon sommeil
S'éveille l'odeur de sa chair
Parfumée de lilas

Alors je ne sais plus si je dors
Si vraiment je rêve
Tant elle me semble vivante
Dans mes bras qui la serrent
Sous cette pluie laiteuse et chaude
Qui glisse sur nos corps comme un drap...

Ô paupières ouvertes plus riches d'un rêve
Qu'un matin étrange accueille en mémoire!

II

Seul et poésie
Toutes les images des mots
Et mes paupières qui s'ouvrent
Comme une ombre sur les yeux...

Oh! n'avoir de clarté
Que la douceur de son sein
Dans le creux de ma main.

III

Dans l'amour loge l'amitié
Et dans l'amitié
L'amour fait son nid
Peut-il en être autrement
L'amour et l'amitié
N'habitent-ils pas le même cœur ?

Mon amour mon amie
Par ces nuits idiotes
Barbelées et mortes
J'aimerais voir les ans
S'écouler comme des heures
Et les heures
Comme des minutes
Pour qu'à la seconde même
Je te serre dans mes bras

IV

L'amour l'amitié
Aujourd'hui vivant
Aujourd'hui vivante
Puisque je rêve, ô poésie!

Vieux pen, 1972 – Cowansville, 2006.

Six petites poésies

I

Je rêve d'une joie au bord des lèvres
D'une joie en haleine de sourire
D'une joie qui ferait de moi
Un continuel pas de danse
Un éclat de fêtes de tous mes os!

II

Parfois
Au-dessus des barbelés
La nuit laisse tomber
Une étoile filante
Une seconde lumineuse
Qui vient naître et mourir
Devant mes yeux

Alors je fais un vœu

III

La nuit est éternelle
Et les étoiles
Sont les soleils de la nuit

IV

Doux Jésus dans les cieux
Que la fille était belle
Que la fille était jeune
Presque nue
Au coin de la rue Saint-Jean
Et d'Auteuil
À Québec

Ô tristesse de la joie
Perdue au milieu de la nuit
Seule
Dans les mains des seringues
Qui n'ont pas froid aux veines!

V

Cavale

(à la manière de Jacques Prévert)

Dans une maison de redressement
Un adolescent est enfermé
Il a brisé cassé volé
On doit le redresser
Dans la maison de redressement

Il est dans le bureau du psychologue
On le questionne
Quel est le nom de votre père
Lui demande la grande autorité
Le spécialiste des comportements
Ma mère se nomme Porteuse
Et mon père Banque de sperme
Je suis né d'une éprouvette
Et ça m'éprouve de le savoir

Vous êtes en crise d'identité
Lui dit le psychologue
J'veux juste qu'on m'aime
Lui dit l'adolescent

Dans une maison de redressement
La nuit tombée
Une fenêtre grillagée a volé en éclats...

VI

Les mystères de la mort me font rire
Quand les Miss-Terre de la vie me sourient.

Vieux pen, 1972 – 1977.

J'aimerais savoir

J'ai lu mon premier livre sérieux à l'âge de treize ans, c'est-à-dire un bouquin où les mots ne me rebutaient plus, mais prenaient autant d'importance que les images. C'était *Voyage au centre de la terre* de Jules Verne, dans lequel se trouvaient quelques illustrations de dinosaures, ce qui avait attiré mon attention, je l'avoue. Des années plus tard, j'appris que Jules Verne avait présenté son manuscrit *Cinq semaines en ballon* à quinze maisons d'édition et qu'elles avaient toutes refusé de le publier. Comment quinze maisons d'édition ont-elles pu passer à côté d'un si bon récit? Ça me dépasse complètement. Jules Verne n'a pas été le seul écrivain à se faire claquer ainsi la porte au nez. Tant en Europe qu'au Canada, Réjean Ducharme s'est fait refuser *L'avalée des avalés* par vingt-deux maisons! Plutôt incroyable quand on connaît la beauté de ce livre qui fut traduit en quinze langues! Comment peut-on passer à côté d'une si belle œuvre? Ce roman était-il moins une œuvre avant sa parution? Ces maisons d'édition, où vont-elles chercher leurs lecteurs pour les conseiller? Sur quels critères se basent-elles pour accepter ou refuser un texte? Ont-elles seulement un souci de la rentabilité? Ont-elles un public cible? Considèrent-elles le nombre de pages d'un roman en fonction de leurs subventions? Répondent-elles à un genre littéraire précis? Considèrent-elles avant tout les frais d'impression? Ainsi, un livre de cent pages a-t-il plus de chances d'être édité qu'un de trois cents? Je n'en ai aucune idée. Plein d'écrivains connaissent des déboires. C'est presque déprimant d'écrire si, bien sûr, on veut être publié parce qu'on écrit pour être lu et non pour trouver un quelconque équilibre, lequel cas n'a pas vraiment besoin d'édition. Sans doute faut-il persévérer et cogner à plusieurs portes jusqu'à ce qu'on vous dise d'entrer. Et que se passe-t-il dans l'esprit d'un écrivain quand il reçoit une mauvaise critique de son œuvre? Comment vit-il cela? Il ne peut pas rester insensible. À sa place je me sentirais en colère, voire dévasté (pour un certain temps, quelques minutes, une heure peut-être). Il me semble qu'une

mauvaise critique doit vous scier en deux la joie de la création, non ? Je ne sais pas. Mais je sais que ce genre de critique ne vous habite pas longtemps, au contraire d'un bon accueil qui, lui, peut sans doute vous nourrir pendant des mois, voire des années.

Oui, le monde de l'édition me dépasse complètement. Je n'y connais rien, mais j'aimerais bien qu'on m'explique cette étrange chose qu'est l'acceptation ou le refus d'un manuscrit. Bien sûr, les éditeurs ne peuvent pas savoir d'avance si un manuscrit connaîtra le succès. Mais peuvent-ils du moins imaginer que tel ou tel roman pourra rentabiliser les frais de production avec un léger bénéfice ? Les maisons d'édition sont-elles devenues des entreprises, comme le sont bien des sports professionnels ? Qu'est-ce qui inspire un éditeur ? La qualité d'une œuvre ou sa popularité commerciale ? Les deux sont-ils incompatibles ? Tout ça me semble bien mystérieux et fascinant.

Après avoir lu *Voyage au centre de la terre*, j'ai lu *De la terre à la lune*. Ces deux romans de Verne sont mes préférés. Ils m'ont donné le goût de lire. Étant moi-même tourmenté, j'ai pu plonger dans la tourmente des *Histoires extraordinaires* d'Edgar Allan Poe. Je les ai lues à seize ans, enfermé dans une cellule d'une maison de correction, le centre Berthelet à Rivière-des-Prairies. J'y avais été incarcéré parce que je m'évadais trop souvent de l'établissement de Boscoville, où la Cour juvénile me condamna à l'internement jusqu'à mes dix-huit ans. Le centre Berthelet était une petite prison pour délinquants rebelles. Là, il n'y avait pas de dortoirs mais des cellules. De plus, les cellules du bloc 11 où j'étais n'avaient pas de lavabo ni de bol de toilette. Ma cellule était moche à l'extrême, et je m'y ennuyais à mourir. Les seuls passe-temps valables étaient la lecture et la masturbation. Nous étions quelques-uns à lire, mais tous à nous masturber. Moi, je me branlais deux fois par jour. Le matin, pour m'enlever ça de la tête et faire ma journée en paix ; le soir, pour m'aider à m'endormir. Bien sûr, quand j'avais ma queue bien au chaud dans ma main, seul le plaisir comptait. Mais de ma cellule moche à l'extrême, je pris la décision de m'évader. Mon plan était le suivant : quand l'heure des douches sonnerait, je descendrais au premier pallier, où était située la salle des douches et

des toilettes, sauterais sur le gardien en lui mettant un couteau sous la gorge, lui prendrais ses clés pour ouvrir la porte qui donne sur la cour, sauterais la clôture, grimperais sur le toit et *goodbye* tout le monde! C'était mon plan. J'en avais parlé à un gars que je savais assez courageux pour me suivre. La première étape consistait à voler un couteau dans la guérite des gardiens. Chose pensée, chose faite. Lorsque le moment de mettre mon plan à exécution arriva, je passai à l'action.

Je me suis donc évadé avec mon complice. Nous fûmes repris à Trois-Rivières dans un char volé. Mon plan avait réussi car il était basé sur la peur. J'étais conscient du pouvoir de la peur. Je savais qu'elle pouvait paralyser un adulte, même entre les mains de l'adolescent maigrichon que j'étais. Je n'aurais pas pu prendre le gardien en otage si je n'avais pas eu la haine des hommes dans mon cœur depuis mes dix ans. Si le gardien avait refusé de me donner ses clés, j'aurais été incapable de le blesser avec mon couteau, car ma haine d'alors n'était pas assez intense et bien ancrée en moi. J'espère que ce gardien ne m'en veut plus. Il n'a pu me détester autant que je me suis détesté moi-même. Avant de mettre mon plan à exécution, je lisais Edgar Allan Poe dans la traduction de Baudelaire. C'est grâce au premier que j'ai découvert *Les fleurs du mal*. Puis grâce à Baudelaire, j'ai découvert Verlaine, Rimbaud et Lautréamont. La curiosité aidant, j'ai voulu savoir si dans la littérature québécoise il y avait des poètes « maudits et tourmentés ». C'est ainsi que j'ai découvert Émile Nelligan et Sylvain Garneau. Le fait que Nelligan ait été interné pendant plusieurs années a retenu mon attention; quant à Garneau, j'ai été frappé par son suicide à vingt-trois ans. Sachant leur tragique destin, je me suis mis à la lecture de leurs poèmes. Je ne les ai pas trouvés aussi « maudits et tourmentés » que ceux de Baudelaire, Rimbaud et Lautréamont. La poésie de Nelligan ou de Garneau n'est pas une poésie écorchée par de violentes passions sur le chemin des impondérables, où l'abject côtoie les magnificences *mêlées à la mer*. C'était loin des *Chants de Maldoror*, où la poésie « ne consiste qu'à attaquer, par tous les moyens, l'homme, cette bête fauve, et le Créateur, qui n'aurait pas dû engendrer une pareille vermine ». Et si loin également du « maintenant, je m'encrapule

le plus possible» de Rimbaud. J'ai vécu longtemps dans ces formules. Voilà que je m'applique à leur contraire, moi qui n'ai de mots que pour faire le jour sur mes nuits d'errance, de folie et de crimes. Si ce n'est pas ça, se faire *voyant*, je ne comprends rien à la poésie.

Tous ces poètes ont donc imprégné ma jeunesse. Je suis encore enfermé dans une cellule. Mais elle a un lavabo, un bol de toilette, une radio, une TV, des tubes d'acrylique et des pinces que j'ai achetés, etc. Ouf! Ça contraste avec mon ancienne cellule de l'adolescence. Y a pas à dire, le progrès gagne toutes les sphères de la société! Et puis j'ai plein de livres qui accompagnent ma vieillesse naissante. J'avoue cependant que si je manquais de papier hygiénique, je serais bien content de les avoir sous la main. Parfois, j'en ai plein le cul des livres, poètes, philosophes et compagnie. J'en ai ma ration d'écœurement des mots tant le désir de sentir la peau d'une femme sur la mienne me prend aux tripes. Oh! Toucher à sa peau, là, tout de suite, avant que ne vienne la mort! Ces jours de nausée sont plus difficiles à vivre du fait qu'ils me confrontent à ma criminalité, c'est-à-dire qu'ils me plaquent le nez sur la responsabilité de mes actes que je ne saurais fuir. Je les ressens comme si je me disais *ferme ta gueule!*

Pénitencier Donnacona à sécurité maximale, 1992 – 2003.

Ce qu'on entend parfois

Un soir, allongé sur mon lit en écoutant quelques vieilles tounes de rock, le goût d'écrire un poème pour ma blonde, qui est à mille clôtures barbelées de ma tendresse, m'a pris au ventre si fort que je me suis assis sur mon lit, le dos appuyé contre le mur qui sépare ma cellule de celle de mon voisin, pour commencer à gratter quelques mots dans mon cartable à feuilles lignées. Tout à coup, les spasmes jouissifs du jeune de Steph, mon voisin de cellule, pénétrèrent dans la mienne : Steph était en train d'enculer son chéri. Pour ce petit kid de vingt et un ans ayant un deux ans et demi à faire, les gémissements du début de sa pénétration anale se sont vite transformés en petits cris de joie. Il semblait avoir bien du plaisir, le kid. Tant mieux pour lui. Ce n'était sûrement pas la première fois qu'une queue pénétrait son anus. Mais ça m'a coupé l'inspiration. Je refermai mon cartable et allumai mon téléviseur. La poésie attendra. Normalement, Steph fourre son jeune la fin de semaine. Ce soir-là, un lundi, fut une exception. Un peu plus tard, le soir même, j'allai voir Steph pour qu'il m'explique son changement d'horaire. Il me confia qu'un de ses chums lui avait donné un comprimé de Cialis et qu'il voulait vérifier si ça faisait bander. Il a pu le constater, tout en me précisant que sans désir, ça ne fonctionne pas. Je demandai à Steph, que je connais depuis huit ans et qui purge une deuxième sentence, si sa femme était au courant de ses relations sexuelles avec un gars. Steph me répondit d'une voix un peu paniquée : « Es-tu malade, le Grand ! Lui dire ça, elle va me piquer une crise, me plaquer là, c'est certain. Elle est jalouse comme trois. »

— Tu triches ta femme, mon Steph ?

— Ben non. Ça ne compte pas, un jeune. Ce n'est pas une femme.

— Mais, mon Steph, tu lui manges les fesses comme s'il en était une.

— C'est pas pareil, le Grand. C'est juste quand je dis à mon jeune de se coucher sur le dos que je peux voir son petit bout de plus. Pis c'est ça qui fait son charme...

Sa façon de voir « la chose » m'a fait rire. C'est un spécial, Steph. Ce soir-là, il m'a raconté qu'à l'âge de douze ans, son oncle l'avait agressé sexuellement. Mais c'est moi qui emploie le mot *agressé*. Steph, lui, m'a dit seulement que son oncle, à quelques reprises, l'avait sucé et lui avait léché l'anus. Steph m'a dit qu'il avait aimé ça ! J'ai été très sceptique d'entendre son récit. Je ne l'ai pas cru. Ça ne correspond pas à ce que j'ai pu entendre et observer dans le passé. Trois gars m'ont déjà avoué qu'ils avaient été abusés dans leur enfance. L'un, par son père, et les deux autres, par des oncles. Martin, l'un des gars, m'a raconté que cette agression avait duré de l'âge de six ans jusqu'à ses dix ans, au moment où son oncle était parti travailler dans une autre province. Lorsque son oncle est revenu au Québec, Martin, alors âgé de vingt et un ans, est allé chez lui. Il l'a vu dans son garage, a pris une barre de fer et lui a défoncé le crâne d'une vingtaine de coups. Martin m'a dit que son cerveau sortait de la calotte crânienne : « Le vieux chien y violera pu personne. » À la suite de ce meurtre, Martin fut condamné à la prison à vie. Ce genre de *choc en retour* est monnaie courante dans le petit monde interlope.

Lorsque Martin et les deux autres m'ont parlé de ce qu'ils avaient vécu dans leur enfance, ils l'ont fait avec une émotion crève-cœur dans la voix, une certaine rage tenace prête à mordre au moindre bruit d'une braguette qui s'ouvre. C'est pour cette raison que j'ai de la difficulté à croire que Steph « a aimé ça », bien que cela soit possible. Steph fait peut-être du déni ? A-t-il peur ? S'il le voulait, il aurait accès à un psychologue n'importe quel jour de la semaine. Voilà un des rares privilèges de l'incarcération, un privilège sans file d'attente et payé par les contribuables. Au moins, ici, leur argent sert à mieux que des dîners de relations publiques à se lécher l'ego dans le sens du poil. Cependant, pour bénéficier de ce privilège, il lui appartient d'en faire la demande. De m'en avoir parlé était sans doute un premier pas.

Il y a plusieurs années, j'étais au vieux pen à ce moment-là, mon voisin de cellule s'est levé au milieu de la nuit. Je l'ai entendu bardasser, ça m'a réveillé. J'étais sur le point de lui envoyer par la tête un paquet d'insultes parce qu'il m'avait coupé le sommeil quand, soudain,

un silence de quelques secondes se fit entendre, puis un cri étouffé, quelques gémissements, de nouveau le silence, et, plus tard, les gardes qui l'ont décroché... Après avoir fumé une cigarette, je me suis endormi, refusant de me laisser envahir par cette détresse extrême, couchée morte sur une civière. Et puis, ce n'était pas le premier. Ni le dernier. Mais ça, je l'apprendrais plus tard.

Une autre nuit, vieille et lointaine. Je suis à la prison d'Orsainville, cette fois. Un de mes chums veut faire entrer un jeune dans notre rangée. Quelques gars s'y opposent, car ce jeune est accusé d'avoir agressé sexuellement un préadolescent (il l'avait sodomisé). Je dis à mon chum que ça risque de dégénérer en bataille, qu'il est préférable qu'il ne vienne pas. Mon chum réussit à convaincre les autres gars que ce n'est que pour quelques jours, seulement pour avoir du sexe. Les gars décident de faire un essai, compte tenu de la dangerosité de mon chum. Ils ont sans doute pensé qu'il valait mieux tolérer l'intolérable que de se faire casser la gueule ou pire encore. Le jeune entre donc dans la rangée. Tous les soirs, mon chum prend sa douche avec lui et se fait sucer. Parfois, il le suce, mais il n'avale pas, m'a-t-il dit.

Une nuit, nous sommes tous réveillés par un cri terrifiant, un cri qui glace la chair, pénètre dans les os jusqu'à la moelle et vous pétrifie. C'est le jeune qui crie de toutes ses tripes, qui hurle à la mort dans sa cellule. Les gardes viennent le chercher, le conduisent à l'infirmierie, croyant qu'il avait consommé du PCP, une de ces saloperies de drogues qui rendent fou et qui abondaient à ce moment-là. Quelques jours plus tard, il revient dans la rangée. Je vais le voir avec mon chum. Je lui demande pourquoi il avait crié aussi fort. Le jeune me raconte qu'il avait rêvé à son père, s'était réveillé et l'avait vu au pied de son lit. Son rêve s'était continué dans la réalité en une hallucination terrible : son père ressemblait à un mort, me dit-il. C'est alors qu'il me raconta le drame qu'il avait vécu tout jeune enfant. Vers l'âge de six ans, en jouant dans la chambre de ses parents, il avait ouvert la porte de la garde-robe et y avait vu son père pendu, habillé avec des vêtements de femme. Il s'était mis à crier de toutes ses forces, paralysé de peur et de terreur. D'avoir vu son père pendu dans une garde-robe lui a causé

tout un traumatisme. Voir une telle scène d'horreur quand on a six ans, à coup sûr, ça vous déboussole une psyché pas à peu près et pour longtemps. Ça aide à comprendre bien des comportements, explique bien des choses. Le cri qui a explosé dans ses tripes cette nuit-là, à la prison d'Orsainville, j'espère ne plus jamais l'entendre de ma vie. Un tel cri laisse des traces. Ça vous habite pendant des années, se tapit dans la mémoire comme un chien qui bave encore. D'en parler constitue peut-être une abréaction. Les mots allègent la mémoire d'un trop-plein de silence, ces émotions inavouées qui jadis me faisaient peur.

La fontaine de jouvence

*T'es fou
Tire pas
C'est pas des corbeaux
C'est mes souliers
Je dors parfois dans les arbres*
Paul Vincensini, *Quand même.*

Donner un sens à la vie... S'interroger sur ce qu'il y a après la mort (pourquoi serait-ce plus important que de s'interroger sur ce qu'il y a avant la vie?)... Affirmer l'existence du Divin ou la nier... La Connaissance est-elle un supermarché où l'on trouve tous les produits nécessaires pour apaiser nos faims? Dis-moi, Blaise Pascal, est-ce qu'un roseau se demande si la vie a un sens? Tout à coup, j'aimerais être une feuille d'un arbre, suivre les saisons, tomber sur le sol et pourrir là. En somme, une vie pleinement vécue! C'est tranquille, ça, comme pensée.

Je suis jaloux des arbres, pas des hommes. Jaloux des plantes itou. Je me sentirais bien d'être une fougère. Je m'exciterais les sporanges sous le soleil de l'été, m'enivrerais de la pluie et du vent, écouterais le chant des p'tis oiseaux... Mais si j'étais une fougère, je ne saurais pas que je suis si bien. C'est ça qui me chatouille la cervelle, ce à quoi je ne pourrais pas penser, ne pensant pas puisqu'étant fougère. Sans doute, la pensée aime la complexité.

Si je n'étais pas en prison, je ne perdrais pas mon temps à être jaloux des arbres. Je me laisserais imprégner du bonheur de les regarder de près, de les toucher, de sentir leur odeur plein les poumons. Être libre et près d'un arbre, le désir d'y grimper m'envahirait, c'est certain. Je me souviens qu'à dix ans je voulais bâtir une cabane dans un arbre. Or les seuls qui auraient pu combler mon désir étaient ceux du cimetière Saint-Charles. Malheureusement pour moi, le responsable des lieux qui habitait une maison située dans le cimetière et dans

laquelle autrefois l'animateur et comédien Jacques Normand avait habité, me l'aurait interdit. J'ai dû me faire à l'idée que je ne pourrais me construire une cabane. Ce que je raconte là n'est que banalité, une vieille racine qui n'a jamais porté ses feuilles. Si j'en parle, c'est parce que ça me confirme que j'étais un enfant normal, un enfant qui rêvait de bâtir une cabane dans un arbre comme bien des enfants en ont rêvé. Je crois que le moule était bon. Pourquoi s'est-il brisé? Bon sang que j'aimerais être dans une cabane en train d'imaginer je ne sais quelle fantastique aventure! Oh! rêver ce retour vers hier pour se mettre en quête d'un demain!

Un rêve si réel

*On peut facilement s'entendre sur le mot « table »,
mais pour le mot « liberté », c'est plus difficile. Il
y a des mots avec lesquels on n'en aura jamais fini :
comme le mot « femme ».*

Nicole Brossard.

J'ai passé presque toute ma vie d'adulte en prison. J'ai donc peu connu de femmes. Celles que j'ai connues et aimées sont si loin dans le temps qu'il m'arrive parfois de croire que je les ai rêvées. Je possède quelques lettres qui me confirment qu'elles sont bien réelles, que je les ai touchées et caressées, que j'ai parlé et ri avec elles. Ces lettres un peu jaunies par le temps me sont tellement précieuses ! Souvent, elles ont été des bouées de sauvetage, des phares qui m'ont évité bien des récifs dans mes nuits les plus sombres.

Dans un poème, Albert Lozeau raconte que s'il pouvait avoir une heure, il aurait vécu sa vie. Ce poète d'une grande sensibilité était atteint de tuberculose à la colonne vertébrale, ce qui le clouait au lit. Une seule heure lui aurait suffi pour goûter à la joie de marcher, courir ou danser, ouvrir la porte de sa chambre et foutre le camp... Une seule heure pour un bonheur tout simple ! Je ne sais pas ce que je donnerais pour être une seule heure avec une femme, moi qui suis cloué dans ma cellule depuis tant d'années. Mais une seule heure avec une femme me suffirait à peine à saliver.

J'aime écrire le mot *femme*. Ce mot à lui seul contient tous les autres. Sur les murs de ma cellule, je pourrais l'écrire des milliers de fois que je ne me lasserais pas. Mais je n'y ai écrit que trois prénoms, trois prénoms avec un petit cœur rouge que j'ai dessiné tout contre chacun. Ma foi, un vrai adolescent qui se languit d'amour... *So what!* Quand j'étais libre, je ne savais pas voir les femmes. Je les regardais à travers mes critères de beauté : grandes, sveltes, brunes ou noires ou rousses, vicieuses, intelligentes, etc. La prison m'a libéré de cette

aberration qui me fit passer à côté de tant de tendresse. Oh! montrez-moi ces femmes que je disais ne pas être belles pour que je les embrasse aussitôt et que je m'enivre de leurs paroles autant que de leur parfum! Je me suis souvent demandé ce que serait la réaction de celles que j'ai aimées si elles recevaient une lettre de moi après cette longue errance de ma vie sur les chemins du crime. Ma lettre aurait peut-être l'effet d'une pierre qu'on lance dans une eau tranquille. Mais une fois passé l'impact de la pierre, l'eau ne retrouverait-elle pas son calme naturel?

J'ai rêvé à chacune de ces femmes lors de mes dix mille neuf cent cinquante nuits passées en prison. Quelques-uns de ces rêves furent intenses sur les plans affectif et sexuel. Je ne sais pas ce que je donnerais pour être avec une femme une seule nuit. Mais une seule nuit me suffirait à peine à l'aimer tant ma tendresse déborde de partout.

Il y a quelques années, quand j'étais incarcéré au super maximum, je fis le rêve suivant. Je suis allongé dans l'herbe du petit parc des Braves à Québec. Je suis jeune, dix-huit ou dix-neuf ans, c'est l'été, je regarde les étoiles, tout est calme. Tout à coup, mon regard est attiré par une silhouette que je vois au loin : c'est une fille. Je ne sais pas qui elle est. Elle vient vers moi. Lorsqu'elle est suffisamment près pour que je l'identifie, je me rends compte que c'est Linda, la fille dont j'étais follement amoureux à cet âge. Elle tient une branche de lilas dans sa main droite. Elle est tout contre moi maintenant, me regarde en souriant tout en me passant la branche de lilas sous le nez. Je sens le parfum de cette fleur, baigne dans son odeur chaude et veloutée. À ce moment précis, je me réveille. Pendant environ cinq secondes, bien que je sois éveillé, je sens encore cette fleur. Son parfum emplit ma cellule, je le sens sur mon corps. Je réalise que je suis sujet à une hallucination olfactive. Ai-je besoin de dire combien ce rêve m'a bouleversé? Dans ma cellule comme dans mon rêve, j'étais enivré par ce parfum et je me sentais enveloppé par le sourire de Linda. Quel rêve magnifique et tellement réel! J'ai voulu me rendormir pour la retrouver. Bien sûr, ce fut peine perdue. Je n'ai pu regagner le sommeil tant j'étais sous le charme envoûtant de ce rêve. Le reste de ma nuit, je le passai à me souvenir de cette fille que j'ai tant aimée autrefois. Voilà!

C. G. Jung disait que le rêve avait une fonction compensatoire, entre autres. Je partage ce point de vue. En effet, lorsque Linda me passa la branche de lilas sous le nez, à cet instant précis, je sentis une joie intense envahir chaque atome de mon être. Cette sensation tenace était d'autant plus soutenue qu'elle m'éveilla et se poursuivit durant quelques secondes. Par contre, une fois revenu de mon rêve, je basculai dans la sécheresse de la réalité de ma cellule. Le rêve compensatoire que je venais de vivre dans mon sommeil se transforma en cauchemar à mon éveil. En l'espace de quelques secondes, je passai d'une joie profonde à une insupportable tristesse.

Pendant que je me remémorais mon rêve, je me suis demandé pourquoi Linda tenait une branche de lilas dans sa main droite. Je me suis alors rappelé que lorsque je demeurais sur la rue Gamelin à Québec, il y avait derrière chez moi un potager bordé de lilas. J'avais demandé à son propriétaire de m'en donner quelques branches. Je les ai remises à Linda. Nous les avons senties presque nez à nez, lèvres à lèvres. Notre visage était imprégné autant du parfum que de la texture de cette fleur, devenant ainsi et pour toujours le symbole de notre tendresse et de notre jeunesse. Je pense que c'est pourquoi elle tenait une branche de lilas dans sa main droite. Quel rêve magnifique! J'ai beau m'en souvenir, rien ne me revient de cette onirique tendresse : j'attends toujours qu'elle me revisite en rêve. Je suis un rêveur qui guette la venue de cette fille à la branche de lilas.

The House of the Rising Sun

*Au Texas, j'étais une beatnik, une fille bizarre,
et comme je n'avais pas réussi, pour mes parents,
j'étais une fille perdue.*
Janis Joplin, 1968

Boulevard Nostalgie au petit écran. J'aime cette émission de musique rétro. Mais je n'aime pas le mot *rétro*, car il laisse sous-entendre un air démodé, quelque chose de vieillot, qui n'est plus actuel. Mon père aimait la musique de Glenn Miller, de Benny Goodman, le chanteur et musicien Tex Beneke, saxophoniste dans l'orchestre de Glenn Miller. Cela lui rappelait certains soirs de danse lors de ses rares permissions pendant que s'exprimait la fraternité des hommes sur le Vieux Continent. Quand il écoutait *Moonlight Serenade*, je trouvais ça dépassé. Plusieurs années plus tard, j'ai trouvé cette mélodie magnifique et je ne me lassai pas de l'entendre. Un soir, alors que j'étais à pratiquer la première *Gymnopédie* de Satie au piano, papa s'est installé à mes côtés et m'a joué quelques mesures de *Lili Marlene*, « la chanson de la guerre ». Un beau moment de tendresse et de rapprochement.

Je crois que la musique n'appartient pas à une époque mais à ceux qui l'écoutent, qui la découvrent, qui se l'approprient. Claudel ou Valéry disait que la musique est l'écriture de l'homme complet. Je ne sais pas lequel l'a dit, pas plus que je sais ce que cela veut dire. Mais je suis convaincu qu'elle échappe au temps. Mozart est peut-être plus joué aujourd'hui qu'il ne l'était de son vivant. Peut-être que dans cent cinquante ans, les Beatles seront joués autant que des compositeurs tombés dans l'oubli au vingtième siècle.

Boulevard Nostalgie au petit écran. Janis chante. Je l'écoute avec ravissement. J'ai aimé Janis dès ses débuts. Tout le contraire d'une chanteuse commerciale fabriquée en studio. Ça me fait chaud dans les tripes de l'entendre. Quand je pense qu'on l'a retrouvée morte sur

le plancher de sa petite chambre d'hôtel, ça me rend triste malgré les presque trente ans qui ont passé depuis. Quand la nouvelle est sortie, j'avais vingt et un ans, je suis parti sur une brosse. Je me suis saoulé la gueule pendant trois jours. Ce n'était pas seulement la mort de Janis que je voulais noyer dans l'alcool, mais celle de ma relation avec ma blonde Linda. C'était aussi la mort des Beatles, la mort d'Hendrix, la mort de Jim Morrison, la mort du mouvement hippie dans lequel ma vie avait trouvé un sens. Et puis, il y avait aussi d'autres petites morts que je refusais de voir. Trop de morts en si peu de temps vous émiette le cœur et finit par ne vous en faire voir aucune. Je suis parti à la dérive, car les morts, quand nous ne les pleurons pas, viennent nous hanter et finissent par nous pourrir le cœur. Je viens juste d'arriver au port, dans ma cinquantaine, après toutes ces années de violences. Il n'y a pas de pire prison que la mémoire de mes violences. Je marche dans ma mémoire comme un funambule sur un fil. Comme lui, il n'est pas question de revenir en arrière. Je vais au bout du fil, tout au bout. C'est la seule issue. Je ne sais pas ce qu'il y a au bout, mais ce que je risque de ne pas y retrouver me motive. C'est ma tige de métal qui me permet de garder l'équilibre

Boulevard Nostalgie au petit écran. J'ai fermé mon téléviseur. L'autre soir, sur une autre chaîne, j'ai vu l'ancien groupe rock de Lucien Francœur. Son guitariste, Pierre A. Gauthier, m'a fait remonter dans le temps. Je me suis rappelé l'époque où j'étais à Boscoville dans les années soixante. C'est là que j'ai fait la connaissance de Pierre Gauthier et de Gilles Rivard.

À Boscoville, il y avait des pavillons où résidaient les gars. L'un avait pour nom «La montée» et un autre, «Le plateau». C'est à «La montée» que j'ai connu Gilles. Un sacré bon gars, sensible, fragile comme une porcelaine, talentueux, écrivant des chansons qu'il me chantait pour savoir ce que j'en pensais. Gilles et moi avions en commun l'amour de la poésie, ce qui avait noué notre amitié. Je n'ai pas été surpris d'entendre quelques-unes de ses chansons à la radio et de le voir à la télévision. Ça m'a mis en rogne d'apprendre sa mort. J'étais triste et je me sentais déconcerté. Il était trop jeune pour mourir. Je

me souviens de la soif de vivre qui l'habitait et qui m'inspirait. J'ai été un an et demi à « La montée » avec Gilles. Lui et moi avons joué dans une pièce de théâtre dirigée par André Melançon. La pièce venait du répertoire burlesque. Elle racontait l'histoire d'un metteur en scène qui tournait un film. Différents incidents se produisaient pendant le tournage, ce qui désespérait le metteur en scène jusqu'à lui faire péter les plombs. Je jouais le rôle d'un jeune homme follement amoureux qui faisait une déclaration d'amour à sa belle, laquelle était interprétée par une nièce de Melançon. Elle et moi étions habillés style dix-huitième siècle. Mon chum Gilles, quant à lui, jouait le rôle d'un pompier. Un des incidents désespérant le metteur en scène était celui-ci : à genoux devant ma belle, je devais lui dire : « Lola, je brûle d'amour pour toi! », tout en accentuant le mot *brûle*. Dès l'instant où je prononçai ce mot, Gilles sortit des coulisses avec un seau rempli de confettis symbolisant l'eau, s'avança et déversa sur nous tout son contenu. Mais à la place des confettis, ce fut de l'eau qui nous éclaboussa le visage. Lola et moi étions estomaqués, frappés de stupeur et mouillés! Une fois la pièce terminée, j'allai voir André pour lui demander pourquoi on nous avait fait ce coup. Bien sûr, je le soupçonnais d'être de connivence avec Gilles. André me dit : « Vous étiez authentiques. » Je lui dis : « C'est sûr, c'était pas dans le texte l'affaire de l'eau. » André a ri en me disant que les acteurs n'aimeraient pas entendre ça. Je n'ai pas compris ce qu'il voulait insinuer et j'ai ri avec lui. En passant, la fille qui jouait Lola était une adolescente superbe. Je me rappelle distinctement ses yeux bleus, pleins d'intelligence et de joie de vivre. Ce soir, je jouerais bien quelques brûlantes amours avec une Lola aux yeux bleus, noirs ou bruns...

Après un an et demi à « La montée », j'ai été transféré au « plateau ». C'est là que j'ai connu Pierre Gauthier, le guitariste du défunt groupe de Lucien Francoeur. Un autre sacré bon gars. Pierre était un fan des groupes rock britanniques. Son casier était plein de leurs disques. Chaque fois qu'il en recevait un nouveau, il nous le faisait entendre. Un soir, il nous avait fait écouter le long jeu *The Animals*. J'ai ressenti un profond malaise en écoutant *The House of the Rising Sun*.

J'avais l'impression tenace que je passerais ma vie en prison. Pierre m'a regardé avec un drôle d'air, comme s'il pensait que je n'aimais pas cette chanson. Mon impression d'alors s'est révélée juste : je suis en prison maintenant. Depuis ce soir-là, je ne suis plus capable d'entendre la toune. Même la version française chantée par Johnny Hallyday me plonge dans un profond malaise.

Je ne sais pas ce que Pierre Gauthier pense de sa vie. De mon point de vue, elle est plutôt réussie. Au moins, elle ne s'est pas passée en prison. Je suis heureux pour lui, de même que pour bien des gars de Boscoville qui ont fini par faire quelque chose de leur vie, comme Michel Forget devenu un sacré bon comédien. Certes, la majorité des gars que j'ai connus ne sont pas devenus chanteurs, musiciens ou comédiens. Ils ont fait différents boulots. Ça m'amène souvent à me questionner. Pourquoi ai-je foutu le bordel dans ma vie? Maudite saloperie de merde! Mes perceptions sont-elles trop négatives? En fait, il y a du positif : j'ai pu compléter mon secondaire cinq dans la quarantaine, ce dont je suis assez fier, puis un DEC en Arts plastiques et un autre en Sciences humaines. Si le Service correctionnel du Canada avait défrayé des cours universitaires, j'aurais un ou deux bacs à mettre dans un CV à côté du nom de mon dernier employeur. Un CV... Un futur employeur, le regardant et s'apercevant que mon dernier emploi date de 1971, se demanderait sans doute ce que j'ai pu faire depuis tout ce temps. Que pourrais-je lui dire sinon que j'ai travaillé comme justificateur de salaire pour le Service correctionnel du Canada?

Oui, il y a du positif : pour passer le temps, j'ai lu un bon nombre de poètes et de philosophes que je n'aurais peut-être pas lus si j'avais été libre. J'ai connu quelques sacrés bons gars, comme Riko et Raymond, alias e Rouge. Et puis surtout, je me sens prêt pour connaître autre chose que le béton et l'acier. J'attends qu'on m'ouvre enfin les portes pour me lever et sortir au plus sacrant de cette pourriture.

J'ai rallumé mon téléviseur. J'apprends que le film *Cinéma Paradiso* va jouer cette semaine. Je l'ai déjà vu trois fois. Je vais le regarder encore. J'ai aimé la relation entre le projectionniste et l'enfant appelé Toto. Je n'ai pas vu dans cette relation un enfant en quête d'un père ou

un projectionniste cherchant à tromper sa solitude, mais une amitié qui s'apprivoise et qui fait mentir les âges. Et puis, vers la fin, quand Toto est devenu un homme, grand scénariste, on le voit regarder les séquences de films censurées par le curé du village lorsqu'il était tout jeune. Ce ne sont alors que des baisers que l'on voit à écran. Des baisers qui pleuvent devant nos yeux comme autant d'images successives d'une tendresse enfin retrouvée. Superbe! J'ai hâte de le revoir. Une belle soirée en perspective, avec un Pepsi et un gros sac de chips crème sûre et oignon. Un gros luxe, ça, dans une cellule de prison.

La souriante

*Le sourire, le rapport qu'il crée,
restent suspendus dans l'espace,
dans la pureté du présent,
comme la mouette sur un souffle d'air.*
Anne Lindberg, *Solitude face à la mer.*

On comprend l'adulte par le regard qu'on porte sur l'enfance. À part quelques écoeuranteries, mon enfance fut bien ordinaire. J'ai déjà exprimé ces cochonneries d'adultes, dont certaines m'ont morcelé la chair et le cœur un peu plus intensément, je n'ai pas à y revenir. Sans doute mériteraient-elles une réflexion plus approfondie. Mais n'étant pas un psychanalyste pour risquer des explications formelles, je me contente de les comprendre à la mesure de mes connaissances et de mes intuitions. D'avoir mis le doigt dessus, c'est déjà saisir l'essentiel, déjà jeter une part d'ombre en pleine lumière. Ce regard porté sur ces passés troubles m'a ouvert un chemin vers moi-même. J'avoue que je ne ressens pas toujours le besoin d'avancer dans cette voie. Je sais qu'elle existe et cela me rassure.

Il y a des soirs où «j'ai l'âme à la tendresse», comme le chantait Pauline Julien qui, pour mettre fin à ses souffrances, a choisi la mort. Je n'ai pas d'opinion sur l'euthanasie. L'être humain est libre d'agir selon sa conscience ou l'intensité de sa douleur. Quand la morphine parvient à peine à atténuer la douleur, quand on souffre atrocement et sans relâche, j'imagine que les grandes valeurs morales guidant notre vie, on doit les avoir enfoncées assez loin dans le cul! J'imagine. Mais je parle de quelque chose que je ne connais pas : *l'acharnement thérapeutique*, c'est-à-dire une douleur incessante greffée dans la certitude de la mort.

En 1978, j'ai embrassé Pauline Julien. Dans le cadre des fêtes de la Saint-Jean, plusieurs artistes étaient venus au pénitencier de Cowansville à l'invitation de Paul Rose, cet ancien felquistes. Sachant qu'elle était sur la liste des invités, j'avais approché Paul Rose pour qu'il me

la présente. Comme je le connaissais peu, je lui ai parlé de Francis Simard, condamné lui aussi pour le meurtre du ministre Pierre Laporte. Je racontai à Paul que Francis et moi avions travaillé dans le même atelier au maximum Archambault, et que lorsque j'en fus libéré, en 1975, Francis m'avait demandé de lui prendre un abonnement au journal *Le Soleil*, ce que je fis une fois rendu à Québec. De plus, je racontai à Paul que j'aimais faire choquer Francis. Un jour, pour le faire pomper au boutte, je lui avais dit que si à la place des grandes envolées à la Guevara il avait prêché la bonne nouvelle des Évangiles, il ne serait pas en prison en train de se morfondre. « Paul, quand je lui ai dit ça, si t'avais pu voir son visage, t'aurais compris que si on peut avoir la peau blanche, on peut aussi la voir éclater rouge... Mais Francis savait que je faisais exprès. Il acceptait le jeu, fin renard qu'il était. »

Après ces quelques mots pour briser la glace, j'ai demandé à Paul s'il accepterait de me présenter Pauline. J'étais bien heureux de l'entendre me dire oui, car j'étais trop intimidé pour aller la voir et me présenter moi-même. Ma rencontre avec elle a duré peut-être trois ou quatre minutes, le temps de lui dire que c'était ma sœur Monique qui m'avait fait découvrir ses chansons. Pauline m'a dit, avec un petit sourire moqueur au coin de l'œil : « Votre sœur est une femme de goût. » « Comme vous », lui ai-je répondu, avec le même genre de sourire rapprocheur. Sur ce, je l'ai embrassée sur la joue, et sa chevelure abondante et parfumée m'a effleuré le visage ! Une petite douceur d'une grande interprète que je ne suis pas près d'oublier.

Jamais je n'aurais pensé qu'un jour j'embrasserais Pauline Julien sur la joue, que sa chevelure me toucherait, m'enivrerait. Dans *Écrits et parlés I*, Gérald Godin dit d'elle : « Cette femme, seule dans un aquarium de lumière, qui incarne avec insolence les sentiments d'une époque révolue, remet en question par sa seule présence tout le rationalisme d'aujourd'hui et nous allons à elle comme à un havre. » En cette journée de la Saint-Jean, dans ce même pénitencier, vingt-six ans plus tard, je suis allé vers elle tout simplement.

Pénitencier Cowansville, 24 juin 2004.

À fleur de mots

À Lucie M.

I

Je pense à toi quelque part dans le temps
Toi si loin des murs du froid et de la haine
Là où les yeux ne peuvent s'abîmer
Ce lieu paisible du visage
Qui témoigne de l'humain
Dont j'ai perdu par ma faute
L'intelligence et le cœur

II

Si loin de tout
Si près de rien
J'ai peur de désapprendre
Ce qu'auprès de toi
L'amour me donnait de vivre
Ce qu'auprès de toi
La vie me donnait d'aimer

III

Ô femme contre toute attente
Toi dont je ne connais plus les mots
Ni les rires ni les parfums
Ni la rosée de mousse ouverte
Où mes lèvres célébraient ta jeunesse
Dis-moi, que deviens-tu
Dans ce monde de communication
Où l'on a peine à s'entendre
Dans ce monde de revendication
Où le cœur à la longue
Se déracine de l'autre?
Dis-moi, que deviens-tu?
Moi j'ai mal vécu
D'avoir voulu trop vivre
J'ai froid en mon être
Sans ta présence sans tes baisers
J'ai froid et tant de vide encore
De murs de cris et de désastres
Que j'aimerais mourir de tes mains
Vivant à jamais dans ta mémoire
Tant cette nuit j'ai froid en mon être sans toi
Ô femme contre toute attente
Toi dont je n'ai rien oublié
Et qui toujours me veille
Aux barbelés de l'espoir
Entends cette vieille rengaine
Du temps qui passe et qui meurt
Et retiens l'écho de ma voix
Afin que ma tendresse ne se perde pas

Vieux pen, en ségrégation, 1976.

Un rien de psychologie

I

«Un plombier gagne plus cher qu'une infirmière. C'est plus payant de réparer des tuyaux que de soigner des gens», me disait mon ancienne blonde, Lucie, infirmière à l'Hôpital du Saint-Sacrement, à Québec. Elle considérait que sa profession était insuffisamment valorisée. Ce qu'elle me confiait remonte à l'année 1972. Cette perception de sa profession est encore des plus actuelles. Par contre, à ce manque de valorisation, j'ajouterais aujourd'hui une surcharge de travail à laquelle Lucie n'était pas confrontée. En soixante-douze, on ne parlait pas d'encombrement des salles d'urgence ni de l'intérêt des infirmières pour le secteur privé.

Si je parle de Lucie c'est que ce matin, au cégep, dans mon cours de psychologie, j'ai commis un lapsus. Josée, notre enseignante, abordait les différents stades de l'enfance, soit oral, sadique-anal, phallique. Je l'interrompis sur le stade phallique en lui disant que je connais quelques gars qui y sont restés. Elle me dit qu'à ce stade «les parties génitales deviennent prévalentes ; la satisfaction est obtenue par la masturbation. Ces gars ont sans doute une fixation sur leur organe sexuel. Parfois ça peut conduire à une névrose, mais pas nécessairement.» Je lui ai répondu qu'elle avait une bonne mémoire mais qu'elle se trompait. Elle me regarda, incrédule. J'ajoutai que c'était plutôt sur l'organe des autres qu'ils avaient une fixation. Après quelques secondes, elle a compris que je faisais allusion à certains gars qui sont gais, puis a souri, un peu gênée. François, assis à ma gauche et ne retenant pas son rire, renchérit en me demandant si j'en connaissais qui étaient restés au stade anal. Je lui dis oui : les mêmes, en précisant que les stades anal et phallique, ici, sont intimement dépendants et, certains soirs, leur douce complémentarité s'emboîte gaiement...

Josée nous a alors rappelés à l'ordre avec un large sourire...

Le lapsus que j'ai commis est le suivant : au lieu de dire « Joséé, j'aimerais savoir si à ce stade », j'ai dit « Lucie, j'aimerais savoir »... Pourquoi ai-je dit *Lucie*? Pourquoi cette glissade de l'inconscient dans ma conscience? Serais-je inconsciemment encore amoureux de Lucie? Si dans ma conscience ma relation avec elle est terminée, que c'est « une affaire classée », est-ce à dire que dans mon inconscient elle n'est pas réglée? Est-ce plausible? Je ne sais pas. Mais je sais que la tendresse que j'avais pour Lucie n'a pas été pleinement vécue, qu'elle aurait voulu écouter, étreindre, se donner encore, heureuse et si vivante d'en recevoir tout autant. Cette tendresse n'est pas morte quand Lucie m'a quitté il y a de ça trente ans déjà. Elle s'est endormie dans l'attente d'un je-ne-sais-quoi de magique qui la réveillerait, un je-ne-sais-quoi que ma raison nie, mais dont se nourrit mon inconscient. Est-ce une utopie? Vraiment, je l'ignore. Mais si Lucie était à mes côtés, à la place de ce moment d'écriture, elle n'aurait qu'à claquer des doigts pour que je me jette à ses genoux. Consciemment ou non, ça me ferait un bien immense de lui baiser les pieds, et les genoux, et les cuisses, et la... Voilà. Je crois que je vais me permettre une régression au stade phallique, avec fixation sur chaque pouce de son corps. J'allais écrire sur chaque pouce de son cul... Quelle pauvreté, ce mot! Son cul... Une merveille, oui. Oh! sa douceur de fesses écrasée dans ma face pour que ma langue, cette fouilleuse de plaisirs, s'y enfonce le plus possible!

II

Cette fille dans sa tenue d'infirmière, dans la beauté de ses vingt ans, dans mes bras qui la serrent amoureusement, c'est Lucie, une image du passé qui me parle d'un présent sans joie. Je survis à cette absence depuis tant d'années. Je ne sais pas quel ravage ça peut causer dans la chair et le cœur. Je me sens troué de tant de vide. Sans doute est-ce pour cette raison que je rêve toujours à cette joie, que je me souviens de cette femme, pour me convaincre que le bonheur peut être au monde et se vivre à deux. Sans doute est-ce pour cela que j'écris ces quelques mots, pour combler une solitude, pour comprendre que j'ai tout détruit, pour lui dire que je regrette de lui avoir fait du mal avec des mots qui ne venaient pas de mon cœur, mais d'un moi frustré et égoïste, car un soir, je la traitai de salope parce qu'elle refusait mes avances, étant un peu ivre des quelques verres de gin qu'elle m'avait offerts. Ce mot dans ma bouche m'a fait me haïr pendant des années, et je viens à peine de me libérer d'une pesanteur sur mes lèvres et sur mon cœur qui m'a morcelé la conscience si longtemps.

Le passé m'habite et je ne peux rien faire pour y changer la moindre particule... Il y a des jours où ça me fait chier. Je n'aime pas ces jours où je me frappe la poitrine. Sans doute faut-il passer par là pour s'épargner un futur de chagrin ou se garantir une joie inextinguible, c'est-à-dire apprendre à faire une bonne administration de ses sentiments... Je parle comme un économiste. Quelle connerie!

Le goût de tes lèvres... Oh! ce manque qui brûle la chair et qui donne l'eau à la fois au désir et à l'espoir!

Pénitencier Donnacona à sécurité maximale, 2003.

Souvenance

Je me souviens avoir écrit un texte à l'automne 1972. J'étais alors au vieux pénitencier Saint-Vincent-de-Paul. Je l'avais mis sur ma tablette pour le laisser dormir. Une semaine plus tard, je l'avais trouvé médiocre, puis jeté à la poubelle. Pourtant, quand je l'avais écrit, il m'avait semblé important. Pourquoi l'ai-je jeté? Qu'est-ce qui avait changé en moi en si peu de temps pour que je le considère médiocre? Ce texte, dans lequel je nommais ma solitude, me faisait sentir moins seul. Voilà en quoi il était important. Les sentiments que j'y exprimais, je les éprouve toujours. Pourquoi l'ai-je jeté? Étais-je sur le coup d'une frustration autopunitive? Quelque chose comme : « *Si tu es en prison, c'est de ta faute. Frappe-toi, mon cave!* » Était-ce ça ma réaction? Enfin. Bien que je l'aie jeté, il m'en est resté quelques bribes en mémoire. Peut-être était-ce là son vrai lieu d'écriture? Peut-être attendait-il que s'écoulent toutes ces années pour être repris? Si les battements d'ailes d'un papillon peuvent avoir des effets à des milliers de kilomètres de leur lieu d'origine, pourquoi le geste d'écrire, exécuté dans un passé lointain, ne trouverait-il pas son sens au présent? Cette question a-t-elle du sens? Cet écrit, dont je me souviens vaguement, se réveille aujourd'hui et me fait écrire ce présent texte. Je ne sais pas ce qui l'a réveillé ni pourquoi. Mais je sais que le sentiment de solitude que j'avais à cette époque est le même que je ressens aujourd'hui, trente-deux ans plus tard. La réponse est peut-être dans ce : « *Comment expliques-tu, Pierre, cette solitude qui te colle au corps? Le fais-tu exprès?* » Le sens de mon texte d'autrefois est-il là, dans ce questionnement sur mon comportement, cette criminalité qui a persisté et qui est à la source de ce sentiment de solitude? Est-ce possible tout ça? Ce que j'écrivais à l'époque et ce que j'écris aujourd'hui me permettent de jeter un peu de clarté sur moi-même, de soulever le rideau et de laisser entrer le jour sur mon obscurité. J'écris parce que je veux voir, moi qui fus aveugle dans le regard sur ma vie et sur celle des autres.

À la fin de l'année 1972, j'étais au vieux pénitencier Saint-Vincent-de-Paul, à Laval. Je m'ennuyais à mourir d'être loin de Lucie. Chaque soir, j'écoutais une émission à la radio. On y faisait tourner des chansons françaises, Brel, Barbara, Ferrat, etc. J'aimais cette émission calme et feutrée. Mon casque d'écoute bien plaqué sur mes oreilles, j'écrivais des mots en m'imaginant poète, tout en rêvant à Lucie. Je couchais sur mon papier les souvenirs de son parfum, de la douceur de son grain de peau, de nos corps qui jouissaient à vaincre le sommeil.

Ce que j'écrivais était des poèmes, malgré leur rythmique déficiente. L'abondance des fautes d'orthographe et de syntaxe multipliait les pieds de mes alexandrins. J'ai dû laisser les alexandrins pour les vers libres. Et peu à peu, devant la qualité d'écriture des lettres de Lucie, je me suis fait un devoir d'améliorer mon français. Je repris donc le chemin de l'école et m'inscrivis en septième année, là où on m'avait mis à la porte autrefois. Des poèmes du vieux pen, il m'en reste quelques-uns.

Ma part de soleil et de nuit
Ma part de vérité et de rire
Mon droit d'être là où je peux aimer
La loi d'être là où je peux haïr
Ma part de solitude
Ma prison chair et béton
Inaltérable
Mon grand désir de liberté
Et cette soif qui ne me quitte pas
Cette soif de serrer dans mes bras
Mon amour si près et si lointaine.

C'était le genre de poèmes que j'écrivais à cette époque. J'exprimais ma solitude et mes désirs de retrouver la femme dont j'étais amoureux. Quelques mois plus tard, je me suis évadé pour la rejoindre. Faut croire que je m'ennuyais à fendre l'âme pour sauter une clôture barbelée et risquer de m'y faire tuer, abattu par un garde! Quelle

inconséquence! Mais quand on est jeune et qu'on se languit d'amour, il n'y a pas grand raisonnement qui peut remédier à une telle onde de choc. Un fait étrange à noter : lorsque je pris la clé des champs, le même jour mais au matin, Lucie m'écrivait dans une lettre combien « ce serait formidable si tu pouvais te libérer une fin de semaine ». Et ce jour-là, mais le soir tombé, j'étais en cavale. Quelque sept mois plus tard, les policiers m'ont mis la main au collet. De retour à la maison-mère, dans les effets personnels qu'on me remit, se trouvait la lettre de Lucie. Je l'ouvris avec empressement et je lus le désir qu'elle m'exprimait sept mois plus tôt. Comme le chantait Diane Dufresne, Lucie et moi étions vraiment « sur la même longueur d'onde ». Assez particulier comme coïncidence! Cette évasion date d'avril 1973. C'est le seul été que j'ai passé en liberté. Plus de trente ans déjà! Mais quel été extraordinaire! Quel bel été! Je n'oublierai jamais l'instant où j'ai pu serrer Lucie dans mes bras, lui dire *je t'aime* et l'embrasser. Un été de soleil et d'amour qui m'a nourri pendant des années.

Je pense souvent à toi, Lucie. Tu m'as aidé à surmonter le découragement et la solitude. Tu m'as aidé à regarder l'homme que j'ai été, à voir clair sur mes comportements, leur violence, leur absurdité. D'être responsable du fait que tu m'as quitté m'a rendu plus lucide, a contribué à ma maturité. Tu m'as mis au monde. Mais en cette soirée de souvenance, sans que je le comprenne, comme ce monde me semble si vaste sans toi. Si vaste, avec ce long silence qui en marque à jamais l'étendue.

Là

J'aimerais écrire deux ou trois pages par jour. Ce serait une excellente manière de faire l'apprentissage de l'écriture, à défaut d'avoir quelque chose à dire et de savoir l'écrire. Mais quand il ne se passe rien entre les deux oreilles ou au ventre, ce n'est pas évident. Je pense à ce que disait Céline Poulin : « Un écrivain qui ne publie pas n'est pas un écrivain. » Est-ce qu'il suffit de publier pour être écrivain ? Est-ce qu'un roman Harlequin a la même portée culturelle qu'un roman de Louis-Ferdinand Céline, lequel, selon Jack Kerouac, serait un des plus grands écrivains du vingtième siècle, comme il l'affirmait lors d'une entrevue accordée à Fernand Séguin il y a de ça quelques décennies. L'apport culturel d'un roman Harlequin est-il nul ou témoigne-t-il lui aussi de la diversité de la créativité artistique, c'est-à-dire des hommes et des femmes qui écrivent pour des lecteurs, quand ce n'est pas pour eux-mêmes par mécanisme de défense contre la mort, ou l'absurde et la déraison, ou quand ce n'est pas l'expression du pouvoir de création qui se manifeste ? À travers le personnage de Céline Poulin, Michel Tremblay laissait-il sous-entendre ces questions ? Si tous les livres étaient d'inspiration kafkaïenne ou proustienne, les quelques libraires existants seraient jaloux des arbres.

J'aime tous les livres. Un livre, c'est comme un souvenir : il me libère du béton et de l'acier. Me souvenir ou lire fait en sorte que je suis dans ma cellule sans y être. Mon corps est là mais je suis ailleurs. Quelques mots à peine dans mon cahier de feuilles lignées et je suis sous le clair de lune avec mon amoureuse, célébrant notre jeunesse dans la fraîcheur de l'herbe qui nous mouille la peau. Quelques mots et je suis là, trente-neuf ans avant ces phrases qui feront à peine une page de mots. Mais de ça, je me fiche complètement.

La table est servie

Il y a du poulet ce midi. C'est écrit sur le menu, noir sur blanc. Ça ne peut pas mentir, ça, noir sur blanc. Mais quand tu le vois dans l'assiette, ce quart de poulet, tu te demandes si ce n'est pas plutôt un pigeon tant il est maigrichon. Un volatile anorexique. Enfin. Comme le disent si bien les dictons, *ne mords pas la main qui te nourrit, manne qui passe on la ramasse, à cheval donné on ne regarde pas la bride*. Je suis d'accord avec ce vieux bon sens populaire. Ce que j'écris maintenant n'a aucune valeur, sauf celle de me faire écrire quelques mots. Je n'ai donc aucune idée où ce frêle poulet va m'emmenner. Mais il m'a déjà sorti de ma cellule. Je le salue bien bas, et lui dis merci. Jean-Paul Sartre a écrit un beau livre, *Les mots*. Faut dire qu'il était équipé pour l'écrire. Ce qui n'est pas mon cas. Je le salue bien bas, lui aussi.

On dit que l'appétit vient en mangeant, une fourchette à la main. Pourquoi l'écriture ne viendrait-elle pas en aiguisant un crayon? Est-ce que cela a du sens, ce que je dis là? J'en doute. Si je ne mange pas toujours santé, je ne vois pas pourquoi je n'écrirais pas tout croche, puisque je suis toujours dans la même logique du non-sens. Pourquoi serais-je plus attentif à l'un qu'à l'autre? Est-ce qu'il y a une analogie entre l'estomac et le besoin d'écrire, sachant que l'un et l'autre naissent de la faim? Mais j'y pense tout à coup! Ce que j'écris présentement pourrait compléter ce que j'ai écrit hier et que j'ai intitulé *Là*. Avec ce texte, ça me ferait un peu plus qu'une page de mots. Je vais me faire un café, griller une cigarette et savourer ce petit accroc au silence qui me rend bien paisible dans ma cellule, avec pour tout design son lavabo et son bol de toilette au pied de mon lit.

Un prisonnier finit toujours par ne plus remarquer qu'il vit dans une toilette. J'ai déjà connu pire. Par exemple, en 1965, à la vieille prison de Québec sur les Plaines d'Abraham, les cellules de la section 48 n'avaient pas de bol de toilette ni de lavabo. Il n'y avait qu'un lit et une chaudière de tôle pour pisser et chier dedans. Mais ça aussi, on finissait par ne plus le remarquer. À croire que l'homme s'habitue

aussi facilement à la merde qu'il s'accommode joyeusement de la soie. Déconcertante, cette faculté d'adaptation !

Après avoir passé quelques jours dans la section 48, compte tenu de mes quinze ans, on décida de me transférer dans la section 21, plus propre et plus tranquille. Il y avait un gardien qui nous surveillait en écoutant la radio. Sa toune y jouait chaque semaine : *J'avais vingt ans* chantée par Fernand Gignac. Je suppose qu'un membre de sa famille téléphonait au poste en question pour demander sa chanson préférée.

Ce gardien, qui bourrait sa pipe de tabac Red Rose, devait être près de sa retraite. Je me souviens de sa marque, car papa fumait la même. Parfois, à partir de l'âge de treize ans, papa me laissait me rouler une cigarette avec son tabac à pipe. À la première bouffée, je m'étouffais, et lui riait comme s'il me disait : « Tu vois, c'est pas bon. » Papa était venu me voir à la visite. Une vitre blindée et grillagée nous séparait. J'étais content de le voir. C'est comme s'il me disait : « Je t'aime, mon gars. Tu vois, je ne t'abandonne pas. » Pendant que je jaisais avec lui, je me disais que je n'étais pas un bon fils. J'avais honte de moi, derrière cette vitre, loin de mon père. Je cachais mon émotion.

Moi aussi, j'ai déjà eu vingt ans *pour les yeux d'une femme*. Serais-je comme ce gardien dans ma vieillesse, les yeux tournés vers les mortes saisons des beautés langoureuses qui rendaient toute chose plus belle et plus vivante ?

Ah ! vieillir avec le cœur jeune et la peau qui se plisse ! Quelle prison, ça aussi ! Quelle prison ! Ça m'interpelle puisque je ne suis pas le corps de mon cœur !

Je suis entré au pénitencier à vingt-trois ans et j'en ai maintenant cinquante-sept. De ces trente-quatre ans, trois peuvent être retranchés, car je les ai vécus à l'air libre, mais pas à la suite l'un de l'autre. Je les ai passés dehors sur quatre périodes de libération, dont la plus courte fut de quatre jours et la plus longue, une évasion qui a duré sept mois. Lorsque j'écris que je n'ai pas le corps de mon cœur, je veux dire que j'ai l'impression d'avoir cessé de vieillir sur le plan psychologique alors que mon corps a suivi le rythme des saisons et en porte les traces. Cependant, je n'observe pas de sénescence prématurée. Sans doute

mes années de jogging m'ont-elles permis de maintenir une certaine forme physique? Peut-être que le moral favorise un vieillissement normal. Faire du jogging est une discipline. Je n'ai pas toujours le goût d'aller courir un trois ou cinq milles. Mais j'y vais par respect pour mon engagement envers moi-même. Il y a sûrement un peu de tout ça qui explique un vieillissement physique normal. De plus, je ne suis pas un consommateur de drogue ni d'alcool frelaté. Ces deux substances vieillissent un gars plus vite que ne le feraient les années. Mais cette impression d'avoir cessé de vieillir sur le plan psychologique, je me l'explique par le fait de ne pas avoir eu de vécu affectif et de responsabilités familiales et sociales à assumer vu ma longue période de captivité. Confrontée à l'absence de relation humaine normale, là où la haine représente quelques secondes de frustrations criardes au contraire d'ici où elle est une pitance quotidienne et empoisonnée, l'affectivité stagne et se retranche dans le souvenir de ses dernières émotions. C'est en parlant de ma blonde à un de mes chums que j'en ai pris conscience. Pour souligner la beauté et la volupté de son corps, j'ai utilisé tous les superlatifs qui me venaient à l'esprit. Je ne tarissais pas d'éloges. Or, ce n'est qu'à vingt ans qu'on parle avec tant d'ardeur de la fille qu'on aime, rarement quand on est dans la cinquantaine. À cet âge, on a un peu de retenue, de réserve; on pense ses mots. Mais à vingt ans, rien ne compte ni n'est moins calculé que le cœur. Il s'exprime avec tant de passion, de spontanéité, vibrant d'un si bel enthousiasme face à la vie. Une corne d'abondance de mots doux et mielleux qui ne s'épuise jamais. À vingt ans, quoi de plus authentique que de dire à la fille qu'on aime : « Sans toi je serais le plus triste des hommes. J'en mourrais, je crois » ou bien « Je t'aimerai jusqu'à ma mort. Je te le jure. » Même si au fond de soi on sait que ce n'est pas vrai, contre toute logique, on accepte d'y croire. Sans doute cela rend-il la vie plus vivante.

Le cœur d'un jeune homme de vingt ans n'appartient-il pas à de jeunes Werther ou Tristan en puissance? Cette enivrante passion romantique est-elle morte avec le siècle qui l'a vue naître, cette époque étrange où la mort, tel un *deus ex machina*, venait unir des tourtereaux

que tout condamnait à l'isolement? Pourquoi *Les souffrances du jeune Werther*, *Tristan et Iseult*, ces histoires magnifiques, ont-elles influencé mes vingt ans au point de croire que ma relation avec Linda, mon Iseult à moi, en était un exemple? Lorsque Linda m'a quitté, j'ai désiré mourir de toute mon âme tant le chagrin était insoutenable. Je me suis enfermé dans ma chambre, le nez plongé dans mes livres, espérant ainsi échapper à ma peine. D'avoir été aimé par elle et de l'avoir aimée, après ces quelques années passées dans les maisons de correction à ne vivre aucune tendresse, a certainement rendu mon chagrin plus intense parce que je me retrouvais seul, sans elle pour partager cette tendresse que je voyais mourir peu à peu et qui criait un mal de vivre auquel je n'étais pas préparé. Mais est-on jamais préparé à ce genre de blessure? Des années plus tard, je me suis demandé pourquoi je ne m'étais pas donné la mort à vingt et un ans. Je suis heureux de ne pas l'avoir fait. Mais si je l'avais fait, je n'aurais pas commis tous ces crimes. *Les souffrances du jeune Werther? Tristan et Iseult? Roméo et Juliette?* Ces histoires splendides sont-elles l'expression d'un rêve d'éternité traduisant le refus de l'impermanence, cette certitude écrasante que tout est voué à la pourriture, les hommes comme les bêtes, les plantes comme les planètes et que, bien au chaud dans la petite boîte à poux, l'intelligence se révèle peu de choses devant l'efficacité d'une bactérie?

Tout compte fait, ces histoires merveilleuses qui ont imprégné ma pensée de leur illusion romantique ne sont peut-être que de sacrés beaux thèmes pour l'imagination, qui se nourrit de tout et dont Einstein disait qu'elle était plus importante que le savoir. Une pensée accessible et rafraîchissante! Bien sûr, digression passée, un homme ayant vécu quelques relations amoureuses, porté par la mémoire de ses expériences affectives réussies ou désastreuses, n'emploiera pas ce langage à fleur de peau. Il sait être de son temps. Le courriel télépathe les sentiments, l'écriture doit suivre.

En somme, si l'incarcération sur une longue période de temps m'a vieilli physiquement, elle m'a gardé le cœur jeune. Je ne saurais dire cependant si c'est souhaitable ou pas. Peut-être que je m'en fiche,

après tout, de rester un éternel jeune homme! De toute façon, que pourrais-je y changer? Je ne peux remonter le temps pour rattraper l'âge psychologique que je devrais avoir. Ainsi, quand je sortirai de prison, je vivrai ce que j'ai à vivre, et le vivrai comme si j'avais vingt ans. *So what!* Je ne suis pas à une absurdité près! Quand ça viendra, j'espère que je ne rechercherai pas une femme ayant l'âge physique de mon âge psychologique. J'avoue que ça ne me plairait pas de jouer au père, même si j'aimerais bien me tremper la langue dans ce bel âge de la vie. Mais ça, c'est le fantasme d'un homme coincé dans une cellule, comme un adolescent salace d'une école de redressement... Nul doute qu'on ne peut pas passer vingt-quatre heures au lit rendu dans la soixantaine, s'il n'y a pas un peu d'amour et d'admiration à partager. Avec ces sentiments, peut-être qu'on peut se faire des mamours aussi passionnément qu'on le ferait à vingt ans. Dès que j'aurai les deux pieds dehors, je vais le vérifier. Ce jour-là, j'en suis certain, je vais me mettre dans de beaux draps...

Le pédalier

Dans une lettre adressée à Oscar Pollak, Kafka écrit : « Un livre doit être comme une hache qui brise en nous la mer gelée. » Je pense qu'il a raison. Je crois qu'un livre, à l'instar de l'écriture, doit déchirer le petit voile entre le moi et le soi, entre soi et les autres ; doit frapper la tranquillité où l'on se perçoit en état d'équilibre, doit nous mettre en état de mouvance comme l'est la vie. Mais je pense aussi que les livres sont de sacrés beaux objets, entre autres choses. Je ne sais pas ce que je ferais sans eux. J'ai toujours aimé la lecture. Que ferais-je dans ma cellule sans leur compagnie ? Le seul fait d'en avoir sur ma tablette est comme une promesse d'un monde insoupçonné, de personnages à découvrir. Un livre fermé est un rêve qui m'attend. Dès que je l'ouvre, il s'éveille. Il n'y a pas mieux qu'un bon livre pour passer le temps, s'évader, canaliser l'agressivité.

Quand on est vingt-trois heures sur vingt-quatre en cellule pendant des mois, il est primordial de savoir s'occuper, sinon c'est le délire. J'ai vu plus d'un gars se tailler les veines ou avaler de l'Ajax pour se faire transférer à l'infirmerie où, bien qu'on soit embarré dans une cellule, les conditions de détention sont meilleures.

Parfois, un gars jette son urine sur le gardien qui fait sa ronde. Je peux comprendre l'état d'esprit de celui qui se livre à ce genre d'éclaboussure nauséabonde de colère et de frustration. Ce qu'il oublie, c'est que le gardien qui se fait arroser de pisse va répliquer en le gazant. Comme les portes des cellules sont faites de barreaux, le gaz entre dans les autres cellules et intoxique tous les détenus, leur brûlant la gorge et les yeux. Afin de diminuer les effets du gaz, on vide son bol de toilette, on se met la tête dedans avec une serviette par-dessus et on respire l'air contenu dans les tuyaux. Mais si on n'entretient pas son bol, c'est un autre gaz qui intoxique... Quand un garde gaze un détenu, c'est le délire général toute la journée. Heureusement, ça ne se produit pas souvent et alors, la ségrégation est un lieu parfait pour la lecture. Lire m'a aidé à passer à travers mes périodes d'isolement. Quand je ne lisais pas,

j'écrivais. Pour passer le temps, lorsqu'on est enfermé dans une cellule vingt-trois heures sur vingt-quatre, il n'est pas nécessaire de connaître la grammaire. Mais à force d'écrire, par curiosité, je finissais par vouloir vérifier mes fautes. Ce désir d'autocorrection m'a donné le goût de compléter mon secondaire. Je m'étais promis de le terminer dès qu'on me sortirait de cette fabrique de haine qui pue le suicide et le meurtre. Je suis conscient de mes fautes d'orthographe. Mais l'écrivassier que je suis ne se formalise pas trop de l'accord des participes passés et autres difficultés. Cependant, je fais moins de fautes qu'avant, mais encore trop à mon goût. Les efforts continuent.

Être en ségrégation, c'est aussi l'occasion de plonger dans ses souvenirs. Chaque soir, une heure ou deux avant de m'endormir, je me livrais à cet exercice. Le plus loin que j'ai pu remonter est l'âge de deux ans et demi. J'en ai gardé deux souvenirs : je suis assis sur un petit cheval de bois que papa m'avait fabriqué et je me berce paisiblement. La porte de la cuisine s'ouvre : c'est mon grand-père. Il tient un panier d'osier rempli de pêches. Il le pose sur le coin de la table de cuisine. Je me sens enveloppé dans une atmosphère chaleureuse. Je vois le sourire de mon père. Assis sur mon cheval berçant, je me sens bien : ça sent la tendresse dans la cuisine.

Mon autre souvenir : je me sauve de la cuisine pour aller chez la voisine d'en haut, madame Robitaille. D'habitude, elle m'assoit sur ses genoux et me donne des biscuits au chocolat et un verre de lait. Le bonheur total ! Maman vient me chercher et me réprimande. Elle en parle à papa, qui décide d'installer un crochet tout en haut de la porte de la cuisine. Le lendemain, je veux me rendre chez la voisine ; la porte de la cuisine ne s'ouvre plus et je ne comprends pas pourquoi. Je regarde partout puis je me rends compte qu'il y a quelque chose en haut de la porte qui l'empêche de s'ouvrir. Je monte sur une chaise, mais je suis trop petit pour atteindre ce qui bloque la porte. Je prends un balai, remonte sur la chaise et frappe sur le crochet. Tout à coup, je réalise que je peux ouvrir la porte, alors je l'ouvre et je cours dans le passage vers l'escalier qui mène chez madame Robitaille. Maman me voit et me crie : « Va pas là, tu vas te faire mal... Tu vas te faire

mal.» Je lui crie en courant : « Pas peur... pas peur... ». Une sacrée belle évasion ! Ma première et ma plus belle de toutes ! Quand je criais *pas peur... pas peur...*, je pense que, dans mon langage d'enfant, je cherchais à dire à ma mère de ne pas transférer ses peurs sur moi. C'était peut-être aussi le goût de l'aventure qui me poussait à me sauver. C'est tellement loin dans le temps que je n'ai pas d'autre référence pour interpréter l'émotion ressentie. Je crois que je ne voulais pas des craintes de maman.

Le passage pour se rendre à l'escalier était sombre, et l'escalier assez à pic. Le triplex où nous demeurions était vieux et délabré, comme c'est souvent le cas dans les quartiers ouvriers. Maman avait peur que je me blesse. Mais moi, je ne craignais rien. Avec le recul, je me rends compte que maman avait raison d'avoir peur, car c'était un endroit dangereux pour un enfant de deux ans et demi laissé à lui-même. Plus tard, lors d'une visite de maman à Donnacona, je lui ai demandé si elle se souvenait de m'avoir empêché d'aller chez madame Robitaille quand j'étais petit. Elle m'a dit oui et m'a certifié que je n'avais pas trois ans. Quand je lui ai parlé de ce souvenir, elle m'a souri comme si elle était fière que je partage avec elle une parcelle de passé. Comme si cette évocation confirmait que j'étais bien le fils de sa chair, qu'elle et moi partagions le même sentiment d'appartenance. Bien sûr que j'étais fier d'être son fils et de ressentir ce sentiment d'appartenance.

Peut-être ai-je hérité de la mémoire de maman. Le jour de cette visite, elle est arrivée à neuf heures et quart pour partir à onze heures moins quart. Elle a parlé tout ce temps ; j'avais peine à placer un mot. Elle m'a raconté qu'à dix ans, soit en 1920, elle avait eu un grand chagrin en apprenant la mort de Blanche Garneau, une femme qui travaillait au magasin général du quartier où elle habitait. La mère de maman l'y envoyait faire les commissions. Blanche était très gentille et toujours souriante. Elle voulait entrer dans les ordres d'une congrégation religieuse, les Sœurs Grises il me semble. Un jour, les parents de ma mère lui ont annoncé que Blanche avait été trouvée morte sur la voie ferrée qui passait dans leur paroisse. Elle avait été assassinée. Les autorités n'ont jamais pu découvrir l'assassin. Une rumeur circulait

à l'époque, comme quoi le coupable était le fils d'un député. Quand maman m'a raconté cet événement, j'ai vu la tristesse de ses dix ans dans ses yeux. « Ça m'a fait tellement de peine », m'a-t-elle dit.

Lors de la même visite, elle m'a aussi raconté sa rencontre avec le général de Gaulle, lorsqu'il était venu à Québec. Elle lui avait serré la main en lui disant : « Mon mari s'est battu pour la France, monsieur. » Le général lui avait répondu : « Vous pouvez être fière de votre mari, madame. » Maman m'a également écrit un jour que, lors d'une élection provinciale, elle avait vu Jacques Parizeau et Pauline Marois. Dans sa lettre, elle me disait qu'elle avait fait la remarque suivante à Pauline Marois : « Vous venez nous voir parce que c'est les élections. Autrement dit, pas d'élection, pas de visite. » Pauline Marois lui avait avoué que c'était vrai et s'en excusait. Cette franchise avait ému maman. Elle était devenue souverainiste vers la fin de sa vie, elle qui avait toujours voté pour son « beau Canada », malgré les tentatives de mon frère et de moi pour la convaincre de voter comme nous. Je suis souverainiste, non pas parce que je suis engagé dans un quelconque mouvement politique, mais simplement parce que je crois que lorsque deux familles vivent dans la même maison, il y a toujours de la chicane. Il me semble que le bon voisinage est plus agréable que la chicane...

Maman avait tant de souvenirs, beaux et terrifiants. Elle m'a raconté que papa, une fois engagé dans la marine, avait été muté sur un autre destroyer que celui sur lequel il avait l'habitude d'embarquer. Trois semaines plus tard, ce navire avait été coulé par un sous-marin allemand. Papa ne serait pas revenu de la guerre s'il n'avait pas été transféré sur un autre bâtiment de guerre. Est-ce un coup de chance ? Un coup du destin ? Je ne sais pas. Mais je remercie la chance, le destin ou n'importe quoi d'autre qui lui a sauvé la vie. Maman m'a aussi révélé qu'un jour, le navire sur lequel mon père se trouvait a été atteint par une torpille. Il était avec son ami sur le pont quand la bombe a frappé. Un morceau du navire a fauché son ami et l'a presque coupé en deux. Papa tenait dans ses bras le corps démembré de son ami dont le sang se répandait partout. Lui n'avait reçu aucun éclat de fer, mais il développa un trouble obsessionnel compulsif. Dès qu'il voyait du

sang, il devenait transi de peur et se mettait à trembler. Je me souviens du jour où je me suis blessé avec mon canif. Entre le pouce et l'index, j'avais une coupure qui saignait abondamment, blessure occasionnée par une bagarre au couteau avec un gars de mon âge, à quatorze ans. Mais j'ai dit à papa que je m'étais coupé en gossant un morceau de bois. Quand il a vu ça, il est devenu tout blanc. Je ne comprenais pas pourquoi. Si papa est revenu de la guerre sans aucune blessure physique, dans son âme, il a été profondément touché par les horreurs qu'il y a vues. Vers l'âge de dix ans, j'étais choqué et triste de la colère de mon père. Aujourd'hui, je peux comprendre et apprécier ce qu'il a fait avec tant d'autres hommes pour nous libérer de ces salopards d'enfants de chienne de nazis. Ce qui s'est passé à cette époque nous informe que nous ne sommes pas à l'abri d'un tel carnage. Cette guerre pour la liberté ne s'est pas déroulée au temps des grandes invasions barbares, mais au vingtième siècle, c'est-à-dire à quelques années de nous. Si on tend l'oreille, on peut encore entendre le vacarme qui résonne. Dans *La philosophie pour les nuls*, Christian Godin écrit : « L'homme est loin d'avoir encore tout inventé en matière de pire et, là aussi, il serait étrange, plus qu'étrange, que la philosophie restât indéfiniment muette. Nous sommes à une époque paradoxale où la vérité devient relative et le mal, absolu. » La barbarie des hommes du vingtième siècle sera-t-elle éclipsée par celle des hommes du vingt et unième siècle ? Ça reste à voir. Ou plutôt, à ne pas voir. Par ailleurs, je suis un peu mal à l'aise d'en parler puisque, dans un sens, j'ai été un barbare, c'est-à-dire un criminel. J'ai laissé derrière moi un tel gâchis ! Mais rien n'est coulé dans le ciment. On s'évade de tout comme on se libère de tout, heureusement.

J'ai toujours été impressionné par la mémoire de maman. Dans une de ses lettres, elle me disait que pour passer le temps elle lisait *Le Soleil* du début à la fin. Elle me parlait des divers articles qui avaient retenu son attention. Tantôt c'était sur la politique, tantôt sur le sport. Maman était une fan des Canadiens de Montréal. Elle connaissait le nom de tous les joueurs. Était-elle la fan la plus âgée de cette équipe de hockey ? Je l'ignore, mais la direction des Canadiens a su

son admiration et l'a invitée à une partie. Maman a accepté à la condition d'être photographiée avec José Théodore et Stéphane Quintal, ses deux joueurs préférés. La direction a vu là un bon coup de marketing. Pour maman, alors âgée de quatre-vingt-dix ans et sortant peu de son foyer d'accueil, ce fut une occasion en or de se faire plaisir. Dès qu'elle a reçu les photos, elle m'en a fait parvenir une copie. Je ne connais rien au hockey. Mais grâce à ces clichés, je jouais au gérant d'estrade avec les gars de la rangée. Je leur faisais croire que ma mère était conseillère auprès de cette équipe. Quand ils ne me croyaient pas, je sortais mes preuves. Ensuite, je leur expliquais pourquoi maman avait pu être photographiée en compagnie de ces joueurs.

Plus je vieillis et plus je suis convaincu que j'ai hérité ma mémoire de maman. Un soir, Radio-Canada diffusa les films *La gloire de mon père* et *Le château de ma mère* inspirés des œuvres de Pagnol. Ces merveilleux petits films d'atmosphère feutrée et pleins de tendresse ressemblent au film *Cinéma Paradiso*. Dans *Le château de ma mère*, le jeune Pagnol, agenouillé près de sa mère en train de travailler à sa machine à coudre, l'aide en appuyant sur le pédalier. Dès que j'ai vu cette scène, je me suis rappelé que j'avais moi aussi aidé maman en appuyant sur le pédalier de sa *Singer*. Ce souvenir m'est revenu avec force. Si je n'avais pas regardé la télévision, ce souvenir serait resté dans ma mémoire sans que je sache consciemment qu'il s'y trouve. J'ai déjà parlé de sentiment d'appartenance. C'est ce que j'ai ressenti à nouveau, un peu comme si je venais de retrouver le fil d'Ariane qui me permettrait de sortir d'un labyrinthe, me ramènerait vers la lumière. Quelle belle joie ç'a été alors! Quelle belle joie! J'ai écrit à maman pour lui raconter ce souvenir de mes cinq ans. Elle m'a répondu qu'elle s'en souvenait très bien et que je l'avais fait plus d'une fois. *La mémoire est une faculté qui oublie*. Souviens-t'en, me dirait sans doute Riko.

Maman avait donc une mémoire excellente et aussi un sens de l'humour assez particulier. Lors de ma première sortie avec escorte du pénitencier Archambault (à sécurité moyenne depuis 1991), que les commissaires des libérations conditionnelles m'avaient accordée,

je me suis rendu chez elle. Au fil de notre conversation, le garde qui m'escortait lui demanda pourquoi elle ne s'était pas remariée. Maman le regarda d'un air amusé et lui dit : « Me remarier, à mon âge ? Pour quoi faire ? S'embarquer en dessous des couvertes pour se frotter les rhumatismes, peut-être ? » Le garde m'a semblé déconcerté par sa réponse. Sans doute a-t-il pensé qu'elle était un peu trop rusée pour une femme de quatre-vingt-dix ans. J'ai bien ri avec elle.

Maman était effectivement très allumée. Quand je me suis évadé d'un pénitencier en 1973, une de mes anciennes blondes, une brune magnifique, l'apprenant par les journaux, a téléphoné chez moi pour demander à me voir. Maman m'a raconté qu'elle pensait que c'était une ruse des policiers pour savoir où je me cachais. Alors elle a dit à mon ancienne blonde qu'elle n'avait aucune idée de l'endroit où je pouvais être. Maman me disait aussi de me rendre, que ce n'était pas une vie : « Pourquoi tu te mets dans la misère, mon pauvre enfant ? » J'aurais dû l'écouter. Mais comment aurais-je pu le faire, alors que j'ai appris à ne pas l'écouter dès l'âge de deux ans et demi ?

Au début de 1975, je suis au maximum Archambault. J'écris à maman pour lui dire de prier saint Judes, le saint des causes désespérées, car je dois passer devant les commissaires des libérations conditionnelles et j'ai besoin de toute l'aide possible. C'est pour la taquiner que je lui demande cette faveur. J'ajoute que si je n'ai pas ma libération conditionnelle, c'est que saint Judes n'existe pas. Maman, très respectueuse et très croyante, me répond : « Si tu n'as pas ta libération, ce n'est pas parce que saint Judes n'existe pas, mais parce qu'il considère que tu ne la mérites pas. » Maman n'avait pas la langue dans sa sacoche.

Maman est décédée en 2005 à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. C'est mon neveu qui m'a écrit pour m'annoncer cette mauvaise nouvelle. Je n'ai ressenti aucune colère. Je savais qu'il ne lui restait que peu de temps à vivre. J'avais beau le savoir, quand elle est morte, j'ai ressenti un vide, un déracinement qui m'a plongé dans une tristesse sans larmes. J'étais tellement dans ce vide que rien ne sortait ; j'avais peur de pleurer. C'est venu plus tard.

Souvent, je disais à maman qu'elle vivrait aussi longtemps que Jeanne Calment, la doyenne de France. « C'est trop vieux », me disait-elle. J'ai espéré sortir de prison de son vivant, car j'aurais pu la serrer dans mes bras et lui demander de me raconter des souvenirs de mon enfance ou en partager avec elle. Je ne l'ai pas vue dans un cercueil. J'ai l'impression qu'elle est toujours vivante. Comme pour ma sœur, que je n'ai pas vue morte, je n'arrive pas à faire le deuil de ma mère, je ne le réalise pas dans mes tripes.

Ma sœur est décédée en 1997. Lors de ma première sortie avec escorte, en 1999, j'ai pensé demander à faire un détour de quelques minutes pour la voir avant d'aller chez moi. Quelques secondes après avoir eu cette idée, je me suis rendu compte que je ne pouvais pas y aller parce qu'elle était morte depuis deux ans déjà. Je ne sais pas si je pourrai un jour faire le deuil de ma sœur et de ma mère. Peut-être seulement quand je sortirai de prison et que j'irai me recueillir sur leur tombe. Mais je n'en suis pas sûr tellement je les ressens en moi proches et vivantes. Peut-être que ce deuil me fait peur. J'ai souvent le sentiment que je pleurerais comme une Madeleine en ressentant leur mort. Peut-être est-ce ça qui me bloque : vivre ma vulnérabilité, me l'admettre.

Deux mois avant que ne meure ma sœur, je lui ai téléphoné. Elle m'a raconté qu'elle avait fait un rêve dans lequel un oiseau immense l'avait emportée dans le ciel. Elle était sur une plage et il était venu la chercher. « C'était un beau rêve, Pierre. Mais j'en ai eu si peur quand je me suis éveillée. » La semaine d'après, Monique entrait à l'hôpital pour y décéder deux mois plus tard. Vers la fin de l'année 1997, j'ai rêvé à elle. Mon rêve se déroule à l'époque où je vivais chez mes parents. Je suis couché dans mon lit et la porte de sa chambre s'ouvre : je la vois sortir. Elle me semble inquiète, très préoccupée. Elle se rend à la salle de bain. Je me lève pour voir ce qu'elle y fait : elle se regarde dans le miroir, toujours inquiète et troublée. Je retourne dans mon lit. Ma sœur revient, passe devant moi. Ce n'est plus ma sœur que je vois, mais une très vieille femme. Je lui prends le bras pour la consoler. Au contact de sa peau, je ressens une très forte répulsion, un pro-

fond sentiment de dégoût ; je retire ma main prestement. Cette vieille femme entre dans la chambre de ma sœur. Je me lève pour voir ce qui s'y passe. Je me sens tellement triste, lourd, j'ai une si grande peur. J'ouvre la porte de la chambre : Monique est assise sur son divan et lit un recueil de poésie, comme elle le faisait si souvent dans sa jeunesse. En la voyant ainsi, telle qu'elle était à vingt ans, je me sens apaisé, réconforté. Je retourne dans mon lit et je me réveille. Je suis dans ma cellule. J'allume une cigarette... Sur le moment, j'ai pensé que c'était ma sœur qui avait « décidé » de venir me rassurer. Bien sûr, c'était une pensée absurde. J'ai beau m'en convaincre, il n'en reste pas moins que je suis porté à le croire. Et ça me fait un bien immense.

Avant que ma sœur me raconte son rêve, j'en avais moi aussi fait un très étrange, peut-être annonciateur de sa mort prochaine. Je suis au vieux pen. Un de mes chums, à qui j'avais dit combien ma sœur était belle, me demande de lui montrer des photos d'elle. Il veut le vérifier. J'entre dans ma cellule, sors mon album et, en voyant la photo de ma sœur, je m'écroule sur le plancher de ma cellule en pleurant à chaudes larmes. Je suis en position de fœtus, incapable de m'arrêter de pleurer car je me sens écrasé par un poids énorme. Je me suis réveillé à ce moment-là. Mon rêve traduisait-il ma peur de perdre ma sœur ? Je ne sais pas. Je suis resté toute une semaine avec un sentiment de vide au fond de moi qui me creusait la chair et le cœur. Je ne parvenais pas à me libérer de cette sensation d'abandon. Lorsque j'ai appelé ma sœur, tout s'est confirmé car elle m'a révélé la gravité de son cancer du sein. Il ne reste d'elle qu'un petit tas de cendres dans un cimetière. Mais quand je pense à elle, je la vois assise à son piano, rayonnante et si belle. La dernière mélodie que je l'ai entendue jouer fut *Pour Élise* de Beethoven. Cette pièce, je l'ai apprise dans ma jeunesse, pour faire comme elle. Et j'ai si hâte de la rejouer.

En pensant à elle

*Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses,
Et revis mon passé blotti dans tes genoux
Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses
Ailleurs qu'en ton cher cœur et qu'en ton cœur si doux?
Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses!*
Baudelaire, *Le balcon*.

J'ai dix-neuf ans. Je lis Saint-Denys Garneau en écoutant l'album *Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band* des Beatles. L'avenir me semble tellement fabuleux. Ce soir, je serai avec Linda. Depuis qu'elle m'a dit oui, en ce début d'été 1968, je suis le jeune homme le plus heureux du monde. C'est si vivant de la caresser et de l'embrasser. Je suis dans cette joie qui me transforme en bonheur de vivre. Peut-il exister quelque chose de plus merveilleux que d'aimer à dix-neuf ans, de sentir sur mes lèvres la douceur de ses seins?

Comment un bonheur aussi simple peut-il être aussi extraordinaire? Être au cœur du mouvement *Peace and Love* contribuait-il à le rendre plus intense? Où était-ce dû à mes années de maison de redressement? Même si j'ai presque tout oublié, il m'arrive parfois de me rappeler des moments de saloperies sexuelles où j'ai vu quelques frères sucer de force des garçons, dont certains avaient à peine onze ans. Si l'un m'avait approché, je l'aurais poignardé, ou mieux, j'aurais consenti en mordant jusqu'au sang le gland de sa céleste queue. J'aurais pu le faire tant je haïssais la soumission et le pouvoir par la peur, porté par une *force souterraine* comme dirait Nietzsche. Peut-être que la beauté de cette jeunesse consentante qui me sourit à bras ouverts me permet de digérer les souvenirs des cochonneries passées.

Quelle belle jeunesse j'ai côtoyée! Le comprendrai-je un jour? Certes, tout ça est bien loin dans le temps. J'ai cinquante-six ans en ce moment. *L'Ecclésiaste* raconte que « tout ce que Dieu fait existe pour toujours... Dieu fait que les événements se répètent ». De quoi faire

rêver dans une cellule de prison. Ce que ce texte dit pourrait servir à la rédaction d'une nouvelle sur le voyage dans le temps. Ça changerait des machines des auteurs de science-fiction qui traitent de ce thème. C.G. Jung propose un inconscient collectif. Pourquoi n'y aurait-il pas une mémoire collective où tout ce qui a été est toujours présent? Se projeter spirituellement dans cette mémoire, il me semble que ça serait une bonne idée. Enfin. C'est ce que je ferais si je savais écrire. Oui, de quoi faire rêver dans une cellule, mais je le ferais même si je n'étais pas en prison. «Tout n'est qu'un rêve dans un rêve», disait Edgar Allan Poe. Qui me rêve? Est-ce moi, transformé en songe rêvassant à l'éveil? J'ouvrirai les yeux et verrai mon bol de toilette et mon lavabo. Rien n'aurait changé. Suis-je dans ma cellule ou elle en moi?

Est-ce Linda qui me manque ou l'absence de tendresse à partager qui me travaille les tripes? Ça graffigne dur certains soirs, quand le vide prend toute la place, même celle des mots qui savent tant parler de l'absence, du manque, des désirs ou de tout ce qui vous pue au nez, vous étouffe en vous serrant le cœur comme dans un étou. Les mots, dans leur beauté et leur sonorité, leur richesse et leur véracité, sont peu de choses devant une main qui vous touche la peau, une main que l'on sait sur soi, dans un silence qui dit tout. Mais sans eux, qui suis-je? Je serai toujours étonné de constater que de simples signes couchés sur du papier puissent avoir autant d'impact, positif ou négatif. Il y a sûrement quelque chose d'alchimique dans l'écriture, quelque chose qui vous change, vous transforme, vous transmute...

Si elle me manque! Ai-je toujours dix-neuf ans? Oui, sûrement, quelque part en moi. Ne plus avoir dix-neuf ans ne confirme pas qu'un certain âge de ma vie est mort. De m'en souvenir ne me ramène pas à cet âge, mais ramène cet âge à moi. Je l'accueille parce qu'il porte en lui la tendresse qui me fait rêver, et m'en souvenir en l'écrivant rend le présent un peu moins mort. Se souvenir, c'est sauver le passé d'une mort certaine.

Le passé agit sur mon présent en y insufflant le désir d'une tendresse future. Je suis dans ce futur qui se renouvelle chaque jour. Et je le dois à cette fille de ma jeunesse à qui je dis merci. Merci pour les

mots et les baisers. Merci pour les caresses et les fous rires. Merci pour l'espoir, les souvenirs et les rêves. Merci pour cette tendresse qui grandit en moi, et qui me garde en vie, et qui me garde humain. Merci, Linda, où que tu sois et pour toujours.

Berceuse d'une nuit carcérale

« L'être qui dort seul est bercé par tous les êtres qu'il aime, qu'il a aimés, qu'il aimera », écrivait le poète Jacques Prévert. Je suis dans cette berceuse depuis fort longtemps. Je connais cet espoir comme si je l'avais tricoté. Bercé par tous les êtres que j'ai aimés...

Assis au quai des vieux traversiers de Québec, Linda et moi regardons la lune miroiter dans les eaux paisibles du Saint-Laurent. Linda a seize ans et j'en ai dix-huit. Nous sommes en 1967, dans les premiers jours de notre amour. Notre tendresse est à l'image de cette eau inépuisable : puissante et éternelle. Comme toute jeunesse amoureuse, nous sommes la beauté et l'avenir du monde. Comme toute jeunesse amoureuse, nous n'en avons pas conscience. Sans doute cela nous ferait-il peur de le savoir? Tout à coup, nous entendons marmonner derrière notre banc. Nous voyons un homme qui titube. Il tient un sac de papier brun contre sa poitrine, comme si c'était son bien le plus précieux : sa bouteille d'alcool. Passant près de lui, de jeunes voyous le pointent du doigt et l'insultent : « Christ-toé à l'eau, vieux sale! » Linda me regarde et me dit : « Je ne vous aime pas pour ce que vous êtes. Je vous aime parce que vous êtes. » Je suis émerveillé par la profondeur de sa pensée. Je suis fier d'elle. Ce qu'elle me dit me confirme sa générosité de cœur et sa vive intelligence. Je me sens privilégié d'être près d'elle et d'être aimé par elle. Ce que Linda cherchait à me dire était que ce clochard ne méritait pas qu'on l'insulte, car il témoignait de la vie et c'est cette vie qu'on se devait de voir en lui avant tout. Un tel regard ouvre les mains et favorise la parole.

Je n'ai jamais oublié ce qu'elle m'a dit, mais j'en ai malheureusement perdu le sens, et je le regrette. « Je ne vous aime pas pour ce que vous êtes. Je vous aime parce que vous êtes. » Que j'aimerais l'entendre me dire d'autres phrases! Que j'aimerais... *Dis-moi, où es-tu maintenant, où es-tu, toi si proche de mon cœur et si loin à la fois?*

Une jasette avec Riko

RIKO : Que ferais-tu si on t'accordait vingt-quatre heures de liberté?

PO : Un tas de choses. Vite comme ça, je ne sais pas. Ma première idée serait de rester au lit avec une femme. Je me sentirais vivant d'être blotti contre son corps. Bon sang que ce doit être doux et chaud!

RIKO : Tu ne pouvais pas avoir une meilleure idée! Un corps de femme plaqué contre ton corps, c'est difficile de trouver mieux. Ça fait un bon bout de temps que tu n'as pas vécu ça, une belle touffe de poil plaquée sur ta bouche et mouillant tes lèvres entrouvertes.

PO : Pour un gars qui croit que les poètes sont de doux rêveurs, tu as un sacré talent pour le rêve, mon Riko! Donne-moi cette phrase, Riko. Je la trouve belle. C'est vrai que ça fait longtemps, vingt ans cette année. Mais j'ai une maudite belle nouvelle à t'apprendre, mon Riko : Francine accepte de venir à la visite familiale privée. Elle me l'a confirmé dans sa dernière lettre. J'ai été fou de joie en la lisant et je l'ai relue plusieurs fois.

RIKO : Wow! J'ai l'impression qu'elle va y goûter. J'espère que t'as pas oublié comment ça marche... Au fait, elle a quel âge?

PO : Quarante-deux ans. Pis fais-t'en pas pour ma mémoire. Elle est très bonne. Crois-moi, mon Riko. Mets-en qu'elle va y goûter, car je vais lécher chaque pouce de son corps, la goûter tout le temps que va durer notre visite familiale privée. C'est bizarre...

RIKO : Qu'est-ce qui est bizarre?

PO : Tu sais, la première fois que j'ai caressé les seins d'une fille, j'avais treize ans. Je les ai léchés comme on savoure un fruit. Elle s'appelait Diane, demeurait dans la même paroisse que moi, était jolie comme tout. Une de ces belles promesses de la vie que les premiers jours du monde ne pouvaient trahir. J'avais quatorze ans quand je l'ai sucée pour la première fois.

RIKO : Elle avait quel âge?

PO : Quatorze ans.

RIKO : Quatorze ans! C'était en quelle année?

PO : En 1963. Diane était très en avance sur son temps ou très amoureuse de moi. Sans doute les deux. Mais elle ne voulait pas que je la pénètre. J'ai respecté ça, car elle avait peur de son père. « Si jamais je tombe enceinte, il me tuera », m'avait-elle dit. Je l'ai crue.

RIKO : C'était assez rare à cette époque, une fille aussi ouverte que ça. 1963... C'est loin en ciboire.

PO : C'est loin, mais c'est comme si c'était hier. Ça marque, sucer une fille de quatorze ans quand tu as le même âge. Un beau moment de partage et de découverte. Ça ne s'oublie pas. Un tel souvenir ne meurt jamais. Pendant que je la suçais, je me disais : « C'est doux et chaud. » Ce sont les mots qui me sont venus à l'esprit. J'ai les mêmes mots en pensant à faire l'amour. Ça fait tellement longtemps que je ne l'ai pas fait. J'ai l'impression d'avoir encore quatorze ans et que, pour la première fois, je vais savourer le sexe d'une femme. C'est pour cette raison que j'ai pensé : *c'est doux et chaud*. C'est ça que je trouve bizarre.

RIKO : J'ai l'impression que tu vas te régaler. Je suis en manque moi aussi, même si ça ne fait pas vingt ans. Je suis très content pour toi. Ça va te faire du bien de reprendre contact avec la chair. Ça n'a pas le même goût que les mots. C'est des milliers de fois plus vibrant, plus sensible. Tu verras. C'est pour quand, tes soixante-douze heures de sexe et d'amour?

PO : Je n'ai pas réservé de date. Mais ce sera vers le début d'avril.

RIKO : Tu vas réaliser un sacré beau rêve.

PO : Oh, oui! Et j'ai hâte pas à peu près. Tu sais, Riko, j'aimerais aussi réaliser un autre rêve.

RIKO : Lequel, mon *lover*?

PO : Me coucher dans un champ de blé et regarder la voûte étoilée. Ici, il y a tant de lumière que je ne vois plus la nuit. Ça me manque.

RIKO : Regarder les étoiles... Es-tu sérieux?

PO : Oui, les regarder avec les rêves qu'elles éveillent en moi, le sentiment d'infini qu'elles laissent dans mes yeux. Écoute ça, Riko : un soir d'automne, je suis dans la grande cour à Donnacona. Il est environ dix-neuf heures. Soudain, une panne de courant générale! La

prison plonge dans le noir total. Je pense que la panne a duré entre quinze et vingt-cinq secondes. J'étais assis dans les estrades du terrain de baseball. J'ai levé la tête vers le ciel et j'ai vu un tas d'étoiles. C'était incroyable! Surtout magnifique! En même temps, à cause de mon désir de voir les étoiles, j'ai manqué une belle occasion de m'évader. Plus de courant pour alimenter le système d'alarme des clôtures : c'était le temps ou jamais. Mon rêve d'étoiles m'a empêché de foutre le camp. J'ai raconté ça au Rouge, resté dans sa cellule ce soir-là. «T'as manqué ton coup, le Grand. Parfois les rêves nous gardent les pieds sur terre», m'a-t-il dit avec un petit clin d'œil. Tu ferais quoi, Riko, avec vingt-quatre heures de liberté?

RIKO : Je ferais ta première idée. Mes étoiles à moi sont les yeux des femmes. Il n'y a rien de plus brillant qui me fasse rêver. C'est ce qui me manque le plus. Pis j'aurais le goût de manger un steak au poivre avec une bière dans une brasserie, au dîner, quand c'est plein de monde. Ça aussi, ça me manque en ciboire. Un steak au poivre! Rien d'extraordinaire. Mais quand tu vis dans le manque pendant des années, la moindre chose qui t'est redonnée devient fabuleuse, une de ces merveilles de la vie que tu peux enfin toucher des yeux et des mains. Tout compte fait, le bonheur ne coûte pas cher.

PO : T'as raison, quand on croit qu'il s'achète. L'idée qu'on s'en fait peut nous le rendre accessible ou pas. Si on croit que le bonheur est au bout d'une longue route parsemée d'embûches, on n'est jamais certain d'arriver jusqu'à lui. L'essentiel est peut-être d'y croire. Mais c'est vrai qu'un steak au poivre avec une bière ne coûte pas cher.

RIKO : En parlant de brasserie, je vais te raconter une histoire qui s'est passée dans une brasserie du Vieux Québec située à deux pas de la rue du Trésor. C'était peu de temps avant mon arrestation. C'était à l'heure du dîner. Il y avait plein de secrétaires du gouvernement. Deux femmes sont assises à côté de moi. Elles ont environ vingt-cinq ans. Mais c'est difficile à dire. Avec le maquillage, les jeunes paraissent plus vieilles, les vieilles, plus jeunes. Et parfois, c'est risqué en ciboire. Il y a des petites pisseuses de quatorze ans qui ont l'air d'en avoir dix-huit ou dix-neuf. Mais ça, c'est une autre histoire...

L'une a les cheveux noirs et l'autre, bruns. La femme aux cheveux noirs dit à son amie : « Moi (en marquant la pause), je juge un homme par sa tenue vestimentaire. Puis (toujours en marquant la pause), je regarde s'il a les mains propres, les ongles soignés. » Je l'écoute parler. Bien que je respecte la liberté d'opinion, je trouve son propos ridicule. Et puis, sa façon de s'exprimer me persuade qu'elle est un peu snobinette. Tu me connais, je n'ai pas la langue dans ma poche. Je me tourne vers elle et lui dis, en la tutoyant : « J'ai entendu ce que tu disais à propos des hommes. Que ferais-tu avec ton homme bien habillé aux mains propres après t'être aperçue qu'il a le cœur sale ? » Elle me fait un air qui veut dire « mêle-toi de tes affaires ». Je pense avoir marqué le point.

PO : Pourquoi lui as-tu dit ça ?

RIKO : Parce qu'elle était belle en ciboire. Une perle rare, crois-moi, style danseuse *Chez Parée*, tu vois le genre ? Je savais au départ que je n'avais aucune chance avec elle. Je ne correspondais pas à son type d'homme. Je n'aurais même pas pu être le tapis sur lequel elle aurait essuyé ses pieds tellement je n'étais pas son type. Pourtant, je l'aurais baisée pendant des mois, des années. J'aurais fait un sacré bout de chemin avec elle. Ciboire qu'elle était belle ! Le genre de beauté qui aurait pu me dire : « Mets-toi à quatre pattes et lèche-moi les pieds comme un petit chien » et je l'aurais fait, moi, le farouche indépendant.

PO : J'aurais aimé voir son expression... Son amie, elle ?

RIKO : Elle semblait intéressée par ma question. Mais cette femme aux cheveux noirs, Pierre, je vais l'avoir dans la tête pas mal longtemps. Je me rends compte que la beauté n'est pas pour tout l'monde. Et ça me fait chier en ciboire. Je n'ai pas un look de cinéma. On ne me verra pas sur une affiche, sauf si je suis recherché par la police. Pourquoi des types comme moi n'auraient pas le bonheur de caresser une de ces beautés fatales, une seule fois dans leur vie ? Une de ces beautés qui vous font saliver les babines, mais vous laissent à jamais sur votre soif ? Et pourquoi les femmes ordinaires ne pourraient-elles pas se faire prendre dans les bras d'un super beau gars qui, lui, fait les affiches de cinéma ? Elles doivent en rêver, elles aussi.

PO : C'est comme ça. La beauté rend tristes des hommes comme nous. C'est pour ça qu'on rêve, qu'on achète *Playboy*, qu'on regarde des films de cul... Tu sais, Riko, bien des femmes mouillent sur des hommes qui ne les serreront jamais dans leurs bras. On a tous un fantasme irréalisable dans le sang qui nous brûle la chair. Il nous fait rêver, aide à mouiller, à bander. Et pis, Riko, la femme que t'aimes ne devient-elle pas la plus belle de toutes? Et pour elle, n'est-ce pas la même chose?

RIKO : Je ne parle pas d'amour, mais de baise.

PO : De baise... Tu n'as qu'à sortir un petit sac de coke et tu vas en avoir, de beaux petits culs dans ton lit. Ce n'est pas ça qui manque, aujourd'hui, de ces beautés de la vie qui portent la mort dans leur slip.

RIKO : Moi, en ce moment, j'aimerais porter ma langue entre les cuisses d'une femme, pas d'une éclopée perdue dans la dope, pas d'une de ces jeunes putes traînant d'un bar à l'autre. C'est ce que j'aimerais faire, là, ciboire.

PO : Pute... Sais-tu ce que disait Voltaire de la prostitution?

RIKO : Je n'ai jamais lu du Voltaire.

PO : Dans *Candide*, il en parle comme d'un *océan de misère*. Tu devrais le lire. Je suis convaincu que tu vas aimer ça. Moi, je l'ai adoré.

RIKO : *Un océan de misère*... C'est bien observé. Il a raison. C'est tout à fait ça. C'est vrai que je pourrais me payer des petits culs tout mignons et presque frais. Je l'sais, le Grand. Mais je ne veux rien savoir de toute cette merde. Ce petit monde qui sniffe ou qui se pique ne m'inspire rien de bon. Je ne le truste pas. Quand les sniffeux et les piqueux se font arrêter, généralement, ils se mettent facilement à table.

PO : Tu me sembles pas mal différent aujourd'hui, mon Riko. Est-ce qu'il y a quelque chose qui te préoccupe? On dirait que t'as une crotte sur le cœur. C'est rare de te voir émotif comme ça.

RIKO : Non. Rien ne me préoccupe. Je suis comme d'habitude. Seulement, je n'ai pas toujours une joke entre les deux oreilles. Parfois, Pierre, ce n'est pas drôle de faire le clown quand tu n'as pas envie de rire... La prison, comme une trop belle beauté, ça me fait chier en ciboire...

PO : Je sais, Riko. Je sais.

Rencontre singulière

Les fenêtres des classes d'école et celles des cellules de prison ont un point en commun : elles s'ouvrent sur le rêve. La fenêtre de ma cellule donne sur une petite cour encadrée de quatre blocs cellulaires. Dans cette cour, il y a un arbre, un seul : un bouleau. Mais il est comme une fille anorexique, maigre, fragile, sur le point de casser. Alors je le surveille de près. Je lui fais attention. C'est le seul arbre, et je l'aime bien. Jusqu'à aujourd'hui, aucun détenu ne lui a fait du mal. Dans son poème *Arbres*, Paul-Marie Lapointe raconte :

les arbres sont couronnés d'enfants
tiennent chauds leurs nids
sont chargés de farine

dans leur ombre la faim sommeille
et le sourire multiplie ses feuilles

Ce poète a sûrement grimpé dans les arbres quand il était enfant. Un homme qui aurait oublié son enfance n'aurait pu écrire un si beau texte. Dès que j'ai lu *les arbres sont couronnés d'enfants*, je me suis rappelé mon enfance dans les arbres du cimetière Saint-Charles. Maman n'aimait pas me savoir en train de jouer parmi les tombes, elle avait peur. Sans doute avait-elle oublié que les vivants sont plus dangereux que les morts. Qu'ils soient de vieille date ou fraîchement enterrés, les morts sont toujours tranquilles, bien au froid dans leur trou. On n'a rien à craindre d'eux. Et moi, tout jeune, je le savais. C'était l'essentiel. Et je savais aussi qu'un jour, je serais comme eux : tout seul dans un trou.

Les arbres sont couronnés d'enfants. Étrange qu'une seule phrase me ramène aussi loin dans le temps, qu'elle fouille ma mémoire tel un archéologue en quête d'un trésor. Que c'est bizarre, la mémoire ! Au printemps de l'année 2000, j'ai vécu un phénomène mnémonique

singulier et bouleversant. J'étais à l'établissement à sécurité minimal Archambault. Ce jour-là, à l'heure du dîner, j'étais à préparer mon repas quand, tout à coup, quelques phrases ont surgi dans mon esprit : « Qui donc connaît les mystères de la volonté ainsi que sa vigueur ? Dieu n'est qu'une grande volonté pénétrant toute chose par l'intensité qui lui est propre. L'Homme ne cède aux anges et ne rend entièrement à la mort que par l'infirmité de sa propre volonté. » Ces phrases sont d'Edgar Allan Poe. Je les avais lues à seize ans, en 1965. Elles m'avaient impressionné et je les avais mémorisées. Comment des phrases apprises en 1965 ont-elles pu surgir dans mon esprit après trente-cinq ans d'oubli ? Qu'est-ce qui a pu déclencher ce phénomène ? Je ne saurais le dire. Mais j'en ai été profondément bouleversé. Je ne sais pas comment je pourrais exprimer par des mots toutes les émotions que j'ai ressenties alors. J'ai eu l'impression d'avoir à la fois seize ans et cinquante ans. J'ai été happé par un tel sentiment d'appartenance que je l'aurais crié sur les toits. L'état de conscience de mes seize ans cohabitait avec celui de mes cinquante ans : ils se retrouvaient dans le même corps, le même cœur. Il n'y avait plus de différenciation chronologique, seulement cette unicité de l'être dans le temps. Je me sentais englobé dans la vie, dans ce qu'elle a été, est et sera. J'eus la certitude d'être tous les âges de ma vie. La vitalité de cette sensation m'a fait réaliser que je suis la somme d'une multitude d'instantanés dont la conscience tisse le lien insécable qui les unit. Je me suis senti envahi par une joie chaleureuse, comme enraciné dans ma chair et mon cœur. Jamais je n'ai ressenti un tel bien-être. Quelle étrange expérience ! Si prenante, si intense. Une joie que je n'aurais pu imaginer ni même rêver. Comment pourrais-je jamais oublier une telle joie ?

J'ai gravé dans ma mémoire les vers de Paul-Marie Lapointe. Qui sait, peut-être que dans trente-cinq ans, quand j'aurai quatre-vingt-onze ans, ils vont surgir dans mon esprit et me faire ressentir un profond sentiment d'appartenance et de joie. Qui sait ? Si je tiens plus de ma mère que de mon père, j'ai une petite chance de me rendre jusque-là. Et puis, ça vaut la peine de les apprendre par cœur, ne serait-ce que pour leur beauté et pour l'espoir qui y a fait son nid.

Time Machine

*Ô revienne le temps jadis
Reculé la marche du temps
Shakespeare, Richard II, acte III, scène 2.*

Dans une lettre citée par Étienne Klein, Albert Einstein écrit : « ...pour nous autres, physiciens convaincus, la distinction entre passé, présent et futur n'est qu'une illusion, même si elle est tenace ».

*L'avenir, c'est comme aujourd'hui, mais plus tard.
Louis Calaferte*

*Dans le passé, il y avait plus de futurs que maintenant.
Philippe Geluck*

Chateaubriand écrivait : « Une famille de Rennes poètes et de Renés prosateurs a pullulé ; il n'a plus été question que de vents et d'orages, que de maux inconnus livrés aux orages et à la nuit. Il n'y a pas de grimaud sortant du collège qui n'ait rêvé d'être le plus malheureux des hommes. » Ces mots m'aident à comprendre la propension à la mélancolie qui transparaît dans la poésie d'Émile Nelligan.

De quinze à dix-huit ans, j'ai été imprégné par l'œuvre de Poe, de Nelligan et de Baudelaire. Mon adolescence s'est passée en compagnie de ces poètes et de quelques autres auteurs, comme Lovecraft. Mais ce sont surtout les poèmes de Nelligan et de Baudelaire qui m'ont fasciné. Baudelaire parle de correspondances à propos d'Edgar Allan Poe. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai pu comprendre ce qu'il voulait dire. C'est Duke Ellington, merveilleux jazzman, qui m'a aidé à saisir ce que Baudelaire entendait par le mot *correspondance*. Dans *Revue Choix*, Ellington raconte : « Parfois, les sons se transforment pour moi en couleurs et j'aime voir les longues flammes jaunes se tordre dans l'ombre puis, vacillantes, se faire plus courtes et n'être plus bientôt qu'une vibrante lueur rouge. » Chez Baudelaire, ce ne sont pas

seulement les sons et les couleurs qui se répondent, mais toutes les formes d'expression artistique, en de secrètes analogies que le poète cherche à découvrir. Ainsi, dans « des parfums frais comme des enfants, doux comme les hautbois, verts comme les prairies » se cache une autre réalité et dans l'œuvre de Baudelaire, c'est bien de cette autre réalité dont il est question. Mais elle ne peut se percevoir que par un regard qui sait voir, au-delà de la forme, la transcendance cachée dans ces analogies entre les objets et les êtres.

Dans le célèbre sonnet *Correspondances*, les métaphores témoignent de la façon qu'a Baudelaire de percevoir et de sentir les choses. Dans *Curiosités esthétiques*, il dit : « **Tout l'univers visible n'est qu'un magasin d'images et de signes auxquels l'imagination donnera une place et une valeur relatives.** » Derrière la puissance évocatrice de ses images, le poète nous révèle des symboles. Découvrir un symbole est une chose. En donner une interprétation, en est une autre. Si les symboles ont un caractère universel, leurs sens peuvent varier d'une époque et d'une culture à l'autre. Heureusement, la poésie ne se limite pas à rendre visible l'invisible et à fourrer ça dans un hermétisme poétique pour je ne sais quelle quête de pureté, comme c'est le cas chez Mallarmé. Elle nous parle de chagrin et de haine, d'amour et de tendresse. Lors d'une entrevue, Janis Joplin disait : « Nous sommes sur la Terre pour vivre des émotions, des sentiments. » Rien de mieux que la poésie pour être au cœur du réel et de l'humain.

« Nous déjeunions d'aurore et nous soupions d'étoiles » écrit le poète du *Vaisseau d'or*. L'amour de la poésie appartient à tout le monde, pas le talent. Nelligan était tout le contraire d'un grimaud. Ce n'était pas mon cas. Dans tous les sens du mot, j'étais un mauvais élève. Rebelle aux lois et à la syntaxe, je me croyais poète. Voici un texte que j'écrivis à dix-huit ans sous l'influence de Nelligan :

Le temps passe et me change
La vie passe et m'avance
Vers la mort où je vais
En pleurant l'heure où je suis venu

Sur la terre
Pour vivre et mourir
Bêtement et simplement
Comme l'heure
Qui passe et qui meurt

Nelligan, Poe et Baudelaire ont contribué à développer autant mon imaginaire que ma sensibilité. Ce court poème témoigne assez bien de leur influence sur moi. Je ne saurais cependant dire dans quelle mesure ils ont pu contribuer à ma délinquance. Mais ils y ont part. Ma réflexion sur mes facteurs criminogènes porte aujourd'hui sur leur influence. Si, au début de mon adolescence, la poésie m'a jeté au cœur du monde, je peux dire maintenant qu'elle m'a également déprogrammé des valeurs judéo-chrétiennes et a justifié une certaine révolte, en particulier contre la religion. Je me souviens d'un cours de catéchèse donné par un prêtre de la paroisse où je demeurais, en 1963. Je venais à peine d'avoir quatorze ans. Le bon prêtre nous dit que les anges n'ont pas de sexe. Je lui ai donc posé une question sur la sexualité des anges, ce qui le mit dans une colère divine d'autant plus grande qu'il me frappa et osa téléphoner chez moi pour raconter à mon père que j'étais possédé du démon... Faut être siphonné entre les deux oreilles pour exprimer une telle connerie ! Papa lui a répondu d'aller se faire foutre chez le diable et a tout simplement raccroché. Ce coup de téléphone a eu pour effet de m'enraciner un peu plus dans ma révolte. Quelques mois plus tard, dans une école de correction, un frère me servit la même médecine concernant le sexe des anges.

À dix-huit ans, lorsque je découvris Jacques Prévert, je me suis senti réconforté en lisant son *Notre Père* :

Notre Père qui êtes aux cieux
Restez-y
Et nous nous resterons sur la Terre
Qui est quelquefois si jolie...
Avec ces jolies filles nues

Émerveillées elles-mêmes d'être
de telles merveilles...

Grâce à ce poème, je réalisai qu'il était humain de rire des dieux et que je n'étais pas le seul à le faire. Trente-huit ans me séparent de ce texte de Prévert. Aujourd'hui, condamné à la prison à vie pour complot de meurtre et tentative de meurtre sur des policiers, ce sont les années que j'aimerais voir passer bêtement et simplement. Mais elles ne passent pas aussi vite que les pages des livres que je lis dans ma cellule. Un rêve : une page de lecture égale une année passée. Comme ce serait formidable! Hier (jeudi ou peut-être était-ce mercredi, après tout), j'ai terminé *Patience dans l'azur* de Hubert Reeves. Plutôt approprié comme titre! Il y raconte le paradoxe des jumeaux de Langevin. Voici ce qu'il écrit : « Deux jumeaux identiques se donnent rendez-vous sur une base de lancement de fusées. L'un reste au sol, l'autre entreprend un long voyage en capsule spatiale. Il atteint des vitesses voisines de celle de la lumière, fait le tour de Sirius et revient. D'après les horloges de la base, cent ans ont passé. Ses arrière-arrière-petits-enfants lui font une ovation. Lui a à peine changé. À son horloge de bord, trois mois se sont écoulés. »

Après la lecture de cet extrait, je me suis posé la question suivante : si, en voyageant à des vitesses voisines de celle de la lumière, on peut aller vers le futur, qu'est-ce qui nous interdirait d'aller vers le passé? Car pour le jumeau qui revient de l'espace, c'est la Terre du futur qui se dévoile à lui. Tous les gens qu'il a connus avant son départ sont morts, sauf ses arrière-arrière-petits-enfants qu'il n'a pas pu fréquenter parce qu'ils n'étaient pas au monde au moment de son départ. Donc, pour le jumeau qui revient de l'espace et qui n'a vieilli que de trois mois, c'est la Terre du futur qui s'offre à lui. Mais pour le personnel de la base de lancement, où cent ans se sont écoulés, le jumeau de l'espace est un anachronisme, une apparition surgie du passé. Par conséquent, où se situe le véritable présent? Est-ce celui de l'astronaute, pour qui le personnel de la base de lancement représente un futur, ou celui du personnel de la base, pour qui l'astronaute représente un passé? Est-ce

que le passé, le présent et l'avenir ne sont que des aspects apparents des changements qui constituent la particularité du temps, lequel diffère selon celui qui l'observe? Le temps a-t-il une existence indépendante en dehors de notre perception? Une autre question m'est venue à l'esprit : pourquoi serait-il plus acceptable d'admettre qu'il est possible d'aller vers le futur, c'est-à-dire vers ce qui n'est pas encore, que d'aller vers le passé, c'est-à-dire vers ce qui n'est plus? Pourquoi l'un et pas l'autre? Le passé n'est-il pas un ancien avenir? Et l'avenir n'est-il pas un futur passé? Par ailleurs, en admettant qu'on puisse aller dans le passé, une fois arrivé, le passé ne deviendrait-il pas un présent pour le voyageur temporel? Qu'on aille dans le futur ou dans le passé, n'est-ce pas toujours retourner au présent, cet insaisissable moment où tout se confond? J'avoue que je suis à la fois pris de vertige et d'émerveillement quand je considère que cent ans, cent mille ans ou cent millions d'années, à l'échelle de l'univers, c'est à peine le temps d'un clin d'œil, d'un claquement de doigts, d'un moment fugitif sur ce qui n'a pas de temps. Pourrons-nous répondre à ces questions un jour? Un autre rêve : je remonte dans le temps, prends une rue transversale et convaincs ma blonde Linda de venir avec moi au festival de Woodstock, le vrai, celui dans l'État de New York... Quel rêve fantastique!

Né à Hanoï et enseignant à l'université de Virginie aux États-Unis, l'astrophysicien Trinh Xuan Thuan a calculé qu'en voyageant à 99,9 % de la vitesse de la lumière, le jumeau de l'espace, qui voyagerait pendant dix ans, ne vieillirait que de dix ans pendant que sur la Terre s'écouleraient sept cent sept années. Revenant sur la Terre, ce voyageur temporel aurait ainsi fait un bond dans le futur de sept siècles et des poussières. Si je crois ce que disent ces physiciens, voyager dans le futur serait possible, du moins selon des équations mathématiques d'une extrême complexité de même que d'après les accélérateurs de particules qui ont confirmé que plus la vitesse est grande et moins le temps s'écoule. Certes, ce n'est pas un accélérateur de particules qui fera voyager un homme dans le temps. Mais ça permet à l'imaginaire de faire toute une enjambée dans l'espace-temps!

Mon intérêt pour les paradoxes temporels n'est peut-être qu'une façon de me faire illusion, un écran de fumée qui me cache la laideur du présent, quelque chose qui m'aide en somme à supporter le regret et toutes ces nuits qui s'éveillent souvent sur des matins inutiles. Que sais-je? Et que m'importe de le savoir, en autant que le temps me donne à rêver. Adolescent, lorsque mon père me voyait tourner en rond dans ma chambre, il me disait bien sérieusement : « Tu sais, mon gars, les jours sont longs, mais les années passent vite. » Pour l'homme incarcéré que je suis, voilà ce que j'appellerais aujourd'hui une réponse réconfortante.

Hélios

*Quand je contemple les cieux, ouvrage de tes mains,
La lune et les étoiles que tu as créées :
Qu'est-ce que l'homme,
Pour que tu te souviennes de lui?
Psaumes, 8 : 4 et 5*

Les anciens dieux peuvent-ils renaître? Oui, sans doute, dans l'imaginaire qui, chose des plus surprenantes, est inscrit dans le réel, fait corps avec lui. De quoi nourrir le rêve pendant des années d'incarcération.

Au sommet de sa montagne, las de sa solitude, Zarathoustra regarda le Soleil et prononça les mots suivants : « Ô toi, grand astre! N'aurais-tu ceux que tu éclaires, lors que serait ton heur? » Autrement dit, sans les hommes, quel serait le mérite du soleil à nous éclairer? À qui pourrait-il plaire? La lumière du soleil prend environ huit minutes à nous parvenir. Nietzsche le savait-il lorsqu'il écrivit *Ainsi parlait Zarathoustra*? Je regarde le grand astre à travers la fenêtre de ma cellule. Je le vois tel qu'il était il y a huit minutes. Je ne pourrai jamais le voir tel qu'il est à ce moment même où mes yeux le regardent. Je ne suis éclairé que par son passé. Si je ne savais pas que sa lumière prend huit minutes à me parvenir, je serais convaincu que sa clarté et mon regard existent dans un même instant, partageant un même présent. Pourrais-je imaginer que la clarté du soleil me ment? Mais je le sais. Pour l'observateur que je suis, cette lumière passée du soleil chemine vers le futur qui fait impact sur mon présent, lequel s'écoule vers hier, mais va vers demain pour un autre observateur situé à un point x de l'espace. Fait étrange et bouleversant!

J'imagine un être pensant sur une planète orbitant autour d'un des milliards de soleils de la galaxie Andromède, située à 2,2 millions d'années-lumière de notre Voie lactée. Si, à cet instant même d'écriture, cet être pensant regardait la Voie lactée, pour lui, cet *instant*

même serait vieux de 2,2 millions d'années. Ma mort cheminerait vers son futur. Et si, à cet instant même, je faisais le même geste de regarder vers Andromède, lui aussi serait mort depuis 2,2 millions d'années. Regarder le soleil ou la galaxie Andromède, c'est observer un mensonge magnifique. Au contraire de Pascal, «le silence éternel de ces espaces infinis» me fascine! Pour cet homme de cœur et de raison, confronté à l'infiniment petit et à l'infiniment grand, l'immensité de l'univers était une source d'angoisse. Pour moi, il est une source inépuisable d'émerveillement. C'est tout plein de vie là-dedans.

À cet instant même, si la mécanique quantique régissait ma vie, j'aurais cinquante pour cent des chances d'être ici ou ailleurs. Selon ce système, qui décrit la réalité en termes de probabilités, je suis à la fois ici et ailleurs, puisqu'il existerait «une sphère d'imprécision de localisation». Seul le fait de m'observer détermine cette localisation. Puisqu'on me voit, je suis donc ici, en prison. Pourtant, ce que les physiciens ne disent pas, c'est que si j'étais régi par la mécanique quantique et seul à m'observer, comment pourrais-je savoir où je suis? Serais-je multiple dans des univers multiples? La théorie quantique rend plausible l'existence d'univers parallèles.

Si je puis être ailleurs, c'est que cet ailleurs existe. Selon le physicien Hugh Everett, l'univers «se divise en deux copies presque semblables chaque fois qu'il y a une alternative d'action, choix ou décision». Selon sa théorie, il y aurait un univers où je suis en prison et un autre où je ne suis pas en prison. Quel genre de vie traverse mon moi parallèle? Je ne le saurai jamais puisque la communication est impossible entre ces univers. Mais je peux imaginer sa liberté. Je rêve ce que vit mon moi parallèle. Une pensée amusante et réconfortante. C'est plutôt moche de dépendre des lois de la mécanique classique! J'aimerais bien être ailleurs, loin du fer et du béton, loin des barbelés, loin de cette prison. Mais je suis ici. C'est pour cette raison que j'écris. L'écriture me fait voyager à travers l'espace et le temps. Sans bouger de mon plumard, je voyage à travers l'immensité! De quoi me réjouir pour longtemps, en espérant tout de même que cette réjouissance sera des plus brèves. Si la théorie quantique peut apparaître étrange, la prison l'est tout autant.

En effet, comment peut-on espérer se réjouir le moins longtemps possible? Il n'y a que l'univers carcéral qui permet une telle aberration.

Les mots que j'ai utilisés pour écrire ce texte étaient pêle-mêle dans ma mémoire, une image découpée en morceaux de puzzle. Le seul fait de regarder le soleil par la fenêtre de ma cellule a provoqué leur agencement. Ça me fascine! Il y a d'autres mots posés en vrac dans ma mémoire. Est-ce que le seul fait de regarder la lune, ce soir, déclenchera l'agencement d'un autre texte? Je ne le crois pas. Mais j'en ferai l'expérience. J'ai hâte de faire ce petit pas vers demain et de regarder la lune qui, selon Plutarque, « est le séjour des hommes bons après leur mort ».

Dans l'orbite de la lune

*Lune, en notre mémoire,
De tes belles amours,
L'histoire
T'embellira toujours.*
Alfred de Musset, *Ballade à la Lune.*

Je pense à ce que disait Chateaubriand une nuit, dans les déserts du Nouveau Monde : « Le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres. » Celle que je regarde monte derrière les clôtures barbelées. Dans une heure environ, elle sera au-dessus du mirador où l'œil vigilant d'un garde armé surveille les ombres furtives. C'est un astre grisâtre et moche que je vois par la fenêtre de ma cellule, et il ressemble comme deux gouttes d'eau à ce que je ressens : un écœurement à couler à pic. Mais ça va me passer, comme toujours. Demain, la lune sera égale à elle-même : un rayon de soleil adouci par la nuit.

La Lune... Dans un article paru dans *La Presse* du samedi 12 août 2006, le journaliste Philippe Mercure nous informe de l'intention du Japon de « coloniser » la Lune. Selon lui, ce pays prévoit y établir une base habitable en 2030. Certains experts se demandent si « le Japon a les deux pieds sur terre ».

Je pense que le Japon est capable d'envoyer un homme sur la Lune parce que, justement, il a les deux pieds sur terre. Le défi ne se trouve pas dans la technologie mais dans l'économie. En effet, mettre en œuvre une telle entreprise coûterait des milliards de dollars. Ce coût est tellement considérable, tellement astronomique, c'est le cas de le dire, que même les États-Unis y penseraient à deux fois avant d'en donner le coup d'envoi. La solution est dans le partenariat. Je crois réalisable une entente entre le Japon, l'Inde et la Chine. La station orbitale internationale n'est-elle pas l'exemple d'un partenariat entre des pays qui furent longtemps à couteaux tirés, en particulier les États-

Unis et la Russie qui, lors de la crise des missiles de Cuba, sont venus à un cheveu de s'entretuer dans un holocauste nucléaire? En somme, l'économie spatiale rend obsolètes les incompatibilités idéologiques. Presque aussi émouvant qu'une religion. À suivre...

Comme un livre d'images

Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants.

Mais peu d'entre elles s'en souviennent.

Antoine de Saint-Exupéry

Dans son roman *Quatre mille marches*, Ying Chen parle du plaisir qu'elle a eu de lire *Le Petit Prince*. Elle écrit : « *Le Petit Prince* est une leçon de morale par excellence, accessible aux enfants et aussi à moi. On y trouve le principe de l'Amour comme dans tous les livres saints, mais cette œuvre est d'une tendresse et d'une sensibilité sans égales, elle n'enseigne rien sauf l'art de vivre, elle questionne sans résoudre. Elle me plaît parce qu'au centre de l'histoire se trouve un enfant, et non un souverain. » J'ai aimé ce qu'elle dit, de même que son livre. Elle m'a donné le goût de relire cette œuvre de Saint-Exupéry, ce que j'ai fait.

J'avais seize ans quand j'ai lu *Le Petit Prince* pour la première fois. Le relire aujourd'hui, trente-cinq ans plus tard, m'a permis d'en faire une interprétation jusque-là impossible. Je me rappelle la réponse que j'ai déjà donnée à la question que se pose le Petit Prince au sujet des épines des fleurs. « Les épines, à quoi servent-elles ? » « Si les roses ont des épines, c'est pour se protéger des hippopotames », dis-je alors.

Ma réponse était simple parce que la question ne me semblait pas très sérieuse. Il faut dire qu'à seize ans, âge où l'on porte fièrement sa petite ligne de duvet sous le nez, on n'a pas encore la subtilité d'esprit d'une grande personne ! Et puis, à cette question, l'aviateur répond que « les épines, ça ne sert à rien, c'est de la pure méchanceté de la part des fleurs ! » Ma réponse me semblait avoir autant de sens que la sienne. Pourquoi un hippopotame et pas un tigre, me direz-vous ? Parce qu'en ce temps magique où j'étais à peine plus grand qu'une bicyclette d'adulte, j'ai vu à la télévision un hippopotame qui broutait de longues herbes près d'un marécage. Il m'avait fait tellement rire que je ne l'ai jamais oublié. Depuis ce jour, le mot *hippopotame* me rappelle mon enfance et continue de me faire rire, pas pour me moquer

de lui, mais pour exprimer que je suis content de le voir. Et puis rire, c'est amusant. C'est sûrement un drôle de verbe! Voilà pourquoi j'ai choisi le mot *hippopotame*. J'avais pensé également au mot *autruche*, cet oiseau énorme qui ne sait pas voler et qui vous regarde de haut avec ses grands yeux niais mais sympathiques. Pourquoi une autruche et pas un colibri? Parce qu'au temps où je ne savais pas encore lire, j'ai vu une autruche dans un livre d'images. Comme l'hippopotame, elle m'a fait rire. Les lions et les hyènes font peur, les papillons font rêver, les fleurs font aimer, les hippopotames et les autruches, eux, font rire et sourire. C'est simple comme bonjour. Cette autruche, je ne l'ai pas oubliée non plus. Pas plus que je n'oublie les êtres que j'aime, même s'ils ne m'aiment plus.

J'ai lu bien des livres depuis. Je répondrais autre chose à cette question qui aujourd'hui me semble très sérieuse. Je dirais : « Si les roses ont des épines, c'est pour nous rappeler à la raison, lorsque nous les serrons trop fort par amour. Pour les fleurs, les renards et les grandes personnes, l'amour ne saurait être une prison. » Dans quelques années, quand je lirai à nouveau *Le Petit Prince*, j'aurai peut-être une autre réponse au sujet des épines des fleurs qui, entre nous, sont loin de rebuter un hippopotame, un tigre ou une autruche. Les roses ne cesseront pas d'avoir des épines pour nous embêter par des questions. Elles resteront fragiles, belles et parfumées. Les hippopotames seront encore irascibles, gros et forts. Et puis, une rose paraîtra toujours si petite à côté d'une autruche et si grande à côté d'une coccinelle. Oh, que tout cela me semble compliqué tout à coup! Si le Petit Prince était ici, peut-être me dirait-il qu'il n'y a de vraie grandeur que celle du cœur! Mais il n'est pas ici, et personne ne sait où il est. Un jour, « il tomba doucement comme tombe un arbre ». On ne l'a plus revu depuis.

Avant d'ouvrir le livre de Saint-Exupéry, je connaissais la fin de l'histoire. Malgré tout, le départ du Petit Prince m'a laissé bien triste encore une fois. Mais cette tristesse n'est qu'une ombre fragile sur la joie. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui, l'œil collé à mon télescope, je regarde les étoiles au cas où je verrais « une migration d'oiseaux sauvages » pour m'évader.

Une nouvelle cible pour Riko

La bibliothèque du pénitencier à sécurité maximale de Donnacona est un endroit terrifiant où je suis toujours confronté à une question difficile : pourquoi choisir un livre plutôt qu'un autre ? Souvent, planté devant une tablette pesante de milliards de mots, je me sens écrasé. Pourquoi devrais-je prendre cette perle de la littérature française plutôt que ce rubis de vulgarisation scientifique ? Et cette BD dans la dernière rangée ? Ce livre plein d'images qui me fait de l'œil quelquefois, pourquoi devrais-je le laisser seul dans son coin ? Ça me désespère vraiment. Que faire contre ce trop-plein de savoir ? Certes, j'ai mes préférences, mes auteurs familiers. Je me rends compte parfois que l'écrivain que je lis a le même tour de pensée que moi. Il n'y a là rien de surprenant. Sans doute cette parenté est-elle éprouvée par bon nombre de lecteurs. Mais est-ce que ces lecteurs se disent comme moi : « Tiens ! Il a pensé la même chose que moi. Ma foi, je pourrais peut-être écrire moi aussi ? » Il y a une sacrée distance à franchir avant d'écrire un premier jet potable. Après des années d'études, je pourrai peut-être écrire raisonnablement bien. C'est plutôt une pensée reconfortante, ça.

Oui, que faire contre ce trop-plein de savoir ? Quoi choisir ? Quand l'effort me rebute, la nouveauté se meurt dans le confortable. Mais je sais me faire rebelle, me secouer, me contredire : je prends des livres au hasard. Ma technique est fort simple : je me place au milieu de la rangée, je tends la main droite et je prends un livre. J'avance de quelques pas, je tends la main gauche et je prends un autre livre. Lorsque j'en ai cinq, soit le nombre de livres qu'on nous autorise à emprunter, je retourne dans ma cellule et regarde alors les livres que j'ai « choisis ». J'ai parfois d'agréables surprises. Cette manière de procéder a le mérite de me permettre de parcourir des œuvres que je n'aurais jamais lues si j'avais eu à faire un choix. L'essentiel est de lire. Ça passe le temps. Et passer le temps, en prison, c'est du sérieux. Si je le laisse faire, il me bouffe de toute part, me chiffonne comme une simple

feuille de papier, comme celle où j'écris ces mots qui me mettent en garde contre lui... Écrire, même quand on a peine à le faire, procure toujours un peu de réconfort.

Je n'ai lu qu'un seul roman cette semaine, un bouquin que j'ai délibérément choisi, cette fois : le roman de science-fiction *Bid Time Return* de Richard Matheson. Son ouvrage raconte l'histoire d'un dramaturge dans la jeune trentaine atteint d'un cancer irréversible. Son médecin ne lui donne guère plus de six mois à vivre. La fiction commence quand le dramaturge tombe amoureux d'une actrice morte à la fin du dix-neuvième siècle, alors que lui vit au vingtième siècle. Comment a-t-il pu tomber amoureux de cette actrice décédée depuis soixante-quinze ans ? Simplement en voyant son portrait sur un mur d'une salle d'hôtel où des pièces de théâtre étaient jouées autrefois. Envoûté par la beauté de cette femme, par son mystère, il réussit à remonter dans le temps pour la rencontrer. Une nouvelle vie s'offre à lui. Vient-elle avec une nouvelle santé ? Est-ce que la mort attend son heure bien qu'il ait réussi à tromper le temps ? J'ai tellement aimé ce roman que je l'ai lu trois fois. Et je sais que je vais le relire un peu plus tard dans l'année. Ce livre m'a occupé toute une semaine. Comme quoi il n'est pas toujours nécessaire d'emprunter cinq livres. Certes, Matheson, ce n'est pas Proust ni Céline. Mais quel bonheur d'avoir lu son roman ! C'est ça, passer le temps : le bonheur de lire. Merci Richard Matheson pour ce roman magnifique. Merci pour ce temps à te lire qui m'a fait oublier celui que j'ai à purger. Et merci pour le réalisateur qui en a fait un film avec Christopher Reeves dans le rôle du dramaturge Richard Collier ; quant à l'actrice, Elise McKenna, c'est Jane Seymour qui l'interprète. Dans ce long-métrage, à la manière d'Alfred Hitchcock, on voit l'auteur du roman pendant deux ou trois secondes comme une ombre passant par là par hasard. J'ai aussi vu le film trois fois. Et si j'apprenais qu'il repasse cette semaine, je ne manquerais pas de le regarder.

L'autre jour, après avoir marché quelques tours dans la cour extérieure, Riko sortit son paquet de cigarettes, m'en offrit une et me dit : « Si l'argent ne fait pas le bonheur, la pauvreté ne défait pas le

malheur. » J'en conclus que mon chum avait laissé ses lectures bibliques pour se tourner vers les dictons populaires. Comme archéologue de l'absurde, Riko n'a pas son pareil.

— Tu sais, on dit qu'il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'idée! Pierre, si jamais quelqu'un te dit ça, au lieu de te sentir offensé, tu pourras lui dire que tu connais des gens qui ont changé d'idée et qui sont devenus idiots.

J'enregistre son *gai savoir* avec joie. Riko réussit à exprimer ce que je pense, mais que je ne saurais formuler aussi bien qu'il le fait.

— Sais-tu, Pierre, que les Anglais disent *time is money*? Si c'est vrai, on ne sortira pas riches... Parole de prisonnier. J'ai pensé à quelque chose hier. Sais-tu à quoi?

— Non, Riko. Mais je suis certain qu'il y a une joke pas loin...

— Pourquoi pas? Tu me connais. Quand je fais des farces, je ne plaisante pas. Hier, j'ai regardé une émission qui parlait des « mères porteuses ».

— T'as regardé ça? Vraiment?

— Ben oui. C'est le titre qui m'a trompé. Je pensais y voir des seins, un jupon, enfin quelque chose qui me mette en appétit, ne serait-ce que *cinquante kilos de chair rose*, comme dans la chanson de Nougaro. Mais rien. Seulement un reportage sur les questions éthiques, juridiques et psychologiques auxquelles ces femmes sont confrontées. C'était très intéressant, mais pas ce que j'espérais. En regardant cette émission, ça m'a fait penser aux banques de sperme. J'ai pensé que si j'avais pu vendre mon sperme, depuis le temps que je me développe le poignet, j'aurais quelques piastres dans mon compte d'épargne. Mais toi, tu serais bien plus riche que moi. Depuis le temps que tu te...

— Ah oui, Riko! Je serais pas mal plus riche. Mais c'est qui, Nougaro?

— Un chanteur français dont les chansons faisaient mouiller les filles.

Inspiré par les propos de mon chum, je lui proposai ce calcul :

— Si je vends mon sperme trois dollars l'unité, à raison de deux branlettes par jour pendant, disons, trente ans, quelle somme devrais-je

recevoir? $3 \times 2 \times 365 \times 30 = 65\,700$. J'aurais donc 65 700 \$ dans mon compte d'épargne. Une telle somme faciliterait ma réinsertion sociale, côté matériel. Je n'aurais pas à me casser la tête pour me payer un appartement, des meubles, des vêtements, etc. Sortir de prison avec tout cet argent, ça vous part du bon pied. Tu devrais t'informer si on peut vendre notre sperme, Riko. Tout se vend et tout s'achète aujourd'hui. Pourquoi pas le sperme de bagnards à la poche pleine d'amour!

J'ai éclaté de rire.

— C'est quoi qui t'fait rire?

— C'est ton idée de vendre du sperme. Sais-tu à quoi ça m'a fait penser, Riko? À un gars qui l'avale, comme Pauline qui couche dans ta rangée. Selon mon équation, elle s'enrichit d'appauvrir les autres... Mais j'y pense, Riko, a-t-elle déjà fait un retrait de ta bourse?

— Es-tu malade, ciboire! Me faire sucer par un gars qui s'appelle Pauline, Sonia ou Jessica, si belle soit-il, ce n'est pas ça qui va me faire bander.

— Je te niaise, Riko. C'est une farce. Sais-tu ce que disait Woody Allen?

— Le gars qui fait des films et qui joue dedans?

— Oui.

— Il a dit quoi?

— Il a dit que se masturber, c'est faire l'amour avec quelqu'un qu'on aime... Il aime provoquer, je pense.

— Provoquer? Y a des gens qui peuvent encore se sentir provoqués, aujourd'hui?

— On ne vit pas tous dans le même temps en vivant dans le même siècle.

— Je pense que ton Woody est un hostie de malade! On voit tout de suite qu'il n'a jamais fait du temps, ce gars-là. Quand tu te masturbes, à moins de t'aimer très fort, tu ne penses pas à toi mais à ta blonde, ou à la blonde des autres, ou aux blondes des films de cul. Tu penses aux brunes, aux noires, aux rousses, aux multicolores, et même aux chauves...

— T'es affamé pas à peu près, mon Riko. Il serait temps que tu sortes.

— C'est pour bientôt. Tu sais, si j'étais libre, c'est une femme qui me masturberait et que je masturberais. Mieux encore, nous nous masturberions après nous avoir sucés l'un et l'autre, séparément ou ensemble. Après, je lui ferais l'amour en commençant par lui lécher les aisselles, le clito et l'anus, là où ça goûte, où ça sent, où c'est bon...

— Sais-tu, Riko ? Je pense que se masturber c'est comme lire un bon livre : l'un fait du bien là où ça entre, pendant que l'autre fait du bien là où ça sort. Il y a sûrement une correspondance, une analogie secrète entre la masturbation et la lecture, ne serait-ce que dans la solitude qu'elles requièrent.

— Sans doute. Il y a des livres qui font bander et des filles qui font débander. Tout est entre les deux oreilles, tout le temps... Pas vrai mon grand ?

— Certainement. Tu vas où ?

— Je vais passer le temps. Et toi ?

— Je vais aller m'appauvrir chez Pauline...

— Tu fais dur en maudit...

— C'est des farces, Riko, des farces...

Un si proche présent

Certaines musiques me ramènent toujours à quelques personnes bien précises, me dévoilent un visage, une rue, quelquefois une odeur. Quand j'écoute la *Symphonie inachevée* de Schubert, dès les premières mesures, je sens l'odeur de la terre après une pluie d'automne. Cette sensation me vient de la première fois que je l'ai entendue. Quand j'écoute une chanson des Beatles, je pense à Linda. La première fois que je l'ai vue, dans la salle de danse le *Puf Club*, on jouait une toune des Beatles. Si j'entends une chanson de Reggiani, c'est à Lucie que je pense parce qu'elle me l'a fait découvrir. Et si c'est l'*Adagio sostenuto* de la sonate *Clair de lune* de Beethoven, dès la première mesure, je pense à ma sœur, mais c'est Linda qui me revient tout de suite en mémoire. Quand j'écoute *Clair de lune* de Debussy, c'est à Lucie que je pense. J'ai aimé ces deux femmes dans chaque fibre de mon être. Étrange de constater qu'une mélodie ayant le même nom puisse me les rappeler. Ces deux femmes sont associées à la Lune comme à ce que j'ai vécu de l'amour et de la tendresse.

À l'été 1968, Linda et sa famille sont allées passer un week-end chez leurs grands-parents à Saint-Éphrem-de-Beauce. J'étais du voyage. J'occupais la chambre d'amis et Linda couchait dans la même chambre que sa cousine. Le soir tombé, j'entrai dans ma chambre. Devant la fenêtre, les rayons de la lune tombaient sur le plancher. Avec le silence, l'odeur du bois, les rayons de la lune, j'eus soudain l'impression d'être dans un rêve. Je remarquai que le lit se trouvait à ma droite, collé au fond contre le mur. Je m'y installai et je pensai à Linda. Je me dis que ce serait magnifique si elle pouvait me rejoindre. Je me répétais constamment : « *Viens me rejoindre, viens me rejoindre, viens me rejoindre...* » Convaincu qu'elle ne viendrait pas, je décidai de m'endormir quand, soudainement, la porte s'ouvrit : c'était Linda. Singulière coïncidence ! Elle vint vers moi, passa dans les rayons de la lune, qui me firent voir ses hanches à travers son déshabillé, et s'installa à côté de moi. Je doutais que ce fût réel. Cela me semblait trop

beau pour être vrai. Mais je glissai ma main sous son déshabillé : la douceur de ses seins me prouva que tout était réel. Malheureusement pour nous, nous étions dans une vieille pièce d'une vieille maison de campagne où, dès qu'on marchait, tout s'entendait et craquait de partout. Imaginez deux jeunes affamés d'amour en train de se trémousser dans un lit d'une vieille maison qui craque de partout ! Devant l'évidence d'un bruit qui risquait de se transformer en système d'alarme suffisamment fort pour réveiller son père, un Écossais, débardeur de métier au caractère irascible — lequel m'aurait sûrement botté le cul s'il m'avait surpris en train de tripoter sa fille sous le même toit que lui —, devant cette terrifiante éventualité, Linda décida de retourner dans sa chambre. Je la regardai partir avec regret, imprégné de son parfum. Seigneur qu'elle était belle !

Bien emmitoufflé dans les draps, je m'apprêtais à dormir. Comme je le fais souvent avant de sombrer dans le sommeil, je fredonnai mentalement la mélodie que j'apprenais au piano, celle de ma sœur entendue les jours précédents. Ce soir-là, c'était *l'Adagio sostenuto* que je fredonnais. Je l'avais déjà joué à Linda. « C'est vraiment beau » qu'elle m'avait dit. J'étais heureux de l'entendre me dire qu'elle aimait ça. Linda adorait les Beatles, peu les Stones, mais elle appréciait The Mamas and the Papas, Jefferson Airplane, Steppenwolf, groupes que j'aimais également. De plus, elle avait de l'admiration pour The Doors. J'étais d'accord avec elle, même si elle ne m'a jamais dit si c'était pour leur musique ou pour la belle gueule de Jim Morrison. Dans un cas comme dans l'autre, c'était une bonne raison d'aimer ce groupe. La musique classique, je n'en étais pas certain à l'époque. Quand elle m'a dit qu'elle aimait ça, j'étais heureux et soulagé. Ce soir-là, un lien de plus se créa entre nous. Toujours est-il que je m'installai pour dormir en fredonnant la fameuse sonate de Beethoven. Je m'endormis sur cet air.

Le matin, nous avons eu un copieux petit-déjeuner. La table de cuisine était remplie de victuailles : œufs, bacon, jambon, patates, cretons et saucisses, comme c'est le cas chez les familles qui travaillent durement sur les terres. Une telle abondance aurait fait tomber sans

connaissance les gourous de la condition physique d'aujourd'hui, ceux et celles qui s'acharnent à être en santé et qui deviennent malades à force de déraciner de leur assiette les moindres calories. Après avoir mangé à notre faim, Linda et moi allâmes visiter le ruisseau qui coulait derrière la maison où, nous a-t-on dit, il y avait de petites truites. Nous nous assîmes sur l'herbe. Linda me regarda avec un air un peu gêné et me dit :

— Hier, quand je suis revenue dans ma chambre, j'ai parlé avec ma cousine quelques minutes. Puis, elle s'est endormie. Je n'ai pas pu dormir tout de suite, car je pensais à toi et j'étais frustrée parce que j'aurais voulu rester avec toi. Tout à coup, j'ai entendu de la musique, celle de Beethoven. J'ai réveillé ma cousine pour lui demander si elle avait oublié de fermer la radio. « Il n'y a pas de radio dans ma chambre », m'a-t-elle dit. « T'as certainement rêvé, Linda. » Je n'ai pas rêvé puisque je ne dormais pas encore. Mais ça, je ne lui ai pas dit, pour ne pas qu'elle me croie un peu timbrée...

Je n'ai pas osé dire à Linda qu'avant de m'endormir, j'avais fre-donné mentalement *Clair de lune* et que c'était peut-être la cause de la musique qu'elle avait entendue. Peut-être avions-nous été en relation télépathique? Cette explication me semble plausible. Du moins, je n'en connais pas d'autres. Ce n'était pas ma première expérience d'un tel phénomène. J'en avais déjà fait l'expérience avec ma sœur et ma mère, à quatorze ans. Mais cela importe peu. Ce que j'ai vécu avec Linda, lorsqu'elle m'a raconté cette coïncidence étrange, m'a rapproché d'elle comme aucune communication ne pouvait le faire, comme si elle et moi étions des gouttes d'eau distinctes d'une même vaste mer dont nous ne parvenions pas à saisir l'étendue. Jamais je n'ai revécu ce genre de phénomène. Cela appartient à mon adolescence. Je ne sais pas pourquoi cela s'est éteint. C'est ainsi. Et puis, comment pourrais-je revivre cette expérience puisque ma mère et ma sœur sont mortes, que je ne sais plus ce que Linda est devenue, si elle vit toujours? Si elle vit toujours... Cette phrase me terrifie. J'ai peur de cette idée plus que de la mort même. Je ne pourrai jamais vaincre cette peur. Je ne veux plus l'imaginer, c'est trop éprouvant. Cette idée

horrible me glace le sang, me donne froid dans le dos. Elle, morte? C'est impossible. Je ne veux pas. Elle a dans la cinquantaine, vit quelque part, c'est certain. Ses deux filles sont devenues des femmes. Sont-elles mariées? Linda est-elle grand-mère? Que de temps passé! J'ai trois photos d'elle. Sur l'une, elle a seize ans. Quand je la regarde, c'est un visage du passé que je vois. Mais cette image, en elle-même, n'est pas une représentation du passé. C'est un présent cristallisé sur une pellicule. Je la perçois comme un passé parce que je me le dis, parce que je me réfère à mon présent dans lequel j'ai la cinquantaine passée, parce que ma conscience me confirme que cette photo appartient à une époque avec laquelle je n'ai aucun lien, sauf celui de l'avoir vécue. Si je pouvais prendre soin de cette photo pendant un temps infini, elle resterait un présent cristallisé sur une pellicule pour un temps infini. Un présent éternel! Ça aussi, c'est une pensée réconfortante. Le temps est une étrange chose. Je dis chose parce que je ne sais pas ce que c'est que le temps. Mais je suis convaincu qu'il ne ressemble en rien aux heures qui passent entre mes quatre murs. Dans son *Histoire de l'éternité*, Jorge Luis Borges écrit : « Le temps, pour peu que nous puissions percevoir une telle identité, est une illusion : le fait qu'on ne puisse ni distinguer ni séparer un moment de l'apparent hier et un autre de l'apparent aujourd'hui suffit à l'anéantir. » J'aime ce que dit Borges. Il me semble que la difficulté n'est pas de percevoir le temps comme une illusion, mais d'y trouver une correspondance physique. Conscient de la dégénérescence de son substrat biologique, d'une chute inéluctable vers la mort, le moi, ce guetteur d'éternité, bute contre cette dichotomie qui le confronte sans cesse : ce qui est pensé du temps et ce qui en est observé. Un sacré casse-tête! Mais si efficace pour passer le temps.

L'insecte qu'on appelle éphémère ne vit qu'un ou deux jours alors que certaines tortues peuvent vivre plus de cent ans. Certes, le temps de vie diffère de l'un à l'autre. Mais est-ce que leurs temps de vie s'inscrivent dans un temps qui les engloberait, un grand temps cosmique où vingt-quatre heures et cent ans ne seraient qu'une seconde dans un rien qui s'écoule? Le temps de vie ne serait-il qu'une entropie qui se

meut jusqu'à son point d'inertie : la mort? Qu'est-ce qui dure quand tout semble se mouvoir? Ne serait-ce pas la conscience? N'est-ce pas elle qui peut s'affranchir de cette grande mouvance qu'on appelle le temps et où, paradoxalement, elle s'inscrit d'elle-même, procurant un sentiment de durée? Je ne sais pas. Je ne sais rien. Je ne suis d'aucune école de pensée, d'aucune religion. Je suis un point d'interrogation émergeant de l'ignorance.

Quand on est heureux, le temps semble passer très vite. Quand on est malheureux, il s'éternise. Le temps subjectif n'a rien à voir avec le temps de la physique classique ou quantique. Est-ce lui le vrai temps? Celui qu'on ressent et non celui qu'on voit passer? Est-ce qu'il y a plusieurs temps? Ou un temps absolu qui engloberait toute chose? Une Grande Roue où l'éternité s'oppose au temps, comme dans la définition augustinienne : *image mobile de l'immobile éternité*? La science affirme que la vitesse de la lumière est absolue, non le temps. En physique, le temps ne peut se concevoir sans l'espace. Parler du temps c'est nommer la dimension espace-temps. Est-ce que cette dimension change quelque chose au temps où la conscience évolue? Ce qui compte, n'est-ce pas ce temps de la conscience qui existe en nous et permet à notre conscience de percevoir le passé, non pas comme quelque chose derrière nous, mais comme quelque chose qui émerge dans le présent pendant que l'avenir l'attire à elle? Est-ce là que se dévoile le sentiment d'éternité, l'intuition qui transcende l'éphémère?

J'ai une trentaine d'années d'incarcération dans le corps. Celles-ci m'ont paru passer assez vite, alors qu'elles auraient dû s'éterniser. Mais elles ne me feront jamais dire que j'ai été heureux en prison. Je suis peut-être si ancré dans le présent que j'en oublie le temps. *Je me souviens de Linda*. Quel sens donner à ce souvenir, sinon celui de me remettre dans un présent affranchi de la sériation des événements? Au moins, il me rapproche de cette fille, comme si elle était présente dans cet espace de tendresse où je m'installe au chaud avec elle jusqu'à demain. Peut-être la verrais-je s'éveiller dans mon sommeil, là où le temps n'a aucun sens.

Un thème antipathique

Au début des années soixante-dix, des troubles eurent lieu à la prison de Nancy en France. À la suite des saccages des détenus, René Barjavel a écrit : « Tout homme, à moins d'être plus idiot qu'une limace aveugle, sait parfaitement à tout instant si ce qu'il fait est bien ou mal — c'est-à-dire s'il fait du mal à autrui. Si c'est le mal qu'il fait, il le fait sciemment, il l'a choisi. Alors qu'il en accepte le risque. » Je suis parfaitement d'accord avec Barjavel. Mes crimes, je les ai faits sciemment. Je savais que je ferais du mal aux autres. Mais le sachant, pourquoi les ai-je commis ? Savoir que nous pouvons faire le mal ne suffit pas à nous empêcher de le faire. Si ce savoir n'est pas intériorisé sur le plan affectif, tout peut se produire. L'intelligence de cœur compte plus que n'importe quel raisonnement, si profond soit-il. Le seul dégoût de sa propre vie fait en sorte que celle des autres vaut moins qu'une limace aveugle. Vivre avec l'intelligence de cœur libère de toute violence.

Quand des prisonniers se mettent à casser et à saccager tout ce qui leur tombe sous la main, cela témoigne d'un profond malaise. Personnellement, bien que j'aie moi-même participé à de nombreux saccages, je suis contre cette explosion de colère. Je la comprends sans la cautionner. Elle parle d'elle-même : la colère, c'est la colère. Ça ne tombe pas des nues. Ce n'est pas parce qu'un homme se retrouve en prison qu'il ne ressent plus la colère ou la haine. Toute proportion respectée, il y a beaucoup moins de violence à l'intérieur des murs que dans la société. Les moments d'exaspération agressive sont plus percutants dans les rues des villes que dans les cellules des prisons. Dans mes trente-cinq années d'incarcération, de tous les meurtres qui se sont passés entre quatre murs, je fus témoin de cinq. Je n'ose pas compter le nombre d'assassinats qui se sont produits dans la société durant tout ce temps.

Barjavel écrit : « Je ne crois pas que la prison devienne jamais un lieu de rachat, mais il ne faut pas qu'elle soit un lieu de chute inévitable et définitive. Ni un enfer ni un fumier, mais un lieu de sanction, où

celui qui a joué un certain jeu, et qui a perdu, paie.» Je suis tout à fait d'accord avec Barjavel. Mais j'aimerais apporter la nuance suivante. Quand il dit *celui qui a joué un certain jeu*, il sous-entend que tous les criminels ont posé un geste lucide, qu'ils ont fait le pari de n'être pas arrêtés, d'être plus brillants que l'appareil judiciaire. C'est faux dans les faits. Je peux dire par expérience que 99,9 % des personnes incarcérées le sont pour des problèmes émotifs. Les vraies personnalités criminelles, celles pour qui satisfaire le besoin de puissance prime sur tout autre besoin, sont très rares. Peu importe qu'il soit condamné à la prison ou élu par acclamation, le vrai criminel est toujours un dictateur. Son approche des autres est toujours basée sur un rapport de pouvoir qui ne tolère aucune contestation.

La prison doit être *un lieu de sanction*. Mon expérience me révèle qu'elle ne l'est pas. Elle est plutôt un temps d'arrêt entre des activités criminelles. La véritable sanction ne peut venir que de l'homme emprisonné. Il lui appartient de s'évaluer lui-même. Cette sanction peut aboutir à un sentiment de regret. Il est bien évident que cette issue ne dépend pas de l'environnement. En prison ou à l'air libre, c'est la conscience qui donne la sentence, qui est juge et bourreau. Derrière elle se trouve le refus de la violence, ce geste de l'humain vers l'humain.

Il n'est pas facile de parler des conditions de détention. Cela soulève toujours l'indignation des citoyens qui ont peine à comprendre les vacarmes larmoyants. Le cri d'une victime de crime suffit à lui seul à rendre absurdes toutes revendications de prisonniers. Mais la nature humaine étant ce qu'elle est, on cherche toujours à améliorer son sort. Les prisonniers n'échappent pas à cette réalité. Bien qu'il soit légitime de vouloir améliorer son sort, par exemple se procurer une plus grosse radio, une télé plus grande, avoir de meilleures espadrilles, etc., c'est retarder la confrontation avec soi-même, là où le regret attend au détour. Je sais par expérience que la prison peut être un lieu de rencontre avec soi-même. Tôt ou tard, on finit toujours par en arriver là. En ce sens, la prison se comprend et joue pleinement son rôle. Mais sans une démarche personnelle, elle n'est pas autre chose que du béton et de l'acier qui indiffèrent ses occupants.

Le regard de Riko

Dès que les portes des rangées de mon bloc cellulaire s'ouvrent, Riko vient me rejoindre. Parfois nous décidons d'aller prendre une marche dans la grande cour, parfois nous allons boire un café au local du Groupe-Vie, et quelquefois nous nous rendons dans la cellule du Rouge pour jouer une partie de Scrabble. Mon chum le Rouge est le meilleur à ce jeu. C'est pour cette raison que Riko traîne la patte quand nous décidons d'aller chez lui faire une partie.

Comme à son habitude, Riko se dirige près de la fenêtre de ma cellule, s'assied sur ma chaise et allume une cigarette après m'en avoir donné une. Bien installé, il ouvre sa machine :

— On dit que les voyages forment la jeunesse! Toi, le Grand, avec tes philosophes entre les deux oreilles, peux-tu me dire si j'ai raison de penser que si les voyages forment la jeunesse, rester chez soi déforme la vieillesse?

— Pourquoi me regardes-tu avec cet air? Tu crois peut-être que je suis vieux, Riko? Viens sur la piste de jogging. Si tu peux courir tes cinq milles, j'admettrai que mes articulations sont rouillées.

— Cinq milles! Tu sais bien que j'sus pas capable de courir quinze tours. Après trois tours seulement, je pompe l'huile. Je n'ai pas dit ça en pensant à toi.

— Je le sais. Et je ne le sais pas.

— Ciboire, le Grand, tu l'sais ou tu l'sais pas?

— Je sais que tu ne pensais pas à moi, Riko. Et je ne sais pas si rester chez soi déforme la vieillesse. Bon sang, Riko, tu es en train de déteindre sur moi!

Quand je lui ai dit ça, Riko m'a regardé avec un air de satisfaction. Comme s'il avait pensé que ça pouvait me faire du bien d'être un peu moins constipé.

— Comment ça, déteindre sur toi?

— Parce que tu m'as fait penser au verbe *savoir*.

— C'est quoi le rapport? J'ai-tu l'air d'un *Bescherelle*?

— Le verbe *savoir* est le verbe préféré des gais.

— Ciboire, me prends-tu pour un fif en plus ?

— Ben non, Riko. Ben non. Si un gars ici est mieux équipé que toi pour faire plaisir à une femme, qu'il se lève. Si je te dis que le verbe *savoir* doit plaire aux gais, c'est parce qu'il se conjugue à la première personne du subjonctif imparfait de la manière suivante : que je susse... C'est toi qui m'as fait penser à ça. C'est pour cette raison que je dis que tu déteins sur moi de plus en plus. Sans toi, je n'y aurais pas pensé.

— Que je susse... Elle est bonne. Sais-tu, tu devrais aller dire ça à Pauline. Elle, il va la comprendre et l'aimer. En as-tu une autre ?

— J'en connais une de Maurice Mad Dog Vachon. C'est ma préférée. Je ne sais pas si elle est de son cru. Je pense que oui, car Mad Dog était un athlète très intelligent. Toujours est-il qu'il l'a dite au *Talk Show* animé par Jean-Pierre Coallier, à l'époque. Son émission s'appelait *Ad Lib*.

— J'ne connais pas ce show. Ça doit être vieux pas à peu près ! Vas-y, *shoot* !

— Jean-Pierre, comme à son habitude, cherchait à faire son drôle. Cette fois-là, il voulait faire de l'humour avec le crâne dégarni de Mad Dog. Faisant semblant d'être offusqué, Mad Dog, de sa grosse voix de tueur au cœur tendre, pointe la tête de Coallier et lui dit : « Dieu a créé quelques têtes parfaites. Aux autres, il leur a mis des cheveux. »

— J'comprends pourquoi tu l'as retenue. Quand je regarde ta caboche, je me rends compte que le vent n'a pas besoin d'être bien fort pour déblayer ta patinoire...

— Très drôle, mon Riko. Mais fais attention, la soirée est jeune...

La soirée est jeune, en effet. Mais le temps passe si vite avec Riko. Dans cinq mois, il sera libéré. Je trouve étrange qu'il ne m'en parle pas. À sa place je me sentirais fébrile. J'ai l'impression que je ne porterais pas à terre. J'aurais le sourire fendu jusqu'aux oreilles vingt-quatre heures sur vingt-quatre. En attendant, je m'occupe du mieux que je peux. Je ramieute, c'est-à-dire que je vais de mieux en mieux. Il est préférable de ramieuter plutôt que de rempironner, c'est-à-dire

aller de pire en pire. Ces deux mots devraient être portés à l'attention de l'Académie française. Je les trouve jolis et porteurs de sens. Riko m'aide à ramieuter, m'apprend à rire de moi-même. Il m'a suggéré le mot *glandiner*. « Ça veut dire quoi ? » lui ai-je demandé.

— Ça veut dire « jouer avec son gland. » J'aime inventer des mots, moi aussi. Ça passe le temps, c'est plaisant.

— Glandines-tu souvent, mon Riko ?

— Tous les soirs.

— Des mots... Tu sais, Riko, je crois que les vieux mots sont comme une vieille paire de jeans : on se sent bien dedans. Ma chum Francine pensait la même chose. Veux-tu un Pepsi ?

— Oui.

Riko m'offre une autre cigarette et me demande si j'ai regardé le film de cul hier soir. Je lui dis que je l'ai regardé seulement une demi-heure.

— Pis ? m'interroge-t-il

— Pis je me suis crossé sur la petite blonde qui suçait le gars assis sur le *hood* de la corvette.

— Oui, oui. Je m'en souviens. Elle était belle en ciboire !

— La fille ou la corvette, Riko ?

— La fille, ciboire. Je ne bande pas sur les *frames* de char.

— Mets-en qu'elle était belle ! De la façon qu'elle suçait, tu vois qu'elle aimait ça. Je me suis crossé dès l'instant où elle a mis le gland dans sa bouche. La chanceuse...

— Ciboire que tu fais dur !

— Je le fais exprès, Riko.

— J'sus pas certain. Tu ne t'aurais pas fait sucer par Pauline, par hasard ? Et pis, dans le feu de l'action, tu ne l'aurais pas su...

— Ben non, Riko. Mais je serais disposé à en faire l'expérience. Si une femme met une queue dans sa bouche, quand ce n'est pas pour faire plaisir à son homme en faisant semblant d'aimer ça, je présume qu'elle le fait parce qu'elle adore sucer, lécher et avaler. Dès lors, pour-quoi un homme ne pourrait-il pas le faire, un homme hétéro je veux

dire? La connaissance n'est-elle pas une accumulation d'expériences, un accroissement du capital du Savoir dans tous les domaines?

— La connaissance? J'aime mieux rester ignorant. Il y a plein de choses que je ne tiens pas à connaître pantoute.

— T'as raison, Riko. Je me suis mal exprimé. Disons que je ne suis pas borné à un seul plaisir...

— Baveux, certes. Mais un peu mieux. Ce que tu dis n'a pas plus de sens. Des fois, j'ai l'impression que tu rempironnes.

— J'aime délirer de temps en temps. Tu sais bien que je n'ai pas sucé Pauline. Pour un gars, elle est belle en christ, la Pauline. Donne-lui au moins ça, Riko.

— C'est vrai que c'est une maudite belle grande. Mais on n'a pas le même regard. Bien qu'on regarde la même personne, dans le même endroit et en même temps, on voit quelque chose de différent. Toi, le Grand, t'as du poète dans le nez. Tu vois du beau là où je vois de l'ordinaire. À la longue, à voir ce genre de beau, tu ne l'auras plus dans le nez la poésie, mais dans la bouche... et peut-être un peu plus bas...

— Tu t'en viens philosophe, mon Riko. Ne lâche pas. On va-tu chez le Rouge?

— J'ai pas envie de jouer au Scrabble.

— On ne jouera pas. Le Rouge a acheté une bouteille d'alcool.

— Il l'a achetée de qui?

— Du Clou qui reste dans le bloc E.

— O.K. C'est le meilleur stock dans la place. Il ne laisse pas d'arrière-goût...

— En parlant de joke, Riko, ça me fait penser à un gars que j'ai connu et qui purgeait une sentence à vie sans possibilité de libération avant vingt-cinq ans. Son idée consistait à faire en sorte que les autorités le prennent pour fou. Ainsi, pensait-il, on le transférerait à l'institut Pinel, où les conditions de détention sont de loin supérieures à celles du vieux pen. Par exemple, il se lavait les cheveux avec de la pisse, collait des canettes de Pepsi et des brins d'herbe sur le plafond de sa cellule, dessinait des signes kabbalistiques sur ses murs... Un

jour, il a capturé un rat, l'a dépecé, fait cuire sur le BBQ et en a bouffé quelques morceaux.

— Pis, qu'est-ce que les autorités ont fait avec lui?

— Rien, Riko. Sa stratégie n'a pas marché. Il n'a pas été assez intelligent pour se faire passer pour fou. N'est pas fou qui veut.

— Ça laisse supposer qu'il faut être brillant pour paraître éteint...

Ce que tu me racontes là me fait penser aux psychiatres qui viennent témoigner lors de procès pour crime crapuleux. Le procureur fait entendre son psychiatre qui affirme que l'accusé est apte à subir son procès; l'avocat de la défense, quant à lui, cherche par son psychiatre à prouver que son client n'est pas apte à subir son procès. Or, dans la grande majorité des cas, ce sont les psychiatres de la Couronne qui ont gain de cause. Puisque la psychiatrie et la psychologie ne sont pas des sciences exactes, pourquoi accorde-t-on plus de crédit au psychiatre de la Couronne? Autre question sur un fait étrange : comment expliquer que le juge détermine lequel des psychiatres est crédible, alors que lui-même n'a aucune formation en cette discipline?

— Une bonne question. J'en ai aucune idée, Riko. Ce qui se passe en cour est assez étrange. Pense à l'avocat d'un accusé, par exemple. Dans 99,99 % des cas, ce dernier est responsable du crime dont on l'accuse. Eh bien, son avocat, bien qu'il le sache coupable, fera tout pour le faire acquitter. Est-ce que ça pose un problème de conscience à l'avocat de la défense?

— Je ne sais pas. Mais j'aurais aimé que mon avocat me fasse acquitter.

— Moi aussi, Riko, un fou dans une poche... On se comprend! Tu sais, Riko, tu as raison de dire que la psycho n'est pas une science exacte. Mais il est fort heureux qu'il en soit ainsi.

— Pour quelle raison?

— Si c'en était une, la personnalité et le comportement d'un individu dépendraient d'une équation mathématique ou d'une recette de cuisine.

— Une recette de cuisine?

— Ben oui, Riko. On n'aurait qu'à mélanger un peu de ça avec un peu de ci et on obtiendrait tel résultat, et cela serait applicable à tous les individus. Le fait que la psycho ne soit pas une science exacte prouve la complexité, la diversité et la richesse des possibilités de la condition humaine. Heureusement que l'être humain échappe aux équations mathématiques, car il y a longtemps qu'on aurait programmé le bonheur de tous les êtres, ou fait en sorte qu'ils obéissent au doigt et à l'œil, ou façonné une race de surhommes...

— Vu sous cet angle-là, t'as raison... Ciboire, on est partis en parlant de cul et de masturbation, pis voilà qu'on jase de condition humaine... Ce n'est pas ça qu'on appelle une digression ?

— Ou un délire ? Non, Riko, on est toujours dans le même sujet : on se masturbe intellectuellement...

— C'est parfois assez délirant, des intellectuels !

— Dans un de ses poèmes, Jacques Prévert dit qu'il ne faut pas laisser les intellectuels jouer avec des allumettes.

— Ça veut dire quoi au juste ?

— Je ne sais pas trop, Riko. Peut-être veut-il laisser entendre que les intellectuels sont plus prompts à allumer le feu qu'à l'éteindre, des genres de pyromanes idéologiques qui viennent foutre le bordel dans l'esprit des gens...

— Ouais... On va-tu voir la game de balle-molle ? Histoire de se changer les idées...

Mon vieux pote littérature

En mémoire de Raymond Pomminville

I

J'ai connu quelques bons chums dans mes trente-cinq ans d'incarcération. Raymond était un de ceux-là. Le Rouge, c'était son surnom. Tous les gars l'appelaient ainsi à cause de la couleur de ses cheveux : rouge carotte, mais comme moi, il tirait maintenant plus sur le blanc que le rouge carotte depuis quelques années... Le Rouge avait un an de plus que moi. Lui et moi avons été maintes fois soupçonnés de comploter une évasion. Parfois nous fûmes accusés à tort de vouloir nous évader. Ce fut le cas en 1992. Les autorités de Donnacona nous avaient transférés au super maximum pour un complot d'évasion d'envergure, par hélicoptère. Le Rouge et moi étions au courant. Nous savions qui en étaient les instigateurs et qui devait y participer. Mais nous ne faisons pas partie de ceux qui devaient monter dans l'hélicoptère, de même que nous n'avions aucune idée de l'identité du gars qui s'était fait arrêter à l'aéroport avec un sac bourré d'armes. Comme moi, le Rouge avait été interrogé par la sécurité de Donnacona. Lui non plus ne savait rien de rien. Le Rouge et moi partagions donc un vécu assez semblable. Comme moi, il avait réussi à s'évader quelques fois et avait à son actif plusieurs tentatives d'évasion. De plus, il était un grand slaque de peau et d'os, tout comme moi.

J'ai connu le Rouge au maximum de Donnacona. L'été, il aimait s'asseoir dans les estrades du terrain de baseball avec un livre dans les mains. C'est ça qui a piqué ma curiosité. Je voulais savoir ce qu'il lisait. Je me suis approché et j'ai ouvert la conversation en parlant du climat. Le Rouge savait qui j'étais, que je faisais une sentence à vie pour avoir tiré sur des policiers. Dans le milieu, un gars qui tire sur la police est toujours respecté. Moi, je savais qu'il était un « voleur de banques » et qu'il avait toujours une idée de cavale dans la tête. Je m'approchai

donc de lui et me rendis compte qu'il lisait *Le père Goriot* de Balzac. Le Rouge aimait les écrivains comme Zola, Ducharme, Camus. Je parlais d'un peu de tout avec le Rouge quand, soudain, il me raconta que Balzac, à l'agonie sur son lit de mort, avait demandé à son chevet le médecin Horace Bianchon. Or ce médecin n'existe pas, car il est un des personnages de *La comédie humaine*. Le Rouge me dit qu'on ne peut pas trouver écrivain aussi près de ses personnages que l'a été Balzac. J'ai trouvé cette anecdote assez étrange et savoureuse. Ça m'a donné le goût de lire une œuvre de cet auteur que je n'avais jamais fréquenté. Afin de lui faire comprendre que j'aimais moi aussi lire de bons auteurs, je lui citai une phrase de Jacques Prévert, convaincu qu'elle lui plairait : « Ceux qui enferment les autres sentent le renfermé. Ceux qui sont enfermés sentent la liberté. » Le Rouge a adoré. Il m'a demandé si ses romans étaient à la bibliothèque. Je lui dis que Prévert n'a pas écrit de roman, mais des poèmes et des scénarios de film. Je lui recommandai son recueil *Paroles*. Je lui prédis qu'il aimera son *Notre Père* et son poème *Le cancre*. Le Rouge m'a dit qu'il irait à la bibliothèque cette même semaine pour emprunter le recueil de Prévert. Je lui ai suggéré de prendre également *Fatras*. « Dans ce petit livre, tu verras une paire de fesses avec un mot qui dit : « L'œil de Dieu ». Ça aussi tu vas aimer. » La conversation s'est poursuivie jusqu'à la rentrée dans les cellules. On a parlé de femmes, de jogging, de gars qui s'étaient déjà évadés, d'autres qui s'étaient fait descendre par la police sur un hold-up, du temps qu'il nous restait à faire.

Les goûts littéraires du Rouge m'ont rapproché de lui et créé un lien. Il était un sacré bon gars. Cultivé, poli avec tout le monde, toujours de bonne humeur. Excellent coureur de fond, il faisait ses dix milles tous les jours. Je ne pouvais pas le suivre longtemps ni courir aussi vite que lui. Je courais entre trois et cinq milles par jour. Parfois, le Rouge courait avec moi pour m'encourager. « Lâche pas, la gazelle ! » me disait-il en se tenant à côté de moi. « Après, on fumera une bonne cigarette... », me lançait-il avec un petit sourire narquois au coin des lèvres.

Le Rouge avait un humour assez baveux. Par exemple, il disait qu'il fumait des cigarettes parce qu'il était capable de se contrôler.

— Quand j'ai envie de fumer une cigarette par jour, je la fume. Quand j'ai envie d'en fumer un paquet, je le fume. Et quand j'ai envie de ne rien fumer, je ne fume rien. Je maîtrise la boucane, moi. Je ne m'époumone pas en vain désir comme toi.

— Tu n'es pas un vrai fumeur, le Rouge.

— Ma boucane est aussi vraie que la tienne. Moins dense, c'est tout. Mais as-tu déjà pensé que lorsque tu dors, tu ne fumes pas? As-tu déjà pensé à ça?

— Je ne fume pas quand je dors parce que je dors.

— Dis-moi pourquoi, quand tu dors, ton corps ne souffre pas d'un manque de nicotine. C'est lorsque tu es éveillé que tu prends conscience que tu fumes des cigarettes. Mais quand tu dors, tu ne fumes pas. Pourtant tu es le même gars. Par conséquent, si tu vivais inconsciemment, tu ne fumerais pas. Il te reste donc à endormir ta conscience qui boucane et à laisser s'éveiller ton inconscient qui respire. Et l'affaire est ketchup!

Il m'avait dit ça en réaction à mon désir d'arrêter de fumer, ce que je n'ai toujours pas réussi à faire. Sans doute parce que je n'arrive pas à vivre inconsciemment... En 2000, il m'a envoyé une lettre dans laquelle il me révélait son désir d'accrocher ses gants, qu'il en avait assez de la prison. Deux ans plus tard, on lui apprenait qu'il était atteint d'un cancer, qui le tuera au début de 2003. Mon chum le Rouge n'a pas eu le temps de profiter du choix de vie qu'il avait fait. J'aime croire qu'il est mort la conscience en paix, qu'il a eu le temps d'aller à la rencontre de lui-même. Vivre, c'est peut-être ça : aller à la rencontre de soi.

En décembre 2002, il m'a envoyé une carte de Noël dans laquelle il me disait qu'il avait arrêté ses traitements de chimio et qu'il s'en remettait au Seigneur. Jamais le Rouge ne m'avait parlé du Seigneur avant. Au seuil de sa mort, il s'est tourné vers le Christ. Dans un sens, le Rouge ressemblait à Gilles Rivard, que j'ai connu à Boscoville. Comme Gilles, il était talentueux, fragile et sympathique. Comme

Gilles, il est mort d'un cancer. Comme lui, je l'ai connu en institution et j'ai appris sa mort en prison. Son départ m'a secoué pas mal fort. Il m'a placé devant ma propre mort. Si je ne fais rien, je vais mourir en prison. Ce n'est pas ce que je veux. Dans un sens, sa mort, comme celle de maman, de ma sœur, de mon père, m'a rapproché de ma vie.

II

Ce jour-là, sous l'œil vigilant d'un gardien armé d'une AR-15 et prêt à tirer au moindre signe de révolte, j'étais dans la petite cour cimentée et barbelée à souhait de l'USD, l'unité spéciale de détention. Cet établissement correctionnel à sécurité super maximale a été créé afin d'y placer tout détenu ayant commis un crime grave à l'intérieur des murs, soit un meurtre ou une tentative de meurtre d'un détenu ou d'un gardien, soit un complot d'évasion avec violence, soit une possession d'arme, soit une prise d'otage, soit une fomentation d'émeute, etc. Donc, ce jour-là, j'étais assis dans la petite cour, le dos appuyé contre une des clôtures. Je jaisais avec mon chum le Rouge quand, tout à coup, je reçus la fiente d'un moineau sur mon épaule gauche.

— Christ! Un moineau vient de me chier d'sus, le Rouge!

Mon chum me regarda en riant et me dit, les bras ouverts comme un évangéliste : « C'est d'la chance, le Grand! Tu vas recevoir de l'argent bientôt! » Je ris avec lui tout en m'essuyant l'épaule. Une semaine plus tard, je reçois un chèque de *Prison Art Foundation* pour la vente d'une petite illustration que j'avais envoyée à cet organisme. Je cogne sur le mur de ma cellule qui me sépare de celle du Rouge et lui dis que je viens de recevoir un chèque de cent dollars.

— Je te l'avais dit, le Grand. La fiente des moineaux, c'est payant.

— Je commence à t'croire. Sais-tu quoi, le Rouge? J'ai hâte à demain pour sortir dans la petite cour et me faire chier d'sus...

— J'espère que ça va être une mouette. Son tas de fiente est plus gros. Logiquement, ça devrait être plus payant.

— Dommage que les vaches ne sachent pas voler! Qu'en penses-tu, le Rouge?

— Si elles savaient le faire, on sentirait ta richesse de loin, écrasé par ta fortune...

III

En 1998, mon chum le Rouge fut transféré à l'établissement à sécurité minimale du CFF. Il avait demandé d'y aller parce qu'il voulait compléter son DEC en programmation informatique et parce que le CFF est ceinturé d'un mur surmonté d'une clôture. Compte tenu de ses antécédents d'évasion, il était convaincu qu'il avait plus de chances d'être accepté au CFF qu'à un autre minimum comme au B16 ou à Sainte-Anne-des-Plaines, des établissements sans clôtures barbelées ou sans murs pour les sécuriser. Donc, il fut transféré au CFF. Quelques mois plus tard, il m'a envoyé un texte intitulé *L'identité de la liberté* écrit dans le cadre d'un de ses devoirs de français. Il y raconte une de ses évasions. Voici son texte :

L'identité de la liberté

1. L'arrestation

*Lorsqu'on est mis sous arrêt, le temps s'arrête aussi.
Il se met à s'écouler lentement.*

Je descends la rue D'Iberville à Montréal, bien assis aux commandes d'une LeBaron appartenant à mon copain Toto. Je la lui ai empruntée pour la soirée, prétextant un rendez-vous important qui pourrait me permettre, si tout va bien, de lui rembourser sous peu les quelques centaines de dollars que je lui dois. D'ailleurs, il n'est pas le seul à qui j'en dois.

Depuis le début de l'été 1991, je suis en liberté illégale de la maison de transition Laferrière à Saint-Jérôme : j'allais entrer en retard un soir de juin et risquer une révocation de ma semi-liberté. L'été s'annonçait beau et je décidai de le vivre plutôt à l'air libre.

La façade arrière de la compagnie de tabac MacDonald surgit à ma droite. Je tourne vers l'est, sur Ontario. J'entre dans la grisaille d'une partie du quartier Hochelaga que je connais bien pour y être né et y avoir vécu mon enfance. La bouche d'entrée du métro Frontenac, avec son petit espace vert, est venue s'y greffer il y a un quart de siècle, comme un poumon prolongeant la vie des commerces environnants.

Je stationne près de la rue Montgomery et je pénètre dans la petite brasserie qui fait le coin de rue.

C'est mercredi, veille de la journée de paie, et je suis content que ce soit tranquille, car je ne suis venu que pour attendre un appel téléphonique. Près de la porte, la table de billard, qui occupe le tiers de l'espace, est entourée de trois ou quatre jeunes. Des tables de taverne classiques, rondes et en bois solide s'échelonnent le long du mur du fond, occupées par des buveurs habitués des lieux et pour la plupart isolés. Devant le comptoir, trois grosses tables rectangulaires plus modernes. La première est prise par une fille en train de jaser avec une autre assise à la machine à Poker. Cette dernière me regarde et on se reconnaît en même temps. «Tiens! Le Rouge! Ça fait un bout de temps!» me dit-elle d'une voix accueillante.

Je l'embrasse sur la joue et prends place en face de son amie, qu'elle me présente : Carole. Entre-temps, Guy, pantalon noir et blouse blanche de waiter, s'est approché. Je lui lance : «Apporte la même chose, Guy, pis une Bleue pour moé.»

Ça fait neuf ans que je n'ai pas vu Céline, c'est-à-dire depuis ma dernière période de liberté. Toto m'a conté son accouchement d'une fille qu'elle a eue d'un Italien, un pusher qu'elle ne voit plus, et son abstinence de toute consommation durant sa grossesse.

Avec sa figure ovale d'un blanc laiteux, au nez allongé séparant deux magnifiques yeux violets, enveloppée d'une masse de cheveux *blue-black* qui lui caressent le cou, on dirait une vierge de harem, timide, genre Lady Di ; mais il n'en est rien.

— Pis, Céline, te cherches-tu un chum ?

— Ouais! Asteure, j'me méfie pas mal des hommes

Si personne ne m'appelle, je finirais bien la soirée avec Céline. Mais, une demi-heure après mon arrivée, ça sonne pour moi et je dois y aller.

— Céline, j'aurais aimé avoir plus de temps pour te jaser. J'te donnerais ben mon numéro de téléphone mais j'en ai pas dans ma piaule.

Elle me tend ses cordonnées. Je l'embrasse encore avant de sortir.

Tout en traversant la ville vers le nord, je pense à Céline et à la liberté qui m'échoit. C'est peut-être stressant d'être recherché mais une chose est sûre : le temps est suspendu. Mon passé, c'est la prison et mon avenir, peut-être aussi. Il ne me reste qu'à vivre l'instant présent. Le boire, bien l'absorber pour pouvoir le revivre là-bas si jamais ils me reprennent.

Je quitte la ville par le pont Pie-IX, bifurque à droite sur le boulevard Lévesque jusqu'à Saint-François, dans Laval.

Le Poil habite le sous-sol d'un HLM sur la rue Limoges. Son surnom lui a été donné en prison au début des années soixante-dix parce qu'il garde sa tête complètement rasée. Y ont élu domicile, au fil de nombreuses périodes d'incarcération, divers tatouages d'animaux et d'insectes, et un visage humain à l'occiput. Ça lui fait deux faces. « C'est mon arrière-garde », dit-il souvent en riant, de son ton comique habituel. Il m'ouvre la porte :

— Quoi de neuf, le Poil! As-tu vu Johnny?

— Non, mais j'ai été voir ça à Sainte-Sophie-de-Lévrard avec mon gars qui était nettoyeur, v'là quelques années, de la Caisse populaire du village.

— C'est pour quand?

— Le camion blindé de la Sécur est passé aujourd'hui. On claque demain matin.

Le Poil, c'est pas un nerveux. Avec lui, la préparation d'un coup, c'est pas long. Il m'explique qu'il y a un *time-lock* de quinze minutes qu'il faudra attendre avant de pouvoir ouvrir les coffres-forts de la voûte. Même si un employé de la Caisse déclençait l'alarme, les renforts de la Sûreté du Québec sont à plus de vingt minutes en auto. Il me montre le *getaway* sur une carte routière de la région.

— Et ton gars, que je lui dis, y sait rien d'moé?

— Pour lui, tu es Serge. Y a pas besoin d'en savoir plus. Y a un char pis y s'occupe de la fausse plaque.

— Bon. Passe à ma place demain matin. M'a être prêt.

Je reprends le chemin de la ville. Dans le quartier Villeray, une jeune auto-stoppeuse me fait de l'œil. Ce sera pour une autre fois. Partant des quartiers sud ces filles, pour la plupart en manque de cocaïne, envahissent de plus en plus le nord de la ville. Mon absence d'environ dix ans à Montréal m'a fait constater l'étendue et la prolifération de ce cancer.

Après avoir ramené le véhicule chez Toto qui n'est pas chez lui, je glisse les clés dans sa boîte à lettres, j'arrête chez Jean Coutu, une pharmacie de la rue Mont-Royal, pour me procurer un flacon de vernis à ongles Kutex transparent et je gagne mon domicile à pied sur Parthenais près de Rachel, en face de la buanderie Jolicœur.

Dire que j'ai passé l'été ici, dans un « un et demi » sans ventilateur, les yeux souvent fatigués d'être rivés sur un combiné radiotélé noir et blanc de six pouces d'écran alors qu'en tôle, j'avais mon fan de douze pouces et une télé couleur.

Il est déjà vingt-deux heures. Pour être sûr de bien dormir cette nuit, je fixe mon réveil pour sept heures et, après avoir absorbé deux comprimés de Valium, je me couche.

Attendant l'effet des somnifères, je réfléchis à ma situation. Fugitif, c'est un trip. Ça m'empêche de vivre une vie normale : famille, boulot, parties de bowling hebdomadaires avec les compagnons de travail, fréquentation de mes frères et sœurs, sorties avec des filles *ligit*, des filles à marier. Mais tous ces citoyens ont sûrement un besoin d'échapper au quotidien, de se sortir de la routine, de s'évader; oui, à un moment ou à un autre, pour pouvoir continuer à jobber jusqu'à la pension, à ne pas penser à la passion qui décline avec le conjoint, il faut au moins anticiper l'évasion : un voyage en pays exotique qu'on se promet pour les prochaines vacances, une liaison possible avec une des jeunes secrétaires du bureau, ou se contenter de billets de loto...

Mon réveil sonne. Je me lève sur un coude, encore tout groggy. Un bock de Nescafé bien corsé. Une douche tiède. Nous sommes jeudi, le 3 octobre 1991.

Je fais glisser la porte du garde-robe ; je prends un chapeau à large bord ainsi que l'imperméable bleu pâle que l'on m'a remis à ma sortie du pénitencier en mars dernier ; je fourre le tout dans un sac à poignées. Je fouille sous le frigidaire et y retire le revolver que Gaby m'a donné il y a deux semaines en me disant : « Prends ça. T'auras plus besoin de m'emprunter d'argent. » C'est un Smith & Wesson, calibre 357, chromé, dont la crosse en bois d'ébène est damasquinée de filets d'argent. Il est chargé à bloc de magnum.

Huit heures tapant. La tête du Poil apparaît dans la vitre de la porte qui donne sur la galerie, à l'arrière. Je lui ouvre :

— Je t'ai reconnu, malgré ta belle perruque, à cause de tes grands yeux. C'est vrai que je t'attendais.

— Si j'avais porté les lunettes neutres que j'ai en poche, tu m'aurais pas reconnu.

J'essuie mon arme avant de m'enduire le bout des doigts du vernis que j'ai acheté hier, afin d'éviter de laisser des empreintes sans avoir à enfiler une paire de gants.

Pour ne pas se faire remarquer du concierge, on quitte par l'arrière. Gérard est stationné sur Messier. Les présentations faites. On s'enferme dans l'auto, une Reliant K bleue récente à traction avant.

Il fait beau. Les rayons obliques du soleil font miroiter les rouges et les jaunes automnaux des feuillus de la rue Sherbrooke.

On quitte la ville par le tunnel Hippolyte-Lafontaine, qui se prolonge par l'autoroute 20 sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent. Encore quatre-vingt-dix minutes de route sans paroles avec, pour bruit de fond, le ronronnement du moteur.

Dans le comté de Gentilly, on emprunte la sortie de Sainte-Sophie. Gérard s'arrête quelques instants sur une route secondaire, le temps de superposer la fausse plaque d'immatriculation qu'il a subtilisée plus tôt ce matin d'une autre Reliant K. J'en profite pour déposer mes faux papiers d'identité dans le coffre à gants.

Un kilomètre plus loin, c'est le dernier arrêt, derrière la Caisse populaire située au commencement du village. Il est dix heures cinq. La main droite serrant mon arme dans la poche de mon pardessus, je contourne le bâtiment, précédé par le Poil dont la longue gabardine kaki cache un fusil tronçonné de calibre 12 semi-automatique. Pendant ce temps, Gérard conduit le véhicule un peu plus à l'écart.

Arrivé devant la porte d'entrée, le Poil tire pour ouvrir, mais le pêne cogne dans la serrure avec un claquement métallique. Je me colle contre la vitre pour jeter un coup d'œil à l'intérieur : il y a pourtant des clients. Les caissières nous regardent, apeurées ; il y en a déjà une sur le téléphone :

— Envoye! On *fly!* que je dis au Poil.

Revenus rapidement dans la Reliant K, ma déception s'exprime :

— C'est sûr qu'y étaient pas pour nous ouvrir avec l'air qu'on avait. Comment ça se fait que vous avez pas vérifié si y avait pas un contrôle à distance pour la porte?

— Y en avait pas auparavant, me répond Gérard, tout en surveillant la route.

— C'est pas une raison, que je lui répons. Tout évolue, surtout les mesures de sécurité dans les banques. Là, nous v'là rendus sur le *getaway* sans l'pognon.

L'itinéraire établi la veille est brisé. Perruque, armes. Chapeaux, lunettes, fausse plaque, manteaux, tout est entassé dans un sac de plastique qu'on s'en va cacher dans une grange abandonnée des environs, connue de Gérard. Ce détour nous fait perdre des minutes précieuses. En sortant de là, on suit le rang jusqu'à une autre route secondaire sur laquelle on voit filer à toute allure une auto-patrouille verte et blanche, couleurs de la Sûreté du Québec. On aborde la route en sens contraire pour aboutir près du fleuve. À gauche, vers l'ouest!

Quelques minutes plus tard, on croise un autre char de la SQ. Le Poil, la tête maintenant affublée d'une tuque, regardant dans le rétroviseur de droite, nous fait remarquer que les beus que l'on vient de croiser ont fait demi-tour et sont maintenant derrière, séparés de nous

par une semi-remorque et un camion de livraison. Trois kilomètres plus loin, ils sont toujours là.

— Ils nous ont peut-être trouvés louches, dit Gérard, un léger trémolo de nervosité dans la voix.

— Aussitôt que t'as une chance, ajoute le Poil, prends la première route qui croise vers la gauche, pèse sur le champignon avant que les beus réagissent et dompe-nous en bordure du bois. Toé, Gérard, y ont probablement noté ton numéro de plaque. S'ils te rattrapent plus loin, tu leur expliqueras ta fuite avec tous tes billets de contravention qui sont passés date. Quant à nous autres, si y t'en parlent, on est des auto-stoppeurs.

Beau scénario qu'on n'aura pas le temps de mettre en branle. À moins d'un kilomètre plus loin, un camion bleu de cinq tonnes, sorti de nulle part, nous coupe la route. On a à peine le temps de freiner. Les portes arrière du camion s'ouvrent. Des fusils mitrailleurs nous braquent alors qu'au même moment, un autre véhicule de la SQ, camouflé à droite sur un terrain découvert, et muni d'un haut-parleur, nous ordonne de sortir avec les mains dans les airs.

Gérard sort en vitesse en disant « oui, monsieur » et se jette par terre, les mains derrière la nuque. Y annonce pas solide, le Gérard!

Je sors à mon tour, les bras levés, en leur criant que le troisième devra baisser les mains pour détacher sa ceinture de sécurité. On m'ordonne de me coucher sur l'accotement. Un caméraman, déjà sur les lieux, nous fusille. D'autres véhicules de police affluent.

On est tous escortés séparément et c'est la parade jusqu'au poste de la SQ de Bécancour.

Je suis mis seul en cellule, seul, séparé des deux autres; une cellule d'environ dix mètres carrés avec porte à barreaux et, pour tout mobilier, un lavabo de porcelaine à boutons-poussoir et un lit consistant en une seule planche de bois plantée dans le mur du fond. Je tourne en rond, en me répétant que c'est bien la dernière fois que je participe à un coup sans avoir vérifié les lieux au moins une fois par moi-même. Ça m'apprendra.

2. L'évasion

*Seulement le fait de changer de nom et on est différent dans sa peau,
qui semble réagir à l'identité qu'on lui colle.*

Une demi-heure plus tard, un agent vient me chercher et m'amène dans un petit local pour la prise d'empreintes digitales. Je regarde mes doigts dont le vernis commence à peine à s'écailler. Ils ne pourront pas m'identifier pour l'instant, car les empreintes seront faussées. Jouons le jeu! Il sort d'une chemise une fiche à remplir. Je décline mon identité : Serge Savoie. Mes coordonnées sur le boulevard de Maisonneuve à Montréal, je les lui récite. L'agent se lève tout à coup. Je sursaute. Il se dirige vers un bureau dans le coin opposé sur lequel je reconnais des effets qui étaient dans l'auto : cartes, lunettes de soleil, divers papiers. Il revient avec le portefeuille de Savoie et me demande ma date de naissance : « 4 février 55 ». Ça me fait sept ans plus jeune. Il enchaîne : « C'est quoi ton signe astrologique ? » Mais ça, j'y avais songé, d'autant plus que je suis féru d'astrologie : « Je suis un Verseau », que je lui réponds aussitôt. Il le note. Cheveux blonds, yeux bleus. Taille : un mètre quatre-vingt-huit. Il me dit :

— Ça équivaut à peu près à six pieds et un pouce ?

— À peu près ça, que je lui dis.

En vérité, je fais six pieds et il me manque au moins deux pouces de taille. Mais vive le système métrique!

Après avoir pris mes empreintes, il me remet le portefeuille. De retour en cellule, je reprends ma marche. D'abattu que j'étais, sans énergie, sans raison de vivre immédiate, maintenant je suis vivant, tout vibrant d'un espoir qui canalise mes forces et mes ressources à la défense d'une identité.

Même s'ils sont convaincus que nous avons tenté une attaque à la Caisse de Sainte-Sophie, ils n'ont pas de preuve. Mais j'y pense! Tous les renseignements et empreintes concernant notre identité sont envoyés par ordinateur à Québec ou à la centrale de la SQ au Centre

Parthenais de Montréal. Et, d'après ce que m'a dit mon ami Gaspard lorsqu'il m'a remis ces papiers d'identité, Savoie aurait déjà eu un dossier mineur au provincial pour voies de fait, il y a une quinzaine d'années. Vont-ils comparer les empreintes? Si jamais je suis découvert, j'en prends au moins pour cinq années de révocation de ma semi-liberté, en plus des présentes accusations. La fatigue me gagne et, après m'être fait un oreiller de mon chandail de laine, je m'étends sur le lit.

«Serge Savoie.» On m'appelle dans mon rêve. Je suis avec Toto chez lui et Céline est assise entre nous. «Savoie.» Je m'éveille, mécontent de constater que je suis emprisonné. Un flic en civil me demande de le suivre. Avant de pénétrer dans son bureau, je regarde un cadran Big Ben accroché à un mur. Seize heures dix. Ils en ont sûrement interrogé au moins un avant moi.

En effet, la première chose que je remarque dans un coin de son bureau est le sac que nous avons caché dans la grange, duquel déborde mon imperméable bleu. J'imagine Gérard les accompagnant là-bas en début d'après-midi. L'imbécile!

«Bonjour Serge. Tu peux t'asseoir. Je suis le détective Bissonnette. Tu sais qu'on a reçu l'appel d'une caissière de Sainte-Sophie et qu'on sait que vous avez tenté de faire la Caisse.» C'est un homme châtain dans la quarantaine à la face joufflue et rubiconde, aux yeux clairs. Il est un peu trop sympathique. Il pense peut-être que ça va être aussi facile qu'avec le précédent. Je suis en rogne et lui déclare tout de suite que je n'ai aucune déclaration ni verbale ni écrite à lui faire. Il me fixe et me fait un signe, tout en parlant, qui me semble être celui des Chevaliers de Colomb. Je réponds au signe, à tout hasard. Alors il se met à me faire la morale, m'entretenant de fraternité et de coopération. Il semble surpris de mon attitude.

— Écoutez! que je lui dis. Pour moé, un homme qui a des principes, c'est celui qui n'ira pas trahir la confiance qu'ont mise en lui certaines personnes et surtout pas à leur insu. Y a un temps pour parler et un temps pour se taire.

À ce moment, un autre détective fait son entrée, la tête rongée par la calvitie; il ne lui reste qu'une couronne de cheveux noirs. Il

s'identifie : Lanoux. Il est environ du même âge que l'autre. Je vois qu'il a un dossier à la main. Je retiens ma respiration.

— Savoie, qu'il me dit, t'as déjà été à la prison de Bordeaux pour voies de fait.

Il me cite lui-même la date que j'ignorais. Je la mémorise. Avec tout cela en main et le fait que Gérard a dû leur parler de Serge, l'ami du Poil, ils sont sûrement convaincus que je suis Savoie. Bissonnette informe Lanoux de la situation. Ce dernier m'apostrophe :

— Toé, Savoie, tu dois avoir des problèmes de cocaïne. Tu m'as l'air pas mal magané pour un gars de trente-six ans. Tu sais que nous autres, si on veut, on peut bloquer ta caution. Tu vas passer les Fêtes à la prison de Trois-Rivières.

— Tu viens d'me dire que j'ai peut-être un problème de drogue, mais tu serais prêt à me relâcher si je déballe mon sac ? Ça se peut pas ! Vous avez pas assez d'un sac, lui dis-je en lui montrant le coin.

On me reconduit à ma cellule. Peu de temps après, l'agent qui a pris mes empreintes m'apporte des sandwiches et un café.

Beaucoup plus tard dans la soirée, après qu'on eut fait l'interrogatoire du Poil, on ouvre ma porte de cellule et on me passe les menottes. Je sors du poste de Bécancour. Je prends place à l'arrière d'une Chevrolet de l'année, bleu foncé. Le Poil y est déjà, avec sa tête tatouée. On a dû lui confisquer sa tuque. On prend, dans la noirceur, la direction du pont de Trois-Rivières afin de parvenir sur la rive nord du fleuve à la prison du même nom.

La prison de Trois-Rivières est un établissement jeune, d'à peine dix ans, situé en banlieue. C'est la première fois que j'y mets les pieds. Après avoir rempli d'autres fiches d'identification et pris nos photos, face et profil, on nous donne des couvertures et des matelas de gymnastique et nous sommes conduits dans un *bullpen* ou salle d'attente où l'on devra passer la nuit, car le bloc sécuritaire est rempli à pleine capacité.

Nous sommes vannés d'avoir été sur les nerfs toute la journée. Couchés sur nos matelas, après avoir passé quelques remarques sur

Gérard et parlé discrètement de l'identité que le destin me colle toujours, un sommeil de plomb s'abat sur nous...

Vendredi, 4 octobre. Déjeuner : quelques rôties et du café dans un cabaret de métal. Avis de nous préparer pour le Palais de justice. Après la fouille à nu, on nous passe les menottes aux pieds et aux mains. Nous prenons place ensuite dans un autobus aux vitres grillagées, contenant une quarantaine de prisonniers.

Le Palais de justice est au centre-ville, à une demi-heure de la prison. Les cellules sont au sous-sol, dans la vieille partie de la bâtisse. Quatre petites cellules d'environ un mètre cinquante de large par trois mètres de long à l'intérieur desquelles on est entassés à dix. Pas de place pour marcher. Il faut s'asseoir par terre ou sur le banc de bois qui longe un des murs latéraux. Par les barreaux, on voit un gardien qui se promène et, de temps à autre, ouvre aux avocats qui se présentent une porte qui donne sur un des couloirs du Palais.

Deux avocats viennent d'entrer, dont un qui se plante face à notre cellule pour s'entretenir avec un client. Par la suite, il lance :

— Richard Dion. Est-ce qu'il y en a qui veulent un avocat?»

— Salut! que je lui dis, tu prends l'aide juridique?

— Oui.

Le Poil s'est approché. Dion prend nos coordonnées. D'autres prévenus sollicitent ses services.

Sur le banc, une idée germe dans mon crâne. Je la couve de toute mon attention. J'attends que Dion revienne, car il est sorti pour aller à la Cour. Une heure plus tard, il m'interpelle :

— Savoie. Vous allez comparaître, toi et ton ami, cet après-midi. Il n'y aura pas de caution pour lui, car il lui reste un an de surveillance du pénitencier qui sera probablement révoquée et vous faites face à des accusations de port d'armes et complot de vol de banque. Gérard Labry, votre complice, vient de comparaître entre deux policiers et il est témoin de la Couronne. Il sera mis sous caution malgré un récent dossier de violence.

J'approche ma figure des barreaux et je lui parle à voix basse :

— Écoute, Dion! Moé, j'ai pratiquement un dossier vierge. Si tu me sors sous caution, j'te donne mille dollars cash en plus de l'aide juridique.

— Je vais demander une enquête sur caution pour toi, Serge. Tu vas revenir lundi matin. Tu me feras apporter ça.

Retour à la prison après avoir plaidé non coupable. Même salle d'attente. On a droit à un repas chaud, toujours dans des cabarets de métal. Je demande à téléphoner. On me dit que je pourrai le faire demain, car à la suite de la libération sous caution de certains, on sera transférés dans le bloc cellulaire.

Il nous reste environ vingt dollars chacun dans nos effets ici. On se commande du tabac à la cantine puis on passe la soirée à spéculer sur mes chances de sortir sous caution et sur la sentence dont le Poil va écoper :

— Vois-tu, le Poil, si je peux sortir sous caution lundi, m'a trouvé de l'argent le plus tôt possible pour payer ton avocat. De même, y va pouvoir *fixer* hors cour pour trois ans.

Le Poil redevient volubile, comme avant. On dirait qu'il commence déjà à se remettre au *beat* de la prison. À cinquante et un ans, ayant passé plus de la moitié de sa vie en dedans, il est ici chez lui. Il s'est habitué, en quelque sorte, à oublier la prison lorsqu'il sort et à oublier la liberté lorsqu'il revient. Les bons moments qu'il a vécus ces derniers mois lui réapparaîtront par tranches, certains soirs de solitude après le couvre-feu, comme des diapositives déclenchées par un air connu à la radio ou une illustration aperçue dans un magazine.

Samedi, 5 octobre. Un peu avant midi, nous emménageons dans le pavillon cellulaire, appelé ainsi parce qu'il y a beaucoup de surveillance et aucun contact entre les différentes ailes, au nombre de quatre, réparties autour d'un contrôle central. Ce pavillon sert pour la prévention et, lorsqu'un prévenu est condamné à moins de deux ans, il est transféré au pavillon de détention, séparé de celui-ci par la grande cour d'activités, où il peut jouir de plus d'espace et de liberté de mouvement.

Je suis placé dans l'aile A, une des deux ailes réservées à ceux qui n'ont jamais été au pénitencier; le Poil aussi, en attendant qu'une place se libère dans une aile de récidivistes.

À l'entrée, certains détenus, assis à des tables et chaises de fer rivées au sol, nous détaillent tandis que d'autres continuent à fixer la télé couleur ou à jouer aux cartes. À droite, sur le côté opposé, quatre cellules sont alignées, dont deux à occupation double. Le Poil a été assigné à l'une d'elles. Moi, je me dirige vers le fond et monte un escalier collé au mur pour gagner à l'étage la cellule numéro 4, en simple. J'y place les articles qu'on vient de me donner avec la literie : savon, brosse et pâte à dents, peigne, ustensiles.

Pendant la journée, le contrôle électronique sur les portes de cellule est levé de sorte qu'on peut les faire glisser manuellement. Le Poil est à ma porte. Il me dit qu'on l'a mis en double avec un Esquimau.

— J'espère qu'y parle français, que je lui dis en riant.

On redescend l'escalier, ne sachant trop quoi faire. Deux gars assis à une table de fer nous y invitent :

— On vous a vus hier à télé Quatre-Saisons, quand on vous a arrêté à Gentilly, nous dit l'un d'eux. Y ont dit que vous étiez trois bandits de Montréal venus dévaliser une Caisse de la région.

Pendant qu'ils jasant avec le Poil, je me dirige vers le téléphone, près de la porte d'entrée, espérant que, si notre arrestation est passée sur les ondes à Montréal, aucune de mes sœurs, m'ayant reconnu, n'essaiera de me joindre ici.

Je signale, à frais virés, le numéro de Toto à Montréal. Depuis la veille que je pense à ce que je vais lui dire. Sachant que la conversation est enregistrée et pourrait être réécoutée par le département de la sécurité de la prison, je m'identifie comme Joseph, un pseudonyme que j'ai souvent utilisé avec Toto :

— Bonjour l'ami. Je t'appelle de la prison de Trois-Rivières. J'aimerais ben ça que tu rejoignes mon copain de la rue Saint-Denis, sans faute. Dis-lui qu'il me trouve un bras. Au pis aller, le Nez à Tremblay, à la p'tite brasserie, va lui passer pour moé. Qu'il se prépare avec ça lundi matin, ici, au Palais de justice. Y a juste à montrer le fric à l'avocat

Richard Dion sans rien lui donner. Si jamais je sors sous caution, on va le lui donner. As-tu pris ça en note ?

— Y a pas de problème, Joseph. Justement, ton copain est passé icitte, hier soir. On se demandait ce qui t'arrivait. M'a l'appeler tout de suite.

— En passant, parlant de brasserie, j'y ai vu Céline mercredi. À l'a d'l'air d'être replacée de son accouchement. Toujours aussi belle. Mais ça m'a pas porté chance.

— Ouais! Joseph! T'as toujours eu le kick sur elle, mais t'as jamais eu l'temps d'la marier. Ha! Ha!

— En tout cas, j'espère qu'on va tous se revoir bientôt. M'a t'laisser pour l'instant. J'te rappelle demain soir entre sept et huit. Ciao!

— Ciao! T'inquiète pas. Je m'occupe de ça.

Pendant que le Poil téléphone à son tour à Laval pour se faire envoyer quelques centaines de dollars ici dans sa cantine, je m'assieds tout seul à une table. Je pense à Gaspard, mon copain de la rue Saint-Denis.

Gaspard est un ami et le frère d'un de mes compagnons d'infortune du début des années quatre-vingt au pénitencier d'Archambault. Il n'a jamais fait de prison mais a côtoyé des ex-détenus, danseuses et toxicomanes en tant qu'employé dans des centres de thérapie. Bien qu'il ne possède aucun diplôme universitaire, il donne des conférences dans diverses associations d'alcooliques et de cocaïnomanes anonymes. C'est un orateur hors pair au parler cru doté d'un grand sens de l'humour populaire. C'est aussi un casse-cou, un téméraire qui aime les défis dangereux. Portant une prothèse en bas du genou droit depuis qu'il s'est brisé la jambe en moto en 1975, il n'a pas pour autant cessé de rouler à des vitesses effarantes sur deux roues. Étant connu et aimé de beaucoup de gens, c'est lui qui m'a trouvé les papiers de Savoie. Il m'a toujours offert son aide.

Dans la soirée, on a droit à une heure de marche dans un préau. En passant près de l'aile B, quelques récidivistes m'ayant connu au pénitencier me saluent. Il y en a un qui me fait signe, me demandant ce que je fais dans le A. Je lui réponds par signes que je suis là par

manque de place et je m'éloigne rapidement avant qu'il y en ait un qui crie mon nom.

À vingt-trois heures, tout est sous le contrôle du centre. La télé s'éteint. On entre en cellule. Les portes se ferment avec un bruit métallique.

Dimanche, 6 octobre. Je me réveille pour le dîner. Dans le courant de l'après-midi, je sursaute d'entendre au haut-parleur que Serge Savoie est demandé au contrôle. Des détenus me disent que certains agents sociaux rencontrent les nouveaux les fins de semaine. Si jamais il me demande le nom de mes frères et sœurs, je devrai improviser. Rendu au contrôle, on m'indique le chemin et je prends mon temps pour m'y rendre. Je suis peut-être découvert ?

Finalement, tout se passe bien. L'agent Sénard m'a fait venir surtout pour me dire qu'étant donné que je n'ai pas de dossier de pénitencier, advenant une sentence de moins de deux ans, je pourrais passer dans le bloc à sécurité moindre. J'écoute l'entrevue en lui disant que je devrais être mis sous caution demain et que si je ne l'obtiens pas, je ferai une requête pour le rencontrer. J'ai quand même très chaud !

De retour dans l'aile, le Poil me dit que l'Esquimau, son colocataire, serait d'accord pour changer de cellule avec moi. Je suis d'accord aussi et le gardien-chef nous permet de le faire sur l'heure du souper. À dix-neuf heures dix, le téléphone se libère. Je rappelle Toto et ça me fait chaud au cœur d'entendre la voix de Gaspard. Il sera là demain. Il a trouvé l'argent, même mille dollars de plus au cas où un dépôt serait exigé pour le cautionnement. Je lui raconte notre arrestation.

Lorsque je les quitte, mon espoir a doublé et je suis fou de joie. Je refuse la marche au préau, appréhendant d'être trop reconnu par des récidivistes.

Plus tard, après la fermeture des portes, je ne peux pas m'endormir et je parle avec le Poil couché en haut. Vers minuit, il s'endort. La liberté trotte dans ma tête, alors que lui, ne pouvant y accéder pour l'instant, a choisi en quelque sorte une autre manière de s'évader, de ne pas avoir la prison dans la peau : ne pas prendre de recul, faire corps

avec elle. C'est une évasion qui souvent s'impose aux récidivistes, qui la vivent de différentes façons : soit s'accrocher à un passe-temps ou se surentraîner, soit devenir un fanatique de l'évolution et des résultats des compétitions sportives à la télé. Quant à ceux qui ne peuvent pas s'adapter et qui résistent à la tentation de se suicider, leur organisme trouvera une ressource pour survivre, pour ne pas souffrir : la folie. Ne plus être là. Ne plus vivre au présent. Pour ceux qui s'adaptent, le temps est quand même leur pire ennemi ; il faut que leur date de sortie précède le point de non-retour de l'institutionnalisation : perte d'autonomie, ne plus vouloir sortir. Nous avons tous nos limites. Si je ne sors pas demain, de quelle façon vais-je m'évader ?

Lundi, 7 octobre. Ma porte s'ouvre avant celle des autres, pour la Cour. Le Poil s'éveille à demi. Je lui donne la main et lui dis de rester couché. Je serai en contact.

En cellule au Palais de justice, j'ai de la difficulté à demeurer en place, tassé avec neuf autres gars. Je sais que si je suis ici ce matin, c'est que ma vraie identité n'a pas été découverte tout simplement parce que l'enquête sous cautionnement n'a pas été faite. Tous des paresseux. Ils n'avaient qu'à appeler au domicile et un membre de la famille Savoie leur aurait fait part de sa surprise d'apprendre l'arrestation de Serge jeudi dernier alors qu'il a sûrement été vu en fin de semaine à Montréal.

L'avocat Dion apparaît un peu avant dix heures et je suis le premier qu'il contacte : « Bonjour Serge. Je viens de rencontrer Christian Boisvert, ton employeur dans les kiosques de jeans au Marché-O-Puces. Étant donné que tu as déjà été en suivi thérapeutique avec lui, il se peut que je le fasse témoigner, car il n'y a personne d'autre pour te représenter et le juge Crochetière, qui siège aujourd'hui, peut se montrer difficile. Tu vas passer en après-midi. » Gaspard est vraiment un génie.

Les cellules se vident un peu avant midi à cause d'un premier voyage de retour vers la prison. Avec moi, il ne reste plus qu'un itinérant et une jeune aux cheveux teints blonds ayant aussi Dion comme avocat. Elle se nomme Jessie Savoie. Lui me demande si je suis de

Montréal. Je le lui confirme et j'ajoute que ma famille est de Sainte-Thérèse. Il n'est âgé que de dix-sept ans et est déféré à la Cour des sessions parce qu'il n'a pas respecté ses conditions de sortie sous caution à la Cour juvénile pour une affaire de possession de stupéfiants.

Je profite de l'espace rendu libre pour me dégourdir les jambes en marchant. Je n'en pouvais plus de rester tapi dans mon coin. Vers treize heures trente, un gardien ouvre la porte. Mon pouls accélère et j'avale ma salive. « Savoie et Savoie. » On nous attache les poignets ensemble, ma main gauche tremble un peu. On est escortés par deux gardiens dans les dédales du Palais jusqu'à un ascenseur qui nous mène au premier.

En m'asseyant au banc des accusés, je reconnais Gaspard au premier rang et je lui souris. Le juge Crochetière semble en verve.

— Les Savoie. Je crois que ces familles sont originaires d'Acadie.

— Et ce sont de bonnes gens, Votre Honneur, d'ajouter Dion.

On procède avec moi en premier. Le détective Lanoux est appelé à la barre. Il décrit les circonstances de l'arrestation après avoir reçu l'appel d'une caissière. Quelques employés de la Caisse Sainte-Sophie-de-Lévrard sont présents dans l'assistance et le juge interrompt Lanoux : « Je félicite et loue le courage de cette caissière d'avoir téléphoné à la police malgré la présence à la porte de deux individus louches dont l'aspect ne laissait aucun doute sur leurs intentions. »

Lanoux reprend son témoignage et répète en les modifiant les propos que je lui ai tenus à Bécancour :

— Savoie m'a dit qu'il ne devrait pas sortir avant d'avoir réglé son problème de consommation.

Je regarde mon avocat en secouant la tête. Il pince les lèvres et décide de me faire témoigner. Je m'avance dans le box et décline mon identité après avoir juré de dire toute la vérité, péchant ainsi par faux serment. Le juge s'adresse à moi abruptement :

— Est-ce que c'est vrai ce que le policier a dit ?

— J pense pas avoir l'air d'un drogué. C'est vrai que j'ai déjà eu des problèmes de boisson, ce qui m'a amené à m'endetter, mais je ne consomme pas de drogue.

Maître Blais, procureur de la Couronne, me demande si j'ai un emploi. Anticipant le témoignage de Gaspard, je réponds que je travaille à temps partiel pour monsieur Boisvert, du jeudi au dimanche, dans des kiosques de jeans au Marché-O-Puces de Laval et Pointe-aux-Trembles. Pas d'autre question.

Je suis soulagé de revenir à mon banc pendant que Dion cite comme témoin monsieur Christian Boisvert, employeur de Serge Savoie.

Gaspard, frais rasé, cheveux courts, costume et cravate bleu marine, l'air intellectuel avec ses lunettes et son document sous le bras, monte au box à petits pas pour ne pas trahir son infirmité à la jambe droite. Il prête calmement faux serment, se présentant sous le nom fictif de Boisvert, demeurant à une adresse inexistante. Il affirme être diplômé en psychothérapie des universités de Sherbrooke et de Montréal.

— Vous connaissez Serge Savoie? demande Blais.

— Serge! Je l'ai rencontré il y a quelques années dans des meetings d'alcooliques anonymes. Voyez-vous, Serge, son problème, c'est qu'il est un gars timide qui buvait simplement pour pouvoir vivre en société et rencontrer des femmes. Je l'ai traité pendant six mois en thérapie l'année dernière.

— Vous avez un cabinet ou un bureau? de demander M^e Blais.

— J'en avais un sur le boulevard Concorde à Laval. Maintenant, je reçois chez moi, à l'adresse que je vous ai donnée. Écoutez! Serge n'est pas un criminel. Regardez-le!

Assis sur mon banc, la tête un peu baissée, je n'ai pas à jouer la comédie pour paraître piteux, car je suis déjà abattu par tout ce stress, craignant à tout moment d'être découvert. C'est une chance que j'aie pas une tête d'assassin. Comment peut faire Gaspard, qui n'est pas un *gunman*, pour oser tout cela?

— Lorsque j'ai appris, continue Gaspard, que Serge était accusé de complot pour vol avec des armes chargées, je me suis dit qu'on l'avait sûrement drogué. Je ne comprends pas. Il a toujours été ponctuel au travail et jamais il ne prenait une cent dans les caisses des kiosques.

Gaspard est un bon témoin et la Couronne ne tient pas à le garder à la barre. Le juge le remercie d'un ton plutôt bourru. Les policiers, s'étant juré de bloquer mon cautionnement, se sont sûrement entretenus avec Crochetière préalablement. Richard Dion flaire toute cette atmosphère et, après l'exposé de la poursuite qui insiste sur la gravité des accusations, avec un mille dollars qui lui pend au bout du nez, il se lève :

— Votre Honneur, mon client est très bien représenté. Je cite en jurisprudence l'affaire Parent, où un cautionnement a été octroyé dans des conditions semblables.

— C'est pas pareil, l'affaire Parent, de répondre Crochetière.

Dion lève le ton :

— Gérard Labry a obtenu un cautionnement sans représentation alors qu'ayant été condamné pour voies de fait graves il y a à peine deux ans, il constitue un danger relatif pour la société. Je ne vois pas alors pourquoi monsieur Savoie ne serait pas relaxé.

Après quelques minutes de réflexion, le juge, craignant un recours en appel de la défense, rend sa décision. Dès les premiers mots, « À cause de la présomption d'innocence », je sais que j'ai obtenu gain de cause. Le magistrat rappelle Gaspard à la barre :

— Venez ici, vous. Si Serge Savoie fait défaut d'obéir aux conditions de sa remise sous cautionnement, vous êtes engagé à déboursier deux mille dollars à la Cour.

— Oui, Monsieur le juge, répond Gaspard en feignant l'étonnement.

Incroyable! On me confie à mon propre ami. Je cache mon excitation. Le débat aura duré une heure. Je suis tellement *high* que pendant que Jessie se voit refuser un autre cautionnement et qu'on nous redescend en cellule, je ne me rends compte de rien. Lorsque le gardien nous embarque, je lui demande pourquoi moi. Il me répond qu'il faut attendre l'arrivée des papiers de la salle d'audience au greffe.

Quinze minutes plus tard, je sors par la porte principale du Palais de justice sur la rue Laviolette. Bel après-midi ensoleillé. Quel rêve!

— Ohé!

Je reconnais la LeBaron beige de Toto stationnée à gauche de l'autre côté de la rue. Gaspard s'avance, la main droite levée vers le ciel. J'y joins la mienne :

— Wow! C'est pas vrai!

Raymond Pomminville, Sainte-Anne-des-Plaines, décembre 1997.

*

Mon chum le Rouge était très fier de cette évasion. Il aimait répéter qu'elle s'était faite sans violence et puisait un malin plaisir à s'être moqué de l'appareil judiciaire.

En faisant la transcription de son texte, j'ai eu la forte impression de l'entendre. Je revoyais son visage comme si je l'avais quitté la veille. Pendant un long moment, j'ai fait corps avec son histoire qu'il m'avait déjà racontée, j'ai ressenti la même impression que celle ressentie face à ma sœur Monique : je ne savais plus qu'il était mort. Étrange impression qui me laissa seul devant l'absence que je n'ai pas réussi à combler.

À toi aussi je dis salut, le Rouge, en ton éternité!

Une bouteille à la mer

Avant de réintégrer sa cellule, Riko avait l'habitude de venir me voir pour me dire l'heure de la diffusion du film de cul au canal Super Écran. Son intérêt se limitait presque exclusivement à ce genre de film et aux religions. Quand on entrait dans sa cellule, on remarquait aussitôt ses magazines de cul qui traînaient sur son bureau à côté de la Bible, du Coran et de la Bhagavad Gîtâ (Ah oui ! j'oubliais : Riko sait faire une carte du ciel, car il a étudié l'astrologie pendant qu'il faisait du temps. Son passe-temps lui est venu de sa facilité à jongler avec les chiffres. Comme le Rouge, Riko est très bon en mathématiques). Je me demande quel genre d'analogie il y a à faire entre ces deux sujets, la religion et le cul. Il y a sûrement une correspondance. Je serais curieux de l'apprendre. Enfin. Riko ne manquait jamais un film de cul. Quant à moi, je ne suis pas un amateur de ce genre de divertissement solitaire. Ça me fout en rogne de voir de belles paires de fesses que je ne peux pas lécher. Chaque fois que j'en vois, à tout coup, ça me plaque le nez sur l'absence de relation sexuelle, sur la tendresse que donne le partage, sur ma solitude. Je n'aime pas être confronté à ce manque. Ce n'est jamais agréable à vivre, ça rend l'incarcération encore plus difficile à supporter. Alors, les films pornographiques, lesquels tuent la tendresse, je les regarde rarement. Et puis, je n'ai plus treize ans. De plus, ce genre de films passe à une heure où je suis déjà plongé dans le coma. Je n'aime pas rester éveillé tard le soir, car j'ai l'impression de faire deux fois plus de temps. Je ne veux pas voir ma prison plus longtemps qu'il ne faut. Alors, quand vient la nuit, je m'allonge gaiement sur ma couchette. Une fois dans les bras de Morphée, je ne suis plus incarcéré. Dans *Le livre de ma mère*, Albert Cohen écrit : « Oui, allons dormir, le sommeil a les avantages de la mort sans son petit inconvénient. » Et quand je m'éveille, que je prends conscience que j'ai été absent aux murs de ma cellule, je me dis que je viens de voler un bon sept heures de barbelés au système correctionnel canadien. Ça part une journée sur le bon pied. Je me demande parfois

quel peut être l'impact d'une longue carence de relations sexuelles et affectives sur l'appareil psychique. Elle ne doit pas contribuer à le maintenir en équilibre. Peut-être que d'en être conscient contribue à rendre supportable une telle carence; du moins permet-elle de voir venir les frustrations et autres montées de colère, de pouvoir mieux réagir lorsqu'elles éclatent, de ne pas être pris au dépourvu devant l'agressivité qui cherche à déborder de partout.

Je sais que si j'avais porté à l'attention de mon chum Riko cet aspect de la vie carcérale, il aurait trouvé quelque chose de positif à dire. Je suis convaincu qu'il m'aurait expliqué qu'être dans un état de pauvreté sexuelle et affective augmente le désir, le rend plus fort, plus durable; que lorsque l'occasion se présente d'être avec une femme, d'avoir une relation sexuelle avec elle, cette relation ne peut pas se terminer après une seule éjaculation. Le désir étant si fort et la carence si longue, seul l'épuisement corporel peut mettre un terme à cette relation sexuelle, ce qui fait que tu te réveilles pour recommencer encore et encore... La difficulté est de connaître une femme aussi affamée que toi-même pour tenir le coup. C'est ce que Riko me dirait. Je le connais assez bien. Sa libido est aussi grosse que sa queue. Une telle source d'énergie se transforme souvent en torrent. Je n'ai pas de nouvelles de lui depuis qu'il a été libéré voici un mois déjà. Mais j'en attends sous peu. Il doit en baiser tout un coup présentement. Est-ce que les femmes emprisonnées ont ce genre de questions? Est-ce l'affectivité qui leur importe plus ou la sexualité? Les hommes incarcérés pensent au sexe, en parlent constamment. Peut-être est-ce une façon camouflée d'exprimer leur besoin d'affection? Peu de prisonniers témoignent de leur besoin d'aimer et d'être aimé, pourtant réel. La plupart se taisent sur ce sujet. Je crois que ça les gêne d'en discuter. Admettre qu'on a besoin d'aimer et d'être aimé, quand on est au cœur de la violence et qu'on a été violent, ce n'est pas évident. La fragilité fait peur, fragilité qui pourtant est d'une grande force. J'ai remarqué que depuis le début des années quatre-vingt, il y a eu moins de violence que dans la seule décennie soixante-dix. Je ne sais pas si cette baisse est attribuable à l'acceptation du programme de visite familiale privée. Je

pense que ce programme y a une large part. En fait, j'ai remarqué une baisse de l'agressivité depuis la décennie quatre-vingt. Auparavant, il y a eu plus de meurtres, plus de batailles, plus d'évasions et de tentatives d'évasion, plus de suicides et de tentatives de suicide, plus de prises d'otages que par la suite. Les libidos frustrées gueulent fort ! Les autorités l'ont sans doute compris.

Le sexe, la drogue et les chars sont les sujets préférés des détenus. Le sexe, j'aime en parler quelquefois ; les chars, je n'y connais rien ; la drogue, c'est une extrême platitude qui finit par me tomber sur les nerfs. J'en ai tellement entendu parler que ça me donne la nausée. Le fait de ne pas en consommer contribue sans doute à mon écœurement. Un soir, à Donnacona, un gars proche de moi vient me voir et m'offre de faire une ligne de coke avec lui, croyant ainsi me faire plaisir. Je lui dis que je ne prends pas de coke et que ça ne m'intéresse pas d'en prendre. Il s'est senti insulté, car il ne comprenait pas que je puisse refuser de la coke. C'est comme si j'avais refusé le bonheur absolu ! « Mais je boirais une bouteille de whisky », lui ai-je dit, pour le rassurer... Quand Riko était ici, son sujet préféré était le sexe. Il m'en parlait constamment. Il a fini par déteindre sur moi. Depuis qu'il est parti, je n'en parle plus. Riko pour parler du sexe et le Rouge, de littérature : j'étais bien entouré !

Depuis la mort de mon chum le Rouge, j'ai rarement l'occasion de parler du dernier auteur que j'ai lu. Ça me manque, cette absence de parlotte de livres. Lorsque lui et moi parlions des auteurs que nous lisions, nous avions l'impression de participer à quelque chose d'important, d'être différents des autres prisonniers. Nous aimions deviser à ce sujet, tout simplement. C'étaient des moments agréables que nous partagions. Je lis toujours, mais je ne parle plus de ce que je lis. Peut-être que l'écriture est une façon de composer avec le silence que la mort du Rouge a laissé dans ma vie. Je connais quelques gars qui fréquentent la bibliothèque. Ils m'apparaissent de bons lecteurs. Mais je n'ai aucune affinité avec eux. Je suis peut-être trop sélectif dans le choix de mes chums. Cependant, il en est un avec qui il m'arrive de jaser un peu. C'est un ancien avocat, condamné à perpétuité. Il s'inté-

resse à la peinture, aime les impressionnistes et le Groupe des Sept. Nous en discutons quelquefois. Mais ce que j'affectionne le plus, ce sont mes lecteurs imaginaires. Puisque mon jeu préféré est de jouer à l'écrivain, je me tourne vers eux pour parler. Écrire, c'est une autre forme de parlure, comme une bouteille lancée à la mer. Quelqu'un la ramassera, lira le message qu'elle contient et cherchera peut-être à entrer en contact avec la personne qui l'a jetée. Ce quelqu'un n'aura pas de difficulté à retracer l'auteur du message... Peut-être qu'un jour je recevrai une lettre d'une femme qui aimerait en savoir davantage sur son auteur. Plutôt réconfortante cette pensée, ça aussi.

Écrire c'est faire l'apprentissage de l'écriture. Ça met du pain sur la planche, occupe des semaines de cellule. Bien sûr, ce n'est pas demain que je saurai écrire, ce n'est pas mon but. Écrire est un travail que je m'impose, un exercice d'étude qui m'aide à passer le temps, bref, un hobby. Je le fais en dilettante. Dans son recueil *Trois fois passera*, Jacques Brault écrit : « Écrire, aimer, il n'est jamais trop tard pour s'y mettre. Il n'est jamais insignifiant ou désastreux d'échouer. » Pour l'écrivassier que je suis, cette résilience dans les mots du poète est encourageante. Elle m'habite. Toutes ces saisons qui passent dans l'attente d'un meilleur printemps, il faut bien que je les occupe. J'écris pour me creuser le cœur jusqu'au ver qui l'a pourri.

Regard sur un rêve

Les rêves ont parfois une grande portée symbolique. Ils s'inscrivent dans la mémoire comme des révélateurs d'un moi obscur rarement accessible au moi de veille. Durant mes années d'incarcération, j'ai fait quatre rêves de cette nature à des intervalles assez distants. Voici l'un d'eux.

Il y avait trois personnages, soit deux hommes que j'estimais être dans la trentaine et un vieillard portant une barbe blanche jusqu'à mi-poitrine. Le vieillard était assis et regardait les deux hommes qui discutaient de l'origine de la vie sous la nuit étoilée. Tous portaient une toge blanche, le genre de toge que devaient porter les disciples de Socrate, bien qu'en réalité ce soit à l'époque romaine que se portait ce type de vêtement. J'étais un observateur concentré sur le dialogue des deux hommes. Celui qui était à ma gauche proposait une explication scientifique de l'origine de la vie tandis que l'autre, à ma droite, avait une approche spirituelle. Je les écoutais attentivement. J'étais fasciné par la richesse de leurs exposés. Parfois je me rangeais derrière l'homme de science. Parfois j'étais de l'avis de l'homme de foi. Et chaque fois que je croyais être du bon côté, l'un ou l'autre avançait un autre argument qui me faisait changer d'avis. Tout à coup, j'ai senti que les deux hommes étaient sur le point d'arriver à un consensus. J'étais très fébrile, car j'avais le sentiment que me serait dévoilée une vérité exceptionnelle et fondamentale. C'est à ce moment précis que le vieillard s'est levé. S'approchant, il leur dit : « Vous témoignez tous deux de la complexité et de la diversité de la réalité humaine. Il y a donc là un mystère. » Dès que le vieillard eut fini de parler, je me suis réveillé. J'ai allumé une cigarette et pensé à ce rêve fort étrange.

Quelques semaines avant que j'aie ce rêve, j'avais été atteint d'une boulimie livresque. Je ne lisais plus depuis quelques années, mais le goût de lecture me revint avec force. Je me rendis à la bibliothèque pour y prendre quelques livres de philo et de poésie. D'avoir relu quelques extraits d'Épicure a pu influencer mon rêve. (À dix-huit ans,

j'étais au cœur même du mouvement *Peace and Love*. J'avais été très influencé par le concept d'amitié de cet auteur. Je m'étais dit que si Épicure avait été vivant en cette année 1967, il aurait été le gourou de milliers de jeunes qui, comme moi, se croyaient hippies et étaient fiers de l'être.)

Donc, je pense que d'avoir lu ces extraits a pu réveiller dans ma mémoire certaines questions existentielles pour lesquelles une multitude de réponses m'étaient venues à l'époque, mais compte tenu de leur abondance, aucune n'avait pu me satisfaire. Trop de réponses philosophiques différentes éparpillent la pensée d'un jeune homme curieux, avide de comprendre et n'ayant pas la maturité intellectuelle pour assimiler de telles connaissances. Ce rêve m'a beaucoup impressionné. Je me suis alors dit que j'avais fait un beau «rêve philosophique». J'étais très heureux de l'avoir fait, et j'en suis resté là. Cependant, quelques années plus tard, j'ai fait un autre rêve de même nature. À la suite de cela, j'ai décidé de transcrire mon rêve de philo afin de le comprendre. Je suis conscient que le rêveur n'est pas la meilleure personne pour analyser la symbolique de son imaginaire onirique. Mais je pense que la compréhension que j'en ai est assez juste. Voici ce que j'en déduis : les trois personnages me symbolisent. Les deux hommes me révèlent la difficulté que j'ai à trouver l'équilibre entre un besoin d'affection et l'irrémissible besoin d'être en action. Dans mon rêve, je ne parviens pas à faire un choix, à appuyer l'un ou l'autre des hommes. Je suis dans l'indécision. Quant au vieillard, je vois en lui le symbole du devenir, d'un être accompli, réalisé, le symbole d'un pacificateur de forces antagonistes, de l'être actualisé dans tout son potentiel humain. C'est lui qui possède le savoir et la sagesse révélés autant par son attitude calme et sereine que par sa parole. Une telle transcendance du soi, si elle est souhaitable, est-elle accessible?

Je pense également que ce rêve m'informe sur la nature d'un conflit intrapsychique. Cependant, je ne saurais être certain de mon interprétation. J'interprète mon rêve à travers mes lectures de poésie. Les poètes ne parlent pas avec des mots, mais avec des images, des métaphores, des allégories, des associations d'idées, comme chez les

surréalistes. Cette forme de langage me semble si près du langage de l'inconscient. C'est donc à partir de la poésie que je me risque à expliquer mon rêve. Les trois hommes y apparaissent comme des personnes différentes, ayant leur propre personnalité. Mais symboliquement, ils me représentent. De plus, ils ont quelque chose en commun : la toge blanche. Cette toge me l'a rebuté. Je n'arrivais pas à en saisir le sens. Mais je me suis mis à voir autre chose. Ce n'est peut-être pas un vêtement, pensais-je. Si les trois hommes me symbolisent, pourquoi la toge blanche ne renverrait-elle pas à quelque chose de moi ? Mais que pourrait-elle symboliser ? C'est à la suite de ces questions que l'idée suivante m'est venue : ces trois hommes sont coulés dans le même moule. Or je crois que ce moule a un lien avec l'énergie sexuelle, laquelle est associée à la toge blanche.

Un autre aspect : le dialogue des deux hommes. Au fur et à mesure de son déroulement, il augmente en intensité comme dans un affrontement. Mais cet affrontement d'hommes qui ne veulent pas céder d'un pouce se fait sur un ton respectueux. Bien qu'ils ne parviennent pas à s'entendre, ils n'en viennent pas aux coups de poing. Devant cet échange qui semble aboutir à un consensus, leur attitude me révèle leur maturité. Je pense que cet affrontement symbolise l'agressivité, mais une agressivité bien canalisée, adulte. En somme, les toges blanches et l'affrontement me révèlent certains troubles de mon comportement, c'est-à-dire mes penchants criminels. Cette symbolique me porte à croire que ces troubles de comportement sont nés d'une pulsion sexuelle frustrée qui a débordé dans l'agressivité pour se satisfaire. À travers le canal de l'agressivité, cette pulsion cherchait à libérer l'organisme d'une trop forte tension et à le décharger d'émotions trop envahissantes. Quand je me rappelle la fin de mes onze ans avec mes masturbations quotidiennes, que j'interprète comme des périodes d'évacuation émotionnelle nées de mon incapacité à exprimer la tristesse et la colère qui me venaient de ma relation avec mon père, cette explication me semble plausible. De plus, ces masturbations se voulaient une révolte contre le sentiment de culpabilité né d'un enseignement judéo-chrétien. Entre le plaisir de se masturber et le

sentiment de honte qui venait après se trouvait une contradiction que je ne comprenais pas et que je ne voulais plus ressentir. Par ailleurs, quand je me rappelle mes relations amoureuses passées, je constate que je n'ai jamais pensé commettre un crime tant que j'étais avec une femme. J'étais dans la stabilité affective. Rien ne s'agitait en moi, ne cherchait à s'autodétruire. Mais dès que je perdais cette stabilité, un désordre émotif et cognitif me subjuguait. De plus, lorsque je me suis découvert des aptitudes pour la peinture, je me suis rendu compte que de m'exprimer de cette façon me procurait une certaine quiétude. Je ressens ce même apaisement quand je m'adonne à l'écriture. Je pense que ce que la psychologie appelle la sublimation m'aide à canaliser mon agressivité. Je ne sais pas si l'explication que je donne de mon rêve est correcte. Mais si je me réfère à ce que je ressens, elle me semble assez juste.

Le banc

*Je pense donc je suis.
Je ne pense pas donc je ne suis pas.*
Jacques Prévert

I

Dans la cour extérieure de l'établissement de Cowansville, il y a quelques bancs de bois, du genre que l'on voit dans les parcs des villes. L'été, après mon jogging, j'aime m'y asseoir pour reprendre mon souffle. Assis tranquille, fumant une cigarette, je regarde les cailloux. J'en fixe un au hasard en me demandant s'il sait qu'il existe. Le caillou ne sait pas qu'il existe parce qu'il n'est pas un être pensant. Fulgurante observation ! Pourquoi me demander si le caillou sait qu'il existe, sinon pour me questionner sur ma propre existence ? Qu'est-ce qui en moi veut savoir qu'il existe ? Regardant le caillou, je sais que je regarde le caillou. Ce *je sais*, n'est-ce pas ce qui en moi observe l'historicité et la temporalité d'états de conscience ? Prendre conscience de son existence, c'est réaliser sa finalité. Ce moi qui sait ne veut-il pas l'éternité ? Le monde que je connais, celui de mes représentations, de mes expériences, de mes relations, meurt-il avec la pensée qui le soutient ? Refuser d'entrer en cellule par la pensée, n'est-ce pas prendre conscience que j'existe dans la réalité des autres indépendamment de mes doutes comme de mes certitudes ? Ce moi qui sait qu'il existe, s'il ne pense pas ou doute de son existence, il n'en existe pas moins dans le regard des autres parce que les gardiens vont lui sauter dessus s'il refuse l'ordre de réintégrer ses quartiers. À ce moment-là, il prendra conscience qu'il existe avec intensité... La souffrance et l'angoisse font mentir le néant.

« L'enfer, c'est les autres », disait Sartre. J'ai aimé lire ce philosophe. Ce que je n'ai pas aimé de lui, c'est qu'il a dit que « tous ceux qui ne sont pas communistes sont des chiens ». Je ne comprends pas comment

un homme aussi brillant a pu dire une telle chose. Une grande intelligence, prenant conscience de la misère, de la condition humaine et de la difficulté d'être, ne devrait-elle pas s'ouvrir à une sensibilité qui tend les mains ? Comme Prométhée, ne chercherait-elle pas à voler le feu du ciel pour le donner aux hommes afin de les libérer de leur ignorance, c'est-à-dire de leur souffrance ? Suis-je naïf de le penser ? À l'époque où j'étais au maximum Saint-Vincent-de-Paul, dans les années soixante-dix, si Sartre m'avait dit cette phrase, je lui aurais cassé la gueule. Je l'aurais fait non parce qu'il m'aurait traité de communiste, mais de chien. Une telle insulte ne s'accepte pas en prison, du moins dans un établissement à sécurité maximale comme le vieux pen. J'ai vu un gars se faire tuer parce qu'il avait changé de poste de télévision sans le demander aux autres gars. Certaines valeurs, règles, certains codes de conduite justifient la violence et vous rendent prisonnier. Sartre n'aurait pas eu d'autre choix que de reconnaître et d'accepter mon coup de poing, parce qu'il aurait été l'expression de cela même qu'il affirme dans son œuvre. Aurait-il aimé ça, se faire casser la gueule ? J'en doute. Par l'accomplissement d'un tel acte, c'est ma liberté et ma responsabilité qui s'exprimerait. C'est ce que Sartre dit dans *Les mouches* : « Je suis libre, Électre, la liberté a fondu sur moi comme la foudre... J'ai fait mon acte, Électre, et cet acte était bon. Je le porterai sur mes épaules comme un passeur d'eau porte les voyageurs. Et plus il sera lourd à porter, plus je me réjouirai, car ma liberté, c'est lui... Je suis libre. Par-delà l'angoisse et les souvenirs. Libre. Et d'accord avec moi... et je n'ai plus eu d'âge... Et il n'y a plus rien eu au ciel, ni Bien, ni Mal, ni personne pour me donner des ordres. » Moi, j'aurais aimé qu'on me donne des ordres, qu'on me dise : « Ne bouge pas ! » Le mal que j'ai fait aux autres est un prix un peu trop élevé à payer au nom de ma liberté. Ce mal est ce que je ressens dans mes tripes. C'est là que le dégoût prend naissance et me fait voir l'absurdité de mes actes et de certaines valeurs.

Si j'en crois Sartre, l'être humain possède une totale liberté. Certes, il reste assujéti à des nécessités biologiques qui semblent le restreindre dans sa capacité de faire des choix : il lui faut boire et manger, déféquer,

dormir et se réveiller, poursuivre encore et toujours ce même cycle de chair et de sang s'il veut continuer d'exister. Il n'a pas le choix, sinon c'est la mort. Mais ce cycle ne restreint aucunement sa liberté, car il peut choisir de refuser de manger s'il accepte de mourir. Le suicide prouverait donc sa totale liberté. Paradoxalement, le suicide se veut une liberté qui se révèle être une négation d'elle-même. Comment, une fois mort, l'être prendra-t-il conscience de cette liberté qui s'anéantit d'elle-même et du fait que sa mort était bien un choix par lequel il se prouvait sa totale liberté? Ce genre de réflexion ne mène nulle part, du moins je la sens loin de l'émotion. Moi, j'ai faim d'une tendresse à partager, je désire m'enraciner au plus chair du vivant. Parfois, quand les imprécations véhémentes de la dialectique piquée en son ipséité se déversent sur le monde en un flot continu de son *cogito* du *cogitatum*, je me dis que la pensée sert mieux au narcissisme neuronique qu'à la quête du réel. La liberté? Le Marquis de Sade revendiquait lui aussi la liberté totale. Pour moi, cette liberté est l'expression de la facilité : se complaire dans la réalisation de ses besoins et désirs, quels qu'ils puissent être. Sade a raison de croire que nous sommes foncièrement mauvais de naissance. Pour paraphraser Simone de Beauvoir, on ne naît pas humain, on le devient, si tant est que nous le soyons devenus et même capables de le devenir. Sade, c'est le refus de le devenir. Cette liberté totale a mis du sang sur mes mains. Je témoigne ici de l'absurdité d'un tel concept. La déshumanité d'une telle liberté me prend aux tripes comme une nausée. J'ai les *mains sales* dans tous les sens. Dans cet espace de toutes les libertés, l'homme est-il *en trop* parmi les bêtes, elles aussi *en trop* dans ce Grand Tout des métaphysiques où le *néant ne s'atteint pas plus que l'absolu*? Dans les envolées cognitives, le respect de la vie crie sa présence. Oh, n'avoir eu pour toute parole que ce simple cri sur les lèvres! Une liberté totale est une liberté sans morale, une responsabilité sans larmes et sans regret. Il est donc facile de s'y sentir libre! Si j'étais philosophe, je penserais le contraire et saurais argumenter. Comme l'affirme Sextus Empiricus : «À tout raisonnement on peut opposer un raisonnement de force égale.» Je

me demande parfois, lorsqu'une personne vous dit que c'est la vérité vraie, si elle ne fait pas un faux mensonge...

L'enfer, c'est les autres. Je ne connais pas et ne peux comprendre d'autre enfer que celui de l'absence des autres. Quand je pense aux autres, c'est aux femmes que je pense. Bien sûr, quand je pense aux femmes, je reviens toujours à celles que j'ai connues. J'ai trop de doigts sur une seule main pour les compter, mais je les ai tout de même mal aimées. Comment ai-je pu détruire ce que j'ai aimé? J'ai fait ça sans le vouloir. Mon comportement criminel m'a tant aveuglé que j'ai tué l'amour. Je m'en suis voulu à mort pendant des années. Je revois une de mes blondes, Lucie. Je suis en 1975. Elle est appuyée contre le cadre de la porte de la salle de visite de la prison d'Orsainville. Elle pleure, elle tremble. Elle sait qu'on ne se reverra plus jamais. Ça lui brise le cœur. Et moi, pauvre imbécile, l'assassin de l'amour, je la regarde pleurer derrière cette chienne de vitre qui m'empêche de la consoler, cette chienne de vitre qui m'empêche de partir avec elle, cette chienne de vitre que je voudrais casser en mille morceaux, cette chienne de vitre de ma chienne de vie... Elle n'est plus dans le cadre de porte... Je ne la verrai plus jamais... C'est fini maintenant, par ma faute. Maudite saloperie de merde!

Le temps a beau passer, il reste toujours un petit quelque chose dans ma conscience qui me pince le cœur. Certes, je n'ai plus cette colère contre moi-même. Me suis-je pardonné? Il ne me sert à rien de me pardonner. Pardonner, c'est reconnaître que j'ai commis une erreur que je regrette. Cela peut me donner seulement bonne conscience. Se pardonner, ce n'est pas comme demander pardon. Mais le demander ne se demande pas. Le pardon vient de lui-même ou ne vient pas. D'avoir tiré sur un policier ou d'avoir braqué une caissière de banque n'a jamais été une erreur. C'était un acte prémédité, un choix délibéré, tout le contraire d'une erreur. C'est pour cette raison que l'acte est plus grave, parce qu'il est réfléchi.

Octobre 1985. Je suis au vieux pen avec mon partner Yvon. Nous sommes à quelques mois d'être libérés. Nous nous mettons d'accord sur un point : si des policiers se présentent sur les lieux du vol à main

armée que nous voulons faire, nous ouvrons le feu. Mon partner et moi, ayant déjà bien des années de prison dans le corps, sommes prêts à nous faire tuer, car nous ne voulons plus revivre l'incarcération. Nous acceptons de mourir en acceptant de tuer. Je dis à mon partner : « Si un policier te blesse et que tu deviens paralysé, que feras-tu ? » Mon partner me dit qu'il se suiciderait. Il me demande ce que moi je ferais. Je lui réponds que je ne le sais pas. Nous discutons de cette éventualité. Quand l'événement tragique s'est produit, mon partner a été atteint à la colonne vertébrale. À la suite de l'impact d'une balle tirée par un policier, il est devenu paraplégique. Dix-sept ans plus tard, il est décédé de maladie, sans jamais avoir tenté de se suicider. L'aurais-je fait si j'avais été atteint par balle ? Souvent, ce n'est que lorsqu'on vit l'événement qu'on prend conscience de sa volonté d'agir.

Mai 1986. Ce jour-là, mon partner est venu me chercher chez moi. Dès l'instant où j'ai mis le pied sur le trottoir, j'ai ressenti « une cassure » dans la réalité. Comme si je venais de basculer dans un autre univers, comme si tout ce que j'avais connu ne m'appartenait plus, comme si je ne pouvais plus vivre dans cette réalité-là. J'ai eu l'intuition intense d'un drame. Je ne voulais plus commettre le vol que nous avions planifié. Malheureusement, j'ai tout rationalisé en me disant que tout se passerait bien. De plus, je ne pouvais pas revenir sur ma parole. C'est un principe dans le milieu qu'il faut respecter. Manquer à sa parole, c'est se faire rejeter. Je m'étais engagé à faire ce vol. Je devais donc le faire.

Quand le policier s'est présenté devant moi avec son magnum 357, j'ai sorti mon gun et j'ai tiré. Pendant une fraction de seconde, ce que j'ai vu, ce n'est pas un homme, mais toutes mes années d'incarcération. À travers lui, j'ai revécu la crasse de la ségrégation du vieux pen, les coups de matraque, les gaz lacrymogènes, la solitude, les cris, les pleurs, les barbelés, les gars poignardés à mort ou tués à coups de barre de fer par d'autres détenus... Dans l'uniforme du policier, ce vêtement qui dépersonnalise l'être en symbolisant l'autorité, c'est toute cette saloperie de merde que j'ai vue, et c'est dans ça que j'ai tiré ! Mais

dans l'uniforme de ce policier, il y avait un homme qui ne m'avait jamais fait de mal. Un homme à qui je n'avais aucune raison de faire du mal. Un homme qui, j'en suis certain, était un bon gars. C'est moi qui ai tiré sur lui. J'ai fait ça, moi. Maudite saloperie de merde! Je ne veux plus y penser.

Pardonner ne sert à rien. Comprendre est la seule chose qui peut faire en sorte que je ne commettrai plus de tels actes. Quand je pense au policier que j'ai blessé, à celui que mon partner a tué, au vol de banque, à mes récidives, à tout ce que j'ai pu commettre comme crime, derrière tout ça se trouve un long processus d'autodestruction, de dévalorisation de soi, d'incarcération et de déshumanisation. Ma criminalité a été un refus d'exister à travers un suicide social. Dans chaque crime dont je me rappelle, dans chaque récidive, c'est ce que je vois : la mort du moi sans la perte de sa vie. Le temps arrange les choses, dit-on. En vérité, le temps ne fait rien de lui-même si on ne lui donne pas un coup de pouce. Écrire est ce coup de pouce que je me donne.

II

Été 1972. Quand Lucie revenait de son travail dans sa tenue d'infirmière, j'en salivais tellement elle était séduisante et sensuelle. Lorsque je pense à tout ce que nous aurions pu partager elle et moi, le regret s'installe comme un affaissement, m'implose dans une amère tristesse. Ce souvenir remonte à plus de trente ans. J'ai l'impression qu'il date d'hier. Sur le plan affectif, je ne parviens pas à me distancier dans le temps. Bien que je sois conscient du passage des années, dès que je réveille en moi un souvenir, il me revient toujours avec les émotions qui lui sont associées. Je les ressens comme si j'étais en train de vivre le moment. Quand je me rappelle un mauvais souvenir, ce n'est pas pour me complaire dans une douleur narcissique, mais pour chercher à comprendre pourquoi j'ai agi de telle manière. Ne me rappeler que ce qui me fait du bien finirait par me faire du mal. Si on lave seulement l'extérieur d'une voiture sans dégraisser le moteur, ça ne reste que du joli à montrer. La panne risque de se produire à tout moment. Et quand je tombais en panne, je frappais fort. Mais c'est fini tout ça. Ce qui me motive est ma responsabilité et ma liberté face à tous les demains de ma vie. Ma motivation est d'autant plus grande que ces demains risquent d'être peu nombreux. L'âge m'a rattrapé autant que les regrets.

En 1989, je suis à Donnacona, je regarde un programme à Radio-Québec, une émission d'information sur les MTS dans les cégeps. Tout à coup, je vois Lucie. C'est elle qu'on interviewe. Elle vient en aide aux cégépiens qui désirent avoir des renseignements sur les différentes maladies transmises sexuellement et leur conseille des soins de santé, des précautions à prendre, etc. J'ai eu tout un choc en la voyant. Ma seule pensée a été de me demander si elle était heureuse. J'aurais aimé la serrer dans mes bras. Et son souvenir m'est resté en tête toute la journée. Dans sa dernière lettre, elle me disait : « Il serait merveilleux si nous pouvions tous deux garder un beau souvenir de ces moments de tendresse que nous avons vécus. » Je n'ai rien oublié

de ces moments de tendresse. Souvent, à n'importe quel instant de la journée, elle me questionnait : « Es-tu pour ou contre l'avortement? Qu'est-ce que tu penses de la politique du Parti Québécois? As-tu déjà lu un livre de Camus? Connais-tu Krishnamurti? » Il ne se passait pas un jour sans qu'elle me pose une question sur un sujet qui lui tenait à cœur. Étant une femme très intelligente, les sujets ne lui faisaient pas défaut. « Pourquoi tu fais des vols de banque? » Quand elle me demandait cela, ce n'était pas pour me faire prendre conscience que j'agissais mal, car elle savait que j'en étais conscient, mais pour que je réalise que mon comportement pouvait nous séparer à jamais. À cette époque, j'étais trop idiot pour m'en rendre compte ou trop imbu de ma certitude d'être intouchable, ce qui est une preuve de mon idiotie. Lucie m'a quitté en 1975. Qu'a-t-elle pensé de moi lorsqu'elle a appris onze ans plus tard par les journaux que j'avais blessé un policier et que mon partner en avait tué un? A-t-elle pensé du mal de moi? A-t-elle regretté de m'avoir aimé?

Comment ai-je pu détruire ce que j'ai aimé? J'aimerais tant revenir en arrière et changer ça. Je suis en rogne parce que je ne le peux pas. Mon désir de réparer le mal que j'ai fait est-il garant de mon avenir? Dans l'avenir je n'ai commis aucun crime, car l'avenir a déjà commencé hier. C'est dans le passé que mes crimes existent. L'avenir ne m'intéresse pas. C'est le passé que je voudrais changer. Je ne suis pas inquiet de mon avenir. C'est le passé qui me tourmente. Je refuse d'admettre que je ne peux rien y changer. À quoi me sert d'avoir en moi ce désir si fort de tout réparer? Je hais ce désir parce qu'il me révèle mon impuissance. Bien sûr que je suis conscient de ne pouvoir rien faire face à mon passé. Mais dans mes tripes, ce n'est pas la même certitude. Je vis dans cette déchirure depuis tant d'années.

Vraiment, quand j'ai vu Lucie à la télévision, quand j'ai vu cette femme superbe, j'ai eu tout un choc. J'ai été bouleversé, moi qui étais convaincu de ne jamais la revoir de ma vie, bien que j'en aie toujours eu le désir. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. J'espère que la vie n'a pas été trop difficile pour elle, qu'elle est heureuse et qu'elle a un homme qui sait l'aimer mieux que je ne l'ai aimé.

III

J'ai été libéré du vieux pénitencier Saint-Vincent-de-Paul en février 1986. Dès l'instant où j'ai mis le pied dans le parking de cet établissement à sécurité maximale, je me suis senti blasé. Ma réaction n'était pas normale. J'aurais dû sauter de joie après toutes ces années, dont certaines furent assez mouvementées : évasions, prise d'otage, tentatives d'évasion, ségrégation, émeute. Mais non. Sans doute de n'avoir nulle part où aller ni personne pour m'accueillir y étaient pour quelque chose. J'ai donc décidé de retourner chez moi, avec ma mère et mon frère, qui demeuraient toujours sur la petite rue Gamelin. Ça m'apparaissait la meilleure solution en attendant de me trouver un appartement, c'est-à-dire le temps de planifier un vol à main armée pour me procurer deux ou trois mille dollars. Je suis sorti du vieux pen avec moins de cent dollars. En arrivant à Québec, j'ai demandé de l'aide sociale. Avec le chèque qu'on m'a remis, je me suis acheté un gun, un calibre 38 à barillet.

Un soir, je demandai à mon frère de me faire jouer la cassette vidéo du mariage de ma sœur Monique. Je la regardai avec maman. Je vis ma sœur qui s'avançait vers l'autel dans sa robe de mariée, comme si elle marchait dans la lumière; je ne l'ai jamais vue aussi radieuse. Je vis ma mère, mon père, Robert, le futur mari de ma sœur... Tout à coup, je me vis en compagnie de Linda. Maman me regarda en me disant : « Quelle belle fille c'était! Sais-tu ce qu'elle est devenue? » Cette question, je me la suis posée des centaines de fois pendant des centaines de nuits.

J'ai vu Linda pour la dernière fois à l'été soixante-dix. Elle marchait sur la terrasse Dufferin au bras de son nouveau chum. C'était seize ans avant cette conversation avec ma mère. La mort dans l'âme, je l'ai vue auprès de ce sale type qui lui tenait la taille, ce sale type à qui j'aurais pu casser la gueule aussi facilement qu'on brise un brin d'herbe. Je ne l'ai pas fait, de peur que Linda me déteste à jamais. Si j'avais été un adulte, non ce jeune homme immature que j'étais, l'idée

de lui casser la gueule ne m'aurait pas traversé la tête. J'aurais accepté et vécu mon chagrin au lieu de me sentir en colère, rejeté et minable. J'ai dit à maman que je n'avais pas de nouvelles de Linda depuis qu'elle m'avait quitté à l'été soixante-dix. Soudainement, l'étrange pensée de téléphoner chez elle me traversa l'esprit. Cette idée me sembla si sur-réaliste et si fantasque que je décidai de la mettre en pratique pour voir ce qu'elle déclencherait comme réaction. Le pire serait que Linda refuse de me parler, ce qui mettrait fin à mon désir de la revoir; le mieux, qu'elle me dise quelques mots, ce qui me comblerait de joie et, bien franchement, me jetterait à terre. Mais je ne savais pas où elle habitait. Comment faire pour avoir de ses nouvelles, sinon en téléphonant à ses parents? J'étais pourtant réticent. Si c'était son père ou sa mère qui me répondait, je me sentirais mal à l'aise de m'identifier. Pour eux, je n'étais qu'un voleur de banques, quelqu'un à éviter, avec raison d'ailleurs.

Linda avait deux sœurs, une de quatre et une de sept ans. Chaque fois que je passais une soirée chez elle, au début de notre relation en 1967, ses sœurs venaient me voir car elles aimaient se faire chatouiller, se faire prendre dans mes bras. Pour elles, j'étais un grand frère de dix-huit ans. Celle de sept ans, Kathleen, s'était amourachée de moi. Je me suis dit qu'elle devait certainement se souvenir de moi. J'étais convaincu qu'elle ne m'avait pas oublié. Comme on dit, on n'oublie pas son premier amour... Quand elle venait s'asseoir sur mes genoux, faisant obstacle à sa grande sœur Linda, je lui caressais la joue en lui disant combien elle était jolie. Sur un ton ferme, Linda lui disait d'aller jouer avec sa sœur Sandra. Kathleen y allait avec une moue qui en disait long sur sa frustration. J'espérais qu'elle habitât toujours avec ses parents, mais j'en doutais. J'ai quand même téléphoné.

Si j'ai alors pensé téléphoner à Kathleen, c'est que le mois précédent j'avais vécu un événement des plus singuliers. J'étais avec Michel, un de mes anciens partners avec qui je défonçais des coffres-forts au début des années soixante-dix. Nous étions dans un restaurant Marie-Antoinette. Il était une heure du matin. Michel et moi mangions une bouchée quand, soudainement, une jeune femme vint s'asseoir en face

de moi et me dit : « Bonjour, Pierre! » Je ne la reconnus pas. Je lui dis bonjour et lui demandai son nom.

— Caroline. Je restais à côté de chez toi, sur la rue Gamelin.

— Caroline! La petite Caroline qui venait souvent me voir?

— Ben oui! C'est moi.

— Bon sang! Tu parles d'une rencontre! Je n'en reviens pas! T'es devenue une superbe femme, Caro. Tu étais très colleuse à huit ans. L'es-tu toujours?

— Avec mon chum, oui. Tu sais, quand j'avais huit ans, je voulais me marier avec toi. Je t'aimais beaucoup. T'en souviens-tu?

— C'est aujourd'hui que tu me dis ça! (Caro me fit un sourire plein de gentillesse) Oh, oui! Je m'en souviens très bien. Je ne saurais oublier une belle petite frimousse de huit ans qui voulait me marier.

L'été 1968. J'ai dix-neuf ans. Je suis assis dans les marches de l'entrée chez moi. Je bois du vin et je lis *Paroles* de Jacques Prévert. Entre deux gorgées de vin, je pense à Baudelaire : « Rien n'égale la joie de l'homme qui boit du vin, si ce n'est la joie du vin d'être bu. » En cette chaude soirée de juillet, le vin doit être très joyeux d'être bu, car je commence à être pas mal ivre. Caro s'en vient vers moi. Elle est en pyjama, sa longue chevelure noire lui descend au milieu du dos et contraste avec le bleu de son pyjama. Elle s'assoit à côté de moi, met sa main droite sur mon épaule gauche en y appuyant sa tête et me demande ce que je fais.

— C'est quoi tu fais, Pierre?

— Je lis un livre.

— C'est quoi tu lis?

— Des poèmes.

— C'est quoi des poèmes?

— C'est comme des chansons. Sauf qu'on ne les chante pas. Ce sont des mots pour les yeux qui chantent dans notre tête même quand on dort...

Je lui dis n'importe quoi. C'est à ce moment-là que Caro m'avoue qu'elle aimerait se marier avec moi. Elle me trouve beau et gentil. Ça

lui suffit pour m'épouser. «Quand tu auras mon âge, on se mariera, c'est promis», lui dis-je.

C'est en me rappelant cette surprenante rencontre avec Caro que l'idée de téléphoner à Kathleen m'est venue à l'esprit. Si Caroline, qui s'était amourachée de moi à huit ans, ne m'avait pas oublié, je ne voyais pas pourquoi Kathleen l'aurait fait, elle qui s'était amourachée de moi à sept ans. J'ai donc téléphoné chez elle. Une femme me répond. Je me sens rassuré, car la voix me semble assez jeune.

— Est-ce que Kathleen est là ?

— Un instant, s'il vous plaît. Kathleen ! Téléphone...

— Allô !

— Kathleen ?

— Oui.

— C'est Pierre.

— Pierre... Pierre qui ?

— Pierre Ouellet, l'ancien chum de ta sœur Linda.

J'entends alors Kathleen s'exclamer fortement «Pierre!» La surprise est totale et de taille. J'ai à peine le temps de commencer ma phrase que Kathleen se met à me raconter un tas de choses. Je n'en reviens tout simplement pas. Wow ! Je ne pouvais espérer un tel accueil. Je suis en train de vivre un instant magique, c'est certain.

— Pourquoi appelles-tu ?

— Je voulais avoir des nouvelles...

Je raconte à Kathleen que c'est en regardant la cassette vidéo du mariage de ma sœur Monique que l'idée m'était venue de téléphoner. Ma mère et moi voulions savoir ce que Linda était devenue. Kathleen m'informe qu'elle s'est mariée, qu'elle a deux enfants, qu'elle travaille au gouvernement au Service des ressources humaines... Notre conversation a duré une bonne demi-heure. Avant de raccrocher, je lui demande de ne pas avertir sa sœur Linda que j'ai téléphoné, tout en espérant qu'elle le fasse. Je la remercie de m'avoir parlé et lui exprime ma joie d'avoir jasé avec elle. «Tu rappelleras?» me dit-elle en raccrochant. Trois jours plus tard, un samedi, vers huit heures du soir, le téléphone sonne. Je décroche l'appareil.

— Allô !

— Est-ce que Pierre est là ?

Je reconnais la voix de Linda. Je suis très ému, profondément bouleversé. J'ai l'impression de cafouiller tant l'émotion est intense. Je parle avec elle environ deux minutes. Nous avons la même pensée au même moment : nous nous disons en même temps que le téléphone est trop impersonnel. Puis, nous rions tous deux d'avoir eu cette pensée au même moment. Je lui demande de venir me chercher, car je suis certain qu'elle a une voiture.

— J'arrive.

— Je t'attends. Je serai en face de la maison.

Je me sens assailli par toutes sortes de pensées, de questions, de rêves plus merveilleux les uns que les autres. J'ai l'impression d'être un personnage sorti d'un conte fantastique tant la réalité dépasse la fiction. Tout à coup, le choc de la raison : elle vient me voir pour satisfaire sa curiosité ou, pire encore, me parler d'amitié. J'ai tellement peur de ce mot. Si elle me propose l'amitié, c'est comme si elle me demandait de ne plus l'aimer. J'ai peur que ce soit le cas. Je me rends compte que je n'ai jamais cessé de l'aimer. Ça aime en nous ou ça n'aime pas. Quant à moi, je l'ai toujours aimé. C'est comme ça. Comment va-t-elle réagir en me voyant ? Et moi, comment pourrais-je m'empêcher de la serrer dans mes bras ? Je l'ai rêvée pendant tellement d'années. Je dois sans doute me contenir ou lui demander si je peux la prendre dans mes bras. Est-ce trop tôt ? Je sors de chez moi. Je marche de long en large sur le trottoir. Je ne fume pas, car je ne tiens pas à ce que mon premier french kiss goûte le cendrier. La petite rue Gamelin est déserte. Le chat de notre voisine, une vieille chatte espagnole de treize ans, qui traîne toujours dans les marches de l'entrée en miaulant un peu fort chaque fois qu'on monte, n'est pas là. En ce début d'avril, le soir est plutôt frais. Soudain, je vois une voiture rouge tourner sur Saint-Vallier pour prendre la rue Gamelin. Je sais que c'est Linda. Mon cœur bat à deux cents à l'heure. Sa voiture s'arrête en face de moi. Linda me fait signe d'aller vers elle. Je m'avance vers la porte du passager, l'ouvre et m'assois. Je suis près d'elle maintenant. Je ne vois

que ses yeux. Nous nous regardons sans dire un mot. Même si seize ans ont passé, j'ai l'impression de l'avoir quittée hier. Le temps n'a aucun sens. Bien que nous ayons vieilli, quelque chose dans notre regard demeure inchangé, quelque chose d'intemporel se révèle à nous, une petite lueur d'éternité dans son regard me convainc qu'il existe dans l'être humain un *moi transcendantal* qui échappe à l'usure du temps. C'est comme ça que je me l'explique et le comprends.

Il y a quelques années, j'ai regardé l'émission de Janette Bertrand sur les retrouvailles de personnes qui s'étaient aimées dans leur jeunesse et l'étrange impression que celles-ci avaient fait naître après toutes ces années. Ce dont les invités parlaient, ce sentiment d'une intemporalité de l'être, je le ressens et en fais la remarque à Linda. Elle m'avoue ressentir la même impression. Je ne sais pas comment définir cela. Une expérience psychique? Une seconde d'un état de supraconscience? Je n'en ai aucune idée. Je suggère à Linda d'aller prendre un café dans une brasserie. Il y a peu de gens à l'intérieur. Linda me parle de ses deux filles, me montre une photo d'elles : deux petits bouts de tendresse (je pense que j'aurais pu être un bon père; je suis jaloux de son mari). Linda me confie s'être mariée parce qu'elle se sentait étouffée dans le climat familial.

— Tu devais l'aimer un peu, ton chum, lui dis-je.

— Au début, oui. Après, ça s'est gâté. Nous avons peu de points en commun. Depuis les cinq dernières années, nous faisons chambre à part. Nous ne voulons pas divorcer maintenant à cause des enfants.

— Ton mari a accepté cette entente?

— Oui. Mais il m'a fallu le convaincre. Ça n'a pas été facile.

— Eh bien! c'est tout en son honneur. Au moins, il a de la classe.

Linda me parle de l'importance de maintenir un climat favorable à l'éducation des enfants. Il faut les aider à grandir psychologiquement et à devenir adultes. Ils ont besoin d'un équilibre, d'une certaine stabilité affective, même si cette stabilité s'inscrit dans un semblant d'amour. C'est sur ce point qu'ils se sont entendus. « Dès que les enfants seront en âge de comprendre, nous allons divorcer », me dit-elle. Je me réjouis de leur maturité par rapport à leurs enfants, mais ça m'attriste de voir

son mariage tourner au vinaigre. Je l'écoute parler. Je suis accroché à ses lèvres. Je bois chacune de ses paroles. Le temps passe. Elle me dit qu'elle aimerait me revoir. Nous nous mettons d'accord pour le samedi suivant. Elle me donne rendez-vous dans une brasserie du quartier Limoilou. Je lui demande si elle habite ce quartier. Elle me répond non, qu'elle demeure à Charlesbourg. Après m'avoir donné le nom de cette brasserie, elle me précise que le mercredi soir, elle s'y rend avec une amie pour casser sa semaine de travail.

— Ton amie, est-ce Francine? Ta grande chum du *Puf Club*?

Dès que je nomme le *Puf Club*, quelque chose de lumineux apparaît dans son regard, comme si je lui montrais un lieu magique, un bijou qu'elle aimerait posséder mais n'a jamais reçu, et qu'on lui offre tout à coup.

— Le *Puf Club*... C'était magnifique! Quand je t'ai vu, tu marchais autour de la piste de danse. Je ne pouvais plus te quitter des yeux. J'étais hypnotisée. Tu étais le genre de gars que je désirais connaître, à qui j'aurais été prête à dire oui. Plus je te regardais, plus tu me donnais l'impression d'être une montagne dont je ne pourrais pas atteindre le sommet, tant tu me semblais inaccessible. Mais quand t'es venu me demander à danser, quand t'as été près de moi, presque à me toucher, presque à sentir ton souffle sur mon cou, j'ai cru fondre, m'écrouler sur la piste de danse. Oh oui, c'était magnifique!

— Je me rappelle très bien. Toi aussi tu me semblais inaccessible. Tu étais trop belle pour moi. Quand je t'ai vue, j'ai eu comme un black-out. Le temps d'une seconde, je n'ai vu que du noir et j'ai perdu la musique. Il n'y avait de clarté que ton seul visage. Ce fut une seconde étrange que je n'oublierai jamais. Le coup de foudre m'avait frappé fort. Je le ressens encore...

— T'es gentil. Ç'a été de beaux moments, ce temps-là. Je suis toujours amie avec Francine. On se voit chaque semaine. Mais ce n'est pas avec elle que je casse ma semaine.

— Vous êtes toujours amies, après tout ce temps? C'est rare une belle amitié comme ça. Comment va-t-elle? S'est-elle mariée?

Linda me raconte que Francine vit en concubinage avec son chum depuis une dizaine d'années et qu'il est violent envers elle. Ça me peine d'apprendre ça, car je déteste les batteurs de femmes. Linda n'aurait qu'un mot à me dire pour que je m'en occupe. Cela me serait facile d'aller voir ce salopard et de lui casser les dents. Seize ans plus tôt, j'ai voulu casser la gueule au nouveau chum de Linda. Là, je suis prêt à casser la gueule au chum de son amie. Je suis toujours immature. Mais c'est plus grave, car je crois qu'un batteur de femmes mérite la mort, qu'un violeur de femmes ou d'enfants mérite la mort. J'ai la tête pleine de la mentalité des établissements maximum. Je me rends compte, en écrivant ces lignes, à quel point j'étais contaminé jusqu'à l'os. Un batteur de femmes ou un voleur de banques ne sont ni l'un ni l'autre acceptable. Le geste de l'un n'est pas moins grave que celui de l'autre, même si la société juge moins sévèrement un violeur d'enfants qu'un voleur de banque. Certes, un gars qui bat une femme ou un enfant vient me chercher plus émotivement qu'un gars qui fait un vol de banque. Mais je ne suis pas justifié de battre un batteur de femme parce qu'il me bouscule les entrailles à fond au point de vouloir lui faire sortir du corps ses propres entrailles.

— Elle devrait le plaquer là, ce salopard. Pourquoi ne le fait-elle pas ?

— Je ne sais pas. Elle croit qu'elle peut le changer, que tout va redevenir comme avant, peut-être.

— Tu sais bien que ce n'est pas vrai, Linda.

— Je le sais. Ça me fait tellement de peine. C'est ma meilleure amie, et je ne sais pas comment l'aider. Et puis Francine ne veut pas que je fasse quelque chose. Elle pense que ça ne peut qu'aggraver la situation.

Je suis touché par l'attention que Linda porte à son amie. Ça me fait l'aimer davantage. Bon sang ! C'est déjà le temps de se quitter, alors qu'il me semble que nous venons à peine d'arriver.

— Je dois y aller, Pierre. Si je rentre trop tard, il risque d'y avoir explosion familiale.

— Je comprends. Pour samedi prochain, est-ce que sept heures te convient?

— Huit heures serait mieux. Les obligations familiales...

— D'accord pour huit heures.

Nous nous embrassons. Je l'accompagne à sa voiture et la regarde s'éloigner. Je décide de retourner à l'intérieur de la brasserie. Je fais signe au waiter de m'apporter une grosse Mol. À deux tables de la mienne, je reconnais François, le frère d'un de mes anciens partners. Il est avec sa blonde. Je le salue et je dis au waiter de leur apporter la même chose que ce qu'ils boivent. François me remercie. Je prends une gorgée, allume une cigarette et me mets à penser à tout ce qui vient de m'arriver. Tout s'est passé si vite. Tout s'est passé trop bien. Une brique va sûrement me tomber sur la tête! Je flotte entre mes souvenirs de Linda et les rêves qui s'offrent à moi comme des fruits prêts à cueillir. La fille que j'ai toujours aimée est réapparue dans ma vie. Elle est là, en chair et en os, en cœur et en sourire, en silence et en mots. C'est une femme superbe, intelligente de cœur et d'esprit. J'ai encore l'impression qu'elle est trop belle pour moi. Je ressens la même émotion que celle ressentie lorsque je l'ai vue pour la première fois à la fin de l'année soixante-sept. Ce que je suis en train de vivre est-il réel? Est-ce bien vrai tout ça? Je ne rêve pas : j'ai bien été en présence de la femme que j'ai toujours aimée, à qui je n'ai jamais cessé de penser et de rêver. Je sens la vie couler dans mes veines pour la première fois. Le bonheur me fait peur. Est-ce lui qui me fait peur ou la responsabilité d'accepter d'être heureux, laquelle m'obligerait à changer de vie? Ai-je peur de reconnaître ma lâcheté? Comment peut-on détruire ce qu'on aime? J'aurai cette question en tête jusqu'à mes derniers jours, je le sais. Toutes les grandes questions métaphysiques, face à cette seule question, m'apparaissent ridicules, insignifiantes et n'ont pas plus de valeur que de la pisse de chien. *Comment as-tu pu détruire ce que tu as tant aimé? Réponds, mon imbécile! Ma grande ignorance crasse!*

Je fais signe au waiter de m'apporter une autre grosse Mol. Demain, mon partner Yvon sera à Québec. Je l'attends pour midi.

IV

Mon partner Yvon est arrivé à Québec. Nous sommes au restaurant Marie-Antoinette, situé dans la paroisse voisine de la mienne, de l'autre côté de la rivière Saint-Charles. Je l'informe que, selon un de mes anciens partners, le propriétaire d'un petit commerce de vente et de réparation de vélos a une collection d'armes dans son arrière-boutique. Nous voulons ces armes, car notre intention est de voler un camion blindé. Deux jours avant notre coup, nous allons inspecter les lieux. Ça nous semble un jeu d'enfant. Le *getaway* est excellent. Tout semble pour le mieux. Le matin de notre vol, nous entrons dans la boutique de réparation de vélos. À peine deux minutes plus tard, un policier se présente devant la porte d'entrée. Je le vois arriver avec son arme à la main, un magnum 357. Il me pointe. J'agrippe un client et m'en sers comme bouclier. J'avance vers le policier. Il me crie de jeter mon arme. Je lui dis de me laisser sortir. Il continue à me pointer avec son arme. J'avance de quelques pas, toujours avec le client comme bouclier. Rendu à quatre ou cinq pieds du policier, je tire en sa direction à travers la fenêtre de la porte. La balle le touche à l'épaule gauche, il tombe, je laisse l'otage, j'ouvre la porte et ramasse son arme. Tout s'est passé si vite. Je crie à mon partner qu'il faut foutre le camp au plus christ. Ce que nous faisons à toute vitesse. Le soir venu, nous sommes à Montréal. Mon partner veut me montrer un endroit sur la rue Sherbrooke où il y aurait plusieurs milliers de dollars. En nous y rendant, une voiture de police nous fait signe de nous arrêter. Mon partner me dit que c'est une vérification de routine. Nous sommes arrêtés sur la rue Assomption. Mon partner descend de voiture et montre son permis de conduire; je reste à l'intérieur de la voiture. Tout à coup, j'entends un coup de feu. Je tourne la tête pour voir ce qui se passe quand la portière s'ouvre : un policier me met son arme sur la tempe droite et me crie : « M'as t'tuer, mon chien ! » Je n'ai aucune réaction. Je suis à jeun et indifférent. Un autre policier arrive en renfort. Ils me sortent *manu militari* de la voiture. Au poste de police

j'apprends que mon partner a tué le policier. J'apprends aussi qu'il est entre la vie et la mort. On me dit que le policier sur lequel j'ai tiré à Québec est dans un état critique. Je suis le seul à ne pas avoir été blessé par balle. Je ne comprends pas pourquoi je ne suis pas blessé ou mort. On m'accuse de complot pour meurtre et de tentative de meurtre sur des policiers. Je fais la navette entre Montréal et Québec, selon les jours de comparution.

Trois semaines passent. Devant l'insistance de Linda, un des enquêteurs chargés du dossier de Québec accepte sa demande de me voir. Je suis dans un petit bureau de la Sûreté provinciale de Québec, située sur le boulevard Pierre-Bertrand. Linda vient d'entrer. Elle s'assoit à côté de moi, me regarde les yeux pleins de larmes : « Pourquoi t'as fait ça, Pierre? Pourquoi t'as fait ça? Je ne comprends pas. » Je n'ai pas de réponse à lui donner. Je me hais de la voir pleurer. L'enquêteur revient. Linda se lève. Je la regarde partir. Je sais que je ne la reverrai plus jamais. Pourquoi ne m'a-t-il pas tué? Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Mort, je ne pourrais pas faire de mal à personne.

En février dernier, vingt ans ont passé. J'écris aujourd'hui ces lignes avec un serrement au cœur. J'ai envie de vomir. Dans mes tripes, j'ai l'impression que c'était hier. Maudite saloperie de merde! Pourrais-je jamais me libérer de tout ce gâchis, ces larmes, tout ce sang versé? Me laissera-t-on aussi m'en libérer? Quand j'ai téléphoné à Kathleen pour revoir Linda, j'ai touché au bonheur. Deux semaines et demie plus tard éclata cette fusillade. Dans ce court laps de temps, j'ai côtoyé le merveilleux et provoqué l'horreur. J'ai été un vrai salopard. Comment ai-je pu être aussi aveugle, aussi inconscient, aussi déshumanisé? Tout le regret que je ressens ne change rien : j'ai commis l'irréparable. Je ne veux plus me morceler la conscience jusqu'à la fin de mes jours. J'ai assez détruit comme ça. J'apprends à vivre en acceptant cette violence dont je suis seul responsable. Elle fait partie de l'homme que j'ai été. Je ne peux la nier ni l'effacer de ma mémoire. J'apprends à m'en libérer afin de vivre une vie normale, comme tout l'monde, simplement. Je ne veux rien d'autre, rien d'autre. Je veux être ce rien d'autre. Laissez-moi être ce rien d'autre.

Présence

À Josée D.

«J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans», rimait le poète des *Fleurs du mal*. J'en ai suffisamment pour occuper mes années de prison.

J'ai dix-huit ans tout à coup. Je suis avec Josée, une fille pour qui j'ai eu le béguin avant de connaître Linda. Elle a les cheveux noirs et les yeux verts. Elle mesure cinq pieds et neuf pouces, pèse cent vingt-deux livres (c'est elle qui me l'a dit, avec fierté; c'est sûr : elle sait qu'elle est belle, connaît son pouvoir et en use). Cette fille est vraiment une nourriture pour la volonté de vivre! Une beauté mystérieuse et fascinante. Je pourrais la regarder des heures sans que se brise en moi l'envoûtement.

Comme moi, elle connaît Baudelaire, Rimbaud et Nelligan et elle sait montrer qu'elle en connaît des choses. Je crois que si j'étais une fille, je serais cette fille-là. Elle me ressemble trop pour que j'en tombe amoureux. Quand je l'embrasse, c'est comme si j'embrassais ma sœur : je ne ressens aucun désir de chair sur les lèvres. A-t-elle la même sensation? Je n'ose pas le lui demander. Je n'aime pas cette sensation. Josée est tellement belle! Ça me chagrine de penser que je ne pourrai pas aller plus loin que le goût de sa salive, ou notre fraternelle amitié, ou notre admiration pour ces poètes à travers lesquels nous cherchons à nous impressionner. J'aimerais tant la caresser... Je rêve à ça, assis à côté d'elle, enivré par la lavande de sa blouse entrouverte...

Plusieurs années plus tard, j'ai eu le bonheur de la revoir. Elle avait toujours les cheveux noirs mais avait pris un peu de poids, à peine. Dans ses yeux verts, ce n'était plus la même clarté, la même intensité, la même fille. C'étaient les yeux d'une femme dont je ne connaissais que des souvenirs de sa jeunesse. Le souvenir était notre seul point de repère dans cette fuite du temps troué d'inconnu. Sans doute a-t-elle remarqué dans mes yeux cette même absence de clarté? Nous n'avons

pas parlé de poésie, ni des Bee Gees, son groupe préféré. « Tu fais quoi maintenant ? » me demanda-t-elle. Je ne pouvais pas lui dire que j'avais un calibre 38 dans ma ceinture et que cette semaine, mon partner et moi avions l'intention de faire un vol de banque... Je lui ai dit que je travaillais avec mon frère sur un chantier de construction. Elle me demanda si j'étais marié. Je lui ai dit non et que je n'avais personne dans ma vie... C'était la vérité. Est-ce qu'un homme peut être mal-honnête socialement, tout en étant honnête sur le plan affectif? Je lui ai demandé à mon tour si elle avait quelqu'un dans sa vie. « Non. Je m'occupe de mon père qui est très malade », me dit-elle. Cela me rapprocha d'elle. Je lui offris d'aller prendre un café dans un petit restaurant de la rue Saint-Jean. En chemin, je me rendis compte que j'avais le même rêve qu'au temps de ma jeunesse : j'aimerais la caresser... Je rêvais à ça, assis à côté d'elle, tout en sirotant un café noir et sucré...

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans, rimait le poète. J'en ai suffisamment pour occuper mes années de prison. J'écris au gré de mes souvenirs et des émotions qu'ils éveillent. Je me laisse porter par eux, j'entre dans leur espace comme on entre chez soi après une longue absence.

La femme de *La Licorne*

La lecture est parfois un refuge contre la détresse. Le seul fait d'avoir quelques livres dans ma cellule est réconfortant. Quand le chien des égoïsmes primaires cherche à me mordre, j'ouvre un livre. La colère s'estompe, et passe avec elle son trop-plein de frustrations, ces immaturités inavouées porteuses de destruction. La présence de ces livres me rassure, me thérapeute le poing. Ces livres ont un je-ne-sais-quoi de magique qui m'appelle. Dès que j'en ouvre un, quelle vitalité dans ces aridités carcérales tout à coup !

J'ai connu une période pendant laquelle je n'ai ouvert aucun livre, quelque cinq années de végétation, d'indifférence totale. J'étais blasé, saturé à l'extrême, à fendre l'âme comme à blesser les autres, objet de ma dérélition. C'est mon chum le Rouge qui m'a redonné goût à la lecture. Il m'a prêté un livre qu'il avait acheté et voulait savoir ce que j'en pensais. Je n'avais pas envie de le lire. Mais pour ne pas lui déplaire, je l'ai lu. Je ne l'ai pas regretté. C'était un très bon livre, subjectivement parlant, *Le père Goriot* de Balzac. Ça m'a remis en contact avec les mots et l'écriture, car je n'écrivais plus. J'ai donc repris le chemin de la bibliothèque. Lorsque j'y suis entré, la bibliothécaire a été ravie de me revoir. Hélène croyait que j'avais été transféré dans un autre pénitencier. Je lui racontai que j'avais perdu le goût de lire et que c'était pour cette raison que je ne venais plus. Hélène m'a regardé avec un air qui en disait long sur l'incompréhensibilité de mon comportement. Comment peut-on ne rien lire pendant si longtemps? semblait-elle se demander. Mais de me revoir après tout ce temps, ça lui a fait plaisir. Et ça m'a fait plaisir aussi. Hélène était très sympathique, une gentillesse qui faisait accroc à la dureté du maximum Donnacona, un nénuphar surgi de la boue.

C'est fou ce que le temps passe vite quand je lis. Chaque fois que je termine un livre, immanquablement, le prurit des mots me picote le bout des doigts. Écrire est ce lieu des regards où je me moque du temps. En somme, la prison me fournit tout le nécessaire pour oublier

que je suis en prison. Plutôt paradoxal, quand on considère que la prison est un châtement pour un acte criminel ! Mais je ne m'en plaindrai jamais. Au contraire, j'en suis très reconnaissant. Dans un sens, c'est un privilège d'être incarcéré : j'ai accès à une bibliothèque bien gorgée de livres où je peux étancher n'importe quelle soif d'astronomie, de philo, de poésie, d'histoire, de BD. De plus, j'ai tout le temps pour me consacrer à la lecture. Rien ne me presse au cadran des jours qui passent, car j'y vois toujours la même heure : celle de s'occuper. Alors je profite largement de ce privilège qu'on m'accorde. Un peu d'auto-gratification ne peut faire de mal à personne... Comme le dirait un psychologue, « c'est bon pour l'estime de soi ». Encore faut-il savoir ce que c'est que le *soi*. Ce ne sont pas les définitions qui manquent. De Freud à Jung, en passant par Jaspers, James, Sartre ou le bouddhisme zen, le soi ne se saisit pas clairement. Y a pas à dire, le soi est tout un sujet en soi ! Un jour ou l'autre, faudra bien que j'y jette un coup d'œil. Et puis, il y a le moi, cet éphémère qui s'acharne à durer dans une course folle d'éternité. Jorge Luis Borges, le merveilleux écrivain argentin, a dit : « J'ai oublié mon nom. Je ne suis pas Borges... Je suis celui qui sait qu'il n'est rien d'autre qu'un écho. » N'être qu'un écho ! Mais de quelle voix ? Doit-on tendre l'oreille pour différencier une montagne des autres ? Dans *Virage à 80* Henry Miller écrit : « Quant à nous autres — nous qui devons signer de notre nom tout ce que nous faisons —, nous ne sommes que des apprentis. Des apprentis sorciers. Bien que nous prétendions instruire autrui dans l'art de voir, d'entendre, de goûter et de toucher, nous ne faisons rien d'autre en réalité que d'engraisser notre moi. » Être conscient à vingt ans de cette propension à l'obésité du moi, cela permettrait-il de le garder svelte ? Comment dégraisser le moi ? Plonger dans la vacuité bouddhiste ? Quand on a été programmé à la consommation et à l'individualisme, une liposuction des graisses du moi ne se fait pas facilement. Peut-être qu'en être conscient peut nous soulager de quelques livres...

Remettre les pieds à la bibliothèque m'a fait un bien immense. Ce simple retour des choses m'a décrassé de mon état larvaire. Je me suis senti prêt pour affronter les années d'incarcération qui se dressaient

devant moi, années que je savais pleines de difficultés et d'embûches. Un prisonnier peut se souvenir du futur tant les comportements et les événements sont répétitifs et prévisibles. Je suis sorti de la bibliothèque avec quelques recueils de poésie : Éluard, Miron, Apollinaire. « Vienne la nuit sonne l'heure, les jours s'en vont je demeure. » Je suis demeuré dans ma cellule avec ces poètes, ces chums des mauvais jours. Leurs poèmes d'amour m'ont plongé dans la rêverie et le souvenir. Surtout le souvenir. Je me rappelai alors la rencontre que je fis dans une discothèque du Vieux-Québec au début des années soixante-dix. Cette discothèque s'appelait *La Licorne*. J'aimais cet endroit un tantinet snobinard, car il n'y avait jamais de descente de police. À cette époque, compte tenu de la guerre que se livraient un groupe de mortards et un gang non motorisé, il y avait à Québec une escouade des bars. *La Licorne* n'était pas fréquentée par ce petit monde interlope. Un soir, j'entrai à *La Licorne* avec mon partner Michel. Nous avions deux mille dollars à flamber, volés d'un coffre-fort d'une compagnie de réparation de machinerie lourde. À peine étions-nous entrés que le premier ministre Bourassa s'y présenta, escorté d'un garde du corps. Je fus étonné en le voyant. Ce qui m'étonna n'était pas de le voir ici, mais de constater qu'il était petit et freluquet. Je ne l'avais vu qu'à la télévision. De le voir en personne ne correspondait pas à ce que la télévision m'avait donné à voir. Toujours est-il que le premier ministre entra, donna la main à quelques personnes, arriva face à mon partner et lui tendit la main. Mais voilà que Michel le regarda et lui dit : « Je ne serre pas la main à n'importe qui... », en insistant sur le *n'importe qui*. Je ressentis alors un profond malaise. J'observai le garde du corps. Sans broncher, il jeta à mon partner un regard qui exprimait son dégoût et son intention d'intervenir. La situation était critique, car ce garde du corps était armé. De plus, la susceptibilité de mon partner risquait de mettre le feu aux poudres. Heureusement, mon partner lui tourna le dos et se dirigea vers le bar. Je l'y rejoignis.

— Pourquoi l'as-tu insulté? Ce n'est pas le temps d'attirer la chaleur, sacrement! Y a peut-être encore des gars du FLQ dans le coin, tabernacle!

— J’veux rien savoir de Bourassa pis du FLQ, hostie. C’est toute!
— T’aurais pu lui serrer la main. La politesse, c’est un passe-partout. Être poli ne t’oblige pas à aimer, christ...

Mon partner était en rogne contre Bourassa parce qu’il avait promulgué la Loi sur les mesures de guerre. Mais ce n’était pas pour des raisons politiques qu’il était fâché. Ce qui le faisait chier de toute cette crise d’octobre, c’était la présence des soldats dans les rues de Québec. Pour lui, ils représentaient une force policière de plus à éviter. Ces soldats étaient donc une entrave à nos activités criminelles. Cette rencontre inappropriée a créé un petit froid. Michel est parti prendre un verre dans une autre discothèque. « Je vais être au *Temple*, si tu veux me rejoindre », me lança-t-il. La particularité de cette discothèque était les toilettes : la fumée de pot était à couper au couteau. Si tu t’attardais trop longtemps, tu en ressortais gelé ben dur. Je suis resté à *La Licorne*. Je me callai un whisky et une Molson, me dirigeai vers le fond de la salle et m’installai à une table où j’avais une vue imprenable sur la piste de danse ; je me rinçai l’œil sur les filles qui dansaient. Je remarquai une femme à quatre tables de la mienne. Elle était seule, portait des lunettes, avait les cheveux courts. Tout le contraire d’une femme qui capte le regard. Malgré tout elle a capté le mien, car je suis allé la voir. Je lui ai demandé si elle voulait danser. Elle s’est levée et nous avons dansé. Elle était petite et grassouillette, un mètre cinquante-cinq, soixante quelques kilos. Une petite boule d’émotions, me disais-je. Ça contrastait avec mon un mètre quatre-huit. Mais une fois couchés côte à côte, la grandeur ne se remarque plus, pensais-je. Et puis j’étais là pour baiser, après tout. *Ne sois pas exigeant, Pierre. Tu n’es pas Casanova. Mets-toi dans la tête que tu peux ne pas plaire à la majorité des femmes. Reconnaiss-le, car ton « ithyphallisme » naissant sur ce rythme chaud de Santana ne connaîtra que sa détumescence.* La soirée me semblait prometteuse.

Je ne me rappelle pas le prénom de cette femme. Je me souviens que ça finissait par *ette* : Paulette, Lisette, Louise... Je ne sais pas. J’ai finalement passé la soirée avec elle. Plus le temps passait, plus je lui trouvais du charme. Elle était bibliothécaire dans une polyvalente

de Québec, demeurait dans le quartier Saint-Jean-Baptiste et avait une sœur et un frère. Je lui dis que je travaillais dans la construction comme maçon. Lorsqu'elle m'a appris qu'elle était bibliothécaire, j'ai engagé la conversation sur la littérature, car je voulais l'impressionner. Nous avons parlé de livres toute la soirée. Elle semblait étonnée que j'en connaisse autant. Cela ne cadrerait pas avec mon métier. Peut-être s'est-elle dit qu'un poseur de briques pouvait aimer la poésie. Après tout, la poésie appartient à tout l'univers... De plus, n'avoir que vingt et un ans ajoutait à son étonnement, alors qu'elle devait en avoir entre trente et trente-cinq. Mais cet écart d'âge faisait son affaire et la mienne également. Si je lui ai menti sur mon métier, je ne l'ai pas fait sur mon nom. Je lui payai une consommation : vodka et jus d'orange. « Pierre, as-tu déjà lu un roman de Françoise Sagan ? » me demanda-t-elle. Je lui dis que je ne la connaissais pas, mais que j'avais déjà lu un recueil d'Anne Hébert et *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy. Elle me conseilla de lire *Bonjour tristesse*. Je lui promis de le faire.

Malgré l'incident avec le premier ministre Bourassa, ce fut une soirée magnifique. Quand le DJ a lancé son *last call*, elle m'a dit : « Viens-tu me reconduire ? On pourra prendre un café. » Phrase sublime entre toutes les phrases ! Pour moi, ça voulait dire qu'elle m'ouvrait ses jambes ; pour elle, ça dénouait ma ceinture. Partage équitable d'un café savoureux ! Quand nous arrivâmes chez elle, il était trois heures du matin, je la plaquai doucement contre la porte, me mis à genoux, levai sa robe, baissai ses bas-culottes et commençai à la sucer goulûment... Je suis plus lécheux que pénétreux ; ayant une moustache, je pus sentir le bon goût de sa vulve même après avoir fait l'amour. Ce qui régénère et remonte assez vite le désir apaisé. Le matin venu, je lui fis l'amour avant de m'en aller. « J'espère qu'on se reverra », m'a-t-elle dit. « Je l'espère aussi, lui dis-je. T'es une sacrée belle femme. » Sur ce, je l'embrassai et la quittai. Nous ne nous sommes jamais revus.

Un soir, quelque trente ans plus tard, je me rendis à la bibliothèque de Donnacona. J'avais le goût de lire un roman. Je m'avançai dans le rayon des romans classés par lettre alphabétique. Je commençai par la dernière lettre et j'opérai par tâtonnement. Dans la section

des s comme Sartre, je touchai à rien. Je continuai et je tombai sur Sagan. Ce nom me disait quelque chose. J'en pris un. C'était *Bonjour tristesse*... J'avais déjà lu ces mots dans un poème d'Éluard, mais... À ce moment précis, la femme de *La Licorne*, cette petite femme grassouillette et jolie comme tout, m'est revenue avec force en mémoire. Oui, c'était elle qui m'avait parlé de Sagan. Bon sang! Comme c'est bizarre! Dans le simple geste de prendre un roman de Sagan, j'ai été touché par deux femmes : une que j'ai aimée dans la chair et une que j'ai appris à aimer dans les mots. Cet espace de tendresse que je vivais à ce moment-là, je le dois à cette femme dont j'ai oublié le prénom, mais dont je me rappelle la petite maille sur son bas, que je remarquai quand je soulevai sa robe, tache blanche sur fond basané de nylon! Je me souviens de ce détail mais pas de son prénom. Elle s'appellera toujours la femme de *La Licorne*.

Le souvenir — du moins pour moi — n'est pas ce soupir nostalgique d'un bonheur passé; il plonge ses racines dans l'hier mais fleurit dans l'avenir. Ne porte-t-il pas en lui la source où s'abreuvent mes espoirs et mes désirs? Ne me révèle-t-il pas que j'ai aimé et que j'ai été aimé? Le souvenir est une mémoire qui pousse ma vie en avant, il est ce palimpseste de tous mes demains où déjà j'écris le mot *femme*, ce futur de ma tendresse où j'espère finir ma vie.

Un vieux thème

« Maman ! Quand on meurt, c'est-tu pour toute la vie ? »

Mot d'une fillette de six ans cité par Jacques Languirand à *Par quatre chemins*.

Vient un moment où on prend conscience qu'on a moins de temps à vivre. Un sentiment d'urgence s'installe alors en nous et nous presse de vivre. Étrange sentiment ! En prison, où rien ne sert de se presser, ce sentiment d'urgence donne parfois des sueurs devant des portes qui ne s'ouvrent pas pour nous presser de vivre.

Quand j'avais dix-huit ans, je croyais que la vie était quelque chose qui durait longtemps, quelque chose dont je ne voyais pas le bout, qui avait tout le temps nécessaire pour s'accomplir, se vivre pleinement. Je n'étais pas conscient de son caractère éphémère. Puis, tout à coup, au seuil de ma vingtaine, la brièveté de la vie m'a happé, laissant en moi une cassure, un désenchantement qui devait s'étendre dans le temps et faire quelques ravages. Peut-être qu'à dix-huit ans je vivais un sentiment d'insécurité qui mettait sur mes lèvres le goût des choses immuables, impérissables, comme un amour que l'usure du temps ne pourrait affecter, ou encore une amitié qui résisterait aux intempéries de la vie... Convaincu que la vie fout le camp trop vite, je fus porté à me nourrir de ces croyances qui font mentir le temps. Voilà qu'aujourd'hui, au seuil de ma soixantaine, je dois composer avec un sentiment d'urgence qui rétrécit l'espérance. Avec ça dans la peau, ça qui veut vivre toujours et tout de suite, l'idée de la mort vient parfois disjoncter mes synapses. Je dois composer avec elle. Mais je me sens moins désespéré de savoir que je vais mourir que de ne pas pouvoir vivre. Si je continue ainsi, je vais finir par cogiter sur la mort. Ce n'est pas très vivant comme sujet. Montesquieu disait : « C'est un malheur qu'il y a trop peu d'intervalles entre le temps où l'on est trop jeune et le temps où l'on est trop vieux. » Si le temps pouvait être une portée, je ne m'y inscrirais pas en doubles croches mais en une pause, en un point d'orgue peut-être. Bref, quelque chose au moins qui rallonge la mesure.

Épicure disait n'éprouver aucune angoisse devant le temps infini qui a précédé son existence. Il se demandait pourquoi il aurait à craindre de ne pas être dans un temps infini après sa mort. Si la théorie du big bang est véridique, au moment d'écrire ces lignes, je suis vieux de quinze milliards d'années. Certes, ce n'est pas le temps infini dont parle Épicure. Mais c'est une sacrée longue route! Je me demande pourquoi la vie aurait entrepris un si long parcours pour aller s'écraser dans la mort, pour finir là, simplement. Comment comprendre un tel gâchis?

Mon chum Riko trouvait étrange qu'après tous ces siècles de philosophie, de religion et de métaphysique, on en soit encore à se questionner sur la mort. Il me disait : « Mourir, c'est vivre la mort. C'est donc la vie qui a le dernier mot. Moi, je ne suis pas pressé de l'écrire. En ce moment, je suis trop occupé à vieillir... Ma mort est une expérience personnelle que je ne pourrais partager avec les autres... C'est toujours un être vivant qui parle de la mort. D'où tient-il son expérience? » Le genre d'humour que Riko affectionnait me laissait perplexe quelquefois. La mort est un sujet que Riko n'aimait pas aborder ; il plaisantait sur elle, c'est tout. Comme la majorité des gens, il l'avait évacuée de sa conscience. Peut-être était-ce sa façon de composer avec le malaise que ce mot éveillait en lui?

Le bouddhisme m'invite à prendre conscience de l'impermanence de tout ce qui existe. Les astrophysiciens me révèlent la fin du monde : dans quatre milliards et demi d'années, soit le temps que prendra notre soleil pour s'éteindre. L'impermanence de tout ce qui existe est incontestable, mais c'est loin en maudit. La mort de notre soleil est incontestable, mais c'est loin en sapristi. D'ici là, on a amplement le temps de vivre ce flux de temps infini qui coule dans nos veines. Dans le remake du film *La guerre des mondes*, un des personnages a la réplique suivante : « J'aime la vie à mort! » Ça n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd... Je la revendique, moi, cette phrase que j'aurais tant aimé écrire.

À tout hasard

*Viens, baby, allume mon feu
Essaie d'embraser la nuit...
The Doors, Light My Fire.*

Ma radio. L'émission *Boum FM* du Haut-Richelieu, comme le dit fièrement l'animateur. On y fait jouer des tounes des années soixante et soixante-dix. La musique de ma jeunesse. Que dire sur cette décennie soixante, sur ces jeunes et leur façon d'être et de penser? Comment pourrais-je être objectif, ayant pleinement et intensément vécu ces années-là? Je ne sais pas. Une épopée lyrique surgie par magie au cœur d'un monde suranné? Peut-être. Mais toute épopée, si merveilleuse soit-elle, porte en son sein sa propre destruction. Elle ne pouvait être qu'un instant de beauté absolue dans la quotidienneté de la vie qui, immanquablement, reprend toujours sa place après s'être laissé tasser dans le coin. Ah! Mais quels instants c'étaient! Comment en dire plus? S'il nous suffisait de dire *Talitha koum* pour insuffler la vie à tous les êtres morts qui nous laissèrent dans un chagrin inconsolable, nous n'entendrions plus que ça. Certes, la foi soulève les montagnes. Mais la raison les cloue au sol. De quoi nourrir le rêve ou s'éparpiller l'esprit.

Ma radio. Le lecteur de cassettes est brisé. *So what!* Ma radio fonctionne. Je viens d'entendre *Imagine* de John Lennon. Une toune superbe. Conclusion d'une épopée moribonde qui s'acharne à vivre? *Imagine*, cette formidable idée que la musique puisse changer le monde! Cette chanson me rappelle mon ancienne blonde, Linda. Je n'aime pas ce mot, ancienne. Ce serait plus juste de dire celle qui m'a aimé autrefois. Ancienne, parce que je n'ai plus de nouvelles d'elle depuis vingt ans, c'est-à-dire moins que le temps que j'ai déjà fait en prison. Quand je sortirai, si on me permet de vivre cette joie immense, j'en aurai fait le double derrière les murs. Vingt ans sans savoir ce qu'elle est devenue. Ça crée des rêves en abondance. Lorsqu'elle m'a

quitté à l'été soixante-dix, je ne l'ai pas rayée de ma mémoire malgré la colère et le sentiment d'abandon que je ressentais vivement. Je l'ai regardée grandir en moi, vieillir, faire sa vie en parallèle de la mienne. Vies qui ne peuvent se rejoindre, malgré mon désir. Le seul fait de savoir qu'elle existe m'a aidé à passer à travers toutes ces années d'incarcération. Je lui suis reconnaissant de m'avoir soutenu. Elle est une source d'eau vive qui ne peut se tarir, une de ces claires fontaines où *il y a longtemps que je t'aime*. Une chanson indémodable.

C'est son anniversaire aujourd'hui : cinquante-cinq ans. Si je pouvais lui donner une carte de fête, j'y écrirais cinquante-cinq fois les mots *je t'aime*. Et je l'embrasserais de cinquante-cinq petits x. Une tendresse que je n'ai pas su protéger. La vie est si courte. Ce n'est pas un cliché, malheureusement. Lorsque nous avons l'occasion de vivre un moment de tendresse et que nous ne le prenons pas, ça ouvre la porte à un sentiment d'amertume qui grandit en vous et qui finit par vous plaquer contre un mur en vous traitant d'imbécile. C'est bien ce que j'ai été, un imbécile. Le recul sur soi est un regard qui écorche à vif. En prison, il ouvre peu de paupières. L'obscurité y est moins aveuglante qu'une trop vive clarté. Un imbécile... Dans son *Journal de prison*, Albertine Sarrazin écrit : « Je donne la main à ce cher Moi passé, comme on la donne au bel enfant insupportable. Je souris parce que ces années bouleversées s'étirent maintenant en moi comme un triste chemin d'or. » Ceux et celles que nous aimions et qui nous ont quittés...

Talitha koum. Talitha koum. Talitha... Tiens! *Tequila*, par The Champs. Une toune que j'adore et qui symbolise bien les teenagers de la fin des années cinquante. Dans une de ses chansons, Tommy Stands disait en 1957 :

Ils appellent cela la ruée des Teenagers.
Ils ne savent pas comment je la ressens.
Ils appellent cela la ruée des Teenagers.
Ils ne peuvent pas croire que cela est réel.

Ils ont oublié quand ils étaient jeunes
et la façon dont ils ont essayé d'être jeunes.
Tous ils disent : c'est la jeune génération.
Ce n'est pas cela qu'elle devrait être.
Je sais que je connais mon cœur.
Mais vous dites que j'essaie de vous attaquer
S'il vous plaît n'essayez pas de nous garder à part
N'appellez pas ça la ruée des Teenagers...

Tequila... T'es qui là? Jeu de mots facile. On peut entendre cette toune des Champs dans le film *Peggy Sue s'est remariée*. Kathleen Turner y joue le rôle de Peggy Sue. Elle remonte dans le temps, veut refaire sa vie en mieux, certaine de réussir, sachant tout ce qu'elle sait et qu'elle ne savait pas autrefois, mais qu'elle aurait tant aimé savoir. Un sentiment d'omniscience à rebours. Remonter dans le temps et changer les choses? Un rêve récurrent que je connais bien. Sommes-nous plusieurs à le partager? *Peggy Sue* est aussi le titre d'une chanson de Buddy Holly, mort dans un accident d'avion. L'animateur de l'émission *Décompte à rebours*, Roger Laurendeau, annonce que la prochaine chanson sera extraite d'un album millionnaire de CCR. Linda et moi avons dansé sur leur musique. Ça ne s'oublie pas. Hier, en écoutant ce même poste, je me disais que ce serait formidable si on y jouait une chanson de Janis Joplin, *Bobby McGee*. Je souhaitais l'entendre. Trois tonnes de rock plus tard, c'est *Bobby McGee* qui joue. Sacrée coïncidence! Ça vous donne l'impression que vous avez de l'influence sur les ondes! Une bizarrerie qui fait rire. *Light My Fire* des Doors vient tout juste de se terminer. Un classique du rock. Une toune enivrante entre toutes. Magistrale! Présentement, c'est *Les boîtes à gogo* chantée par Michelle Richard. Entendre cette chanson après *Light My Fire* des Doors, ça te frappe comme un coup de masse dans le front! Quel éclectisme, cette émission! Ça rush les neurones mieux qu'un *Yellow Sunshine*... Mais quelques secondes plus tard, le temps de s'adapter, je l'ai appréciée. Tout compte fait, cette toune de Richard témoigne aussi de ma jeunesse. Je n'ai pas à cracher dessus. J'ai fermé ma radio.

Je vais lire quelques pages avant d'aller dîner. Au menu : du spaghetti. Pas mauvais.

Lendemain de mon texte. Le canal Art passe le film *The Doors*, de Oliver Stone. Jim Morrison est mort en 1971 à l'âge de vingt-sept ans, l'année d'*Imagine* et de ma dérive. Jim est mort jeune. Mourir si jeune c'est comme vivre si vieux : ça impressionne autant que ça questionne. Je crois avoir entendu à la radio il y a quelque temps que son corps avait été rapatrié aux États-Unis. Si c'est vrai, son âme est certainement restée au cimetière du Père-Lachaise. Ce ne doit pas être facile de quitter un Balzac, un Marcel Proust, un Oscar Wilde et tous les autres, tous les autres. *Si un jour la vie t'arrache à moi* chante Piaf. Pam, la blonde de Jim, est morte trois ans après lui. Où est-elle enterrée? Qui se souvient d'elle autrement que d'une junkie? N'a-t-elle été que ça? Oh, les années soixante! *Talitha koum*¹, à tout hasard...

1. Dans *L'Évangile selon saint Marc*, on raconte que le Christ a ramené à la vie une fillette de douze ans en prononçant : *Talitha koum*, qui signifie : « Fillette, lève-toi, je te le dis ! »

Rencontre

Une de mes belles découvertes à la bibliothèque de ma prison a été *L'astragale* d'Albertine Sarrazin. Un soir, je fouillai au hasard et pris ce livre. Son titre piquait ma curiosité. Je savais que ce mot était le nom d'un os, mais je n'arrivais pas à me souvenir de quelle partie du corps il s'agissait. Ça m'intriguait. Pourquoi avait-elle donné à son roman le nom d'un os ? Je lus la courte biographie de l'auteure : violée à dix ans, adolescence difficile, évadée de prison, morte à trente ans. Quelle vie ! J'eus alors le coup de foudre. Je pris deux livres, *L'astragale* et *Journal de prison 1959*. Lorsque Sarrazin s'évada, sautant d'un mur d'une dizaine de mètres, elle se brisa l'astragale, un os du pied. C'est pour cette raison qu'elle a ainsi nommé son roman. Si Julien Sarrazin, voyou passant dans le coin, ne l'avait pas secourue, que serait-elle devenue ? Et lui, quelle femme l'aurait aimé plus que l'a aimé Albertine ? J'ai une photo d'elle prise quelque temps avant sa mort : un beau visage, où tristesse et tendresse paraissent figées en un seul regard. Oh, cette mort l'ayant fauchée trop jeune ! Quand je regarde cette photo, je me demande si elle a réussi à se libérer de son passé. Se faire violer à dix ans a dû lui brûler la chair et le cœur pendant longtemps. Peut-on se libérer d'une telle souillure ?

Dans son *Journal*, elle parle beaucoup de son amour pour Julien. Un tel amour, ça vous prend aux tripes. Si son amoureux avait été emprisonné, elle aurait sûrement tenté de l'aider à s'évader. Peut-être pas comme Nadine Vaujour, une mère de famille de deux enfants qui, vers la fin de mai 1986, organisa l'évasion de son mari de la prison de la Santé à Paris, par hélicoptère. Elle avait appris à piloter et c'est par ce moyen qu'elle est allée chercher son homme. Rien de moins. Quand l'amour parle, tassez-vous ! Ah ! Un tel amour ! Je crois qu'Albertine aurait trouvé un moyen de délivrer Julien, intelligente et sans peur comme elle était. Quelle belle femme ! Et quelle lecture ! Le fait d'être moi-même incarcéré contribue peut-être à ma compréhension et à mon admiration pour cette auteure. Une sacrée belle rencontre !

La culture de Riko

La télévision informe-t-elle mieux qu'elle abrutit? Pas facile de répondre à cette question. Peut-être sait-elle faire les deux d'une manière remarquable. Cela ne pose aucun problème d'affirmer qu'elle est un médium d'information efficace. Mais si j'admets qu'elle abrutit, comment pourrais-je justifier que je la regarde si souvent? Faudrait-il reconnaître que je suis con? Ce doit être ça, car je la regarde souvent.

Le Service correctionnel du Canada nous a accordé le privilège d'acheter un téléviseur au début des années quatre-vingt. Ce fut alors un moment d'une grande effervescence. Les activités étant peu nombreuses, la télévision devenait un excellent moyen d'occuper son temps en cellule. J'ai donc acheté un appareil, comme les autres. Dès lors, mes livres sont devenus des objets de décoration. Je ne lisais plus, trop occupé à regarder des émissions que je n'aurais jamais regardées si j'avais été libre. Mon orgie d'images plus ou moins intéressantes a duré un an. Puis, ma vieille habitude de lire a refait surface.

Mon téléviseur est sur mon bureau. De temps en temps, je le regarde assis sur mon lit. Des fois, je coupe le son. Je ne vois alors que des visages qui articulent en silence. Selon l'expression, je devine leur humeur. C'est une autre perspective. Je me demande ce que ces gens ont à gesticuler de la sorte. C'est parfois amusant de les voir ainsi isolés.

Il y a cinq ans, mon chum Riko a jeté son téléviseur de toutes ses forces sur un mur de sa cellule et l'a brisé en mille morceaux. Les agents correctionnels sont venus le chercher pour le descendre au trou. À cause de tout son vacarme, les gardiens ont pensé qu'il était ivre et qu'il pouvait se blesser ou risquer de blesser les autres. Deux semaines plus tard, Riko est sorti du trou et m'a raconté que le jour de sa colère, il avait reçu une lettre de sa blonde qui lui annonçait sa rupture. Cela l'avait mis en rogne. C'est difficile pour une femme d'aimer un homme condamné à plusieurs années de prison. Elle est prisonnière d'une situation qu'elle n'a pas choisi de vivre. L'amour sans étreintes use la tendresse. Mais Riko le savait. Il espérait ne pas connaître ce

qu'il a vu tant de fois. Peut-être se croyait-il capable de vivre une telle rupture sans trop de pincements au cœur? Je raconte cet événement parce que Riko a été libéré le mois dernier. Il me manque. Le matin de son départ, il est venu dans ma cellule pour jaser un peu. Je lui ai rappelé l'incident de son téléviseur.

— Dis-moi, Riko, vas-tu chercher à revoir Françoise?

— Françoise? Ça fait trop longtemps. J'ai mis une croix dessus. Mais tu me fais penser : je vais essayer de connaître une femme qui accepterait de correspondre avec toi. Je ne te promets rien, mais je vais tout faire pour t'en trouver une. Pis dès que j'aurai les moyens, je vais t'envoyer un peu d'argent.

— C'est ben correct, mon Riko. J'aimerais qu'elle soit dans la quarantaine. Une femme monoparentale, par exemple. J'aimerais bien.

— Pierre, tu connais Pruneau? Tu sais, le tueur à gage de la gang...

— Oui, oui. Je sais qui c'est. Il est supposé avoir tué quinze gars. C'est ce qu'on prétend.

— C'est un assassin. La mort des autres, c'est toute sa vie...

— Garde-le pour toi ce jeu de mots. Je ne pense pas qu'il aimerait l'entendre. Mais je le trouve bon. Un peu corsé...

Un mois déjà que Riko est parti. Dans sa lettre que je viens de recevoir, il m'écrit qu'il s'est installé à la campagne et qu'il s'occupe de son potager. Cette phrase m'a mis en tabernacle! S'occuper d'un potager dans le langage de Riko signifie cultiver du cannabis. Je vais le revoir en dedans, c'est certain. Dans le milieu de la drogue, les délateurs ne manquent pas. Ou bien il n'a rien compris, ou bien il se fout de tout. Bon sang que ça me choque! Je vais lui dire dans ma lettre de mettre beaucoup de pesticide dans son maudit potager de merde afin de tuer toute la vermine qui s'y terre. C'est tout ce que je peux faire. Riko est responsable de lui-même. Il a commencé par des vols avec effraction, puis des vols de banque, et le voilà dans la culture du pot... Maudite saloperie de merde ! Après tout, à bien y penser, il y a une dégradation positive de sa criminalité. Passer des vols de banques à la culture du pot est tout de même quelque chose de positif. Si la loi juge moins sévèrement la production de cannabis que les vols, on peut

le penser. Riko y a sûrement pensé. Dans cette même logique, Riko va peut-être passer de la culture du pot au vol à l'étalage, et du vol à l'étalage à la recherche d'un job... Pour moi, tout ça, c'est de la merde. Je lui ai répété si souvent de se trouver un job, de vivre comme tout le monde. «N'attends pas de faire plus de trente ans de prison comme moi pour le comprendre», lui ai-je déjà dit. Vivre de la même manière que les autres, c'est là où se trouve la vraie vie, sa splendeur et sa platitude. C'est là que j'aimerais vivre. Il me semble que j'y serais heureux avec ce devoir obsédant de boucler les fins de mois qui vous accapare l'esprit. J'aimerais vivre ça, moi. Le vivre tout de suite. Je ne sais pas ce qui peut mettre fin à un comportement criminel. Riko n'a peut-être pas atteint son degré de saturation et d'écoeurement, cette impression d'usure qui se loge dans la moelle et qui ne cesse de vous rappeler des visages marqués par la peur, ces visages qui vous confrontent constamment. Peut-être que l'âge y joue un rôle, autant que les regrets. Dans trois ans, j'aurai soixante ans. Mais Riko n'a que quarante ans. Par ailleurs, je connais quelques gars qui ont fait de la prison et qui n'ont pas récidivé malgré leur jeune âge. Il n'y a pas de formule magique, pas de moule de réhabilitation, pas de thérapie efficace. Tout dépend du regard que l'on porte sur soi-même. Sans ce regard, rien n'est possible. Sacré Riko! Quand je pense qu'il était un citoyen honnête, un citoyen qui travaillait, qui n'était ni meilleur ni pire qu'un autre. Je ne sais pas ce qui l'a amené à commettre des crimes. Riko ne m'a jamais parlé de son enfance, ni de sa relation avec sa famille ou avec les autres. Rien. Que s'est-il passé pour qu'il devienne un criminel? Il m'a déjà dit qu'il s'était mis à voler parce qu'il voulait plus d'argent, qu'il était écoeuré de travailler, qu'il en avait assez de se faire voler par le gouvernement... Il cherchait des raisons pour se justifier. Je ne l'ai jamais cru. Je pense que derrière sa criminalité, de même que dans toute criminalité, se cache un nœud émotif qui terrifie, qui vous serre les tripes et vous porte à croire qu'il est inextricable. Alors, parce que ça vous fait peur, vous regardez ailleurs, au plus loin de vous. C'est bizarre la vie. De citoyen honnête, Riko est devenu criminel. Est-ce qu'un criminel peut redevenir un bon citoyen? Riko est mal parti pour ça.

Sa lettre ne contenait pas seulement une mauvaise nouvelle : il m'a trouvé quelqu'un, une femme monoparentale avec deux ados et une fillette de quatre ans. Riko me dit que c'est à moi de lui écrire en premier. Comme chaque fois que je commence une correspondance avec une nouvelle personne, je ne sais pas quoi lui écrire. Je vais donc faire comme d'habitude : lui révéler la nature de mes crimes. Si après ça elle me répond, c'est bon signe et porteur de promesses. Je vais lui écrire dès que j'aurai terminé ma lettre à mon criminel notoire préféré, l'inénarrable Riko.

Esquisse

Écrire, c'est passer le temps, ai-je déjà écrit. Je le pense toujours. Mais dès que j'ai deux ou trois phrases d'écrites, ce n'est plus le cas. Je me laisse prendre par l'écriture. Écrire devient alors un contact avec les autres. J'imagine un lecteur me lisant. Que pense-t-il de mes mots? A-t-il des préjugés? Se dit-il qu'un homme incarcéré devrait se la fermer? Pourquoi lirait-il ce qu'a écrit un homme qui a vécu dans la violence? Et que ferais-je si j'étais à sa place? Serais-je gagné par la curiosité, le voyeurisme, l'indifférence? J'imagine un lecteur me lisant, écoutant ce monologue surgi du silence de l'acier et du béton où, qu'on le veuille ou pas, vivent et meurent des hommes, où certains se reprennent en mains pendant que d'autres planifient des crimes. Leur violence, si répugnante soit-elle, ne témoigne-t-elle pas de la complexité des comportements humains? Un jour ou l'autre, la violence vous quitte parce que vous la quittez. C'est à partir de cette libération que j'ai reconnu ma propre violence. J'ai été voleur et violent. Cette phrase révèle l'homme que j'ai été, parle d'un présent qui me libère.

J'imagine un lecteur me lisant... Quand je lis le texte que je viens de terminer, je ressens de la satisfaction, voire du soulagement; quelque chose s'est libéré en moi, m'a allégé ou nourri. Mais je ne ressens plus l'effervescence et l'ivresse du début, quand j'étais placé devant ma page blanche, confronté à moi-même, face à face avec ce miroir où le paraître et le plaire ne peuvent se refléter, puisqu'il ne réfléchit qu'une image dénudée de ses appareils et de ses beaux atours. Cocteau disait : « Les miroirs feraient mieux de réfléchir avant de nous renvoyer notre image. » Rien ne se dévoile facilement de l'obscurité qu'on porte en soi. Être projeté dans la lumière après une nuit interminable brûle le regard. Mais toute brûlure se cicatrise et laisse place à une nouvelle peau. La cicatrice persiste à jamais, mais la douleur n'y est plus. C'est ça qui importe : ne plus ressentir cette douleur.

Être devant une page blanche? C'est le processus de création qui est essentiel. Il est le moteur de l'être, ce qui lui donne vie et sens. Ce

qui ne veut pas dire qu'en dehors de l'activité créatrice, il n'y a que du non-vivant et du non-sens. Pour moi, toute personne qui se lève le matin pour aller travailler, avec ou sans joie, exprime son désir de vivre qui, en soi, est un acte de créativité. La créativité est quelque chose de simple : c'est tout ce qui donne le goût de continuer, de s'enraciner dans la vie. Ce processus m'apparaît plus important que le résultat final. J'ai cette même conviction quand je peins. Certes, une fois la peinture achevée, je me sens satisfait, content de voir l'image que j'ai peinte. Mais la comparaison entre le plaisir de regarder ma peinture achevée et le processus de création qui s'empare de moi avec toute l'intensité de sa fièvre fait en sorte que « l'œuvre finie » me semble une bien petite chose. Je m'en détache facilement et rapidement. J'ai même le sentiment que ça ne m'appartient plus. Devant l'objet de mon travail, peinture ou texte, je ne vois que le souvenir de cette effervescence et de cette ivresse où je me suis senti vivant. Peindre, c'est exprimer des émotions, des rêves, des espoirs ; c'est autant répondre à un besoin de créativité que reconnaître qu'on est vivant. À travers cette activité injustement appelée hobby, laquelle n'est qu'un passe-temps — ce qui en soi est quand même important, si on considère le simple fait de ne plus broyer du noir —, je ressens un sentiment de valorisation, de gratification. Lorsque ma peinture est terminée, lorsque je la regarde ou que je sais que les autres la regardent, mon estime personnelle prend alors tout l'espace de mon être dans une longue étreinte. Dans un environnement carcéral, peu propre à valoriser l'individu, c'est comme si une superbe femme venait poser ses lèvres sur les vôtres et que son parfum vous pénétrait par chaque pore de la peau.

En parlant de peindre, Picasso disait : « Chaque tableau n'est pas forcément un chef-d'œuvre. » Je ne peindrai jamais un chef-d'œuvre, je n'en ai pas le talent. Mais j'ai un sacré plaisir à peindre, un sacré plaisir à me laver les mains barbouillées de peinture. Ce plaisir-là vaut bien la gloire d'un petit chef-d'œuvre.

Chevalet et modèle
Ombre et lumière
Toile et papier de velours
Avec un crayon noir
Sur les murs de ma prison
Sur mes rêves morts et vivants
Je peins le mot *liberté*
Comme Éluard a écrit son nom
Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre...

Poètes, vos papiers!

PANNEAU PUBLICITAIRE 2

la poésie ira où j'irai

Lucien Francoeur, *Les grands spectacles.*

J'aime lire de la poésie. Un poète sait au départ que son recueil ne se vendra pas. La poésie n'est pas rentable. Elle est la bête noire des éditeurs. Je trouve cette réalité formidable, car je sais que le poète ne veut pas me vendre sa salade. Son écriture est un pur acte de création. C'est ainsi que j'interprète son œuvre. Mais si, *par un décret des puissances suprêmes*, il peut tirer quelques sous de son œuvre, je suis le deuxième à m'en réjouir.

Je lis de la poésie depuis le début de mon adolescence. Je n'ai jamais cessé d'aimer ce genre de littérature. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que j'entre en contact avec l'émotion qui transparait dans un poème plus facilement que lorsque je lis un roman. Peut-être que cela m'aide à surnager entre les murs de ma prison. Lorsque je lis un recueil de poésie ou un roman, je m'éloigne des barbelés. C'est mon rêve pour passer le temps, mon rêve d'être écrivain sans vraiment rêver de le devenir. Un rêve d'occasion, comme dirait peut-être Gabrielle Roy, qui m'éloigne de la persistance du fer ou du ciment. Rien de mieux que la poésie et le rêve pour se libérer de la broche et des autres cochonneries de fer qui pullulent ici. Si je n'avais pas été incarcéré, j'aurais lu peu de poésie, du moins je le pense. J'avoue que j'aurais préféré ça. Paradoxalement, la lecture me rend plus libre. Devrais-je m'en réjouir ?

J'ai tellement aimé les poèmes de Prévert dans mon adolescence que j'en ai appris quelques-uns par cœur. J'avais dix-huit ans à cette époque. Aujourd'hui, à cinquante-quatre ans, je me les rappelle. Il m'arrive de les réciter en marchant dans la cour du pénitencier.

Trois allumettes une à une allumées dans la nuit
La première pour voir ton visage tout entier
La seconde pour voir tes yeux
La dernière pour voir ta bouche
Et l'obscurité tout entière pour me rappeler tout
cela
En te serrant dans mes bras

Moi aussi, je gratte des allumettes pour me rappeler un visage, un sourire, des yeux entrouverts où sont restées *deux petites larmes pour me noyer*. Le visage de la poésie est un souvenir de jeunesse qui éclaire mes nuits. Le temps n'en fera jamais une petite chose rouillée perdue dans la mémoire. Je refuse qu'il le fasse. Je veille pour que le grain ne meure.

Automne

I

Est-ce l'été qui meurt ou l'automne qui veut naître? Je vois les arbres derrière les clôtures barbelées : leurs feuilles jaunissent et rougeoient chaque jour que mon regard s'y pose. Bientôt, derrière cette sale grisaille de clôtures, ce sera plein de couleurs chaudes que le vert des sapins accentuera en tons chatoyants. Je regarderai au même endroit, verrai le coloris changeant des arbres, rêverai d'y toucher. J'ai une feuille de bouleau de l'automne dernier collée sur un des murs de ma cellule. Elle est tellement sèche que je n'ose poser un doigt dessus, elle tomberait en miettes si je le faisais. Cette feuille morte est un miroir, me révèle mon absurdité. Être attentionné pour une feuille morte alors que je ne l'ai pas été pour les gens... *Qu'en penses-tu, Pierre?* Étrangement, cette feuille morte symbolise également la vie. Je m'accroche à n'importe quoi qui s'enracine dans la vie. Je suis une feuille qui refuse de tomber.

Les feuilles d'automne tombent comme les années passent. Ça m'encourage. Un de mes chums, qui n'a que cinq ans à faire, met un x sur chaque jour qui passe. Son calendrier en est plein. Le mien, je l'enlève de mon mur le 31 décembre. Je mets des x sur les années, je trouve ça moins long. Je me rends compte que plus tu as une longue sentence à purger, plus les jours passent vite. Encore une question de perception, sans doute. Perçoit-on seulement ce qui fait notre affaire? Tout ce qui dérange, on refuse de le voir? Regarder sa propre laideur, c'est-à-dire le mal qu'on a fait aux autres, ce n'est pas une partie de plaisir! Je comprends ceux qui regardent ailleurs. Ça les concerne... Je ne suis responsable que de moi.

Les feuilles d'automne... Quand je demeurais sur la rue Gamelin, la petite Caroline ramassait des feuilles d'érable et venait me les montrer. Pour lui faire plaisir, je lui demandais si elle voulait m'en donner une. « Prends-en une. Je t'la donne. » Elle était joyeuse. Son sourire

était plus joli que son bouquet de feuilles jaunies et rougeoyantes. Ça fait un sacré bout de temps déjà, cet autrefois tranquille et doux ! Mais ces feuilles-là, celles de la petite Caro de la rue Gamelin, ne sont pas prêtes de tomber de ma mémoire. Elles sont collées à ma jeunesse, cette part de moi qui ne porte aucun crime. Sans doute est-ce pour cette raison que j'évoque ce souvenir : prendre conscience que je n'ai pas toujours été une ordure. C'est ce qui me motive à écrire, à faire le ménage dans ma vie.

II

*La nuit mystérieuse éveille en nous des rêves
De beaux rêves rêvés le long des jaunes grèves
Qui s'élèvent aux clairs de lune familiers
Comme les papillons nocturnes par milliers.*
Albert Lozeau

La vie passe vite! Voilà une affirmation dont on saisit pleinement le sens lorsqu'on est dans la cinquantaine et plus. Papa me le disait parfois, à l'adolescence. Mais cela m'était incompréhensible. Comment aurais-je pu être conscient que la vie passe vite, alors qu'elle était devant moi avec toutes ces années à vivre qui débordaient de partout? J'en prenais en grandes pelletées de rêves, de ces années à vivre; en échapper quelques-unes avait peu d'importance tant elles étaient nombreuses. Aujourd'hui, au seuil de ma soixantaine, je les ramasse à la petite cuillère, doucement pour ne pas en perdre une seule.

La vie passe vite! En prison, c'est une bénédiction. Comme quoi le pire recèle du mieux. Si mon chum Riko était ici, il me dirait que «t'as beau te sentir jeune entre les deux oreilles, ça ne te rajoute pas des années de plus à vivre. Ton corps procède d'une réalité qui se fout de la jeunesse de tes neurones».

Je ne sais pas trop pourquoi je pense à ça. Peut-être parce que l'automne se montre le bout du nez et que ça me réjouit de le voir arriver avec ses feuilles mortes voltigeant en farandole dans le vent. L'année tire donc à sa fin! Certes, j'ai encore plusieurs saisons à voir passer, mais à ce rythme-là, j'aurai tôt fait de me retrouver sur l'asphalte, à *l'automne de ma vie* comme le chantait Jean Gabin, mort depuis trente ans déjà. Je pense constamment à ça : ma vieillesse. C'est elle qui me garde jeune, me motive, me fait tenir bon la rampe. Je ne sais pas ce que sera ma vieillesse. Mais je sais qu'elle ne regardera plus les feuilles de l'automne à travers une fenêtre de prison. Ça, je le sais, accoudé à la fenêtre de ma cellule, paisible, humant l'air parfumé par ce matin

automnal. Tiens! Le reste d'un rêve érotique vient de faire surface : une femme, une chambre d'hôtel, une enseigne lumineuse au néons blancs et rouges qui s'allume et s'éteint, s'allume et s'éteint, s'allume et s'éteint...

Adagio

À Luce Ouellet

Quand j'écris un poème à propos d'un arbre, je ressens ce que c'est que d'avoir du vent dans les feuilles. J'agrandis l'expérience d'être au monde.

Hélène Dorion

Il est tombé toute une bordée de neige cette semaine. Ça fait longtemps que j'en ai vu autant dans la cour. La patinoire est pleine jusqu'au niveau des bandes. Cette neige poudreuse et cristalline me fait penser à mon enfance. Si j'étais enfant, j'irais sur le champ sauter dedans. Mais je suis un homme. Un peu de retenue. Est-ce une raison pour ne pas s'amuser? Je me rends à la patinoire, monte sur la cabane de hockey, une bonne douzaine de pieds, prends mon envol et fais une culbute dans la neige, comme au bon vieux temps de mon enfance. Passant par là, deux gars s'arrêtent pour me regarder. Me voyant plonger simplement dans la neige, ils repartent. Je les entends dire : «Tu parles d'un cave!» S'attendaient-ils à voir je ne sais quel geste de révolte? J'ai eu bien du plaisir à mouiller mes vêtements. Comme le disait un poète français : «Le propre de l'enfant, c'est de se salir.»

Dans la petite cour, il y a un arbre. J'ai déjà parlé de cet arbre délicat. Si à la place de ce bouleau maigre se trouvait un érable grand et fort, j'y grimperais au moins une fois. Monter dans un arbre ou sauter dans la neige, c'est une bonne manière de reprendre contact avec son enfance. C'est plus efficace qu'un bureau de psychologue. Qu'est-ce qui peut empêcher une personne de grimper dans un arbre sinon le regard des autres, quand ce n'est pas son propre regard lui brouillant la vue? Si on attend d'être seul pour le faire, on risque d'être trop vieux et de regretter de s'être privé du bonheur de toucher aux nuages. Et comme tous les enfants le savent, quand on touche aux nuages et qu'on porte après ses doigts à sa bouche, ils goûtent la guimauve...

Au fil des jours

Lundi soir. « L'Univers n'assigne pas un centre fixe à la Terre, qui erre sans but et sans support à travers le vide infini », disait Plutarque quelques années après Jésus-Christ. Je me suis intéressé à la philosophie vers l'âge de dix-huit ans. À cette époque, porté par la vague du *Peace and Love*, j'avais cette belle naïveté de croire que les philosophes me révéleraient une vérité fondamentale, rien de moins que le secret de la vie éternelle, du néant ou de je ne sais quel autre absolu. Je me suis tourné vers la philo, car la religion m'avait écoeuré des dieux et de leurs porte-parole confortablement installés dans leur soutane. J'allais, errant sans but dans la vie. Mais au fil de mes lectures, j'ai vite déchanté devant la diversité des savoirs philosophiques. Ce qui me fut dévoilé a été mon ignorance. Je la traîne depuis ce temps. Bien qu'elle se soit poudrée de quelques mots rares, elle n'en demeure pas moins une ignorance. « Je sais qu'on ne sait jamais... », chantait Jean Gabin. Un *gai savoir* que j'espère ne jamais oublier. Je n'ai pas cessé mes lectures philosophiques, au cas où...

Mardi soir. Je n'ai pas le goût de lire. Mon téléviseur est allumé mais sans le son. « Des images qui bougent », comme le dit si bien John Caffey dans le beau film *La ligne verte* basé sur un roman de Stephen King. Tom Hanks y joue le rôle du bourreau. Il est responsable de l'exécution des condamnés à mort. Mais John Caffey, l'un des détenus placés sous sa garde, est innocent. Le bourreau le sait. Il passera le reste de sa vie à regretter son geste, car il a la certitude d'avoir tué *un des rares miracles de Dieu*. Il vivra plus vieux que la normale et aura des regrets et des remords tout le reste de sa vie. C'est son expiation pour avoir exécuté John Caffey. Une exécution fictive, j'en conviens. Cependant, l'idée d'exécuter un innocent est réelle. Cela s'est produit quelquefois et se produit encore. Je suis contre la peine de mort. Enlèver une vie parce qu'une vie fut enlevée, c'est désavouer les propos dénonciateurs tenus par le pasteur Martin Luther King dans un sermon qu'il

prononça en 1963 : « Je m'interdis d'obéir à la philosophie ancienne "œil pour œil", car celle-ci finit par rendre tout le monde aveugle. » Je suis d'ailleurs convaincu que si nous exécutons une personne, celle-ci ne pourra jamais prendre conscience du mal qu'elle a fait aux autres. De plus, à travers l'abolition de la peine de mort, la société se révèle différente du criminel, lequel n'a montré aucun respect pour la vie. Ainsi, par sa législation, la société demande à ses citoyens de reconnaître la valeur absolue de la vie. Si elle ne peut respecter le caractère sacré de la vie, pourquoi un simple citoyen le ferait-il ? Et puis, le seul risque de pendre un innocent est un argument suffisant pour être contre la peine de mort. J'ai entendu à la télévision un psychiatre dire qu'il était pour la peine de mort dans le cas d'une violence extrême causant la mort. Le thème de l'émission portait sur la violence faite aux femmes. J'ai été déconcerté par le point de vue de cet homme. J'ai eu l'impression d'écouter un adolescent baissant les bras devant une nouvelle matière qu'on veut lui enseigner à son école : « C'est trop difficile. Réglons ça en quittant l'école. » Oui, réglons le problème en pendant le meurtrier ! Les gens ordinaires, ceux qui comprennent les événements sociaux avec les mots de tous les jours, peuvent être pour la peine de mort. Leur opinion est toujours à fleur de peau et au premier degré. Mais pour des gens très scolarisés, les psychologues, psychiatres et compagnie qui ont passé plusieurs années sur les bancs universitaires et dont le métier, autrefois la vocation, consiste à secourir les autres, une telle position me déboussole complètement. Puisque des psychologues, pédiatres et psychiatres sont accusés d'agression sexuelle sur leurs patientes, dont certaines étaient encore des enfants au moment de l'agression, je ne devrais pas être surpris que certains psychiatres soient pour la peine de mort. C'est dans la logique des aberrations humaines. Bien sûr, les professionnels de la santé atteints de pédophilie sont heureusement très rares. Mais qu'un seul fasse les manchettes, et c'est le discrédit qui s'abat sur leur profession.

Si je parle de prison, c'est parce que j'ai lu dans le journal *La Presse* d'aujourd'hui l'article suivant, que je reproduis *in extenso* : « Nous vous avons parlé la semaine dernière de Donny Johnson, ce prisonnier

qui peint des cartes postales en utilisant une mixture faite de chocolats M&M et des pinceaux fabriqués avec ses propres cheveux. Lors d'une exposition à Mexico organisée par un psychanalyste pour les détenus, une vingtaine de ses œuvres – à cinq cents dollars pièce – ont trouvé preneurs. Mais les autorités du pénitencier de la ville de Crescent, où Johnson purge sa peine de prison à vie dans une cellule de huit pieds sur douze dont il ne sort jamais, estiment que le prisonnier-artiste a outrepassé ses droits en dehors de ses quatre murs. Et ce, même si les profits de ses œuvres vont à un organisme d'aide aux enfants des détenus... À côté de ça, Van Gogh vivait au Club Med.» Si je peux me permettre, Van Gogh était un être tourmenté qui a vécu dans la misère et n'a réussi à vendre de son vivant qu'une seule de ses œuvres. La comparaison n'est pas appropriée. De plus, les autorités de cette prison auraient pu féliciter ce prisonnier-artiste et l'encourager au lieu de le faire chier. Si les enfants qu'il aidait avaient été ceux des gardiens de prison, les autorités lui auraient sans doute permis de continuer à peindre. Mais les enfants ne sont pas responsables des actions de leurs parents ni de leur métier. Enfants de prisonniers ou de gardiens de prison, ils méritent tous qu'on les aime. Les enfants sont «l'appel de la Vie à elle-même», disait Khalil Gibran. Une belle pensée qui a peu de mains! C'est ce que je pense en ce mardi soir 8 août 2006.

Mercredi soir. Me suis rendu à la bibliothèque pour y rapporter mes livres. En ai pris d'autres. Je n'avais aucune idée de lecture en m'y rendant. Une fois sur place, je me suis laissé porter par la curiosité. Souvent, c'est elle qui dicte mon choix. Je suis ouvert à tous les auteurs, peu m'importe leur style ou leur siècle. Il y a quelques mois, j'ai ainsi découvert Albertine Sarrazin. Une belle femme, courageuse et déterminée, d'une intelligence vive et d'une capacité d'aimer remarquable. Un cocktail explosif! Son Julien était un homme privilégié. Femme au destin tragique. Elle m'a rejoint dans mes tripes. Je comprends son incarcération. Dans son *Journal de prison*, elle écrit en parlant des jours qui passent : «C'est comme dans les carnets de feuillages à cigarettes : un jour tire l'autre. C'est le matin que je barre mon calendrier; dès

que levée, je sais bien que le jour est déjà terminé, puisque je connais le programme et que le rideau reste baissé.» À ma première sentence à purger dans un pénitencier, je faisais comme Albertine : je barrais mes jours chaque matin. À cette époque, je n'avais que quatre ans et demi à faire. Mais à barrer mes jours le matin venu, j'avais l'impression de faire une sentence à vie tant ils me semblaient longs. Lors de ma deuxième sentence, celle de neuf ans à purger, je ne barrais plus mes jours. Aujourd'hui, condamné à la prison à vie, je ne regarde même plus le calendrier. Albertine trouvait-elle le temps long? À son époque, les prisonniers ne pouvaient pas acheter un téléviseur pour passer le temps. Mais avec tout son talent, elle avait de quoi s'occuper. Bien sûr, un téléviseur peut compenser pour les jours où l'inspiration fait défaut. Parfois ça pose problème. Dans sa nouvelle intitulée *Jaune et blanc* dédiée à Yin Chen, Monique Proulx raconte ceci : « Il naît et il meurt constamment tant d'informations dans les journaux et à la télévision que je me sens parfois comme en Chine où aucune information ne circulait, ramenée à une disette qui m'empêche de comprendre le monde. » J'ai pu le constater maintes fois. Trop c'est comme pas assez, dit l'adage.

J'ai pris trois livres. Je vais les lire cette semaine. Il y a tellement d'auteurs à lire! Il me faudrait vivre mille ans pour passer à travers tous les livres de la bibliothèque de ma prison. C'est ce qu'il y a de mieux ici. Si j'étais incarcéré dans un pays où la démocratie se fait tuer chaque fois qu'on prononce son nom, je n'aurais certainement pas ce grand privilège de lire, de regarder la télévision, de passer trois jours avec ma blonde dans l'intimité d'une visite roulotte. Pour le crime que j'ai commis, on m'aurait déjà exécuté. Ça porte à réfléchir. Dans certains pays musulmans, on coupe la main aux voleurs. Si le voleur accepte de suivre les lois, décide de vivre honnêtement, comment fait-il pour reprendre sa vie en main? Pas facile de partir du bon pied une main en moins...

Jeudi soir. Pas grand-chose à dire. J'ai eu de la difficulté à faire mon jogging. J'ai trop fumé, je pense. Je sais que c'est un poison. Je

devrais arrêter de fumer. J'y pense de plus en plus. La motivation n'est pas encore là. De plus, j'ai promis à Luce qu'à notre prochaine visite roulotte, je n'emporterais pas de cigarettes. Je me prépare à cette dure épreuve. Luce a ri quand je lui ai dit ça. Elle se moque de moi, et j'aime ça. Quand elle rit, j'en ressens l'effet dans chaque fibre de mon être. Elle me traverse la peau, et ça me fait un bien immense.

Vendredi matin. Je ne travaille pas aujourd'hui. Une fin de semaine de trois jours. Ça m'ennuie. J'ai commencé la lecture de *Entre nous la neige*. C'est un recueil épistolaire écrit par Andrea Moorhead et Joseph Bonenfant. Andréa est enseignante au Département de langues modernes et classiques à la Deerfield Academy, au Massachusetts; Joseph enseigne au Département d'études françaises de l'Université de Sherbrooke. L'édition est datée de 1986, l'année où j'ai été condamné à la prison à vie. Vingt ans déjà! Au dos du livre, on voit leur photo. Andrea a un sourire chaleureux et Joseph, une tête sympathique qui inspire confiance. De belles personnes. Leur recueil fait cent vingt-trois pages. J'aurai vite passé à travers. Mais je sais que je relirai quelques passages. Ma première impression après deux lettres : je suis tombé sous le charme de leur sensibilité. Ça ouvre des portes.

Andrea écrit : «Tu me demandes, Jo, pourquoi j'aime tant la neige. C'est à cause de mon père!» Ce que j'aime, moi, à cause de mon père, ce sont les enfants. J'ai huit ans. Mon frère, son ami et moi sommes assis dans les marches de l'escalier qui monte chez moi. Nous fixons le ciel en ce début de soirée automnale; l'air est plein de l'odeur des feuilles mortes et de la terre humide. Nous avons vu une étoile se déplacer, et cela nous intrigue fortement. Je brise le silence de notre contemplation :

— C'est Spoutnik! C'est le satellite soviétique!

— C'est quoi, *soviétique*, me demande l'ami de mon frère?

— Des gens pas comme nous autres qui vivent loin. Pis sont pas chrétiens, eux autres.

Je lui répète ce que j'ai entendu entre les branches des adultes. À huit ans j'avais les oreilles chercheuses, car j'aimais jouer à l'espion de

temps en temps. Nous sommes tous émerveillés par l'idée que cette étoile qui se déplace puisse être un vaisseau de l'espace. Nous goûtions pleinement notre fascination quand je vois arriver papa. Il a fini son travail, revient chez lui. Dans sa main droite, il tient deux Cokes et deux sacs de chips. Lorsqu'il s'aperçoit que nous sommes avec un ami, il fait demi-tour, retourne au dépanneur du coin, revient avec un autre Coke et un autre chips. Papa ne nous aurait pas offert une liqueur et un chips sans rien donner à notre ami. Papa ne voulait pas que notre ami se sente à part. C'est ce que j'ai compris de son comportement. J'étais fier de mon père. Ce soir-là, il m'a transmis le respect de l'enfance.

Oh! vu des marches de l'escalier, il a fière allure, ce monde, en cette soirée d'automne où je suis heureux, bien emmitoufflé dans mes huit ans comme dans une vieille paire de jeans où je me sens à l'aise. J'aime vivre dans ce monde, avoir huit ans et regarder une étoile qui se peut-être ce fameux Spoutnik dont on parle tant...

«Chaque mot me mène à un autre enchaînement de souvenirs et de sensations», écrit Andrea. À huit ans je n'avais aucune idée de ce que serait ma vie. Et puis, je n'y pensais même pas, bien sûr. Le sens du temps est un casse-tête pour les adultes, pas pour les enfants. Comme eux, j'étais réglé sur le cycle du jour et de la nuit, lequel, à l'approche des vacances d'été, semblait s'étirer à mon grand désespoir. Si je ne pensais pas à l'avenir, j'y rêvais quand même, car je m'y voyais en cosmonaute. Si à huit ans je ne savais pas ce que je serais une fois grand, à plus forte raison je n'aurais pas pu imaginer qu'un jour, quelque cinquante ans plus tard, j'écrirais un texte dans lequel je parlerais de ce soir où mon frère, son ami et moi crûmes voir le satellite Spoutnik et que, embarré à double tour, je le rédigerais dans une prison! Ah! le long chemin de la mémoire! C'est en lisant le livre de Bonenfant et de Moorhead que ce souvenir m'est revenu à l'esprit. Je ne l'avais pas oublié, ce moment dormait dans ma mémoire, tout simplement. Ce livre l'a réveillé. Si je ne l'avais pas lu, aurais-je pu retrouver ce souvenir? Je ne sais pas. Certains souvenirs vous reviennent, d'autres restent à jamais inaccessibles. Pourquoi est-ce ainsi? Pourquoi tel souvenir refait-il surface et pas tel autre? Quel sens cela peut-il avoir, si tant est qu'il y

ait une explication à cet étrange phénomène neuronique? Et pourquoi tant d'années plus tard? La mémoire? Il y a quelques années, à ma demande, maman m'a envoyé quelques photos de mon enfance. Sur l'une d'elles, je suis à genoux sur un prie-Dieu, portant au bras gauche les brassards de la première communion. Je ne me suis pas reconnu, car je n'en avais aucun souvenir. Par contre, en considérant la photo, je me suis rappelé la douleur que je ressentais aux genoux. Le prie-Dieu me faisait mal et j'avais hâte de m'ôter de ce maudit instrument de torture. Je me rappelle cette douleur, mais pas l'enfant que j'étais alors. Plutôt singulier comme souvenir!

J'ai peu de mots à écrire pour parcourir le chemin de mon enfance. La raison est simple : j'ai peu de souvenirs de cette époque. Mais ceux qui me sont restés, ceux qui ne coupent pas la vie en laissant des trous dedans comme des morceaux de puzzle perdus qui nous *casse-tête* vraiment, me reviennent avec tant de clarté et d'intensité qu'un peu plus il me serait facile de croire que j'y suis. Décidément, au sens figuré, je n'en aurai jamais fini avec le temps. Au sens propre, c'est une autre histoire. Peut-être un autre temps.

Samedi soir. Tranquille. J'écoute Renée Claude. Elle chante Léo Ferré en ce *samedi soir, quand la tendresse s'en va toute seule...* Je me dis que l'acte d'écrire, c'est aussi celui d'accepter de vivre, de dire non à la haine, à la rancune, au suicide. Écrire, c'est toute l'encre des mots dans laquelle mon cœur n'a pas peur de se mouiller.

Dimanche soir. Dans sa lettre datée du 9 décembre 1981, Joseph écrit : « Mon passé s'allonge et mon avenir raccourcit. C'est parfait. La mémoire devient un trou noir dans mon cosmos intérieur; autour brillent quelques étoiles vitales. » Ce qu'il écrit me fait penser à mon avenir. Dans cet avenir qui se raccourcit viendront briller d'autres étoiles *vitales* qui, à leur tour, m'éclaireront de leur chaude clarté. Aurais-je assez de vie à vivre pour apprécier leur souvenir, en saisir toute l'étendue? Mon avenir me donne à rêver de voir longtemps s'allonger le passé.

Impromptu

D'une nouvelle de Monique Proulx intitulée *Blanc*, j'ai retenu ce passage : « Nous ne durons pas, Mister Murphy. Voilà ce que dit le silence aussitôt qu'on lui laisse un interstice au milieu des vacarmes. Nous ne durons pas, nous, notre nous si blond si brun si aimable et combatif, qui fait l'amour et le bœuf Wellington avec la même ferveur, qui s'endort tous les soirs merveilleusement convaincu de se réveiller, notre nous chéri, notre trésor à l'abri dans son intimité frémissante et ses émotions si vivantes. » Dans mon vacarme, j'entends le silence me dire qu'il y a des *nous* qui durent plus longtemps que d'autres. Avant de m'endormir, j'aime espérer que je m'inscris dans ces *nous*-là, de ceux qui croient durer longtemps, qui pensent avoir la couenne dure. Je préfère ça à l'idée de vivre peu de frémissements sous le soleil matinal. Est-ce que l'espoir prolonge la vie ? Je le saurai un jour. Mais je ne suis pas pressé de l'apprendre, ça peut attendre encore et longtemps. Savoir que l'on meurt, c'est déjà énorme. Savoir quand, ce ne serait plus vivable, c'est le cas de le dire... À part ça, ici, c'est toujours la même routine : le béton prend plus de temps à s'effriter que ceux qu'il emprisonne. Je m'accommode de ce vacarme qui me fait moins mort de jour en jour.

Dans *Leçon d'histoire*, Monique Proulx écrit encore : « Les corps parlent plus que les mots, mais il faut déchiffrer ce qu'ils disent, alors qu'il est si facile d'écouter les mots planer fort et occuper tout l'espace. » J'aime cette phrase. Il est heureux qu'on ait les mots pour donner une voix au corps, et la tendresse pour donner une voix à l'amour, et le sommeil pour faire le silence sur tout ça. Le recueil de Monique est plein de sensibilité et d'intelligence du cœur. Je l'ai lu comme on boit une eau fraîche après une longue marche écrasée par le soleil. Ça vous allège des lourdeurs cérébrales peu promptes à vous porter à croire que « la vie gagne toujours »...

Cunégonde

À Linda

La pluie. Je n'irai pas faire mon jogging. Je vais m'évacher sur mon lit à ruminer quelques vieux souvenirs. Mon chum Slow Moe appelait ça « faire de l'allongement corporel sans perte de conscience ». Faut dire qu'il était passé maître dans l'art de s'allonger, car dès qu'il entrait dans sa cellule, il s'étendait sur sa couchette pour ne se lever que le matin venu. Je ne sais pas comment il pouvait rester couché de tout son long sans ressentir le besoin de bouger. À sa place, j'aurais des fourmis un peu partout qui me rappelleraient le sens du mouvement, me feraient ressentir des picotements, des démangeaisons, me ramèneraient à la verticale, ne serait-ce que pour aller pisser... Enfin. Il y a un animal dont le comportement ressemble au sien : le paresseux, un mammifère édenté qui se déplace si lentement qu'on dirait qu'il vit en *slow motion*. C'est de cet animal que mon chum tient son surnom.

La pluie. Selon moi, pas de soleil avant que ne s'écoulent deux ou trois heures. La pluie sur les barbelés, les murs, les maisons, les toits... « Quelle est cette langueur qui pénètre mon cœur? » J'ai lu hier ce vers de Verlaine. Ça m'a touché. Verlaine était amoureux fou de Rimbaud. Relation tumultueuse qui se termina dans une violence extrême. Pour des amants de la beauté au verbe impeccable, plutôt déconcertante, cette violence! Tout compte fait, ces poètes, comme tout un chacun, n'étaient pas à l'abri de la bêtise. Peut-être que leur violence témoigne de notre peur de la compassion, cette difficulté ou ce refus de transcender notre animalité? Je ne sais pas.

J'ai allumé mon téléviseur. On parle du danger d'exactions au Darfour. Pourquoi ne parle-t-on pas de massacre? Avec ce mot, l'image de corps démembrés sous les coups de machettes et autres ustensiles de la terreur se dessine plus clairement à l'esprit, frappe plus l'imaginaire. Cette nouvelle cadre bien avec le temps moche qu'il fait. Des exactions... On s'adresse à qui quand on spécialise les termes?

Qui veut-on sensibiliser? Les exactions, ce n'est pas de la littérature! De même, le mot anglais *moron* qu'on utilise à la française pour qualifier certains hommes d'État, est-il aussi évocateur que le mot *bâtard* ou l'expression *enfant de chienne*? La télévision nous montre sans gêne des horreurs sans nom en prenant soin de ménager les susceptibilités des hommes d'État responsables de ces horreurs sans nom. Plutôt singulier! La télévision parle rarement des exploits des personnes qui font du bénévolat. La majorité des bénévoles sont des femmes. Je me doute pourquoi. Si toutes ces personnes cessaient leur dévouement, quelles conséquences sociologiques ou économiques en résulteraient? J'ai un immense respect pour leur engagement. En même temps, elles me démontrent à quel point j'ai été une ordure. Enfin! J'ai changé de... *Cadeau exclusif de huit pièces! Recevez ce cadeau fantastique à l'achat de trente-trois dollars ou plus de produits Lancôme. Et personnalisez cette prime en choisissant l'un de ces deux soins pour la peau : Absolue Premium Bx ou Rénergie Microlift ...* de canal.

Rien de captivant : roman-savon, publicité payée, reprise d'une game de hockey. Ce n'est pas très inspirant. J'aimerais écrire quelque chose. Mais je ne sais pas quoi. Peut-être qu'en écrivant ce qui me passe par la tête, il me viendra une idée qui me sortira de ce coq-à-l'âne où je patauge depuis quelque temps. Mais il ne me passe rien par la tête. En ce moment, c'est plutôt zen du côté de chez Swann. J'espère que ça ne durera pas, car j'ai des stylos à vider, des mots à apprendre, des règles de grammaire à comprendre. J'ai besoin de nommer mon silence. Ça meuble l'espace entre ma cellule et moi, réduit cette distance... *À zéro dollar, le Chocolate^{MD} est irrésistible. Accompagné d'un forfait Parlez beaucoup, c'est exquis. Telus. Le futur est simple^{MD} ...* où il est si facile de se perdre.

Autre journée sanglante en Irak. Plusieurs morts, des femmes et des enfants. Plusieurs blessés aussi. Combien de personnes survivront? On ne le sait pas. Faut attendre que le temps permette le dénombrement des vivants et des morts. Ceux qui vont survivre survivront à quoi? Ça aussi, on ne le dit pas. C'est la routine des bulletins d'information : des images et peu de mots. Comme le dirait le précepteur

Pangloss dans *Candide* de Voltaire : « Tout est parfait dans le meilleur des mondes. » Les hommes sont toujours fidèles à eux-mêmes, peu importent les siècles, la réalité ou la fiction. Ça au moins, on le sait. C'est rassurant. « Les choses ne peuvent pas être autrement », selon Pangloss, ce maître de la métaphysico-théologo-cosmolo-nigologie, comme le souligne Voltaire. Pangloss affirme que « les nez ont été faits pour porter des lunettes ». Si Pangloss vivait aujourd'hui, il dirait que les extrémistes sont faits pour porter des ceintures d'explosifs... Avec Pangloss, les choses sont simples et s'expliquent clairement. Chaque effet a une cause et tout est immuable et justifiable, même le mal qui est nécessaire pour faire sortir le bien. Qu'on se le tienne pour dit...

J'ai ma part de sang dans la violence du monde. Ça ne se répare pas, ne s'oublie pas. Ça finit par peser lourd. Mais j'ai su me libérer de ce fardeau. Le peu de vie qu'il me reste à vivre, je veux le marcher sans poids sur les épaules, faire mon petit jardin et m'en occuper.

Merveilleux personnage que ce Candide. Je me suis facilement attaché à lui. La blonde de Candide s'appelle Cunégonde. Sacré prénom ! Ça coule bien. Voltaire la décrit comme étant « âgée de dix-sept ans, haute en couleur, fraîche, grasse, appétissante ». Aujourd'hui, il la décrirait en disant qu'elle a des rondeurs au lieu de dire qu'elle est grasse. On n'a plus le même regard sur la beauté qu'à son époque. Mais ce n'est pas la beauté qui change... *Aujourd'hui seulement vous pourriez gagner un voyage VIP pour quatre à Las Vegas en payant avec votre MasterCard^{MD}...* C'est notre perception. Si Cunégonde était près de moi, légère ou grasse, elle me comblerait de joie et m'apparaîtrait extrêmement belle ! Aujourd'hui, la majorité des hommes aiment les femmes presque transparentes. L'obsession de la minceur fait des ravages pendant que son contraire gagne du terrain. On est toujours dans les extrêmes. Pas facile de s'en sortir.

Ma Cunégonde de dix-sept ans à moi est bien loin dans le temps. Elle était fraîche, appétissante mais svelte. Je l'aimais et elle m'aimait. « Nos bouches se rencontrèrent, nos yeux s'enflammèrent, nos genoux tremblèrent, nos mains s'égarèrent. » Heureusement, il n'y avait pas de

baron Thunder-ten-tronckh pour me botter le derrière... Près d'elle, enfin, tout était parfait dans le meilleur des mondes.

Mille baisers sur ton corps
Mille baisers sur ton cœur
Ô chère Cunégonde de ma jeunesse!

La terreur de mes sept ans

Le cimetière Saint-Charles est situé dans la paroisse Notre-Dame-de-Pitié, à Québec. Lorsque j'étais enfant, il exerçait sur moi une force d'attraction contre laquelle toute résistance était vaine. Évidemment, ce n'étaient pas les pierres tombales qui m'attiraient, mais les arbres. Comment résister à un arbre quand on a sept ans, la tête pleine de rêves d'aventure? Il y avait dans ce cimetière des arbres de toutes les espèces, à la merci de mes rêves, juste en face de chez moi, tout plein d'arbres montant vers le ciel. Alors, grâce à leur présence, j'oubliais les pierres tombales, symboles de la mort. Mais j'avoue que certaines d'entre elles me fascinaient. Quelques-unes étaient surmontées d'une statue. Parfois, c'était une représentation d'une femme figée dans la tristesse, le recueillement, parfois, un chérubin, un ange enfant. Mais il y avait aussi des anges adultes, c'est-à-dire des anges avec des seins. Leurs seins n'avaient pas échappé à mon regard étonné. Les anges adultes étaient donc des femmes? Savoureuse révélation! Je me rappelle aussi un tombeau où était inscrit le nom *Valin*, ainsi qu'une strophe d'un poème :

Bleus ou noirs tous aimés tous beaux
Ouverts à quelque immense aurore
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux que l'on ferme voient encore

Vers mes dix-huit ans, le souvenir de l'épithaphe m'est revenu en mémoire alors que j'étais à rédiger un texte, une variation sur un thème d'Edgar Allan Poe, la fatalité, cette victoire de la mort sur le désir de la vaincre. J'ai découvert Poe à seize ans. Mais à cet âge, j'étais gêné d'écrire quoi que ce soit. Gonflé par mes dix-huit ans et par toutes les certitudes qui viennent avec cet âge, j'ai osé le faire. J'aimais les histoires de Poe et je voulais faire comme lui, penser et boire comme lui.

Voici ce texte, intitulé *Variation sur un thème d'Edgar Allan Poe* :

Regardez! Regardez bien!
C'est la nuit depuis quelques heures
Une multitude d'êtres difformes
Passent et passent encore et toujours
Sans jamais s'arrêter
C'est la nuit
Les heures sinistres de la folie
Les heures lentes de la mort agonie
Qui nous guettent et nous épient

Touchez! Touchez bien!
C'est la terre de malheurs et de pleurs
La terre grasse de chair humaine et de sang
Qui se colle à nos pieds
Dites ! Le sentez-vous maintenant?
Le sentez-vous ce Répugnant
Ce Visqueux
Ce Ver vainqueur?

Ah! Ce Ver rempli d'horreur et de dégoût
Nous mangera, nous mangera
Il mangera notre froide chair humaine
Dans les cercueils où nous serons enfermés, seuls,
Tout seuls avec lui pour toujours pour toujours
Ô pauvres mortels qui courez comme des fous
Dans un cercle qui se rétrécit lentement sur lui-même
Il n'y a pas d'issue possible
Nous n'y échapperons pas

Mais regardez! Regardez bien!
C'est la nuit depuis quelques heures
Voyez : les abominations gluantes des mondes souterrains
Ouvrent les portes de l'éternel chagrin
En éclatant de rire!

Plutôt macabre comme texte! Mais l'ironie de ma conclusion parle d'elle-même. Ce poème a été une façon d'exprimer ma colère refoulée, une façon de jeter mon dégoût sur les hommes. Je les tenais responsables de la tristesse de mon père qui, lorsque j'étais enfant, m'a tant ravagé. Une douce vengeance en quelque sorte.

De mes écrits de dix-huit ans... Me souvenir d'avoir eu dix-huit ans n'a pas le même effet que le savoir. Savoir, c'est se coucher dans du sec. Se souvenir, c'est se mouiller dans l'émotion. Des mes écrits de dix-huit ans, disais-je, deux me sont restés en mémoire. Je me souviens aussi d'une phrase composée en 1966, alors que j'étais à l'établissement Boscoville. Devant le pavillon où je demeurais, il y avait un saule pleureur. J'étais fasciné par cet arbre. Je ne sais pas pourquoi, mais il me faisait penser à une ballerine, peut-être à cause de la légèreté du mouvement de ses branches qui valsaient au vent. En hiver, après une pluie verglaçante, le soleil y faisait scintiller des milliers de pierres précieuses. Cet arbre magnifique m'a alors inspiré ce poème :

L'été
Sous la pluie
Le saule pleureur
A le sourire aux feuilles

Ça m'est resté. J'aurais aimé voir un saule pleureur dans le cimetière. Un tel arbre me semble approprié pour ce genre d'endroit... Toujours est-il qu'à dix-huit ans, je suis retourné voir la pierre tombale des Valin pour comprendre la strophe du poème que j'y avais lue à sept ans et dont le sens m'était resté inconnu. Je remarquai alors une épitaphe qui portait l'inscription *Maranda*. Un nom de famille? Or, quatre ans plus tard, je fis la connaissance d'une femme dont je suis tombé follement amoureux. Son nom de famille était Maranda. Assez étrange! Est-ce que cela correspond à ce que C.G. Jung nomme «une coïncidence significative»? Autre coïncidence significative : nous eûmes notre première relation sexuelle dans un hôtel situé sur la rue Saint-Vallier, non loin de chez moi. En entrant dans la chambre,

je remarquai que la seule fenêtre donnait sur le mur de briques d'un triplex situé à trois ou quatre pieds de distance de l'hôtel. La même année, vers l'automne, je me suis fait arrêter. En marchant dans la cour de la prison d'Orsainville, longeant les murs de ciment, ce détail m'est revenu en mémoire.

Dans ce cimetière Saint-Charles, cet espace paisible d'herbe et de pierres tombales où quelques vieux de ma paroisse aimaient se rendre pour y lire leur journal, il y avait donc plein d'arbres qui me tendaient leurs branches comme des mains amies. Je n'avais qu'à traverser la petite rue Gamelin pour y avoir accès. Dans ce lieu de recueillement, qui n'était qu'un parc où je pouvais jouer en toute liberté, s'enracinaient érables, chênes, cerisiers, lilas et noisetiers. Mon espèce préférée était l'érable, qui en imposait par sa grandeur. Un arbre, quand on a sept ans, c'est une sacrée belle occasion de rêver d'aventure à mi-chemin de la terre et du ciel. J'ai grimpé dans presque chaque érable. Bien sûr, les cerisiers, lilas et noisetiers, je n'y ai pas grimpé, car ils n'auraient pu supporter même la légèreté de mon âge. Mais j'ai goûté à leurs feuilles, me suis imprégné de leur odeur. Le plus grand de tous les érables du cimetière était enraciné en surplomb à quelques pieds d'un cap au bas duquel coulait la rivière Saint-Charles. Ses branches dominaient l'espace entre son sommet et le bas du cap, ce qui constituait « un vide supplémentaire », si on me permet cette bizarre expression. Étant donné ce « vide ajouté » à la hauteur de l'arbre, cet érable m'apparaissait gigantesque. Peut-être était-il sorti d'une époque préhistorique ? Peut-être y avait-il des ptérodactyles dans le coin, plus terrifiants que le Bonhomme Sept Heures ? Après tout, j'étais dans un lieu étrange. Cet arbre à la fois me faisait peur et me fascinait. Cet été-là, je n'ai pas osé y grimper. Mais je l'avais en tête, ce monstre, ce tyrannosaure d'écorce et de feuilles. J'y pensais souvent. L'été suivant, fort de mes huit ans, j'allai à la rencontre de mon Everest. Je l'ai regardé, ai craché dans mes mains comme un bûcheron, ai avalé ma salive puis, prenant mon courage à deux mains et à deux pieds, je grimpai sur ses épaules. Maudit que c'était haut ! Mais je l'ai fait ! J'étais fier d'avoir réussi à vaincre ma peur d'y grimper. Si j'étais tombé de la branche où je me trouvais,

je me serais écrasé au bas du cap, serais mort là, écapouti, c'est certain. Après un tel exploit, qu'est-ce qui pouvait encore me faire peur? Quand je pense à cette journée-là, j'y vois un élément d'explication à ma délinquance. D'avoir vaincu cette peur tenace m'a porté à apprécier une puissante montée d'adrénaline dans tout mon être. Cela a créé en moi une propension à rechercher l'émotion forte. À treize ans, lorsque j'ai commencé à faire des vols avec effraction pour évacuer toutes sortes de colère et de tristesse, j'ai ressenti la même euphorie. Faire des vols ou grimper dans les arbres les plus hauts avaient sur moi le même effet, sans forcément avoir les mêmes causes. Il y a là un lien. J'en suis convaincu.

La terreur de mes sept ans est toujours là, en surplomb du cimetière et de la rivière. Je me demande si d'autres jeunes y ont déjà grimpé. Mais peut-être ne savent-ils pas que cet arbre existe? De mon temps, il n'y avait pas de jeu *Nintendo* pour cacher les arbres. En parlant de cela, ça me fait penser à Jacques Prévert. Il disait qu'on coupe des arbres pour en faire de la pâte à papier. Avec la pâte à papier, on fait du papier journal. Avec du papier journal, on publie des articles dans lesquels on informe les lecteurs des dangers de déboiser les forêts... Écolo avant la mode, ce Prévert! Ce poète que j'affectionne aimait les enfants et les arbres. Comme lui, j'aime les enfants et les arbres. Mais, hélas! je ne suis pas poète. J'aime le croire, simplement. Ça ne regarde que moi. Une ascension vers un autre genre de feuilles... Ça reste à voir!

J'écris ces lignes en regardant l'été à travers la fenêtre de ma cellule. Une belle journée! Quand la porte s'ouvrira, j'irai courir un trois milles. Ça me fait toujours du bien, pis j'aime ça. Je penserai à Prévert qui disait : « C'est plutôt con de donner une journée ensoleillée à une prison. » Il a raison. Voilà.

Salut, Vieille branche, en ton éternité!

Une vieille idée toute neuve

Dernièrement, à la suite de la décision de la municipalité de Hérouxville d'interdire le port du voile islamique, la télévision a diffusé un débat sur les accommodements raisonnables. Les trois religions monothéistes y étaient représentées par un rabbin, un prêtre et un imam. Ai-je besoin de dire que ces trois grandes religions font peu de place à la femme? À quand une femme prêtre? Une femme imam? Une femme rabbin? À ces trois grands représentants du Très-Haut, j'aurais aimé poser une question. Étant donné que les juifs attendent le Messie, que les chrétiens ont leur messie, que les musulmans ont leur prophète et que ces religions ont le même Dieu, celui d'Abraham, j'aurais aimé savoir à qui Dieu a menti. Cette question, si je l'avais posée individuellement, m'aurait sans doute valu la même réponse : Dieu ne ment pas. C'est nous qui sommes dans la vérité, m'aurait dit chacun en privé. Mais devant les caméras, chacun aurait joué la carte de la tolérance et du respect de la différence, une politique d'une savoureuse hypocrisie. Plutôt bizarre! Comment des croyants partageant le même Dieu peuvent-ils se mépriser autant? Vraiment étrange! Ou bien je suis trop idiot pour y comprendre quoi que ce soit, ou bien Dieu aime la diversité. De deux maux on choisit le moindre, dit-on. Évidemment, je crois que Dieu aime la diversité. Sans doute est-ce pour cette raison qu'Il a foutu le bordel dans la tête des hommes. Heureusement qu'Il a mis un peu d'amour dans nos cœurs, car il y a longtemps que nous nous serions entretués. Je n'aime pas les rabbins, ni les prêtres, ni les imams et autres porte-parole officiels du Très-Haut. Mais j'aime l'Éternel dont je ne sais rien. Je ne le connais pas. Cependant je crois qu'Il sait où j'habite. Alors, si jamais l'envie lui prend de se montrer le bout du nez, ma porte est grande ouverte. *Ouvre-moi ta porte pour l'amour de Dieu...*

Le mot *Dieu* n'a pas de fin. Après ce mot, on ne peut jamais mettre un point. La phrase n'est jamais finie quand ce mot est le sujet du Verbe. Un sacré mot que ce mollah... Il a fait couler autant de

sang que d'encre. Ce n'est pas parce qu'on a été sur la Lune ou qu'on peut modifier le code génétique que le mot *Dieu* a perdu son mystère. Puisque s'accroissent nos connaissances, pouvons-nous en conclure que Dieu prend de l'embonpoint? Ne sommes-nous pas faits à son image? L'impact ne joue-t-il pas dans les deux sens? Pour mon chum Riko, c'était une perte de temps de parler de Dieu, ça nous éloignait des hommes. Et que dire des religions, sinon qu'elles ont toujours divisé les hommes et dressé les peuples contre les peuples? La Terre n'est-elle pas pleine de cadavres qui témoignent de leur supposé message d'amour, de paix et de tolérance ?

Oui, que pourrais-je dire de plus intelligent sur Dieu que ce que les philosophes et les théologiens des siècles passés en ont dit? Je suis un trou de cul d'ignorance. Mais être ignorant, après tout, c'est peut-être refuser de s'inscrire dans un système où les vérités claquent les portes derrière elles? Je préfère croire que lorsque toutes les portes se ferment, la Vie ouvre une fenêtre quelque part. Je suis en quête de cette fenêtre. Peu importe où je me trouve, je suis toujours à la même distance de moi-même. Partout, ce quelque part est en moi et m'attend.

Les p'tites vues

*Je ne puis supporter que la lumière
s'éteigne et m'abandonne à mourir
qu'elle ne lacère plus le chemin
qu'elle ne distingue plus la maison
où j'avais des fleurs où j'avais des chambres
des cerceaux d'enfants suspendus partout
des seaux qui grinçaient remplis d'eaux de pluie*
Suzanne Paradis, *Poids d'angoisse*.

La semaine dernière, je n'arrivais pas à m'endormir. Normalement je me couche vers onze heures. Dès que je glisse dans le sommeil, je ne me réveille qu'au matin. Je dors dur, tombe souvent comme une bûche. Mais ces derniers soirs, le sommeil tardait à venir. Sans raison. Une nuit, j'ai allumé mon téléviseur pour regarder *La guerre des mondes*, un film d'après un roman de H.G. Wells. Je l'ai suivi jusqu'à la fin. La première fois que je l'ai vu, c'était au début des années soixante. Dans le sous-sol de l'église de notre paroisse, on passait des films d'aventure. Le prix d'entrée était de vingt-cinq sous. Des quarante que maman me donnait, il m'en restait dix pour acheter une liqueur et cinq pour un sac de chips. Une délectation suprême! Chaque dimanche, je m'y rendais avec mon frère. J'entends encore les cris des enfants : un vacarme magnifique s'élevait dès qu'à l'écran se déroulait une situation menaçante. Le cri des filles était plus aigu que celui des garçons. Mais, venant des garçons ou des filles, les cris répandaient une telle force de vie! Ils étaient encore plus intenses lorsque le film s'intitulait *Frankenstein* avec Boris Karloff dans le rôle du monstre, ou *La nuit du loup-garou*, avec Lon Chaney Jr. sous les traits de la bête. Si par bonheur une fille était assise à côté de toi, tu avais une chance sur deux qu'elle se cache dans le creux de ton épaule à la vue du monstre. Je n'oublierai jamais cette petite tendresse provoquée par l'horreur d'une scène terrifiante. J'aurais été curieux de connaître le nombre de décibels dont nous étions responsables. Quel vacarme magnifique et si vivant! Et quand Flash Gordon se battait contre un

monstre, qu'il était sur le point de le vaincre ou d'être dévoré par lui, le film s'arrêtait net avec un sous-titre : *La suite la semaine prochaine...* Eh bien ça, me faire couper mon plaisir tenu en haleine, maudit que ça me frustrait ! Alors, avec les autres, je me mettais à crier à tue-tête : « Chouuuuuuuuuuu... »

Malheureusement, le film du dimanche dans les sous-sols d'église ou les salles paroissiales n'existe plus. Un petit rien de vivant s'est perdu, s'est éteint là-bas où j'avais des rires, des mots magnifiques pour ignorer la peur : « C'est quoi qu'on fait ? On joue-tu à la cachette ? » Que sont-ils devenus, ces grands rassemblements d'enfants ? Où vont-ils pour crier, si tant est qu'ils savent encore crier ? Se savoir enfant parmi des enfants sans la surveillance de parents, ce bonheur-là, qu'est-il devenu ? (Je parle de ces enfants et, en ce moment même d'écriture, je vois distinctement le stand à liqueur situé à ma droite, mon frère parti y acheter un Coke, une fillette avec des tresses plantée debout dans le milieu de l'allée et qui semble un peu perdue... Ça bouge, ça déborde de vie. Le film commence...)

Mon intérêt pour les romans de science-fiction et pour les textes fantastiques vient de ces films du dimanche. Je me sens privilégié d'avoir connu cette époque. Tous ces enfants criant au même moment, dans la même salle, au même événement, ont marqué ma mémoire de leur musique que je ne me lasserai jamais d'entendre. Cette nuit, j'ai laissé monter en moi leurs cris. J'aurais aimé leur répondre, me fondre dans cette multitude de petits morveux et de petites morveuses hurlant leur plaisir d'être au monde, sans se douter une seule seconde des vraies horreurs qui l'habitent et auxquelles un jour je contribuerai.

Le mémorable

*Je languis de beauté
Pour m'être vu dans ma nudité
Ô Nymphes des fontaines
Je vais vers vous au pur silence
Noyer mes larmes vaines...*

Un poète français dont j'ai oublié le nom
et peut-être bien les vers entiers.
C Claudel ou Valéry sans doute*.

Dans les années soixante-dix, j'étais en ségrégation administrative. Doume, mon voisin de cellule que j'apprenais à connaître peu à peu, faisait une sentence de deux ans et trois mois. Il était en ségrégation, car il avait menacé un gardien de lui casser la gueule. Après avoir parlé des actrices que nous aimerions baiser, il me raconta qu'il était capable de se sucer lui-même.

— As-tu une queue de dix pouces? que je lui demande.

— Non. J'ai une queue normale.

— T'es vraiment capable de te sucer?

— Oui. Je peux te le prouver. Donne-moi un paquet de cigarettes et je vais te montrer.

— Un paquet? Je n'en ai pas en ce moment. Mais je te l'achèterai à la prochaine cantine, si ça fait ton affaire.

— Ça fait mon affaire.

— C'est d'accord.

Quelques rares gars sont assez souples pour s'adonner à ce genre de courbette auto-gratifiante entre les deux jambes. Mais je n'avais jamais vu ça et j'étais curieux. Doume me demanda de venir devant sa cellule à l'heure des douches. Alors je m'y présentai : il était replié sur lui-même, comme s'il faisait des abdominaux. Sa queue était normale, environ six pouces. Sa bouche était presque sur sa queue. Il se releva un peu, se replia à nouveau, recommença encore, se replia pour assouplir ses muscles : sa langue toucha à son gland. Il se releva encore, se

replia et voilà que sa bouche s'ouvrit et engloutit tout son gland! Il se releva et me dit, très satisfait de lui-même :

— N'oublie pas le paquet de cigarettes.

— Je ne l'oublierai pas, surtout après avoir vu le tien... Dis-moi, Doume, avales-tu ton sperme?

— Toujours.

— Ouellet! La prends-tu ta douche? me dit le garde sur un ton très autoritaire planté au bout de la rangée comme un arrêt-stop.

— Oui, viarge, j'la prends, j'la prends... Capote pas, face de chien!

— T'es rapporté, Ouellet!

— Tu peux te l'enfoncer dans le cul ton rapport d'offense...

C'est plutôt impressionnant de voir un gars se sucer lui-même. Bien des hommes ont pensé le faire ou l'ont essayé. J'ai déjà tenté cette expérience dans mon adolescence, une période de la vie qui se prête bien à ce genre d'exercice narcissique qui, admettons-le, doit être sûrement très agréable. Avais-je réussi? La suite la semaine prochaine...

* Il s'agit du poème *Narcisse parle*, de Valéry. (Note de l'éditeur)

Ô frères, tristes lys, je languis de beauté

Pour m'être désiré dans votre nudité,

Et vers vous, Nymphes! nymphes, ô nymphes des fontaines,

Je viens au pur silence offrir mes larmes vaines

(...)

Bouquiner

J'aime lire. Mais je ne fais pas d'étude exhaustive des livres que je lis. Je me laisse imprégner par eux, retiens un passage, une phrase. Parfois, en exerçant de mon texte, je cite une phrase d'un auteur qui vient appuyer ce que je dis, qui me sert de point de référence ou d'inspiration. Dans la majorité des cas, je ne connais pas l'œuvre de l'auteur que je lis. Mais de nommer son nom dans un texte, ça fait intelligent, ça donne l'illusion d'une vaste connaissance. Je l'avoue. En réalité, je ne fais que survoler le champ des cultures. Je m'adonne à ce *mieux que rien* qui plane gaiement sur mon ignorance. Si on me demandait mon opinion sur certains auteurs que je cite, je serais à court d'arguments. Mais ça paraît bien de les citer.

Dans un sens, je ressemble un peu à ce que dit la concierge du roman *L'élégance du hérisson* de Muriel Barbery : « J'ai lu tant de livres... Pourtant, comme tous les autodidactes, je ne suis jamais sûre de ce que j'en ai compris. » Des personnages de ce roman que Monique, notre enseignante, m'a chaudement recommandé, ce n'est pas la concierge qui me fascine le plus, mais Paloma, une jeune fille de douze ans qui envisage de se suicider une fois que ses treize ans auront sonné. Dans ce récit, tel un funambule entre deux abîmes, je chevauche le cérébral et le viscéral. La concierge, « une grenouille de soixante-dix kilos qui s'appelle Renée », dotée d'une grande érudition, écorche les intellectuels et, de ce fait, me porte à croire que l'intelligence n'est pas exclusive aux plus nantis de ce monde, mais se trouve aussi dans le fond d'un tiroir d'une quinquagénaire un peu revêche. Par contre, pour écorcher les obèses du savoir, qui bien souvent ne se gênent pas pour nous écraser de leur corpulence, il faut être assez intellectuel soi-même, d'autant plus lorsqu'on cherche à ébranler la phénoménologie de Husserl. Ainsi, trop de savoir impressionne mais éloigne de l'émotion. Bien que cette « pauvre concierge résignée à l'absence de faste » se rapproche de ses émotions au fil du roman, se révèle tout à coup d'une grande richesse de cœur et, *de facto*, devient très attachante,

c'est la jeune Paloma qui m'a séduit. Je préfère ce personnage qui, du bistouri de son intelligence pleine d'émotions, dissèque l'ineptie et l'absurdité du monde adulte. Aller vers ça et devenir ça, semble-t-elle se dire, la convainc de mettre un frein définitif à la folie d'entrer dans le monde des grands... Quand j'ai lu qu'elle voulait mettre fin à sa vie lorsqu'elle atteindrait ses treize ans, j'ai tout de suite vu le visage de Nelly Arcan qui, jeune adolescente, avait décidé de se suicider sa trentaine venue. Avec Paloma, on est dans la fiction. Avec Nelly, dans la réalité. C'est ça le plus difficile à comprendre. Que Paloma jette un regard lucide sur le monde qui l'entoure — comme si elle était une vieille âme au seuil de sa dernière réincarnation, une vieille âme ayant atteint sa pleine maturité —, peut nous accrocher le cœur et nous faire aimer facilement ce personnage. Je peux alors comprendre ses intentions, ses rêves, sa quête de trouver un sens à son existence, un sens par lequel elle dirait oui à la vie et qu'on perçoit distinctement dans ce qu'elle dit : « Le futur, ça sert à ça : à construire le présent avec de vrais projets de vivants. » Mais dans le réel comme dans le cas de Nelly, c'est plus difficile à comprendre, si tant est qu'il y ait quelque chose à comprendre. Il est étrange de constater que les gens peuvent s'émouvoir du malheur de personnages fictifs et rester indifférents à la souffrance d'êtres réels. Devant le petit écran, au cinéma ou le nez plongé dans un roman, au plus prenant du drame, le cœur est ébranlé et les larmes coulent spontanément dans un grand soupir de compassion... Je ne sais pas pourquoi je fais allusion à cette capacité de s'émouvoir pour des êtres de papier puisque moi aussi je m'émeus quand le personnage me happe au passage. Est-ce dû à ma manière de regarder les mots, de les lire et de les comprendre, de les savourer ou de m'en choquer, manière qui est beaucoup moins émotive ? Par exemple, dans *Noces* suivi de *L'été* de Camus, j'ai retenu cette phrase : « Quand une fois on a eu la chance d'aimer fortement, la vie se passe de nouveau à rechercher cette ardeur et cette lumière. » Quand je l'ai lu, cette phrase, j'ai réalisé sur le coup qu'elle décrivait bien ce que j'ai ressenti une bonne partie de ma vie. Je l'ai utilisée dans mon texte intitulé *Persistance de la mémoire*. Cette seule phrase m'a mis en contact avec un auteur d'une

manière différente que si j'avais fait l'étude de son œuvre. J'ai ressenti une émotion qui, je pense, fut près de ce que Camus a pu vivre. Cette rencontre sur le plan affectif vaut autant que les longues études sur l'absurde et la difficulté d'être dont il parle dans ses livres.

Si je ne fais pas l'étude des livres que je lis, tous par contre réussissent à me remettre en question. Peu importe leur genre, je suis toujours placé face à moi-même. Il y a toujours une page qui viendra m'interpeller, provoquer une réflexion sur ma vie. Plonger dans la mémoire d'un auteur, c'est aussi avoir accès à sa propre mémoire. Tous les livres sont accessibles. Inconsciemment, ils auront toujours un impact sur moi. Je sais qu'ils s'écrivent en moi sans que je m'en rende compte, que tôt ou tard ils feront sentir leur présence, me dévoileront leur sens. J'ai déjà vécu cette sensation avec une lecture d'Edgar Allan Poe. Tout ce que je lis bouge en moi, c'est certain. Je puis même affirmer qu'une réflexion sur soi amène à lire des œuvres qui parlent de cette même réflexion. Cela s'est produit dernièrement. J'ai lu un bouquin de René Barjavel. Il y parle à un moment donné de prison. Ce qu'il affirme, je le pensais avant même de le lire. Bien que je ne connaisse pas l'œuvre entière de tous les auteurs que je lis, je perçois une condition humaine commune à chacun, dont Paul Éluard a admirablement défini le sens : *le dur désir de durer*.

Au silence des murs, les mots prononcés sont échos d'espérance.

La chose

*Devant moi l'impasse, la rue, la ville, le pays, la terre
et un goût de vivre et de construire gros comme elle.*

Marie Cardinal, *Les mots pour le dire*.

J'écris le mot *sapajou*. Dans *Le Petit Larousse illustré* de 2006, on en donne la définition suivante : « Petit singe de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud, à longue queue prenante, appelé aussi sajou ». Mais dans *Le Larousse* de 1985, on lit plutôt : « Autre forme de sajou ». Pour savoir ce que *sajou* veut dire, il faut se rendre à une autre entrée : « Petit homme laid et ridicule ». Ce sens figuré n'apparaît pas dans le dictionnaire de 2006. C'est une bonne chose. Je ne vois pas comment un singe si mignon pourrait servir à se moquer d'une personne. Si j'écris le mot *sapajou*, c'est que j'ai envie de rédiger un texte de quelques pages alors que je n'ai aucune idée. Trouver un sujet d'écriture m'est aussi difficile que l'acte d'écrire. Le métier ou la passion d'écrire n'est pas de tout repos. Ce ne sont pas les sueurs qui manquent dans les livres. Mais les efforts de l'écrivain ne se voient jamais. Les retouches, ratures et élagages, la rigueur de l'écrivain à donner vie à des mots qui viendront habiter la mémoire d'un lecteur pour une heure, ou deux, ou davantage, cette volonté-là demeure dans le silence des entre-lignes. Je respecte ce travail de l'homme ou de la femme dont le métier ou la passion est d'écrire. Je me fais un devoir de lire un livre jusqu'à la dernière page même si, au fil de ma lecture, je ressens un profond ennui. Si j'étais publié, j'aimerais bien qu'on lise mon livre jusqu'au dernier mot même si on le trouve ennuyant. Bien sûr, quand l'ennui gagne le lecteur, il est libre de mettre fin à sa lecture.

En parlant de lire, je viens de terminer *Les mots pour le dire* de Marie Cardinal. Ce livre m'a passionné, il a débloqué des émotions. La narratrice, coincée entre la peur de la folie et le flirt du suicide, m'a plongé dans un univers morbide où le pipi de l'enfance rivalise

en traumatisme avec le sang menstruel coulant à flot selon l'intensité de sa panique. Ouvrir ce livre, c'est plonger dans une grande nuit amniotique de l'égoïsme vulvaire et phallique d'où ne pouvait sortir qu'un déchet : cette écrasante révélation de ne pas avoir été désirée. Mais si Marie Cardinal m'a jeté dans une nuit interminable, où son combat contre « la chose » n'aura de cesse qu'après une longue psychanalyse, elle m'a aussi conduit vers la lumière. Dès les premières pages, je savais qu'elle s'en sortirait. Son combat contre sa peur, qui a grandi en elle depuis sa tendre enfance jusqu'à devenir une hallucination terrifiante, a fait qu'en aucun moment j'ai eu envie de m'arrêter de lire. J'ai donc lu le récit d'une seule traite. Un livre sombre et troublant, mais porteur d'espérance. Il va me rester longtemps en mémoire. Est-ce que ce récit aurait eu sur moi le même effet s'il avait été un roman, c'est-à-dire une fiction ? Est-ce que le fait qu'il soit une histoire vécue le rend plus prenant ? Certes, j'ai lu des œuvres d'imagination qui m'ont vraiment passionné et bouleversé. Peut-être était-ce parce que mon interprétation, ajoutée à celle de l'auteur, m'a donné l'impression de lire *comme si c'était vrai*. Dans le livre de Marie Cardinal, je n'ai pas eu à faire cette fusion du lecteur avec l'auteur. Je me suis laissé porter là où ses mots m'ont emmené, par un chemin des plus pénibles, mais véridique. Un sacré beau moment de lecture. Je te salue, Marie ! Et merci pour tes mots que j'ai aimé lire dans ma cellule, cette « chose » à moi qui ne me détruit pas, mais dans laquelle je vis captif depuis si longtemps. Un long combat dont, je le sais, je sortirai vainqueur avec, moi aussi, le goût de vivre pour toute naissance.

Quelques mots pour passer le temps

Et chacun croit fort aisément

Ce qu'il craint et qu'il désire.

Jean de La Fontaine, *Fables XI*, 6.

Condamné à vingt ans pour des extorsions de gérants de banque, mon chum Jacques était profondément convaincu que le sens de la vie se trouvait dans une finalité spirituelle. Il avait du créationnisme dans le nez, mon ancien partner de l'adolescence. Cependant, il n'était pas contaminé jusqu'à l'os par ce mouvement sectaire. Jacques ne niait pas que la Terre est vieille de quelques milliards d'années. Sa référence au créationnisme se limitait à dire que « la vie est l'expression d'un plan divin ». C'est la croyance à laquelle il était parvenu après une longue période d'incarcération. Jacques s'est tourné vers la Bible après avoir subi un échec cuisant lors d'une tentative d'évasion du vieux pen dans les années soixante-dix. Il n'a plus jamais été le même après la déception et le découragement de son évasion ratée. Les Saintes Écritures sont devenues son seul appui. Quand il cherchait à me convaincre de mon égarement, j'avais un plaisir fou à le mettre en rogne. Je lui citais Marx : « La religion, c'est l'opium du peuple. » Ou encore Prévert : « *La religion, c'est le Trust des superstitions. Dieu est une dinde de Noël pour les riches.* » Il n'aimait pas ça, se choquait et m'insultait. Après, on oubliait tout. C'était comme un rituel. Ça passait le temps. En prison, le discours sur Dieu ou le sens de la vie sonne toujours un peu fêlé. Jacques n'est jamais revenu en prison. Il travaille sur une ferme et semble heureux.

Lors d'une entrevue qu'il accordait à Christiane Charette, Michel Tremblay a dit : « Notre métier consiste à donner un sens à quelque chose qui n'en a pas, qu'on appelle la vie. » Quand on n'est pas écrivain de métier, comment fait-on pour donner un sens à la vie ? pensai-je alors. Camus a « traduit dans ses essais le sentiment de l'absurdité du désir humain né du choc de la Seconde Guerre mondiale », selon *Le*

Petit Larousse illustré. D'autres écrivains ont dit autre chose. On a tous quelque chose à dire sur la vie et même sur la mort, ce qui me semble moins porteur de sens. Ce quelque chose a-t-il plus de poids parce qu'émis par un écrivain? Cette question, comme la vie, a-t-elle un sens?

Le besoin de croire est-il inné? À propos d'une personne qui n'a pas de croyance, dirions-nous que cela correspond à un besoin de ne pas croire ou serions-nous portés à penser que son besoin de croire s'est noyé dans le doute? Croire et ne pas croire n'ont-ils pas le même effet : asseoir la pensée dans une sécurité confortable qui claque la porte à l'angoisse? Croire, c'est régler le cas des vagabondages existentiels. Ne pas croire, c'est freiner l'attrait des absolus. Entre les deux, mon cœur balance... Peut-être que l'essentiel est de vivre dans un état de disponibilité spirituelle, rester ouvert au merveilleux sans se fermer au désenchantement. Dans *Un monde sans prison*? Albert Jacquard affirme : « Je me proclame mortel ; c'est une nécessité logique. Mais, à la vérité, je garde en moi, bien enfouie dans mon trésor secret, une certitude d'éternité. » Je n'ai pas une telle certitude. Par contre, dans mon jardin secret, s'enracine l'espoir d'un absolu.

On peut vivre sa vie avec ou sans sens. La vie s'accommode de l'un comme de l'autre. Dans un cas comme dans l'autre, au bout, c'est le même résultat : la mort. Certes, ce n'est pas tant ce qu'il y a au bout qui me préoccupe, mais le chemin pour s'y rendre. Est-ce parce que je peux être conscient que je me demande si la vie a un sens? Ou peut-être devrais-je me demander ce qui en moi veut donner un sens à la vie? N'est-ce pas le *je*, cette particule de chair égarée dans le jeu des incertitudes? N'est-ce pas lui qui a besoin de croire, d'être rassuré? Si j'étais réduit à l'état végétatif, je ne pourrais pas penser. Ma vie aurait-elle alors moins de sens que celle d'un être conscient de son existence? Et ne pouvant être conscient de tout ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, serais-je ainsi moins porteur de sens, moins humain? Il faut vivre sa vie jusqu'au bout, mais pas en faire n'importe quoi. Une vie qui ferait en sorte que celle des autres ne serait ni bafouée, ni menacée, ni assassinée. Je n'ai plus d'affinités avec le désordre et les

débordements. Je laisse ça aux nihilistes montants, aux jeunes *yo*, toujours prompts à cracher leur *fuck you* au visage des autres. J'ai mieux à faire ces temps-ci, enligné sur mes vieux jours avec leurs parts de joie et de tristesse à vivre comme à me questionner.

Presque

*je suis au centre du monde tel qu'il gronde en moi
avec la rumeur de mon âme dans tous les coins
je vais jusqu'au bout des comètes de mon sang*
Gaston Miron, *L'homme rapaillé*.

Dans *Les mots à l'écoute*, Pierre Nepveu dit de l'œuvre de Miron : « Cette œuvre n'a peut-être en définitive qu'une foi absolue : la foi en l'homme, en sa capacité de parler à d'autres hommes et de faire ainsi un pas de plus dans la marche qui va de la déraison à la raison. » Ce que l'auteur dit de Miron, il pourrait le dire de Paul Éluard. Quand je lis la poésie de l'un et de l'autre, j'ai l'impression d'entendre une même parole malgré la différence de leur langage. Dans l'œuvre de ces poètes, *Amour* et *Fraternité* ne sont pas que des mots faisant écho au rêve, cette communion des êtres dans l'attente d'un éveil. Ils ne sont pas non plus des figures de rhétorique de poètes en soif d'images, mais du solide de terre vraie où s'enracine l'homme, les bras ouverts dans ce grand geste tout simple de l'humain.

Chaque fois que je lis ces poètes, moi qui ai vécu dans la violence et passé presque ma vie en prison, je suis à ce point submergé par leur sensibilité et leur authenticité que je me sens comme une crotte, ayant presque honte de revendiquer le nom d'homme. Jamais lecture ne me fut autant salvatrice que leur poésie. En mon adolescence, la poésie me servait à justifier une certaine révolte. Voilà qu'aujourd'hui, elle m'en libère. Étrange paradoxe où se dévoile ma vie, fêlure d'homme en quête de jours sans hurlements.

Un mot en passant

Une fenêtre est un canal météo qui ne se trompe jamais. Dès mon réveil le matin, je regarde par ma fenêtre le temps qu'il fait. J'avais cette même habitude dans mon enfance. Si je voyais le soleil éclairer les toits environnants, j'étais heureux, j'irais jouer dehors. Je me pressais de déjeuner pour sortir au soleil, pour entrer au plus vite dans une journée d'aventure.

Le printemps est là depuis un bon trois semaines. Le petit bouleau anorexique de la cour intérieure verdoie de jour en jour. Ça rafraîchit le regard. Un peu plus loin, derrière les barbelés, les arbres font les singes : leurs feuilles en puissance, qui dormaient dans l'ombre de l'hiver, veulent éclater vertes à leur tour, en pleine lumière. Une belle journée! Je suis dans la clarté de ce soleil printanier. Je n'ai besoin d'aucun absolu. Sentir la vie me suffit en ce moment. J'apprécie ce que le printemps me donne : une pure clarté où le regard se voit.

J'irai courir cet après-midi. Mais je me sens trop paresseux pour courir un cinq milles. J'en courrai trois, peut-être deux mais pas moins. Quand on est fumeur, courir trois milles est suffisant. Une bonne course : juste assez pour se mettre relativement en forme et pas trop longue pour s'écœurer. Trouver l'équilibre demande du temps. C'est ce que je me donne : du temps en faisant du temps. Ne plus le perdre.

J'aime le mot *printemps*. Un mot que je peux sentir et toucher, un mot d'odeur et de vent. À l'écrire, j'entre dans ses racines ; j'en sortirai par ses feuilles, un jour, en pleine lumière.

Pénitencier Cowansville, mai 2006.

J'me dis...

On raconte que lorsque Léonard de Vinci visitait les marchés de rue, où l'on vendait des animaux entre autres choses, il achetait les oiseaux prisonniers de leur cage pour les libérer dans la nature... Ce serait chouette s'il y avait un Léonard de Vinci pour les vieux baignards, que j'me dis! Et puis, la personne assise à la droite de Jésus dans *La Cène* n'est peut-être pas Marie-Madeleine ni l'apôtre Jean, mais Léonard lui-même. Pourquoi pas? Selon les historiens, il était homosexuel. Pourquoi ne se serait-il pas peint en transsexuel? Et pourquoi *La Joconde* ne serait-elle pas son autoportrait au féminin? Peut-être Léonard a-t-il peint la personne à la droite de Jésus sous le trait d'un beau jeune homme un peu efféminé pour exprimer simplement un de ses fantasmes sexuels ou pour témoigner d'un sacré sens de l'humour? Peut-être...

Comme on peut s'en douter, j'ai lu *Da Vinci Code* de Dan Brown. Un bon thriller un tantinet ésotérique. J'avoue qu'il ne me reste que le seul plaisir de l'avoir lu. Il y a des livres qui vous habitent pendant des années et d'autres le temps d'une lecture, ce qui en soi n'est pas rien. C'est un de mes chums qui a acheté ce livre. Le plus étrange, c'est qu'il ne l'a pas lu au complet et qu'il ne le lira pas. Il a effeuillé quelques pages pour se rendre compte que ce n'est pas le genre qu'il affectionne. Sans doute s'est-il laissé influencer par le tapage médiatique qu'on a fait pour mousser la vente du roman, comme s'il était pour nous révéler une vérité exceptionnelle que la méchante Église catholique, sous le couvert de l'Opus Dei, aurait cachée à la face du monde... Si cela a pu augmenter les ventes, tant mieux pour l'auteur. Et puis j'me dis qu'il serait temps d'aller à la bibliothèque, question de me renflouer en lecture. J'ai besoin d'avoir des livres dans ma cellule, même si le goût de lire peut me faire défaut pendant des semaines. Le simple fait de les voir bien à plat sur ma tablette me rassure. Dans un sens, un livre, c'est comme un instrument de musique : ça crée de l'ambiance, une sorte d'atmosphère qui me laisse sous l'impression de percevoir une âme,

même si je ne sais pas ce que cela veut dire. Quand j'étais adolescent, lorsque ma sœur s'installait à son piano, je l'observais en secret. J'ai pu l'entendre parler à son piano comme s'il était une personne. Avant qu'elle ne fasse s'élever dans le silence de sa chambre quelques notes de musique (elle commençait toujours par *Sérénade* de Schubert, sa pièce fétiche), elle disait à mi-voix l'une de ses phrases rituelles : « J'espère que tu vas aimer ça... », « Il n'y a pas de *fortissimo* dans la pièce... » et plus surprenant encore, « Ne me fais pas la sourde oreille... » Je trouvais étrange de l'entendre lui parler, mais pas inquiétant. Au contraire ça me fascinait. J'avais l'impression d'être en présence de personnes qui dialoguaient. Elle me disait que son piano réagissait à ses émotions et que, parfois, elle avait l'impression d'être en *osmose* avec son clavier. Je ne comprenais pas toujours les mots qu'elle employait, mais ça m'impressionnait. Elle me parlait de son instrument comme s'il était une personne, une personne qui avait une âme. Bien sûr, les pianos n'ont pas d'âme, ne savent pas parler, ne témoignent pas d'émotions, sauf par ce que nous leur transmettons du bout de nos doigts. De fait, ma sœur lui en transmettait à volonté. Son piano devait certainement beaucoup l'aimer...

Ce n'est pas ma faute...

Un mensonge bien argumenté a-t-il plus d'impact qu'une vérité mal exprimée? Une chose me semble évidente : ça soulage de se vider la vessie. Après, les idées viennent plus clairement. On se sent organique, terre à terre. Ça vous humanise le *cogito* de pisser... Encore des mots pour passer le temps! Pourquoi pas? J'aime les écrire parce qu'ils me conduiront ailleurs, simplement en emmerdant le silence qui, en soi, est tout de même une belle chose dans une cellule d'un pénitencier à sécurité maximale comme celui de Donnacona.

Dans son *Tractatus*, Wittgenstein écrit : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire. » Mais avant d'en arriver à le taire, il y a un long processus de langage auquel il a bien fallu donner une voix. Dans un autre ouvrage, il écrit : « L'enfant apprend en croyant l'adulte. Le doute vient *après* la croyance. » Mon enfance s'est arrêtée à dix ans, car c'est à cet âge que j'ai commencé à douter puis à haïr tout ce qu'on me demandait de croire. Je disais oui avec ma tête, mais c'était une belle grimace qui s'exprimait dedans. Ça m'a vieilli le regard trop tôt. Alors l'adulte, qui attendait son heure dans son enfance, est devenu empoisonné. Une fois intoxiqué, on empoisonne les autres. Une vieille rengaine de cause à effet qui demande bien des mots pour en arriver à se taire.

« L'enfance est l'avenir de l'homme », disait un poète dont j'ai oublié le nom. Peut-être n'a-t-il pas dit ça dans ces mots, mais ça devait avoir à peu près le même sens. Est-ce qu'une enfance difficile donne nécessairement un adulte perturbé? De même, une enfance choyée donne-t-elle forcément un adulte exemplaire? Ça m'apparaît trop logique pour être vrai. Le chemin de la délinquance ou de la réussite sociale me confond constamment. Peut-être est-ce parce que je m'ennuie de mon enfance et que j'aimerais jouer dans la rue avec un pneu, faire des culbutes dans l'herbe, sauter dans la neige, m'émerveiller devant une vitrine de jouets, essayer ma morve avec le revers de mon chandail... rire et crier avec des enfants qui parlent le même langage.

La petite rue Gamelin où je demeurais était gorgée d'enfants. Au premier étage du triplex où j'habitais, il y en avait six. La maison voisine en comptait sept, tandis qu'au bout de la rue vivait une famille de cinq enfants. Chez nous, nous étions trois. Pour une rue bordée de dix habitations, d'une école et d'une petite fabrique de pierres tombales, il y avait décidément toute une flopée d'enfants. D'un bout à l'autre de la rue, cette fourmilière de petites voix, été comme hiver, faisait entendre sa présence en une cacophonie qui ne laissait aucun doute sur la vitalité de l'endroit. Bien des années plus tard, je suis retourné dans cette rue. Partout il n'y avait que le silence. À peine y ai-je vu trois enfants, assis dans les marches d'un escalier, alors que c'était une belle matinée d'été qui s'installait dans sa fraîcheur. Étaient-ils à penser à l'aventure qu'ils feraient par ce jour naissant? À cet instant précis, j'ai compris ce que ma sœur voulait dire autrefois, quand je lui ai demandé si elle désirait avoir un autre enfant : « Ça coûte trop cher aujourd'hui, les enfants. » La perception économique de l'enfance a atteint l'adulte, même ma sœur! Je ne savais pas que c'était possible. Je l'ai réalisé à ce moment-là. Comment aurais-je pu le savoir, ayant été si loin de la quotidienneté de la vie pendant tellement d'années, déconnecté du réel? Comme des produits de luxe, les enfants coûtent cher... Quelle tristesse que cette phrase! Bien sûr, je le savais. Mais je ne l'avais jamais senti.

J'ai cinq ans. C'est un après-midi d'été après l'orage. Je regarde le soleil se mirer dans une flaque de pluie. Tout à coup, l'envie me prend de sauter dans le soleil. Alors je saute dans son visage. Et le soleil s'éclabousse en milliers de gouttelettes de lumière! Maman me voit et me crie : « Fais pas ça, tu vas briser tes bottines toutes neuves! » Moi, je ne l'écoute pas, emporté par mon plaisir. Maman me crie à nouveau : « Je vais le dire à ton père, attends, tu vas voir... » Elle veut me faire peur pour que je m'arrête. Mais moi, je connais mon père. Je sais intuitivement qu'il ne me ferait aucun mal. Alors, je continue à sauter dans l'astre du jour. Si le soleil a des taches, je le jure sur la tête de Galilée, ce n'est pas ma faute... Un autre enfant a dû le faire avant moi.

La bonne parole

«Les boutiques de fleuristes n'ont jamais de rideaux de fer. Personne ne cherche à les voler», écrivait Boris Vian dans *L'écume des jours*. Ces boutiques, aujourd'hui, ne sauraient résister aux junkies : à cause du manque de drogue, même les fleuristes ont des ennemis. Une triste fleur de pensée...

Triste aussi est la pathologie cérébrale de mon chum Vincent qui, comme Jacques, a sombré dans les lectures bibliques. Elle a pris de l'expansion depuis qu'il a reçu la Bible qu'il avait commandée. Il me l'a montrée. Un bel ouvrage, en effet : couverture en cuir incrustée de bordures dorées, rubans rouges pour marquer les pages, illustrations sur papier glacé. Ça dut lui coûter un bras ! J'ai l'impression qu'il va chercher à me convaincre de mon égarement. C'est peine perdue, car ce n'est pas avec des arguments théologiques qu'il va me remettre dans le *droit chemin*. De même, je ne crois pas que je pourrais changer mon chum avec des arguments matérialistes. Quand une personne est convaincue que Jonas a bel et bien vogué sous l'eau dans le ventre d'une baleine, chercher à lui prouver que ce n'est qu'une allégorie et non un fait historique est une perte de temps. Je sens que notre amitié va mourir avec les Saintes Écritures, du moins se refroidir si ce n'est déjà fait. Mon chum Vincent n'est pas le seul détenu à s'adonner à la lecture des Saintes Écritures. La lecture de la Bible, derrière les murs, c'est comme la drogue ou le sport : lorsque vous vous y adonnez, vous ne pensez à rien. C'est une façon de ne pas voir son temps, de ne pas se sentir responsable des crimes commis, de reporter ses comportements sur les autres ou sur je ne sais quelles influences célestes. Je me rends compte que la religion empoisonne l'esprit des gens et rend la communication impossible entre les êtres, si je me fie seulement sur différentes émissions de télévision qui traitent des intégristes religieux de tout acabit. Je considère le fait religieux comme un des grands maux des civilisations. Comme la politique, la religion tue son homme. Comme le criminel aussi. Je ne saurais l'ignorer.

Hier, nous avons été confinés en cellule toute la journée. Les autorités ont fouillé un peu partout avec le chien renifleur, histoire de chercher de la drogue, des *pics* (couteau artisanal) ou de l'alcool frelaté. Je me suis donc installé devant mon poste de télévision en attendant que les agents correctionnels viennent fouiller notre rangée. Dans une émission, on discutait de religion. Comme toujours, chacun restait sur sa position. Je trouve étrange que les musulmans et les juifs ne mangent pas de porc. Les catholiques en mangent, comme quelques hindous. Par contre, les hindous ne mangent pas de vache, laquelle est bouffée par les musulmans, les juifs et les chrétiens. Si tout ce beau monde était végétarien ou bouddhiste, puisque le bouddhisme exclut le porc et la vache, ce serait moins compliqué. Est-ce que des dieux sans religion seraient une solution? Sans doute pour quelques jours. Connaissant l'homme, je suis persuadé qu'il en viendrait un pour se sentir élu parmi tous. Puis un autre viendrait le contredire, lequel serait lui-même contredit à son tour, et ainsi de suite. Récemment, j'ai entendu l'humoriste Pierre Légaré dire sur les ondes d'une radio : « Le bouddhisme ne peut pas être une religion, car son fondateur savait sourire. » Je trouve cette pointe d'humour originale et profonde. J'aurais aimé l'inventer.

La religion? Elle m'a déjà volé un de mes partners. Un jour, je reçois une lettre d'un de mes anciens complices avec qui je faisais des vols de banque au milieu des années soixante-dix. Dans sa lettre, il avait pris soin de mettre un petit dépliant de l'Église à laquelle il s'était converti, qui disait : « Le diable convoite votre âme ». J'ai ri un bon coup en lisant ça. Je l'ai montré à mon chum Riko pour qu'il puisse rire à son tour. Après, ça m'a attristé parce que je n'arrivais pas à admettre que mon ancien partner en était venu à croire à de telles conneries. Qu'il soit devenu croyant ne me déconcerte pas. Au contraire, si ça lui permet de rester libre, tant mieux pour lui. Mais qu'il soit « accroché » à toutes ces vieilles peurs mortifiant la chair et le cœur me chagrine. Certes, il mène sa vie comme il la *croix*. Ça lui appartient. Je n'ai pas à nier sa nouvelle vie. Mais les valeurs auxquelles il adhère désormais sont-elles préférables à la révolte qui l'habitait et qui lui

faisait commettre des crimes? Vu sous cet angle, son credo actuel est sans doute meilleur. Commettre des crimes, c'est exprimer l'absence de valeurs ou se comporter selon des valeurs antisociales. Il vaut mieux avoir des principes qui ne viennent pas atrophier l'esprit que de se faire endormir les neurones par un mouvement sectaire et perdre ainsi sa personnalité... «Tout ce qui m'arrive dans ma vie, c'est Dieu qui l'a voulu», m'écrivit-il dans sa lettre. Quand il faisait des vols de banque avec moi, bien que ce fût franchement dégueulasse de les avoir commis, il en était responsable tout comme moi. Personne ne lui tordait le bras pour commettre des délits. Ses actes lui appartenaient. Aucune puissance céleste n'intervenait dans son comportement. Qu'est-ce qui lui appartient maintenant? Je n'ai pas répondu à sa lettre. Il est inutile de parler avec quelqu'un qui a le mot *Dieu* accroché au coin des lèvres et qui, au moindre coup de vent ébranlant le château de cartes, vous le crache en plein visage. Certes, on peut aimer Dieu sans en devenir fou. Mais qu'est-ce qui fait qu'un être en devienne fou, alors qu'un autre ne le deviendra pas? Est-ce dû à l'intensité de sa dépression, de son intuition, de sa vision, de son chagrin d'amour, ou à un manque de résilience? Qu'est-ce qui explique cette différence? Un autre aspect : mon ancien partner n'a jamais été condamné pour les vols à main armée qu'il a faits avec moi parce que je ne suis pas un mouchard. Pourquoi ne se dénonce-t-il pas lui-même par respect pour sa religion afin de ne pas se sentir sale devant son dieu?

Un autre jour, à la télévision, j'ai entendu une ex-animatrice de l'émission *La fosse aux lionnes* dire que son âme traçait sa vie, c'est-à-dire que les événements qu'elle vivait étaient «programmés» par son âme. C'est moi qui mets ce mot entre guillemets. J'emploie ce mot parce que c'est le sens qui se dégageait de ses propos.

Si vraiment notre âme dicte notre vie, nous n'aurions aucune liberté et nous ne serions responsables de rien. Il ne nous resterait qu'à attendre que les événements viennent à nous. Et dans quelle mesure mon identité corporelle, culturelle et psychique serait-elle *mon âme*? Qu'est-ce que ça veut dire, *mon âme*? On parle de qui, quand on utilise ces mots?

Ce n'est pas parce qu'on a la foi en quelque chose de transcendant que cette transcendance existe. Bien sûr, son contraire est aussi juste. Mais comme dirait mon chum Riko : « Ça ne change pas le goût d'la bière... Heureusement, ciboire! » Si je me réfère à cette bonne parole de Riko, c'est parce que je n'ai aucune idée de quelle manière terminer mon texte. Je n'ai aucune conclusion à proposer. Ce soir, je patauge dans ces choses et d'autres, à propos de rien. Enfin. Quant à la fouille de mon bloc cellulaire, elle s'est révélée vaine. Par contre, dans un autre bloc, les agents correctionnels ont trouvé quelques petites crottes de hasch, deux bouteilles d'alcool, trois pics pour trois gars paranoïaques. Rien pour fouetter un chat, pourrait-on dire...

Un jour, au vieux pen, dans les années soixante-dix, deux de mes chums avaient fait un cinq gallons de broue. Ils l'avaient caché dans la cuisine, derrière la tuyauterie où il y avait une température constante. Malheureusement pour eux, le *keeper* Anderson, à qui il était très difficile d'en passer une tellement il était efficace et perspicace, a découvert le cinq gallons. Au lieu de le confisquer, il l'a laissé là en prenant soin d'y ajouter de l'eau de Javel, tout en espérant mettre la main au collet des délinquants. Cependant, mes chums ont eu vent de l'affaire. Finalement, voyant que le cinq gallons semblait coulé dans le ciment, le *keeper* a donné l'ordre à un de ses gardiens de le détruire. Voilà pour l'anecdote du petit monde du vieux pen. En somme, autres lieux, autres mœurs.

Deus ex machina

And I Love Her
The Beatles

Je me suis réveillé un matin avec une *dianoia* bien ancrée dans le *cerebellum* : les êtres mathématiques ne sont pas comme les êtres organiques. Par conséquent, si deux plus deux égale quatre, un coup de poing plus une mâchoire n'égal pas logiquement un knock-out. J'eus cette pensée discursive ce matin-là, c'est-à-dire que j'eus conscience de l'absurdité de ma cellule où je tournais en rond dans un rectangle immobile, cette réalité euclidienne où je me questionne encore sur ma fonction vectorielle. Je pense que cet acte d'intellection avait pour origine le sandwich au porc frais que j'avais bouffé avant de m'endormir. J'avais un petit creux et rien d'autre à me mettre sous la dent. Quittant ces hautes sphères neuroniques, je me mis à rêver que les mots devraient être comme des coquerelles et moi, comme un mot ou sa comparaison. Ainsi, je me glisserais sous la porte de cette maudite cellule, puis sous la porte de cette maudite rangée, puis sous les barbelés de cette maudite cour. Là, dans l'immensité libre et verdoyante, où la fraîcheur vous pénètre dans chaque pore de la peau, je m'allongerais sur un brin d'herbe et contemplerai l'infini, *heureux comme avec une femme...* Bien sûr, j'aimerais mieux être un papillon. Ça porte moins à la répugnance, c'est-à-dire qu'il est plus facile de se mettre d'accord sur la beauté d'un papillon que sur celle d'une coquerelle, ce qui ne confirme pas la laideur de cette dernière, évidemment.

J'aime les papillons. Migrant par millions au printemps en revenant du Mexique, les monarques se montrent le bout des ailes au-dessus des barbelés. Une longue route à laquelle je suis sensible. C'est fichtrement beau des papillons. Ça me fait rêver. J'aime les regarder quand la saison s'y prête. Quand les pissenlits envahissent les pelouses, il y a plein de petits papillons blancs et jaunes qui voltigent dans la cour. J'aime les voir. J'aime aussi me souvenir d'une fille que j'ai aimée

il y a très longtemps. Comme un papillon, elle m'emporte sur ses ailes, très loin. Au contraire des papillons, elle vient chaque soir me visiter. Et chaque soir, toutes les saisons, je pars avec elle.

J'ai connu cette fille superbe sur la musique des Beatles, fin des années soixante. Deux des membres du groupe sont morts. Le groupe lui-même est mort il y a bien longtemps. Ringo et Paul prennent de l'âge, ils vont mourir eux aussi. Je crois que Ringo sera le dernier. La mort est partout. Je hais la mort comme je la haïssais à dix ans. Un soir, en soixante-dix, j'ai vu la mort sur le visage de mon père. Ça m'a mis en colère et tellement dégoûté. Je me sentais impuissant. La mort laisse dans la vie un immense chagrin, comme si ça ne suffisait pas de nous enlever l'être aimé. Il lui faut s'acharner à travers la mémoire pour nous morceler le cœur encore plus. Un jour, elle arrêta pour de bon les souffrances de mon père. C'était sept ans plus tard. Elle emportera un jour cette fille aimée de ma jeunesse, cette fille par qui ma tendresse se moque de la mort et du temps. Elle emportera aussi les monarques, les blancs et les jaunes, avec les pissenlits... et la fraîcheur de l'herbe au matin... et les mots pour... et nos grandes philosophies... et nos illustres métaphysiques... et tout le *tra la la* des croyances et compagnie de gens qui croient et qui ont la foi, avec qui il n'est jamais possible de parler, malgré tous les efforts d'ouverture qu'on puisse faire... et cette mort que j'ai presque donnée!

Même si de coucher le mot *mort* sur mon papier prouve que je suis vivant, ça m'écoeure d'y penser tout à coup.

Donnacona, 2003 – Cowansville, 2007.

Du sang au vin

Serveuse de nuit dans un restaurant du Quartier Latin de Montréal fréquenté par un petit monde bigarré, inquiétant, sans doute rongé par une solitude et qui ne parvient pas à pousser son cri, Céline Poulin, habitée par la passion d'écrire, mais convaincue de n'être pas un écrivain, écrit dans son cahier noir qui lui sert de confident : « Un écrivain qui ne publie pas n'est pas un écrivain. Je ne suis donc pas un écrivain et n'en serai jamais un. Ce qui ne m'empêche pas de prendre un plaisir fou et solitaire à déverser sur le papier mon existence folle et solitaire. »

Cette Céline Poulin me ressemble étrangement. Comme elle, j'ai un plaisir fou à écrire, même si le plus souvent la syntaxe est malmenée. Comme Céline, je ne rêve pas d'être un écrivain. Simplement, ça m'amuse de faire semblant de l'être. Contrairement à ce personnage d'un roman de Michel Tremblay, mon existence est violente plutôt que folle. Mais elle est derrière moi. C'est pour cette raison que je peux la nommer, la regarder face à face.

Je n'ai jamais été dans le Quartier Latin de Montréal. Je ne connais pas cette ville. Lorsque j'y allais, c'était pour y commettre un vol à main armée. C'est dans cette ville que Yvon et moi avons eu une altercation avec des policiers au cours de laquelle un policier fut mortellement atteint au cœur par une balle tirée par mon partner. Ces coups de feu contre des policiers datent de vingt ans. Le temps a passé depuis, sans en faire un souvenir, c'est-à-dire quelque chose sur lequel on peut tourner la page. Ça reste présent, figé en moi comme un hier qui ne vieillit pas. Parfois ça gueule, puis ça devient un tas de mots dans la peine. Parfois.

Une seule fois je me suis rendu à Montréal sans l'intention d'y commettre un crime. C'était en 1999. Le responsable du socioculturel de l'établissement de Saint-Anne-des-Plaines où j'étais incarcéré m'avait demandé de produire une toile sur le thème de l'enfance. J'avais accepté avec plaisir. Cette demande s'inscrivait dans le cadre

de la Journée internationale de l'enfance. Divers organismes de bénévolat œuvrant à Montréal et dans ses banlieues avaient été invités à participer à cet événement spécial. Les œuvres des artistes allaient être exposées dans le hall d'entrée du Palais de justice de Montréal. Cette année-là, j'avais obtenu du service des Libérations conditionnelles le privilège de sortir sous escorte huit heures par mois. J'ai donc pu me rendre au vernissage. Mon escorte n'était pas un membre du personnel correctionnel mais une bénévole. Sur le chemin en direction de Montréal, elle me questionna sur la peinture que j'avais faite, sur ma sentence, sur le temps que j'avais déjà purgé, etc. Je lui parlais ouvertement, car je n'avais rien à cacher. Toute ma vie est décrite noir sur blanc dans mon dossier carcéral, ma vie d'avant, bien sûr, avec toutes ses saloperies.

Le contact se fit bien. Elle me parla ouvertement elle aussi. Elle me raconta que sa fille unique était décédée dans un accident de voiture alors qu'elle avait à peine vingt ans. Je sentis l'émotion dans sa voix, une tristesse mal camouflée dans le fond de ses yeux. Elle me parla de son chagrin, de sa difficulté à surmonter cette dure épreuve, de la distance qui s'était créée dans son couple. Elle me dit avoir trouvé du réconfort dans le bénévolat, que si elle n'avait pas donné du temps aux autres, sa vie serait partie à la dérive, noyée dans l'alcool. J'étais réceptif à son chagrin derrière lequel je percevais une tendresse qui n'irait jamais au bout d'elle-même.

Lorsque nous sommes arrivés au Palais de justice, je lui ai dit, au moment d'entrer dans le hall, la main sur la poignée de porte : « Vous savez, c'est la première fois que j'entre dans un Palais de justice par la grande porte. Avant, c'était toujours par la porte de derrière, les menottes aux poignets et les chaînes aux pieds. J'ai comme le goût de rire... »

Au vernissage mon escorte m'a demandé si j'avais le droit de boire de l'alcool. Évidemment, je n'étais pas autorisé à en boire, pas pendant une sortie sous escorte. Mais puisqu'elle me le demandait, j'ai présumé qu'elle ne le savait pas. Je lui ai donc dit que j'avais le droit d'en boire, car ma criminalité n'était pas reliée à la consommation

d'alcool ou de drogue. Ce qui était en partie vrai. Mais je lui donnai cette explication pour être plus convaincant. De plus, je lui suggérai de vérifier ma parole lorsque nous serions de retour au pénitencier. Ce qui l'a convaincue de ma bonne foi. Je regrette de l'avoir manipulée. C'est comme si j'avais trahi sa confiance, tout ça pour un vieux désir de vin qui m'a pris au ventre. *Franchement, Pierre, t'aurais pu attendre!*

Je me dirigeai vers la waitresse, commandai un verre de vin rouge, puis un de vin blanc. J'alternais les couleurs avec *un vif éclat de gaieté verte* dans le fond du gosier. Dès l'instant où mes lèvres ont trempé dans le précieux nectar, soulevant quelques odeurs fruitées de lointaines vendanges, plein d'images souriantes me sont venues en mémoire. Faut dire qu'à cet instant précis, ça faisait treize ans que je n'avais pas bu un verre de vin. C'était bon en maudit, cette coulée de vin sur la langue après toutes ces années.

Francine Grimaldi couvrait l'événement et Armand Vaillancourt l'animait. J'ai parlé avec Vaillancourt. Ce n'est pas la jasette qui lui manque! Sa parole est aussi percutante que ses sculptures. J'aurais discuté avec lui plus longtemps, assis à un café-terrasse de la rue Saint-Denis où je n'ai jamais mis les pieds, mais dont j'ai si souvent entendu parler. Ce fut une soirée agréable. Un beau souvenir de Montréal. Ça aussi, ça me restera.

Une vie

Quand je passerai devant la Commission des libérations conditionnelles pour demander à être placé dans une maison de transition, soit en 2011, j'aurai fait près de quarante ans derrière les barreaux. Presque une vie entière, du moins le temps d'une vie d'adulte. Est-ce qu'un homme peut sortir de prison après toutes ces années sans être siphonné jusqu'à l'os? Je me suis posé cette question dernièrement. Je pense ne pas être siphonné tout à fait. Je ne ressens aucune angoisse, aucune inquiétude. Je suis en paix avec moi-même et les autres. Ma seule motivation est de réussir ma vieillesse, c'est-à-dire attendre ma mort tranquillement sans faire de tort à personne. Jamais plus je ne toucherai à une arme de ma vie. Dans le bruit d'une détonation d'une arme à feu se cache un autre bruit mille fois plus intense, plus fort, plus terrifiant; un bruit qui transcende celui de la détonation en soi : le son de la mort. Ce bruit-là est ce qu'il y a de plus monstrueux dans une arme : un chaos primordial où l'homme se révèle dans son pouvoir de destruction en perdant son humanité. Ce bruit est d'autant plus porteur de mort qu'il confirme l'absolu de l'homme sur tous les êtres, un vertige de la Toute-Puissance qui, inévitablement, vous fait chuter un jour ou l'autre vers une écoeurante nausée. Jamais plus je ne toucherai à ça. Je le sais dans ma chair. J'y ai trouvé ma force et ma raison.

Lorsque je dis que je me sens en paix, ça ne signifie pas que je ne ressens aucun regret, aucun tourment. J'ai toujours ce désir étrange de remonter dans le temps et de changer ma vie. J'ai beau me convaincre que ce désir est absurde, rien n'y fait. Ce désir absurde me garde en contact avec ceux que j'ai meurtris de toutes sortes de façons. Sans doute est-ce une manière de me garder prisonnier d'un sentiment de regret et de dégoût, lequel, inconsciemment, m'aide à vivre ou me punit pour tout le mal que j'ai pu faire aux autres. Se complaire dans ce sentiment donne peut-être un sens à la vie, à défaut de mieux. Est-ce qu'il y a un peu de ça dans ma démarche? Je ne saurais le dire. Je

ne ressens pas le besoin de fouiller plus à fond cette terre pleine de putréfaction et de pourriture. J'ai posé les premières pierres de la nouvelle maison où je désire finir ma vie. J'attends le jour où je pourrai enfin ouvrir la porte et marcher librement dans la rue comme tant de gens le font.

La veste kaki

Je suis souvent en panne sèche d'écriture. Chaque fois que je m'installe à mon petit bureau pour écrire, j'ai la sensation que les mots vont venir d'eux-mêmes se coucher sur le papier. S'il suffisait de se mettre à table pour que naisse l'appétit, je serais sûrement obèse d'une tonne de livres, depuis le temps que je m'assois à ce bureau à bouffer des mots.

À lire, on développe le goût de la lecture. À écrire, celui de l'écriture. Mais celui-ci m'en fait baver tout un coup quand rien ne sort de ma petite boîte à noircir le papier. Tout compte fait, ce n'est pas si exaspérant. Entre la lecture pour passer le temps et l'écriture, cette dernière est de loin la plus efficace. Surtout quand il me vient une idée, un rêve, un souvenir. Mais les idées se font moins présentes. Alors, quand elles ne viennent pas, j'écris sur ce que j'ai vécu. Peut-être est-ce la meilleure idée d'écriture ?

Quand un homme est enfermé dans une cellule pour de nombreuses années, les souvenirs deviennent des bouées de sauvetage, l'empêchent de couler ; ils finissent par l'emmener au rivage. Me souvenir, c'est ressentir que j'ai déjà été libre. Malgré que les souvenirs viennent toujours avec le silence, de ce qui ne parle plus et qui fut pourtant si volubile, ils vous rattachent à quelque chose qui n'est pas encore mort : vous-même, puisqu'ils parlent de vous à travers ceux que vous invoquez, ce reflet de ce qui n'est plus sous l'apparence du vivant. Me souvenir nourrit l'espoir, me garde en vie dans quelque chose qui s'oppose au déracinement, à la descente inéluctable vers la mort. Étrangement, les souvenirs me laissent parfois avec le goût de l'avenir au creux de la gorge. Sans doute est-ce leur plus grand impact et leur pleine saveur ? Quand j'évoque un souvenir, toujours, je l'écris avec l'émotion qu'il porte en lui.

Tout à coup, dans une salle de danse, une adolescente me regarde. Je suis sous le charme de cette fille. Elle me trouble, m'envoûte, me tiraille les tripes ; je me sens intimidé par sa beauté. C'est fou, tant de beauté en un

seul être! Seigneur qu'elle est belle! Je voudrais aller vers elle, l'inviter à danser. J'ai peur qu'elle me dise non. Un tel refus m'écraserait. Mais en ce samedi soir de décembre 1967, l'amour naît sur une chanson des Beatles, s'empare de nos corps et nos âmes sous la lumière tamisée de la salle de danse du Puf-Club...

À peine ai-je écrit ces quelques lignes que je suis déjà plongé au cœur du mouvement hippie. Ma veste d'armée a une fleur à sa boutonnière. De plus, j'ai demandé à maman de me broder le symbole de *Peace and Love* sur la manche gauche, parce que le bras gauche est plus près du cœur, disait-on à l'époque. Avec mes idées, ma veste et mes cheveux longs, je suis bien enraciné dans mon temps. Ça choque mon père de me voir porter cette veste de l'armée canadienne que j'ai achetée à un surplus de guerre situé dans le quartier Saint-Roch, un des terroirs de la délinquance de la ville de Québec. Nous avons des échanges de mots très respectueux tirés des Saintes Écritures à cause de cette veste. Je n'aime pas quand on se prend au mot. Je n'aime pas cette colère derrière tous ces blasphèmes. Ces affrontements de mots n'expriment rien d'autre que cette colère qui nous éloigne l'un de l'autre comme de nous-mêmes. J'aimerais lui parler de la poésie de Baudelaire, de Nelligan ou de Verlaine. J'aimerais lui dire que je viens de découvrir Jacques Prévert, un poète qui dénonce la violence des hommes, les Hitler et les Mussolini de ce monde. J'aimerais l'entendre me parler de ses exploits de force, de ses voyages de pêche, de son séjour sous les palmiers d'Hawaï avant ce triste jour de décembre 1941. Mais non. Faut qu'on en vienne aux mots, à cause d'un vêtement!

Je porte ma veste de l'armée canadienne, non pour le faire choquer, mais pour montrer que je partage l'idéologie *Peace and Love*. Ma veste est le symbole de la non-violence, du refus de la guerre du Vietnam, de l'absurdité du mercantilisme, de l'hypocrisie des hommes politiques... Pour mon père, ma veste est le symbole de la lutte contre les nazis, symbole plein de cris, de larmes et de sang. Je sais qu'il a raison. Je suis conscient de toute la misère qu'il a endurée là-bas, de toute la misère qui lui serre encore la poitrine. Mais la vie est ici et maintenant, la vie avec cette fille dont je suis follement amoureux, cette fille plus

belle que les rêves, cette fille qui vit là devant moi, qui me mitraille le corps et le cœur de mille désirs, mille désirs pour que je l'aime et pour que plus tard, grâce à elle, je puisse encore aimer une femme aussi passionnément que je l'aurai aimée, elle, si jeune et si belle... Ô, beauté de la jeunesse qui fait mentir l'horreur du monde! Alors, la guerre avec ses coffres bourrés de fric qui font la joie des hommes d'affaires et autres requins du Saint-Écu, je l'ai loin dans le cul.

C'est ce que j'exprime en portant ma veste de l'armée canadienne, *une fleur à sa canonnière...*

Donnacona, 2003 – Cowansville, 2007.

Le vol et son ombre

Certes, à part quelques individus sous l'emprise d'un dogmatisme sectaire, il ne viendrait à l'esprit de personne d'affirmer que la Terre est le centre de l'Univers et que l'Homme y occupe une place privilégiée. Pour nous qui vivons à l'ère de la mondialisation et de la conquête de l'espace, cela semble évident. Cependant cette évidence n'est pas apparue après un coup de baguette magique de notre ami Harry Potter : elle témoigne du développement des sciences au cours des siècles, développement qui a modifié notre vision du monde, notre façon de le comprendre et de l'interpréter.

Plusieurs siècles avant la révolution copernicienne, Plutarque eut cette réflexion : « Mais en général, comment peut-on dire : la Terre est au centre, au centre de quoi ? L'Univers est infini ; et l'infini, qui n'a ni commencement ni fin, n'a pas de centre non plus... L'Univers n'assigne pas un centre fixe à la Terre, qui erre sans but et sans support à travers le vide infini. » Or il a fallu attendre les travaux de Copernic, de Kepler et de Galilée pour constater que l'hypothèse de Plutarque était juste : la Terre n'est pas le centre de l'Univers. D'après les observations de Copernic, la Terre et les planètes tournent autour du Soleil. Lorsque Galilée inventa sa lunette qui lui a permis de voir la planète Vénus, il constata qu'elle tournait autour du Soleil. De plus, Galilée remarqua des « taches » à la surface du Soleil. Dès lors, le discours des religieux ne pouvait plus prétendre à « l'incorruptibilité des cieux ». Dans la continuité des travaux de ces chercheurs, Newton affirmera avoir approfondi et poussé à leurs limites les observations de ses prédécesseurs. C'est à partir des travaux de ces savants que la pensée humaine s'est libérée peu à peu de son nombrilisme où la religion la confinait sous haute surveillance. Si l'astronomie a contribué à changer notre perception du monde, la paléanthropologie y a également contribué, de même que la génétique. La paléanthropologie a discrédité l'explication biblique de l'origine de l'Homme en faisant ressortir notre appartenance « à la classe des mammifères et à l'ordre

des primates». La génétique, quant à elle, a pu déterminer que nous partageons 98% de notre ADN avec les chimpanzés et les gorilles. L'explication biblique en a pris pour son rhume!

Si j'ai écrit sur ce sujet, c'est qu'aujourd'hui, c'est le cinquantième anniversaire de la mise en orbite du satellite Spoutnik. J'avais huit ans quand Spoutnik orbita autour de la Terre et fit entendre ses tout premiers *bips-bips* au-dessus du ciel américain, où ils retentirent comme un coup de canon. Lorsque Neil Armstrong a marché sur la Lune, en juillet 1969, j'avais vingt ans. Louis Pauwels en parla comme d'un événement « plus beau que les évangiles ». Et quand des astronomes et astrophysiciens se réunirent à Prague pour discuter du sort de la planète Pluton, à savoir si on peut la considérer comme une planète ou non, j'avais cinquante-sept ans. Que de chemin parcouru depuis Plutarque!

Été 1959. J'ai dix ans. Je suis habité par une grande passion : la fabrication de fusées. Comme carburant à mes engins de l'espace, j'utilise de la poudre à pétard à mèche que je mélange avec une poudre d'une pièce de feu d'artifice qui projette dans les airs de petites boules de matières incandescentes à intervalles réguliers de trois secondes. Pour payer mon matériel, je ramasse des bouteilles vides traînant dans les rues, les arrière-cours des maisons et le long de la voie ferrée de ma paroisse. Je les vends au dépanneur situé à côté du vieux cimetière Saint-Charles de la paroisse Notre-Dame-de-Pitié, à Québec.

Un après-midi, porté par la hâte de voir s'envoler la fusée que j'avais en tête de fabriquer (elle allait avoir deux pieds de haut), je décidai de me rendre derrière l'entrepôt de la compagnie O'Keefe, où des caisses de bière étaient empilées avant d'être placées dans un wagon qui les emmènerait je ne sais où ; je croyais y trouver des bouteilles vides, sous le wagon. Mais j'en trouvai des pleines et je succombai à la tentation. Je commis le premier larcin de ma vie : voler des caisses de bière. J'étais déchiré entre ma conscience, qui me disait que j'agissais mal, et ma passion, qui me poussait vers l'avant. Je volai une caisse, fis sauter les capsules, vidai le contenu des bouteilles et les plaçai dans une taie d'oreiller qui me servait de contenant. Que les piliers de taverne me pardonnent ce sacrilège! Je chipai donc ces caisses de bière,

car leurs bouteilles étaient beaucoup plus payantes que celles de Coke ou d'Orange Crush que je trouvais ici et là dans ma paroisse. Parfois, je tombais sur une grosse Dow ou Molson : c'était alors l'euphorie ! Il y avait de quoi jubiler d'un tel trésor, car ce format était des plus lucratifs. Malheureusement, j'en trouvais rarement. Et puis je n'étais pas le seul p'tit cul de dix ans qui ramassait des bouteilles. La compétition était constante et féroce, presque à se taper sur la gueule. Ma cueillette de bouteilles vides s'avérait quelquefois décevante. Afin de remédier à cette fâcheuse réalité, je pensai à un autre moyen de me faire quelques sous. Chaque dimanche, à dix heures du matin, j'allais à la messe avec ma famille. Une obligation que je détestais. Sur le parvis de l'église Notre-Dame-de-Pitié, j'observai un jour deux enfants de chœur qui vendaient de petits livrets de prière, dix sous chacun. Après l'office religieux, pendant lequel je reluquais les chapeaux des filles pour me désennuyer et riaais en regardant les grosses dames endimanchées de leurs beaux atours, je fis un saut au restaurant pour jouer une partie de machine à boules. Vers onze heures, je retournai chez moi en repassant devant l'église. Je remarquai alors qu'il n'y avait plus d'enfants pour vendre des livrets. Tiens ! Tiens ! Le dimanche suivant, la seule fois où je me suis senti fébrile d'aller à la messe, je ramassai les livrets de prière que les gens avaient laissés sur leur banc et les vendis à la messe de onze heures. Ce dimanche-là, je récoltai un dollar et vingt. Je ne ressentis aucun malaise à commettre ce délit, au contraire de mon premier larcin. Sans doute était-ce dû au fait que je méprisais la religion et que je retirais du plaisir à l'exprimer.

Toujours est-il que j'en étais à vider ma troisième caisse de bière quand deux gars de la O'Keefe m'ont surpris : « Hé ! Mon p'tit christ de voleur ! » me crièrent-ils avec force pour me faire peur. Je pris mes jambes à mon cou et filai à toute vapeur en direction du pont Marie-de-l'Incarnation, qui surplombe la rivière Saint-Charles. Mon plan était simple : traverser le pont à toute vitesse, bifurquer sur ma gauche, rejoindre le pont Scott et revenir chez moi essoufflé, mais sain et sauf. Cependant, à mon grand dam, mon idée n'était pas à la hauteur des gars de la O'Keefe qui avaient en tête de m'attraper ; lorsque je pris la

poudre d'escampette, un autre gars de la O'Keefe appela la police pour signaler le vol. Que d'histoires pour une caisse de bouteilles vides!

J'étais devenu un voleur en fuite, traqué par des types qui m'auraient chauffé les oreilles s'ils m'avaient mis la main au collet. C'est ce que je croyais, en courant à toute vitesse. Bien sûr, ils ne m'auraient fait aucun mal. Mais la peur ne se manifeste pas à trente ans comme à dix ans. Me voilà donc au milieu du pont avec une voiture de police qui m'attendait à un bout et les gars de la O'Keefe à l'autre bout. J'étais pris au piège. Mais je ne voulais toujours pas me faire arrêter. Ça, non. Alors je décidai de sauter dans la rivière, car ma peur de sauter était moins terrifiante que celle de me faire attraper et de subir les conséquences et l'humiliation qui s'en suivraient. Pendant que j'enjambais le parapet, j'entendis les gars de la O'Keefe me crier à pleins poumons : « Saute pas, ti-gars! Tu vas te noyer! Tu vas te noyer! » Je ne les écoutai pas, sautai et me retrouvai dans l'eau sale, vingt pieds plus bas. Je nageai vers la rive droite, grimpai sur la berge rocailleuse, me faufilai à travers les arbustes et parvins à semer mes traqueurs. À mon arrivée chez moi, maman me cria : « Doux Jésus! Comment ça que t'es tout trempé! Tu sors d'où pour l'amour du ciel! » Je lui racontai que j'étais descendu à la rivière pour pêcher des écrevisses cachées sous les roches et que j'étais tombé à l'eau. « Mon pauvre enfant, fais attention, tu vas finir par te faire du mal. »

Allongé sur mon lit, après cette chasse à l'enfant, je ressentis une satisfaction suivie d'un apaisement total. Je n'étais plus soutenu par l'adrénaline qui m'avait parcouru le corps avec intensité. Cette téméraire aventure a sans doute contribué à consolider ma propension à rechercher l'émotion forte que je développai à huit ans lorsque j'ai grimpé dans un arbre qui me faisait peur — propension à travers laquelle, plus tard, s'exprimerait ma délinquance dans une échappatoire devant les émotions que j'avais peur d'exprimer.

Bref, à dix ans, j'avais une passion qui consistait à fabriquer des fusées. Parfois, je les faisais décoller dans le cimetière. Parfois, sur la galerie derrière chez moi. Un jour, une de mes fusées tomba sur le toit d'une maison voisine. La propriétaire, madame Cantin, s'en rendant

compte, téléphona à mes parents et à la police pour se plaindre. Deux policiers sont venus me rencontrer, m'ont posé un tas de questions, m'ont fait la morale sur le danger de mettre le feu, etc. Je leur ai dit qu'il n'y avait aucun danger de mettre le feu : lorsque ma fusée tombait, c'était parce qu'elle n'avait plus de carburant à brûler. Je me voulais convaincant et connaisseur. Ma fusée ne pouvait pas mettre le feu. C'était évident. Je n'avais pas aimé voir les policiers, pas aimé leurs questions, pas aimé me faire dire que c'était dangereux, pas aimé qu'ils me prennent pour un p'tit cul ignorant. Je savais ce que je faisais, et je le faisais bien. J'étais persuadé d'en savoir plus qu'eux sur les fusées et l'espace. Leur intervention et leur sermon m'avaient frustré. Pourquoi venaient-ils briser mon rêve? Deux semaines plus tard, je fabriquai ma fusée de deux pieds de haut, baptisée *Sidéral*, du nom d'une de mes BD de science-fiction. Bien sûr, je l'avais construite en cachette, de peur de me faire sermonner par mes parents. Lorsqu'elle fut prête à décoller, je me dirigeai vers le cimetière, m'installai près d'une pierre tombale et mis le feu à la mèche. Je me reculai de quelques pieds, au cas où elle exploserait. Mais cela ne s'était jamais produit. Couché dans l'herbe humide, les yeux rivés sur la mèche qui brûlait lentement (je l'avais légèrement mouillée pour que mon plaisir dure plus longtemps), j'attendais qu'elle s'enflamme. Et voilà qu'une longue gerbe de feu de couleur blanche et bleuâtre fendit l'air du soir d'un éclat lumineux : ma fusée s'élevait enfin vers les étoiles. J'étais parti avec elle. Quelle joie! Quelle victoire! Dix secondes plus tard, elle tomba dans l'herbe. Je la ramassai : elle sentait bon la poudre à voyager dans l'espace. J'étais si fier de moi. Je me sentais gratifié, valorisé. L'avenir s'ouvrait à moi comme un champ de merveilles, en route vers les étoiles. Que de temps passé depuis! Que de temps passé!

Je n'irai jamais vers les étoiles, sauf en rêve. Mais l'enfant que j'étais à dix ans, à cet instant même d'écriture, a certainement déjà dépassé l'orbite de Pluton, la planète déchue. Bon voyage, mon gars. Bon voyage.

Pénitencier Cowansville, 4 octobre 2007.

Un dimanche de rêve

Il me semble avoir déjà entendu ou lu que la première phrase d'un récit doit capter l'attention, accrocher le regard d'un lecteur. Je ne sais pas si cette idée a du sens. Mais elle commence bien un texte quand on ne sait pas trop comment le commencer. Est-il plus facile de commencer un texte que de le finir ?

L'incarcération sur une longue période de temps garde la mémoire alerte, favorise le souvenir. Je me souviens d'une fille qui portait une robe pervenche que de petites impatientes harmonisaient et un chapeau qui jetait une ombre fraîche sur la blancheur de sa nuque ; un ceinturon de tissus soulignait la jeunesse de sa taille. Cette fille me faisait penser à un champ en fleurs où j'aurais aimé m'allonger. Faut dire qu'à treize ans je la reluquais, poussé par ce qui affluait dans l'intimité de mon beau pantalon propre du dimanche. Et sans doute cela se voyait-il, car je ressentais une certaine gêne à l'idée que des gens le remarquent.

Jasant avec ses parents sur le parvis de l'église de ma paroisse, cette Vierge Marie de chair avait tout pour me faire saliver. Elle devait avoir quinze ou seize ans. Une sacrée belle fille que cette adolescente imprégnée de cette lointaine clarté d'un dimanche de mai !

Ce souvenir en soi n'a rien d'extraordinaire. Mais le sentiment qu'il fait naître en moi me libère des barbelés. Ce sentiment est à ce point intense que je pourrais presque la toucher, cette fille d'un soleil de mai, cette fille de fleurs qui ne sait pas et ne saura jamais qu'elle existe dans la mémoire d'un homme dont elle ne sait et ne saura jamais rien.

Après que le gourou de l'éternité eut fini de me rebattre les oreilles avec la nécessité de sauver son âme à travers la parole du Christ, je sortis prestement de l'église et restai à attendre que cette fille à la robe pervenche sorte à son tour, seulement pour la regarder à nouveau, pour ça, seulement, la regarder encore... Oh, si elle m'avait jeté un seul regard ! Mais pour une fille de quinze ans, qu'est-ce qu'un garçon

de treize ans pouvait avoir d'intéressant? Et puis, si elle m'avait regardé, qu'aurais-je pu faire, sinon baisser la tête? Mais ce petit geste de sa part m'aurait nourri, le soir venu...

Plusieurs années me séparent de ce souvenir. Mais sur le plan émotif, c'est un maintenant qui vit dès que je l'évoque. Les années qui passent ne comptent pas quand la tendresse persiste dans la mémoire à cause d'une fille à la robe pervenche. Le temps n'atténue pas certaines émotions dans ma chair, il ne le fait que dans ma raison. Taire sa raison, c'est donc ouvrir la porte à ce maintenant d'une ancienne tendresse qui a marqué mes yeux à jamais.

J'aimerais dire merci à cette fille qui devait sentir aussi bon qu'elle était belle! Je me demande parfois ce qu'a été sa vie. Je me l'imagine sans trop de blessures. Est-ce possible? Sri Aurobindo disait qu'au bilan de sa vie, on peut constater qu'on a été plus souvent heureux que malheureux. Certes, le fait de ne pas être malheureux ne nous permet pas de dire que nous sommes heureux. Mais cela nous confirme que nous acceptons la vie telle qu'elle est. Est-ce le premier pas sur le chemin du bonheur? Cette fille d'un hier qui persiste, quel chemin a-t-elle connu? Chemin qui vient croiser le mien dans cet espace de mots qui nous réunit? Oh, ce petit bonheur tranquille! Ce simple souvenir, vieux de quarante ans, a un impact sur moi différent de ce qu'il a déjà eu. Si je n'avais pas fait tant d'années de prison, me serais-je remémoré cela? Sans doute. Mais je suis convaincu que je n'aurais pas pu de nouveau ressentir cette fraîcheur dont, malheureusement, je suis seul à me souvenir.

Je connaissais la rue où cette fille demeurait. Pour m'y rendre, je devais longer le vieux cimetière Saint-Charles par la rue Saint-Vallier ou la rue des Ardennes, ensuite venaient les rues de l'Armée, de la Marine et de l'Aviation. Ces rues, de même que la plupart de celles de ma paroisse, furent ainsi nommées à cause des militaires qui y vivaient ou en souvenir des deux Grandes Guerres mondiales. Moi, je restais sur la petite rue Gamelin, nommée en l'honneur d'un général français; quant à cette fille, elle vivait sur la rue de l'Aviation. Elle était fille unique et son père travaillait pour la compagnie Maple Leaf. Je

pense que ces quelques informations me suffiraient pour la retracer et me faire connaître son nom. Cette fille était d'une beauté envoûtante, mystérieuse. Elle a dû certainement éveiller le désir de bien des jeunes hommes dans la rue, les émoustiller dur à chacun de ses pas sur le trottoir où, j'imagine, tanguait fièrement sa jeunesse. Ça me fait un petit velours de savoir que je pourrais commencer une enquête et découvrir qui elle est. Entreprendre cette démarche pour faire un pied de nez à la platitude du réel. J'en salive. Peut-être est-ce aussi une bonne raison pour s'accrocher à la vie, ne pas abandonner, persévérer, se donner un rêve réalisable, croire qu'on peut mettre de la durée sur des évanescences...

Voici ce que j'imagine certains soirs : je suis sorti de prison ; à un moment donné, fouillant dans mes effets personnels, je retrouve mon cahier à anneaux dans lequel je plaçais les différents textes que j'écrivais lorsque j'étais incarcéré. Je relis celui qui parle de cette fille. Enthousiasmé par mon projet, j'amorce mon enquête. Quelques jours plus tard, je découvre que cette fille demeure à Charlesbourg, sur la rue Germain, et qu'elle se prénomme Mélinda Young. Je prends la décision de lui envoyer le texte qu'elle m'a inspiré. Elle le reçoit, le lit. Quel sera son réflexe ? Certes, je peux imaginer toute une gamme de réactions, allant de l'émerveillement à l'indifférence totale. Mais je ne peux pas savoir ce que serait sa véritable réaction. Et si c'était l'inverse tout à coup ? Si c'était moi qui recevais ce texte après toutes ces années de silence ? Comment réagirais-je ? J'en serais bouleversé. Je serais aussi porté à croire que la réalité peut dépasser la fiction ou rejoindre l'imaginaire. Ça aussi, ça me bouleverserait profondément. Il y a là une bonne idée d'écriture. Cette idée m'habite, me donne à rêver, à espérer. Certains soirs, je n'ai que ça dans ma tête.

Quelques années, quelques miettes d'années à attendre encore...

Regard

I

La lecture occupe une grande place dans ma façon de faire mon temps. Lire m'aide à oublier bien des choses tout en apprenant d'autres choses. Quand je lis, c'est à moi que l'auteur s'adresse. Il me parle et je l'écoute. Je ne suis pas toujours d'accord avec ce qu'il me raconte. Mais le seul fait d'entendre un écrivain me dire quelque chose dans ce foutu silence de merde est comme une bouffée d'air frais que je respire au passage. Merci Épicure, merci Poe, merci Gabrielle Roy, Sagan, Sarrazin et Nelligan, merci vous tous et tous les autres. Et comme dirait Prévert, des milliers de fois merci.

Je demande aux livres de me faire connaître des lieux qui ne ressemblent en rien aux barbelés que je vois chaque jour. Rien ne pousse aux abords des barbelés, sauf les cris. Je ne suis plus capable de les entendre. J'en ai ma ration d'écœurement. Quand j'ouvre un livre, c'est pour plonger dans le silence des mots où s'entendent la vie, la joie qu'elle laisse dans la chair, les yeux qu'elle garde ouverts, malgré la fatigue, tant il y a de choses à regarder. Dans *Notre-Dame-de-Paris*, de Victor Hugo, j'ai regardé la beauté d'Esméralda. J'ai rêvé que je l'embrassais. Ça m'a fait du bien de la serrer dans mes bras. Dans mon rêve, fantôme oblige, Esméralda ressemblait à Angelina Jolie... Le mois dernier, j'ai relu *La machine à explorer le temps* de H.G. Wells. J'ai aidé Weena à se libérer des effroyables Morlocks, ces mangeurs de chair humaine qui terrorisaient la population des Élois. De cet auteur, j'ai lu aussi *La guerre des mondes*. Dans ce roman, l'humanité est au bord de la destruction, de son effacement total. Confrontés au pire, à la disparition de leur espèce, les êtres humains révèlent ce qu'il y a de mieux en eux-mêmes et se découvrent une propension à la solidarité, comme s'il leur fallait une catastrophe de fin du monde pour les souder dans une fraternité. Au seuil de leur disparition, un virus, ce petit rien du tout, vient terrasser les Martiens, ces gluantes bestioles de la

planète rouge. Bien fait pour ces sales types ! Souvent, le seul plaisir de lire prime sur n'importe quelle soif de savoir.

J'aime lire. Cependant, je n'aime pas lire des livres qui parlent de prison ou regarder des films qui traitent de ce thème, sauf si le personnage principal prépare son évasion. J'ai toujours pensé qu'il était sain de vouloir s'évader. Certes, il est illégal de le faire. Je l'ai éprouvé dès ma première incarcération, dans les années soixante. J'ai réussi quelques évasions dans mon passé. Aujourd'hui, je m'évade par le rêve. C'est moins risqué et je me sens un peu trop vieux pour me retrouver en cavale. S'évader de prison, c'est une façon de ne pas se laisser envahir par la solitude, voire une raison de vivre qu'on oppose au désespoir. Parfois, c'est une tristesse trop intense qui vous incite à foutre le camp. C'est aussi la réponse de l'inconscient à l'étouffement de la conscience confrontée à une multitude de frustrations et de refoulements. Quelquefois, j'ai pu le constater, rendu à bout de nerfs par le simple claquage d'une porte ou un avertissement d'un gardien, un détenu peut tout à coup chavirer avec fracas. Je connais un gars qui a tenté de s'évader du maximum Donnacona et qui a échoué. À la suite de sa tentative d'évasion, il fut placé en détention. Déprimé et désespéré, il s'est pendu. L'évasion ?

« La conscience règne mais ne gouverne pas », dira Paul Valéry. S'évader, parfois, c'est peut-être aussi une pulsion de mort déguisée en espoir de vie. Je ne sais pas.

Lorsqu'on réussit une évasion, on est habité par deux sentiments très forts : la joie de recouvrer la liberté, que la peur d'être repris rend plus intense, et la tristesse d'être restreint dans son affection. Se retrouver en cavale, c'est se priver de voir les êtres qu'on aime, car on risque de les faire accuser de complicité si jamais on est arrêté en leur compagnie. Malheureusement, une fois en cavale, on oublie cette réalité tant on est envahi par un sentiment de joie. Aujourd'hui, je préfère la lecture et le rêve à la liberté sous tension, c'est plus approprié pour mon âge.

Lire et rêver occupent ma pensée et me permettent de composer avec la solitude parfois insupportable. En 1973, je me suis évadé pour

rejoindre Lucie, la femme que j'aimais. J'étais prêt à risquer de me faire tuer pour être avec elle. Plus tard, j'ai pris la fuite pour d'autres raisons. Encore plus loin dans le temps, j'ai tenté de m'évader pour aussi d'autres raisons. Avec le recul, je me rends compte que la solitude et la tristesse y étaient toujours pour quelque chose. Mes évasions et mes tentatives d'évasion étaient peut-être un mécanisme de défense contre une déprime trop accaparante et envahissante. Tout compte fait, mieux vaut s'évader que de se trancher les veines, de s'abrutir avec de la drogue ou de se perdre dans je ne sais quelle saloperie de religion.

Ces trente-trois dernières années, du vieux pénitencier Saint-Vincent-de-Paul en passant par le maximum Archambault, le maximum Donnacona et le super maximum, j'ai vu la solitude marquer le visage de bien des hommes. Je l'ai vue taillader les poignets, pendre, droguer jusqu'au délire irréversible. Je l'ai vue faire pleurer, crier et parfois conduire jusqu'au meurtre. Souvent, je l'ai vue entrer dans les cellules du vieux pen avec ses nuits couleur de cafard et ses heures blanches de pharmacie. Je l'ai entendue gémir, vue intensifier le doute et loger la chienne dans les os. H.P. Lovecraft dit : « Les souvenirs ont toujours quelque chose de plus inquiétant que la réalité. » Je ne sais pas ce qu'il voulait exprimer par là. Ce que je comprends, c'est qu'avec la réalité, tout est à vivre; avec le souvenir, tout est vécu. Je vis avec le souvenir de toute cette misère de murs et de sang. Il n'y a pas d'inquiétude dans la remémoration d'un visage souriant. *Ce quelque chose de plus inquiétant* est dans le geste fatidique qui a été posé.

Le souvenir de toutes ces nuits carcérales me pollue l'esprit plus que mes propres nuits. Je suis responsable de mes nuits barbelées, car personne ne m'a tordu le bras pour que je commette des crimes. C'est ainsi que je me reconnais coupable. Cette responsabilité est sans doute ce qui m'aide à accepter mon sort. Mais si je n'avais pas eu d'intérêt pour la lecture et l'écriture, je suis certain que mes nuits auraient été plus dévastatrices. De plus, je crois que d'avoir écrit ce que je n'arrivais pas à exprimer verbalement m'a sauvé de la folie, de la haine et du suicide. À vivre avec la solitude, au cœur de tous mes crimes, j'apprivoise ma tristesse.

La tristesse n'est jamais dans l'ombre de la solitude, elle l'éclaire.
Paul Éluard a écrit un poème dans lequel il dit :

Adieu tristesse
Bonjour tristesse
Tu es inscrite dans les lignes du plafond
Tu es inscrite dans les yeux que j'aime
Tu n'es pas tout à fait la misère
Car les lèvres les plus pauvres te dénoncent
Par un sourire

Je vois rarement sur le visage des hommes incarcérés cette tristesse dont parle le poète. Au contraire, je vois un masque qui rit sur la peur qui regarde. Dans son poème, Éluard parle d'une tristesse qui porte en elle le souvenir d'une joie; l'espoir est toujours au coin de l'œil. Sans doute est-ce cet espoir qui la rend supportable. Ce que je vois est une tristesse pleine d'agressivité. « Je veux la joie tout de suite », crie-t-elle avec intensité.

Reconnaître et nommer sa tristesse, c'est se sentir moins ravagé. Tout à coup, elle n'a plus ce dur visage : grands yeux usés par le chagrin pleurant dans la haine.

II

Ces quatre dernières années, je les ai passées dans une cellule dont la fenêtre donnait sur la petite cour intérieure du pénitencier. Je ne voyais que le va-et-vient des détenus qui devaient la traverser pour aller à leur lieu de travail. J'ai changé de cellule ce matin. Ma fenêtre donne maintenant sur la grande cour extérieure. J'ai une belle vue sur les boisés qui ceignent le pénitencier. Je connais ces boisés pour m'y être engagé lors d'une évasion qui date de trente-cinq ans déjà. De ma cellule, je peux voir l'endroit exact où j'ai sauté la clôture barbelée, le mirador d'où un gardien m'a tiré dessus, la petite colline qui mène vers une route de terre et, plus loin, la voie ferrée que je ne vois pas, mais sur laquelle j'ai marché deux jours et deux nuits sans m'arrêter, afin de me distancer le plus possible du pénitencier. J'étais jeune, amoureux et téméraire à cette époque. De quoi bloquer la raison, qui m'aurait empêché de répondre à ce désir impétueux, si je l'avais écoutée. Mourir dans une clôture barbelée me semblait un risque à prendre pour me retrouver dans les bras de la femme que j'aimais. Le temps passe. Je vieillis. Tranquille, je le suis aujourd'hui. Je n'ose pas écrire le mot *sage*, car j'ai l'impression qu'il me vieillirait plus qu'il ne faut.

Ça m'a fait du bien de changer de cellule. Ces mots-ci sont les premiers depuis mon déménagement. Pour le moment je n'ai pas d'autre chose à dire. Mais je sais qu'une phrase en inspire une autre, quelquefois. Je me fie à cet enchaînement inconscient de mots qui viennent d'eux-mêmes s'installer. Ce genre d'écriture, le plus souvent, ne donne rien qui vaille la peine de s'émouvoir. Son intérêt vient du fait que cet engrenage sait occuper le silence, il est très efficace pour noircir le papier, pour tuer le temps. En parlant de temps, ça fait un sacré moment que je le tue, celui-là. Un jour, au lieu de le tuer, je vivrai avec lui. J'espère que c'est pour bientôt. Pour moi, bientôt signifie quelques années. Pour d'autres, quelques semaines. Tout est relatif, comme on dit. Même quand on le dit, on ne veut pas dire grand-chose. Bientôt? Quand je serai libre, vais-je écrire? Je sais que je lirai encore. Mais

écrire? Je n'aurai peut-être pas assez de temps pour le faire. Enfin. Je verrai à ce moment-là. Je pense à quelques phrases pour me sortir de ma cellule sans me faire tirer dessus! Un bon résultat. L'interprétation d'un évènement réveille l'émotion. Je suis bien dans ma nouvelle cellule. Un lipizzan farouche ne dit jamais non quand on lui offre un cognac.

Lendemain, le soir tombé : La vie a une telle saveur quand on la vit à deux. Seul, on se lèche les babines dans la soif d'un baiser. La salive d'une femme vaut bien les meilleurs cognacs, que je me dis. J'en boirais jusqu'à en tituber, et tomber ivre vivant de tout mon long dans un grand lit tout blanc. Wow!

III

Récemment j'ai regardé un reportage sur l'environnement. Un des intervenants était l'astrophysicien Hubert Reeves. Il disait que l'espèce humaine était sérieusement en danger, que le réchauffement de la planète pouvait la faire disparaître.

Il est possible que l'espèce humaine disparaisse, compte tenu de sa capacité à s'autodétruire. Elle n'a pas besoin d'un cataclysme naturel pour s'évanouir dans la nature, comme ce fut le cas pour les dinosaures et autres griffes gigantesques qui laissèrent dans le sol la preuve de leur existence. Je ne vois pas pourquoi elle serait plus importante qu'une autre espèce animale ou végétale. Il n'y a que l'homme qui se croit assis au sommet de la pyramide de la complexité en seigneur et maître. C'est la Vie qui y est assise, l'homme n'en est qu'une expression parmi tant d'autres. D'où vient son regard condescendant sur tout ce qui n'est pas humain, qui semble moins complexe que son être biologique ?

Admettre que l'espèce humaine puisse disparaître peut nous motiver à faire en sorte que cela ne se produise pas. Ce n'est pas la sensibilisation qui fait défaut, mais l'action politique. Or cette action s'inscrit dans la démocratie, d'où la difficulté. Je ne vois pas comment la démocratie pourrait répondre à la fois à l'économie et à l'écologie, puisque toutes deux revendiquent le même droit à la liberté : l'économie veut accroître son capital pendant que l'écologie veut décroître la consommation à outrance. Seule une main de fer saurait trancher le débat. Mais, dans ce cas, on ne serait déjà plus dans la démocratie. Ça ressemble à un nœud gordien. Je ne sais pas ce qui arrivera d'ici une centaine d'années. Comme l'écrit Hubert Reeves dans *Je n'aurai pas le temps*, je ne verrai rien, n'entendrai rien, ne saurai rien. Je ne peux qu'imaginer le mieux ou le pire. J'ai envie d'imaginer le mieux.

J'ai aimé ce reportage. Après l'avoir regardé, j'ai changé de chaîne. Rien ne m'intéressait. J'ai éteint mon téléviseur, allumé ma radio, pris un livre et me suis allongé sur mon lit pour l'absorber. Combien

d'arbres faut-il abattre pour produire un seul livre? Si j'admets qu'un seul peut suffire, la bibliothèque de ma prison a dû nécessiter toute une forêt! Que dire des grandes bibliothèques nationales? Y a pas à dire : ça bouffe, des mots.

J'ai écrit un tas de mots depuis quelques années. Des mots pour comprendre ma violence, pour m'en libérer; des mots pour rêver, me souvenir, espérer. Les écrire ne fut pas une partie de plaisir. Mais je me sens bien de l'avoir fait. C'est ce qui m'importe le plus.

Je suis donc un vieux bagnard qui écrit des mots dans son cahier de feuilles lignées. Mes textes sont des écrits de circonstance, des introspections, des réflexions. Certains sont des mots pour passer le temps. Si je devais attendre, avant d'écrire, de savoir le faire, je finirais par m'étouffer dans le silence. Je ne sais pas si mes textes pourraient intéresser un quelconque lecteur. Leur seul intérêt réside-t-il dans le fait qu'ils m'ont libéré de ma criminalité, qu'ils en sont le témoignage? Si je me pose cette question, c'est que je rêve de les publier. Un beau rêve, quand je pense à la difficulté à se faire publier. Au fait, pourquoi publierait-on mon témoignage? Pourquoi porter à l'attention d'un lecteur mon mal de vivre qui n'a rien à voir avec ces douleurs qui vous jettent sous une rame de métro? Il y a plein de vies gâchées, de cris et de rêves brisés qui ne seront jamais écrits, de vies qui mériteraient d'être connues afin qu'elles n'aillent pas grossir le tas des inconnus croulant sous l'indifférence des siècles... Quand je pense à ça, ces douleurs oubliées dans le silence à jamais, je trouve mes textes insignifiants. Ah! ce *fuck all* de manuscrit sur mon bureau par ce beau soir de mars qui se retranche dans ses dernières froidures!

IV

Je n'ai pas écrit une seule ligne depuis plusieurs semaines, bien que je me sois défoncé dans la lecture. Il me semble qu'après avoir lu tout ce que j'ai lu ces derniers temps, le goût d'écrire aurait dû me picoter le bout des doigts. Mais non. L'écriture, ce n'est vraiment pas comme le visionnement d'un film porno, qui me laisse toujours sur le goût d'une baise. C'est différent. Lire devrait être une source d'inspiration pour inciter à écrire quelques mots. Ça se produit quelquefois, mais pas assez à mon goût. Dommage. Présentement, j'écris ces lignes à l'ordinateur du cégep de ma prison. Je n'ai rien d'autre à faire. J'avoue que je préfère écrire à la main avec un crayon HB, car j'aime le contact avec le papier, me salir les doigts avec les ratures et gommages. J'ai l'impression que mon jeu de jouer à l'écrivain est plus sérieux...

À la session du printemps, un des étudiants du cégep m'a demandé de lui écrire une dissertation sur le thème de l'être humain vu à travers les yeux de Skinner et de Fromm. Je lui ai demandé deux paquets de cigarettes pour ce travail qu'il n'avait pas envie de faire. J'aurais dû exiger un peu plus tant la théorie de Skinner m'a déprimé. Avec lui, pas de liberté possible, pas d'autonomie, pas de responsabilité, mais seulement une longue chaîne de contingences dictant l'existence de l'être humain. Selon Skinner, les notions de bien et de mal ne sauraient avoir de sens, puisqu'il n'existe que des « contingences positives ou négatives ». Dans un sens, cependant, ce qu'il dit peut être réjouissant. En effet, un criminel pourrait prétendre qu'il n'est pas responsable de ses actes. Par exemple, il pourrait argumenter selon une approche béhavioriste : « Votre honneur, c'est vrai que j'ai commis tous ces crimes dont vous m'accusez ce matin. Mais ce n'est pas de ma faute, car je suis victime de contingences négatives, lesquelles ont modelé mon comportement. » Autre exemple : un homme ayant tabassé à mort l'agresseur de son enfant pourrait prétendre qu'il n'a pas cherché à se faire justice, mais qu'il a simplement sombré dans une colère extrême, laquelle, il va sans dire, a bloqué tous les mécanismes discursifs de sa

raison. Il appartiendrait donc au ministère de la Justice de déterminer si cette colère est authentique ou simulée. Bien sûr, je doute fort que ce genre d'argumentation aurait un impact quelconque. Toute cette boutade pour dire simplement que je n'ai pas tellement apprécié Skinner, sans doute parce que je suis profondément convaincu d'être responsable de ma vie et parce que *je ne suis pas libre de cesser d'être libre*, pour paraphraser Jean-Paul Sartre.

Au contraire de Skinner, je crois que le mal existe. Pas le mal au sens religieux, mais humain. Ce mal existe. Pour moi, faire le mal, c'est blesser les autres, physiquement ou psychologiquement. Je suis responsable du mal comme du bien, car je suis libre de l'un comme de l'autre. C'est par moi que le bien ou le mal est au monde. Je suis libre de mes actes et j'en assume la responsabilité. Dans un sens, c'est ce qu'avance Fromm : il admet que la liberté existe et qu'elle est un processus d'épanouissement. Selon lui, on peut se libérer du paraître afin de se montrer tel que l'on est. Mais dans une société qui valorise l'image et tous ses trompe-l'œil, se montrer tel que l'on est demeure tout un programme en soi. Quant à moi, j'y vois la possibilité d'être original et marginal. Voilà. C'est à peu près tout ce que j'avais le goût de dire pour le moment. Au sujet de Fromm, j'aimerais ajouter qu'être libre, c'est aussi exprimer une propension à la violence. Comment être libre serait-il un processus d'épanouissement ?

V

Je viens de terminer la lecture d'un texte de Sophie Doucet paru dans un numéro du magazine *L'actualité* de 2006. Le titre de son article est : *À lire avant 18 ans!* La journaliste se questionne sur les livres que les jeunes devraient avoir lus avant la fin de leur secondaire. Elle interviewe certaines personnalités sur leurs lectures de jeunesse. Par exemple, un membre de Loco Locass propose *Les fleurs du mal* de Baudelaire pour les thèmes de l'alcool, de la drogue, de la beauté, de l'amour et de la mort. Est-ce que ces thèmes sont particuliers à la jeunesse? Pour les *grandes personnes*, que reste-t-il comme thèmes : la vacuité bouddhiste et le confort idéologique? Lire *Les fleurs du mal* à quinze ou seize ans, n'est-ce pas goûter avant l'heure au mépris, au dégoût et au désenchantement? Joseph Facal suggère *L'attrape-cœurs*, de J.D. Salinger. Selon lui, ce roman est « le roman de la jeunesse confuse, perdue, qui s'interroge », et j'ajouterais de la jeunesse qui frappe, car ce roman est à jamais associé à la mort de John Lennon. Brigitte Bouchard, fondatrice et directrice de la maison d'édition Les Allusifs, propose *Candide*, de Voltaire. Selon elle, ce roman se veut la « traversée d'une errance et la découverte des maux de ce monde », alors que pour moi, ce roman vaut parce que Voltaire nous donne la possibilité de prendre conscience qu'un philosophe peut être déconnecté de la misère humaine en reléguant la souffrance d'un enfant dans le silence des mots, comme l'a fait Leibniz. René-Daniel Dubois suggère, quant à lui, le beau roman de Mary Shelley, *Frankenstein*, « pour la solitude et parce qu'on n'est pas toujours ce qu'on a l'air d'être ». C'est vrai que le monstre de Frankenstein avait le look pour vivre dans la solitude... Et c'est vrai qu'on a rarement tendance à montrer notre vraie gueule. Un choix vraiment intéressant.

J'ai aimé l'article de Sophie. Elle pose une sacrée bonne question, qui en implique tant d'autres. Mais que doit-on lire quand on est vieux, sachant que la vie est derrière soi? Lit-on pour garder actifs les quelques neurones qui s'accrochent à la proue du navire en train de

couler à pic comme dans *l'Océan trompeur où chantait la Sirène*? Dans une cinquantaine d'années, est-ce qu'il y aura encore des livres, de vrais livres, ceux qui sont faits avec du papier, ces bizarres d'objets que vous tenez dans vos mains et à qui vous tendez l'oreille pour accueillir leurs précieuses paroles? La forme du livre, sa texture, son odeur, son bruit, tout ça crée un sentiment d'appartenance, un feeling presque charnel. J'espère ne jamais perdre cette sensation, cette impression tactile d'être en contact avec quelqu'un que je ne verrai jamais mais que je peux entendre chaque fois que j'en ai envie. Je l'espère, car la technologie va tellement vite! *So what!* Dans une cinquantaine d'années, j'aurai déjà poussé depuis longtemps mon dernier couac.

VI

Chaque fois que j'écris à l'ombre des miradors, peu importe ce que les mots expriment, je m'éloigne de la cochonnerie de murs et de barbelés qui pullule ici. Je pourrais écrire mille fois le même mot que je m'éloignerais du béton et de l'acier avec la même efficacité que si je couchais sur le papier une petite prose dans laquelle j'exprimerais mon affection pour les chats, lesquels, au contraire des chiens, n'obéissent pas au doigt et à l'œil. Quand un chat vient ronronner sur vos genoux, c'est qu'il en a envie. J'aimerai toujours l'indépendance des chats. On dit que les chats ont sept vies ? Chacune de leurs morts les ramène à la vie... Là, en ce moment, je serais disposé à signer un autre bail de soixante ans et plus. Un auteur français disait qu'un livre, c'est comme un chat qu'on caresse sur ses genoux... Une belle image, ça, caresser une chatte...

Qu'est-ce que les mots révéleront de moi quand la mort aura tout effacé ? Est-ce important de laisser une trace, de dire que j'ai existé ? Je cherche peut-être à trouver par les mots une sorte de sentiment de durée, alors que la vie s'abrège un peu plus chaque jour. Je serai mort, mais par mes mots portés au regard de l'autre, je me prolongerai en lui... J'aime cette illusion qui, comme l'écriture, me sort de ma cellule. C'est toujours ça de gagné sur l'absurde.

Quelques phrases sur les chats sont-elles suffisantes pour une petite prose qu'un lecteur saurait apprécier ? Si leur impact n'a rien de littéraire, sur le plan psychologique, elles ont sur moi un effet certain. Tout compte fait, elles ne sont pas inutiles puisque, dans un sens, elles témoignent de l'ennui que j'ai à tourner en rond dans ma cellule. Quand je les ai écrites, je n'avais pas le goût de lire, ni de regarder la télé, ni de me passer une petite branlette pour passer le temps et pour décharger mon ennui en même temps que mon sperme. Cette activité d'apaisement des tensions est toujours efficace, mais son utilisation sur de nombreuses années la rend monotone, machinale. J'aimerais écrire de belles phrases émouvantes pour lecteur, de belles phrases

d'écrivain qui raconte une belle histoire. Par exemple, dernièrement, j'ai lu *Invisible* de Paul Auster, un auteur que j'aime. Il raconte entre autres choses une relation incestueuse entre Adam Walker et sa sœur Gwyn : «... il y eut la main de ta sœur entourant ton pénis, la main allant de haut en bas tandis que tu gisais sur le dos dans un brouillard d'excitation montante, et puis il y eut sa bouche, allant de haut en bas, elle aussi, sa bouche autour de ton pénis... » Il y a une si belle tendresse dans cette relation sexuelle entre Adam et sa sœur Gwyn qu'en aucun moment je ne fus porté à les condamner, à jeter sur eux l'anathème. Au contraire j'ai savouré chaque mot de la description de leurs ébats amoureux. Pour un cours instant, Auster a fait de moi un voyeur sans récidive. Et je lui dis merci pour ce qu'il m'a donné à lire.

Ce n'est pas le premier roman que j'ai lu qui décrit une relation incestueuse entre un frère et sa sœur, ou une mère et son fils, ou un père et sa fille... Ce thème de l'inceste abonde dans la littérature. On le retrouve dans la Bible, de même que dans la mythologie égyptienne, où la déesse Isis est la femme de son frère Osiris.

Est-ce que cette relation incestueuse est une forme de provocation, une recette éprouvée pour choquer ou capter l'attention d'un lecteur, pour susciter chez lui le dégoût en le confrontant à ses propres valeurs? Est-elle indispensable à la compréhension de l'intrigue, à la psychologie des personnages? Parce que fictive, est-elle *a posteriori* plus facilement digérable? J'ai aimé *Invisible*, un roman où on découvre Adam, un jeune étudiant amoureux de la poésie qui rêve de se faire publier. Quand on aime la poésie, comment ne pas aimer sa sœur? Comment pourrait-on avoir honte de ce qu'on aime et se sentir coupable? Mais l'aimer comme il l'a aimée a été possible parce que Gwyn accepta l'amour de son frère et, bien sûr, parce que l'auteur en a décidé ainsi. Est-ce que Paul Auster savait dès les premiers jets de son roman qu'ils auraient une relation incestueuse? Est-ce qu'il y a des hasards d'écriture qui mènent le romancier là où il n'aurait jamais pensé aller? Cela dépend peut-être autant des valeurs que de l'imaginaire de l'écrivain. Avoir une idée d'écriture et se laisser surprendre par elle doit être très enivrant.

Un autre personnage du roman d'Auster s'appelle Cécile Juin, une jeune fille « délicieuse et intelligente » de dix-huit ans. Faire la traduction d'un poème grec la décourage et, en désespoir de cause, elle veut le donner à Adam qui, lui, le refuse en lui suggérant de l'abandonner sur le banc public où ils sont assis tous deux. Offusquée, Cécile répond : « On doit traiter les livres avec respect, même ceux qui nous rendent malades... » Est-ce que l'auteur pense la même chose que son personnage ? Est-il d'accord avec Cécile ? J'espère que oui, car si dans les personnages que l'écrivain invente, il n'y a pas un peu de lui-même, quel sens y aurait-il à écrire ? Un job pour gagner de l'argent ? Pourquoi pas, plusieurs le font après tout.

Après avoir lu *Invisible*, où la communion de la chair occupe une place importante, j'ai lu un roman de Paulo Coelho où la communion de l'esprit occupe une place importante, sinon toute la place. Est-ce qu'il y a un rapprochement à faire entre ces deux romans ? Peut-on prêter au mot *communion* le sens de faire l'amour avec la vie sachant que, chez Coelho, la vie est synonyme de spiritualité ? N'importe. Dans un cas comme dans l'autre, l'amour est au rendez-vous. C'est ce qui compte : l'acte d'amour. Partout où il y a un peu d'amour, on peut être certain de trouver la vie.

VII

Chaque fois que j'écris pour nommer ma solitude, je ressens un profond malaise. Il y a quelque chose d'absurde dans mon besoin d'exprimer ce que je vis. Quand je pense à tous les crimes que j'ai commis, ce besoin en prend pour son rhume. Si je m'arrêtais à cette absurdité, je cesserais d'écrire, je ne dirais plus rien. Mais aurais-je pu autrement comprendre que je suis seul responsable des cris qui sont greffés à mes crimes? Les gens qui ont souffert par ma faute, comment pourrais-je les regarder en face sans l'écriture? Et ma violence, comment pourrais-je la mettre à nu, la montrer au grand jour, réaliser quelle chienne c'était, et cracher dessus?

VIII

*Je suis belle, ô mortels! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière.*
Baudelaire, *La Beauté*, XVII.

Je ne sais pas si vivre sa jeunesse dans un quartier qui aligne la monotonie de ses duplex et triplex finit par vous écorcher le regard. Mais quand je voyais le soleil se coucher au-dessus des arbres du cimetière Saint-Charles ou marcher, pétillante, une fille dans sa robe d'éte, chaque fois, l'émerveillement remplissait mes paupières. Et rien ne pouvait user ça, diminuer l'intensité de cette clarté-là. Depuis longtemps, je vis dans la grisaille d'une prison. Par contre, de ma fenêtre, je peux voir le soleil se coucher. Ce n'est plus l'émerveillement, mais ça me détend le regard.

Mon rapport à la beauté et à la laideur est très subjectif : ça me plaît ou ne me plaît pas. Je ne saurais être un critique d'art. Quand une œuvre ne me plaît pas, ça ne veut pas dire que la beauté lui fait défaut. Ça veut simplement dire que sa beauté rejoint le regard de l'autre mais pas le mien. Les chaudes couleurs du soleil couchant ne sont rien d'autre que des combinaisons de particules que les mathématiques nous permettent d'expliquer. Disséquer une aurore boréale pour vérifier ses photons doit être sûrement captivant, quand on est un physicien. Un plaisir que je ne pourrai jamais connaître.

La beauté? *Je suis belle, ô mortels! comme un rêve de pierre.* Une motte d'argile est une simple motte d'argile lorsqu'elle est laissée à elle-même. Mais dès l'instant où elle se trouve dans les mains de l'artiste, elle devient l'expression visible de sa créativité, la réalisation observable d'une idée de beauté. Lorsqu'un artiste donne forme à un objet sans forme, la motte d'argile devient une œuvre d'art. Mais si, pour l'artiste qui la façonne, elle est un objet d'art, l'est-elle pour ceux

qui la regardent? Les femmes que Modigliani a peintes me fascinent alors qu'à un de mes chums, qui fait de la peinture très réaliste, elles n'inspirent pas grand-chose. Il pense qu'elles ont un trop long cou et qu'elles ont les yeux creux, c'est-à-dire pas définis. Il ne les trouve pas belles alors que moi, je les vois magnifiques, sensuelles et désirables. Pour moi, les femmes de Modigliani sont plus envoûtantes que celles des pages centrales des magazines de cul. Dans ces pages ne transparaît aucune émotion, que cette vide beauté de corps sculptés par ordinateur. Si je lui dis que c'est à cause de la délicatesse et de la charge émotionnelle contenue dans les lignes que les femmes de Modigliani semblent si jolies, ce qu'aucun ordinateur ne saurait rendre, il me répond que c'est plutôt la sensibilité que j'y projette qui les rend belles. Cependant, il aime bien les couleurs de Modigliani. Peut-on se mettre d'accord sur une définition de la beauté? Une mauvaise critique de film confrontée à l'enthousiasme populaire me porte à croire que non.

La beauté? J'en parle parce que c'est la première idée qui m'a traversé l'esprit. En vérité, je n'ai rien à en dire sauf ce qui peut me plaire ou me déplaire. Et puis la beauté, c'est un joli mot pour noircir du papier quand tu te morfonds dans une cellule. À force d'écrire, je finis par me faire prendre par mes mots. Tout à coup, ce sont eux qui me portent. Je me laisse porter par eux sur la vague du temps qui passe.

Dans *Désirs et réalités*, Nancy Huston se demande si la laideur finit par déteindre sur l'âme. Je ne sais pas ce que Nancy entend par le mot *âme*. Si elle voit dans ce mot ce qu'Aristote en disait, « un principe de la sensation et de la sensibilité », la laideur l'atteint sûrement. Mon âme doit être profondément encrassée, car ce n'est pas la laideur qui manque ici. Cependant, si l'âme est quelque chose de spirituel qui ne meurt jamais, une émanation éternelle du Grand Tout, je ne crois pas que la laideur puisse jamais l'atteindre. Comment un « enchaînement chaotique de fast-food, de stations-service, de bâtisses disgracieuses et de centres commerciaux » pourrait-il déteindre sur l'âme, si je n'admetts pas que la sensibilité en soit un attribut? Lorsque j'ai reconnu que cette sensibilité-là est intrinsèque à mon âme, j'ai pu enfin vomir

tout mon dégoût, me desserrer les poings pour toucher à la vie, cette beauté sans âge offerte à tous les yeux du monde.

Peu m'importe donc que la sensibilité soit intrinsèque ou pas à l'âme, entendue comme une pureté d'avant le big bang ou une autre idée de grandeur et d'éternité. Pour moi, ce qui compte, c'est qu'elle me permette de vibrer devant un coucher de soleil ou de m'émouvoir devant une fille qui tanguer sur le trottoir de la petite rue Gamelin dans sa robe d'été comme une invitation au voyage... Oh, cette démarche-là, ici, qui prend toute la place du regard!

Automne, 2006 – Printemps, 2008.

L'écorchée vive

Nelly Arcan raconte dans *Folle*, une longue lettre qui lui sert de récit, que son dernier amoureux avait la manie « de décharger sur son visage ». Elle se demande « si le besoin de voir son sperme a un lien avec le besoin de voir sa morve à l'intérieur des mouchoirs ou encore sa merde avant de vider la cuvette ». Quant à moi, je suis convaincu qu'il y a un lien. N'est-on pas toujours attentif à tout ce qui sort de soi ?

Éjaculer sur le visage de sa blonde ? Voilà un fantasme que je n'ai pas. Riko m'a déjà raconté qu'il aimait bien décharger dans la bouche de sa partenaire — non pour jouir de je ne sais quel plaisir de vouloir dominer, ou de polluer, ou d'exprimer un mépris sans passer par les mots, lesquels auraient pour effet d'inhiber l'érection, mais, me dit-il, « pour jouir de la frencher et de goûter en même temps à ce qu'elle goûte de moi ». Son ancienne blonde Françoise aimait le sucer et lui entrer un doigt dans l'anus. Tout en continuant de sucer, Françoise l'en sortait parfois pour le sentir. Plus singulier encore aurait été qu'elle le léche, pensais-je alors ! Allez donc savoir ce qui se passe dans la libido d'une personne ? Qu'est-ce qui est le plus répugnant : réaliser son fantasme quel qu'il soit ou accepter celui de l'autre quel qu'il puisse être ? Il faut comprendre ici que je ne fais pas allusion à des fantasmes qui impliqueraient des enfants. Là-dessus, je suis intransigeant, et c'est un faible mot que j'utilise ici. Dans son récit, Arcan écrit encore : « Aujourd'hui on a tort de ne plus croire aux tabous, des gens meurent tous les jours de les ignorer ou ils en deviennent fous ; un jour on permettra aux hommes d'épouser leurs filles sous prétexte que l'amour est aveugle et, ce jour-là, la Terre explosera. »

En voici un peu plus : « Je t'ai laissé me prendre dans la chatte après m'avoir enulée et, après toutes ces étapes, j'ai souvent consenti à te sucer, pour ensuite tout avaler ». Peut-on apprendre à aimer ce qui nous répugne ? La majorité des enfants ont le dédain devant le brocoli qu'on leur met sous le nez. Devenus adultes, ils en savourent le goût et

en apprécient les effets bénéfiques sur leur santé. En va-t-il ainsi pour les fantasmes sexuels? À dix-neuf ans, si ma blonde (ma brune dirait Nelly) m'avait demandé de lui lécher l'anus, j'aurais eu un blocage. À cet âge-là, l'anus n'était rien d'autre que le trou de la défécation. L'idée qu'il puisse être une zone érogène donnant à ressentir une grande jouissance ne me serait jamais venue à l'esprit. Désormais, je m'en délecte autant que ma blonde en jouit. Je ne saurais dire à quel moment j'ai développé ce fantasme qui, avouons-le, n'a rien pour traumatiser un puritain. Peut-être qu'une trop longue carence de relations sexuelles a pu favoriser un imaginaire de fantasmes qu'une vie à l'air libre n'aurait pas pu éveiller. Toutes ces nuits à me branler dans une solitude visitée par quelques rares beautés de souvenance sans pouvoir les toucher, ni les sentir, ni les lécher, ni goûter à chaque pouce de leur chair, ont certainement bousculé quelques timides expressions de la sexualité.

À un moment, Nelly Arcan fait le bilan : « Avant de mourir, il valait mieux en finir avec ma rancœur de pute de peur qu'elle ne prolonge ma vie inutilement dans un esprit de vengeance. » Je suis porté à croire que sa vie de pute a certainement accéléré son processus suicidaire, ne serait-ce que pour libérer sa mémoire de toutes ces mains d'hommes qui ont passé sur son corps sans jamais y laisser la moindre égratignure de tendresse, son corps qui a servi « à aimer des hommes qui m'ont mal aimée ». Lorsqu'elle parle de la main de son chum, sa grande main qui, telle une présence protectrice et rassurante, couvrait presque toute sa tête, je vois l'empreinte de l'amour, d'un amour qui lui donnait enfin la possibilité d'aimer et de se sentir aimée. Sa grande souffrance est peut-être née autant de l'absence d'amour que de sa courte présence dans sa vie, telle une comète éblouissante qui émerveille, mais qu'on ne peut saisir du regard qu'un court instant, comète éblouissante que son père n'a pas su voir, trop occupé à scruter les étoiles alors que sa fille était la plus brillante de toutes...

Elle écrit que, vers l'âge de quinze ans, elle s'était dit que lorsqu'elle atteindrait sa trentaine, elle se suiciderait. Ce n'étaient certes pas les propos d'une adolescente bien dans sa peau. Effectivement, elle s'est donné la mort dans sa jeune trentaine. Quand elle est passée à l'acte,

j'étais au pénitencier de Cowansville. Ce jour-là, notre enseignante en français du cégep, une belle femme toute menue et très sexy ayant un petit accent à la française bien que Québécoise, nous a informés qu'elle faisait partie du cercle de ses amies, mais elle ne nous en a pas dit plus. Cependant, il n'était pas difficile d'observer dans ses yeux que ce suicide l'avait bouleversée et qu'elle semblait ne pas le comprendre.

Nelly Arcan était une superbe femme, brillante et hypersensible. Je ne vois pas comment on pourrait comprendre un tel geste. J'en ai discuté avec un gars qui avait lu *Putain*. Il était un des rares cégépiens à aimer les cours de français et à apprécier jaser des livres qu'on lui donnait à lire. Pour lui, le geste de l'auteure démontrait qu'elle n'était plus capable de supporter sa vie, usée jusqu'à la moelle par la solitude et une trop grande souffrance. Sans doute est-ce une explication plausible. Par contre, il y a des gens qui vivent de très grandes souffrances et qui ne passent pas à l'acte. Devant un mal de vivre qui diffère d'un autre mal de vivre, mais qui n'en est pas moins porteur d'une profonde détresse, qu'est-ce qui pousse une personne en détresse à passer à l'acte? Il n'y a pas de hiérarchisation de la souffrance. Quand Nelly Arcan décida dès son adolescence qu'elle mettrait fin à sa vie dans la trentaine, on peut se demander dans quel état psychologique et physique elle se trouvait alors. Sa vie de baise d'une queue à l'autre et d'une drogue à l'autre n'a certainement pas fortifié sa volonté de vivre. Comme son amie enseignante, je ne comprends pas son suicide. Je ne vois qu'une profonde tristesse, de même qu'une grande perte. Perte de sa beauté, de son intelligence, de son talent, de sa sensibilité. Une si jeune femme. Quelle tristesse, cette mort annoncée! Quelle tristesse!

Avril 2010.

Une question de temps

J'ai beau être incarcéré entre quatre murs — là où théoriquement les jours s'étirent en longueur —, je ne parviens pas à me libérer de cette impression que le temps passe vite, que la vie s'écoule rapidement, que ma vie fout l'camp à toute vitesse. Est-ce le fait que j'ai la soixantaine débutante qui me fait prendre conscience que j'ai moins de temps à vivre que ce que j'ai déjà vécu ? Une personne non incarcérée du même âge que moi ressent-elle cette singulière impression ? Je pense que l'environnement a peu d'impact sur cette perception. Lorsqu'on aime la vie, qu'on soit incarcéré ou pas, le vieillissement ne peut pas faire autrement que vous travailler les tripes avec intensité. Ainsi va la vie, même si parfois on n'a aucune idée du chemin qu'elle prend et encore moins d'où elle vient.

Søren Kierkegaard écrit : « Tout ce que l'on dit de Dieu, c'est un homme qui le dit. » J'aime cette phrase parce que je peux la comprendre à travers deux grilles de référence : la raison et la foi. D'une part, je dois mettre en doute tout ce qu'on me dit de Dieu parce que c'est un homme qui me le dit ; d'autre part, pourquoi devrais-je douter de tout ce qu'on me dit de Dieu puisque ce n'est pas un homme qui m'en parle, mais Dieu qui s'adresse à moi à travers les hommes ? Si je remplace le mot *Dieu* par le mot *vie*, je suis dans la même ambiguïté. Dès lors s'ouvrent à moi les portes de la métaphysique, seules capables de jeter un peu de clarté sur le Grand Tout cosmique dont le temps et l'espace sont les personnages principaux. Une question inévitable : qu'est-ce que l'auteur a voulu exprimer à travers ces personnages d'où émergea la vie ? Je n'ai aucune réponse à proposer. Mais si j'en proposais une, elle serait à des années-lumière de la vérité. Moi, j'attends l'émerveillement dans ma petite seconde de temps terrestre frappée d'éternité. Quant à l'auteur, ça...

Billet doux

Mon amour, tu connais mon manque d'intérêt pour les mathématiques. Alors, quand j'en ai ras le bol de voir sous mes yeux la formule quadratique et d'autres expressions mathématiques qui m'écartèlent les neurones, je fais un brin de lecture pour m'apaiser le *cogito*. Parfois, comme un archéologue en quête d'un trésor, je fouille dans le dictionnaire pour passer le temps. Récemment, j'ai fait une découverte formidable qui m'a bouleversé. À la page 650 du *Petit Larousse illustré* de 2006, on y lit le mot suivant : « MADELEINE n.f. (du prénom Madeleine). Petit gâteau en forme de coquille bombée, constitué d'une pâte à base d'œufs battus, de sucre, de farine, de beurre fondu, parfumée au citron ou à la fleur d'oranger. » Je savais que tu étais bonne à manger, mais j'étais loin de me douter que tu pouvais te retrouver dans le dictionnaire. Ce n'est pas tout, mon cœur. Effectivement, il y a un autre entrée pour *madeleine* : « MADELEINE n.f. (de sainte Marie-Madeleine). VITTC. Nom commun à divers cépages précoces donnant du raisin de table. »

Tu n'es pas sans savoir que le raisin, quand on ne le mange pas, on en fait du vin. Tu es donc bonne à boire. Bonne à manger, bonne à boire : il n'y a aucun doute, tu es un vrai régal. Wow!

Dans le dictionnaire, il y a aussi le mot *Pierre* : « PIERRE n.f. (lat. *petra*). Matière dure et solide, élément essentiel de l'écorce terrestre, que l'on trouve à l'état aggloméré en blocs ou en masses de taille inégale. » Comme tu peux le constater, le mot *Pierre* ne donne pas l'eau à la bouche comme *madeleine*. Toutefois, je tiens à le préciser, les adjectifs *dur et solide* me définissent très bien... Un peu plus loin, on parle de pierre précieuse, diamant, émeraude, rubis, saphir. Je serais curieux de connaître à quelle pierre précieuse je te fais penser. Tu sais, Madeleine, être un simple caillou dans le creux de tes mains me comble de joie.

Tu es le plus beau mot du dictionnaire, car à lui seul il contient tous les autres.

En bonne compagnie

À Madeleine

Quand je m'assois sur mon lit, je fais face au mur de ma cellule sur lequel j'ai collé quelques photos. Sur l'une d'elles, je vois la terrasse Dufferin en 1910. Je l'ai découpée dans un magazine parce qu'en la voyant, j'ai été ému. Elle n'a rien d'extraordinaire en soi, sauf qu'elle montre une scène du début du vingtième siècle. D'ailleurs, on peut remarquer que la tour principale de dix-huit étages du Château Frontenac n'est pas encore construite, car elle fut érigée entre 1920 et 1924.

Ce qui m'a touché, ce sont les deux fillettes au premier plan. Je présume que leur père est derrière l'objectif. Un *kodak* à cette époque, ça devait coûter un bras. Sûrement deux sœurs. Deux enfants d'une famille fortunée, petits bouts de tendresse dont je distingue à peine les visages. Leur posture me porte à croire qu'elles sont figées par l'autorité paternelle. Bien sûr, ce n'est qu'une impression. J'en ai une autre en regardant cette photo : celle d'une lourdeur, comme si quelque chose de sombre pesait sur les consciences des individus. Sans doute le poids du catholicisme, des tabous, des interdits...

Ces deux fillettes... La plus grande doit avoir huit ans et l'autre, cinq. Lorsque j'ai découpé ce cliché, je me suis dit qu'elles étaient sûrement mortes, bien qu'il y ait une mince possibilité que la plus jeune puisse être encore vivante. Elle aurait cent un ans. Théoriquement plausible mais fort peu probable, je pense. En regardant cette image d'une époque révolue, je n'ai pas l'impression que le temps passe vite, j'en ai la plate certitude. Je n'aime pas cette confrontation avec le réel, mais j'apprends à l'assumer. Est-ce absurde qu'un prisonnier se plaigne que le temps passe vite? Ne devrait-il pas s'en réjouir?

Oui, j'aime cette photo un peu floue et jaunie par la chute des âges, cette vieille métaphore qui ne s'use pas. Je l'aime parce qu'elle parle du temps qui passe, parce que je vois un lieu que je connais, un lieu qui contribue à un sentiment d'appartenance sans lequel je ne

serais d'aucune ville. Une ville, n'est-ce pas comme une famille : sans elle, où plonge-t-on ses racines? Dans un sens, cette photo parle de moi, car j'ai marché et dansé sur cette même terrasse une bonne partie de ma jeunesse, fin des années soixante. Ce furent les années les plus merveilleuses de ma vie. Années pleines de musique, de rêves et de rencontres. Oh, ces grandes robes bohémiennes fleurissantes comme du *magic mushroom*! Et tous ces sourires, cette franchise, cette spontanéité! Tout ça, ce vivant si intense, flétri déjà comme une vieille peau! Est-ce possible? Souvent, je me demande comment j'aurais pu passer à travers mes années d'incarcération sans le soutien de cette époque-là. Je m'en suis nourri comme un crève-la-faim, comme un affamé qui s'acharne à vivre.

J'aime coller des photos sur les murs de ma cellule. C'est tout plein d'images qui me touchent, m'aident à rêver. Il y a longtemps, c'étaient surtout les images centrales de *Playboy* et de *Penthouse*. À la longue, on se blase de ces beautés inaccessibles. Parfois, elles vous rendent agressif en vous rappelant votre pauvreté sexuelle et affective. C'est fou avec quelle facilité un être humain arrive à se faire du mal!

Parmi mes photos figurent un portrait de Picasso, une peinture de Modigliani, *La femme aux yeux bleus*, une photo d'une peinture de Louise Lauzon avec des personnages longilignes dont le petit air doux et triste me donne envie de les serrer dans mes bras. Il y a aussi la peinture d'une artiste peintre d'origine vietnamienne, Patricia Nguyeng Minh Huong qui, dans un article paru dans le *MagazinArt* de 2003/2004, écrit : «Ma plus grande joie est d'entendre les gens dire que regarder mes toiles leur apporte le repos et la relaxation, qu'ils n'y voient pas seulement un objet de décoration, mais une image qui fait naître chez eux la paix et la douceur.» Quand je regarde les illustrations de quelques-unes de ses œuvres, je ressens aussitôt la douce tranquillité qui s'en dégage. Dès le premier regard, je plonge dans sa tendresse comme dans une eau calme. J'aime les images qu'elle peint, car j'y perçois une certaine correspondance avec mes propres toiles. J'y pense tout à coup : Picasso est mort à quatre-vingt-douze ans. Une longue route. Vivre autant d'années, c'est beaucoup mais moins

que le peintre Marc Chagall, qui s'est éteint à quatre-vingt-dix-huit ans, et moins longtemps que la doyenne des États-Unis, Neva Morris, décédée ce mois-ci à l'âge de cent quatorze ans. Son seul enfant encore vivant a dit de sa mère qu'elle avait vécu « une vie longue, charitable et merveilleuse ». Elle a donc vécu plus longtemps que Picasso et Chagall, mais moins que Jeanne Calment, morte à cent vingt-deux ans. À quand un doyen ou une doyenne de l'humanité de cent trente ans? On vit de plus en plus vieux. Mais vit-on de mieux en mieux? Faut-il vivre le plus vieux possible ou le mieux possible, mais moins longtemps? Vivre le plus longtemps possible et le mieux serait l'idéal. Mais l'idéal quitte rarement cette petite chose entre les deux oreilles passée maître dans l'art de cogiter sur le temps.

J'ai parfois l'impression que le train de vie de la société moderne, ce *de plus en plus vite*, raccourcit nos jours. Je ne sais pas. Vivre de plus en plus vieux?

Je suis toujours ému quand je regarde une photo d'un être ayant vécu une centaine d'années, même si je ne le connais pas. Récemment, une vieille Québécoise de cent ans disait à un journaliste qui la questionnait sur le secret de sa longévité : « Quand on aime la vie, la vie nous aime. » J'avoue que ça me plairait de vivre aussi longtemps, bien sûr, la santé aidant. Parfois ces photos me laissent perplexe. Selon une interprétation psychologique, regarder un portrait d'un être décédé serait une façon de prendre conscience de sa propre mort ou de canaliser l'angoisse que la certitude de la mort ne manque pas d'éveiller en nous. Ce n'est qu'une hypothèse parmi d'autres, du moins pour ceux que la mort angosse.

Certes, il y a quelque chose de rassurant dans l'hypothèse d'une vie après la mort; il est apaisant de croire que l'être que nous avons aimé et qui nous a aimés ne s'est pas évanoui dans le néant, mais qu'il nous attend dans un lieu de béatitude. Croire est-il synonyme de connaissance? « Que puis-je savoir? Que dois-je faire? » comme dirait Kant.

Bien que cette interprétation soit pertinente, elle fait ombre à un élément qui me semble essentiel : quand je regarde la photo de ma sœur, décédée d'un cancer du sein en 1997, ce n'est pas ma propre

mort future que je regarde. Au contraire, à travers cette photo, je renoue avec un lien affectif, retrouve un sentiment d'appartenance. Elle met un visage sur ce lien affectif : elle me parle d'une tendresse qui, malgré la mort, perdure et se renouvelle chaque fois que je regarde ma sœur Monique. À travers son souvenir imprimé sur une pellicule, son image me ramène à du vivant.

Histoire de me sentir en bonne compagnie, sur un autre mur de ma cellule, j'ai collé plusieurs photos, dont celles de la femme que j'aime. Sur deux d'entre elles, on la voit à l'âge de douze ou quatorze ans (elle-même hésite entre ces deux âges) ; sur l'autre, elle est à mes côtés lors d'une visite communautaire en décembre 2009 au pénitencier de Cowansville. Sur cette photo, elle a soixante-quatre ans. C'est bouleversant de voir la même personne à des âges physiques et psychologiques aussi éloignés. Bouleversant d'écrire ce texte à l'établissement minimum où je suis, situé à quelques cinq cents pieds de l'établissement supermaximum où j'ai déjà passé deux ans. Bouleversant, tous ces extrêmes ! Lors de cette visite, quand elle m'a avoué son âge, je lui ai dit qu'elle s'était laissée apprivoiser par moi parce qu'elle avait envie de s'amouracher d'un p'tit jeune de soixante ans. Elle a ri de bon cœur, et son rire m'a inondé de sa joie.

Madeleine me dit parfois qu'elle n'a plus trente ans. C'est sa façon de me dire qu'elle se sent vieille. La prochaine fois qu'elle me le dira, je vais lui répondre ceci : « Lorsque tu auras l'âge qu'avait Picasso à sa mort et que tu penses au jour où tu avais soixante-quatre ans, tu te diras : "Bon sang que j'étais jeune dans ce temps-là !" Alors, profite donc de ta jeunesse. » J'espère que je pourrai me le dire aussi. Un autre idéal : se le dire ensemble. J'aime lui répéter de temps en temps ce qu'Érik Satie disait de la vieillesse : « Vieillir, c'est le seul moyen qu'on a trouvé pour vivre longtemps. » Bien sûr, je ne suis pas dans sa peau. Je ne peux pas voir son visage comme elle le voit à travers ses yeux. Mais je ne partage pas son regard. D'ailleurs, à mes yeux, elle ne fait pas son âge. Si je me réfère seulement à son look, elle fait dans la jeune cinquantaine. De plus, elle est en bonne forme physique, intelligente, alerte, très lucide et dotée d'un beau sens de l'humour et de la dérision. Voici d'ailleurs

un article que lui a inspiré la crise d'Oka et que le journal *La Presse* a publié. Je le reproduis *in extenso* : « Je tiens à remercier le gouvernement du Canada et du Québec pour nous avoir présenté l'une des meilleures miniséries de l'été. Tout y était : bons soldats, méchants Warriors et plein de rebondissements. En plus, ce fut une série que les enfants ont pu voir (certains ont même pu y participer). Et on a pu aussi découvrir de multiples talents "cachés"... dont certains nous venaient directement de Brooklyn. Même pas besoin de commanditaires, l'argent sera pris directement dans les poches des Québécois. Mais je ne voudrais pas qu'elle soit diffusée en reprise l'été prochain ! »

Je ne lui connais que des qualités ; quant à ses défauts, ils se révéleront bien un jour. Je suis conscient qu'elle pourrait dire la même chose de moi. Toutefois, passer la soixantaine, les défauts n'ont pas l'impact dévastateur qu'ils ont dans la trentaine : ils se tiennent pénards.

Nous partageons aussi une même qualité : une facilité à communiquer ce que nous ressentons. Nous nous parlons ouvertement de tout et le faisons en toute franchise. Sans doute est-ce une manière de reconnaître notre maturité et, à travers cette maturité qui sait communiquer, notre affection profonde. Présentement, elle envisage d'entreprendre une procédure de divorce. Mais s'engager dans une telle démarche, à soixante-quatre ans, demande beaucoup de réflexion. Il faut en premier lieu prendre en considération l'aspect financier afin de s'assurer une certaine sécurité. Bien qu'elle ait tout son temps pour engager des procédures, j'ai hâte qu'elle le fasse et qu'elle retrouve enfin sa liberté. J'aime lui dire qu'il y a un avantage à tomber en amour dans la soixantaine : à cet âge, il reste peu de temps devant soi pour apprendre à ne plus se supporter, au contraire des jeunes mariés qui ont toute la vie devant eux pour désapprendre à s'aimer.

J'ai aussi la photo de la nébuleuse d'Andromède collée sur mon mur. Elle me parle à sa façon du temps qui passe. Mais c'est une autre histoire, un autre temps peut-être. Et c'est si loin... si loin. Seigneur, tout ce temps, déjà ! Tout ce temps !

Automne, 2008 – Printemps, 2010.

Barbelés

I

Je ne pourrai nier de mon sang
Ces années recluses à s'écorcher le cœur
Sur les barbelés des solitudes vives

Crève-faim de l'amour
Crève-faim de liberté
Je porte mon rêve en bandoulière
Sur la route de l'humain

II

Portes closes, j'écris à tout hasard
Sur les heures blanches de ma nuit glauque
Bouteille jetée verte à la mer
Dans le plus simple des silences

Ce n'est qu'après ce geste
Que je deviens attentif au ressac
Paupières toutes grandes ouvertes
Vers l'horizon des lointaines profondeurs

Table des matières

En guise de préface	11
L'hypothèse de Riko	15
C'était hier	
I	25
II	28
III	32
Au pied du mur	36
Le fil de fer barbelé	40
Le sempiternel	42
Philo 101	43
Ailleurs	45
Survol nietzschéen	46
La gloire de mon père	49
Commémoration	54
Regard sur l'absurde	56
Cette saleté sans nom	60
Propos et confidences	63
Persistance de la mémoire	65
I	68
II	69
III	70
IV	71
Six petites poésies	
I	72
II	73
III	74
IV	75
V	76
VI	77
J'aimerais savoir	78
Ce qu'on entend parfois	82

La fontaine de jouvence	86
Un rêve si réel	88
The House of the Rising Sun	91
La souriante	96
À fleur de mots	
I	98
II	99
III	100
Un rien de psychologie	
I	101
II	103
Souvenance	104
Là	107
La table est servie	108
Le pédalier	113
En pensant à elle	122
Berceuse d'une nuit carcérale	125
Une jasette avec Riko	126
Rencontre singulière	131
Time Machine	133
Hélios	139
Dans l'orbite de la lune	142
Comme un livre d'images	144
Une nouvelle cible pour Riko	146
Un si proche présent	151
Un thème antipathique	156
Le regard de Riko	158
Mon vieux pote littérature	
I	164
II	168
III	169
L'identité de la liberté	
1. L'arrestation	169
2. L'évasion	172

Une bouteille à la mer	189
Regard sur un rêve	193
Le banc	
I	197
II	203
III	205
IV	214
Présence	216
La femme de <i>La Licorne</i>	218
Un vieux thème	224
À tout hasard	226
Rencontre	229
La culture de Riko	230
Esquisse	235
Poètes, vos papiers !	238
Automne	
I	240
II	242
Adagio	244
Au fil des jours	245
Impromptu	252
Cunégonde	253
La terreur de mes sept ans	257
Une vieille idée toute neuve	262
Les p'tites vues	264
Le mémorable	266
Bouquiner	268
La chose	271
Quelques mots pour passer le temps	273
Presque	276
Un mot en passant	277
J'me dis...	278
Ce n'est pas ma faute...	280
La bonne parole	282

<i>Deus ex machina</i>	286
Du sang au vin	288
Une vie	291
La veste kaki	293
Le vol et son ombre	296
Un dimanche de rêve	301
Regard	
I	304
II	308
III	310
IV	312
V	314
VI	316
VII	319
VIII	320
L'écorchée vive	323
Une question de temps	326
Billet doux	327
En bonne compagnie	328
Barbelés	
I	333
II	334

